Emile Gauvain

A mon frère Joseph.
3 avril 1893
Gauvain

Emile Gaunay

AVENTURES
DE GUERRE

AU TEMPS

DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT

TOME I.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

BRIGB

AVENTURES
DE GUERRE

AU TEMPS

DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT

PAR

M. A. MOREAU DE JONNÈS

Membre de l'Institut

TOME PREMIER

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1858

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PRODROME.

1788 A 1792.

ALORS.

Mais c'est donc une émeute? — Non, Sire, c'est une révolution.

LA ROCHEFOUCAULT.

I

COLLÉGE DE RENNES.

La bonne ville de Rennes, cette cité armoricaine déjà vieille au temps de Jules-César, cette capitale de la duchée de Bretagne, avait encore en 1788 une partie des hautes murailles de son enceinte, et des grosses tours crénelées qui la flanquaient. Elle avait aussi des États provinciaux et un Parlement, qui opposaient une résistance opiniâtre aux usurpations de la Cour. Elle possédait enfin un collége dont on vantait les études solides, et une École de droit qu'avaient rendue célèbre les jurisconsultes qui en étaient sortis. A cette époque, on en citait sept qu'elle venait de former, et dont les noms sont restés avec honneur dans notre histoire. C'étaient : Chapelier, qui présida l'Assemblée constituante, et qui fut l'auteur de l'organisation de la Cour de cassation ; — Lanjuinais, l'un des meilleurs hommes de la Révolution, et qui fut élu au corps législatif, chose sans exemple! par soixante-treize départements ; — le directeur Gohier — les savants légistes Legraverend et Legonidec — et les ministres Defermont et Corbières. Moreau,

le vainqueur d'Hohenlinden, le Xénophon de la plus belle retraite des temps modernes, était alors prévôt de l'École de droit, c'est-à-dire l'un des jeunes avocats destinés à soutenir l'honneur du barreau de Rennes.

En voyant cette ville produire tant d'hommes éminents, il semble qu'elle devait avoir une Université peuplée d'étudiants laborieux et savants. Pas du tout. Excepté un petit groupe d'écoliers penauds griffonnant dans le coin le plus obscur des classes, et qu'on qualifiait de piocheurs et de culs de plomb, personne au collége ne s'occupait sérieusement de ses études, et chacun employait pour s'en dispenser bien plus d'intelligence qu'il n'en aurait fallu pour y réussir.

Toute cette jeunesse était divisée en deux classes séparées l'une de l'autre, comme l'aristocratie l'est du populaire. La première était composée des grands étudiants, qui affectaient les manières viriles. Leur vie se passait au café, à la salle d'escrime, et lorsqu'ils avaient de l'argent ou du crédit, dans de joyeuses et gaillardes parties de plaisir suivies souvent de tapages nocturnes, de duels, de dettes et de regrets. Les écoliers des classes inférieures formaient la plèbe du collége. J'avais l'honneur, assez chèrement acquis, d'être l'un des leurs. C'était une population turbulente et indisciplinable, dont la dissipation et l'insouciance rendaient l'intelligence inutile. L'unique occupation de chaque jour était d'inventer quelque espièglerie nouvelle, quelques méchants tours, quelque ruse pour mal faire sans encourir des punitions. Le bedeau, sorte d'huissier collégial, posté au pied de la chaire du professeur pour exécuter ses mandats, fournissait par sa mine grotesque un thème perpétuel de plaisanteries et de niches plus ou moins innocentes. Sa perruque rousse et indéfrisable était le but des plus pro-

fondes et des plus noires conspirations. On se privait de pommes, on vendait ses livres, pour acheter des hameçons afin de la harponner et de l'enlever, comme la chevelure de Bérénice, non pas au ciel, mais au plafond. On y réussit à la fin, mais il fallut pour ravir cette perruque plus de temps, de persévérance et d'habileté que n'en eût exigé la traduction des Oraisons de Cicéron.

Le moment critique de la journée était la sortie des classes. On aurait dit le Pandémonium vomissant sur la terre sa population malfaisante. A peine le seuil de la porte était-il passé qu'aussitôt commençaient un tumulte, une bagarre, un vacarme inexprimables. Les passants se garaient des écoliers, comme de taureaux en furie; les filles se sauvaient dans les allées, et les boutiquiers rentraient leurs marchandises, sous peine de voir leurs pommes, leurs noix, leurs châtaignes devenir des projectiles de combats. Il est vrai que si quelque fruitière fondait en larmes, jurant qu'on l'avait ruinée, chacun saignait sa bourse pour la dédommager. J'ai vu mon ami Montreuil manger du pain sec à ses déjeuners pendant longtemps, parce qu'il portait chaque jour un sou à une pauvre femme que son étourderie avait ainsi privée de la vente d'un panier de pommes.

Il était fort difficile de sortir de classe sans avoir maille à partir avec quelqu'un et sans être exposé à recevoir une râclée, un croc-en-jambe, ou tout au moins une tourniole, une giffle, un atout. Les écoliers les plus pacifiques rentraient souvent chez eux, avec un œil poché, un nez saignant, un visage contusionné et un habit en lambeaux. Ce dernier article les recommandait mal à leurs parents et leur valait parfois d'être battus une fois de plus.

L'auteur de la Vie du connétable Bertrand Duguesclin témoigne qu'il en était exactement ainsi il y a cinq siècles,

parmi les enfants de la Bretagne; et la civilisation de la France, depuis ce temps, n'avait apporté aucun changement à ces habitudes sauvages. Il ne faut pas cependant en dire trop de mal; car, si elles nuisaient à nos études, elles concordaient mieux que des mœurs efféminées avec les rudes épreuves de la guerre que bientôt nous devions subir.

Il faut dire aussi qu'il y avait dans ces habitudes désordonnées et conservées, sans doute, depuis les temps de barbarie, des traces singulières d'un esprit d'équité, semblables à celles qu'on remarque parfois, dans les lois du moyen âge, sur les duels judiciaires et les compositions pour les crimes. Il était défendu, par l'autorité de l'usage, de frapper dans ces luttes celui des combattants qui était renversé. Presque toujours le vainqueur donnait la main au vaincu, en gage de réconciliation, et il l'aidait à se relever. — On avait le droit, dans ce pugilat, de réserver des coups certaines parties du corps, le visage, par exemple; et la convention n'était jamais violée. — Il y avait une horreur générale des coups de pied; — on ne se battait aux cheveux que par un mutuel consentement; — quand les spectateurs criaient : c'est assez, la lutte devait cesser; mais il en était parfois autrement par l'opiniâtreté des lutteurs. — Tous ces combats, qui étaient souvent sanglants et même dangereux, avaient la légalité de la coutume, et aucune plainte ne devait en être faite. — Chacun rentrait chez soi, sans mot dire, avec une mâchoire fracassée, un œil meurtri, la figure ensanglantée. — On ne pouvait s'en prendre à personne, les choses s'étaient passées en règle.

Nous espérons qu'on sera moins sévère envers cette jeunesse batailleuse, en considérant que la société entière était alors, dans tous ses rangs, possédée du même esprit, et que

partout, au nom du pouvoir paternel, de la justice, de la discipline, du point d'honneur, le plus faible était battu à outrance par le plus fort. Les enfants étaient fouettés à la maison par leurs mères et à l'école par leur maître. La femme était battue par son mari et le mari était rossé au cabaret par ses meilleurs amis. La justice ne trouvait rien de mieux pour corriger les hommes, que de les faire fouetter par le bourreau. La discipline militaire consistait à battre les soldats à coups de canne, de courroies, de plat de sabre, de baguettes de fusil, de verges d'osier ou clandestinement avec la savatte, et ces châtiments tuaient aussi sûrement et avec bien plus d'atrocité que le gibet. J'ai vu sur le rempart de Rennes, derrière les Carmes, le vicomte de Mirabeau, colonel du régiment de Touraine, le fils de l'Ami de l'homme et le frère du grand orateur, présider lui-même au supplice des militaires qu'il faisait passer par les verges. Il les suivait pas à pas, pour s'assurer de leurs effroyables souffrances, et criait aux soldats : Frappez fort, donnant des coups de plat d'épée à ceux dont le cœur faiblissait dans ces barbares exécutions.

Témoins de ces cruautés, nous donnâmes au collége, à ce méchant homme, le surnom de *carnifex*, qu'il méritait bien, et nous vouâmes classiquement sa tête aux dieux infernaux. Il s'écoula quatre ans avant l'accomplissement de nos vœux; mais, dès le lendemain sa honte commença. Il avait épousé, pour sa riche dot, une demoiselle portant l'un des plus beaux noms parlementaires du pays, et digne à tous égards de cette illustration. En rentrant demi-ivre, d'un repas de corps, le colonel rudoya sa femme et la battit. Mais il avait affaire à une Bretonne de vieille race. Pendant qu'il cuvait son vin, la mariée appela sa femme de chambre, grande fille de Guérande, forte comme un muletier. Toutes

deux le roulèrent dans ses draps, et comme il était monstrueusement gros, elles l'entortillèrent si bien qu'il ne put s'en dépêtrer. Alors prenant tout ce qui leur tomba sous la main, elles le battirent sans pitié, comme il faisait à ses malheureux soldats. En apprenant ce fait héroïque, le collége voulut aller donner un charivari au colonel et féliciter sa femme ; il fut fort difficile de l'en dissuader.

On imagine bien que toute cette jeunesse passionnée accueillait avec une joie extrême les événements publics qui favorisaient ses inclinations. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'elle prenait toujours le parti des opprimés et qu'elle ne se rallia jamais aux oppresseurs. Quand le Parlement encourut la disgrâce de la Cour, pour avoir résisté à des usurpations, l'École de droit et le collége manifestèrent hautement leur estime et leur admiration pour les magistrats persécutés. La fermentation des esprits devint si violente que le ministère crut devoir ordonner la formation d'un camp de troupes étrangères, à la porte de Rennes Ce fut la même manœuvre d'intimidation qui, six mois après, réussit fort mal aux Champs-Élysées, car ce fut elle qui fit éclater la révolution. Un projet d'enfants montrera quelles idées audacieuses remplissaient alors les têtes bretonnes. Des écoliers de ma classe formèrent le dessein de brûler le camp des régiments de Bouillon et de Royal-Suédois ; et, pleins de leur enseignement classique, ils crurent y parvenir en employant le même moyen dont s'était servi Archimède, dit-on, pour incendier la flotte romaine devant Syracuse : des miroirs ardents. Pendant deux mois, ce projet absorba toutes nos pensées, et les études furent à moitié suspendues. Le grand obstacle était de réunir le nombre considérable de miroirs qui étaient nécessaires, et je ne saurais dire combien de ruses, de persévérance, de volonté,

il fallut pour atteindre cet objet. Une expérience qui nous permit, en plein champ, de mettre le feu à des bruyères, venait de nous combler de joie, en nous assurant du succès de notre entreprise, quand, à notre grand désappointement, le camp fut levé au moment où nous rêvions déjà pour lui la destinée de Troie.

Les étudiants en droit, dont les desseins étaient plus sérieux, ne réussirent pas mieux. La ville avait pour garnison le régiment de Rohan-Soubise, commandé par le comte d'Hervilly. On le haïssait mortellement pour avoir chassé les magistrats du Palais de Justice et en avoir fermé les portes. On commença par interdire les cafés aux officiers; on hua les soldats partout où ils se rencontraient, et l'on provoqua leur colonel. C'était un petit homme jaune, sec, botté jusqu'aux cuisses, parfaitement désagréable par ses airs arrogants. Il accepta les duels qui lui furent proposés, et, presqu'en se mettant en garde, il désarma ses adversaires par des bottes inconnues à l'escrime de province. Trois ou quatre subirent le même sort. Il s'en présenta vingt pour les remplacer, mais il leur fut défendu d'aller plus loin, l'école craignant que leur succès possible ne fût attribué, dans le monde, à un guet-apens.

Néanmoins le ministère, ayant reconnu que les troubles de la Bretagne devenaient menaçants, changea de politique, rétablit le Parlement et éloigna les artisans de la violence dont il avait été l'objet. Le régiment de Rohan-Soubise fut poursuivi à son départ par les malédictions populaires, et son colonel faillit être lapidé. Trois fois, de plus, je l'ai retrouvé, toujours dans des drames sanglants. La première, à la tête des chevaliers du poignard, introduits dans les appartements des Tuileries pour enlever le roi, et qui furent expulsés par les gardes nationaux avec les traitements les

plus outrageants. La seconde, le 10 août, quand il dirigeait la défense du château des Tuileries, et la dernière à Quiberon, où il périt.

J'étais trop jeune pour prendre part la première fois à ces événements autrement que par mes opinions et mes sentiments dévoués. Cependant, lors du projet d'incendier le camp des étrangers, je fus mis dans le secret de ce dessein hardi ; j'apportai le volume de Buffon, qui devait nous diriger, et je fis avec succès les premières expériences, au grand étonnement des latinistes, qui ne croyaient pas qu'un médiocre écolier pût les surpasser en rien.

Un hasard heureux me montra les sciences sous un aspect plus favorable qu'au collége, et m'ouvrit l'accès d'une région plus élevée que celle où j'étais confiné. Il a exercé une trop grande influence sur ma vie entière pour le passer sous silence, malgré son exiguité.

Le couvent des Jacobins avait à Rennes une grande célébrité, qu'il devait d'abord à sa vierge miraculeuse, qui avait sauvé deux fois la ville de sa perdition, et ensuite parce qu'il possédait un riche trésor en ex-voto et en statues d'orfévrerie. Il avait de plus, dans la vaste chapelle adjacente à son église, une collection de tableaux historiques très-anciens et très-curieux, dont il ne reste absolument rien.

Par une coutume libérale et bienfaisante, tous les ans, lors de je ne sais quelle fête, le Prieur, personnage savant et révéré, écrivait au Principal du collége, pour inviter à une grande collation les étudiants qui avaient obtenu des marques de satisfaction soit pour leur bonne conduite, soit pour leurs bonnes études. C'était un jour solennel et impatiemment attendu. Je fus du nombre des élus. Nous nous acheminâmes processionnellement, vêtus de nos plus beaux

habits, et précédés des massiers du collége, avec leur robe mi-partie et les insignes de leurs fonctions. Notre admission dans le couvent fut accompagnée de toutes les formes qui devaient nous en faire apprécier l'importance. Après avoir assisté à une messe et entendu une admonition, on nous fit visiter les jardins, la bibliothèque, le trésor et la chapelle de la Vierge. Là, nous nous arrêtâmes longtemps devant d'immenses tableaux qui retraçaient les faits de l'histoire de Bretagne. L'un des plus remarquables montrait le champ de bataille d'Auray, au moment où les deux rivaux, le duc Charles de Blois et le duc Jean de Montfort, allaient décider, par les armes, la justice de leurs droits contestés. Les deux prétendants étaient distingués au milieu de tous leurs chevaliers par leur manteau ducal, parsemé d'hermines, qui sont de toute éternité les armes de la Bretagne. On remarquait, sur le premier plan, un lévrier qui se dressait pour faire des caresses à Jean de Montfort. C'était le chien de Charles de Blois. Ce trait frappa nos jeunes imaginations et fit naître un intérêt général, quoique les explications qu'on en donnait fussent très-diverses. Obligé d'en dire mon avis, je maintins qu'on avait imputé à ce lévrier une action purement humaine, dont son espèce était incapable ; car on ne pouvait citer un autre exemple d'un chien quittant son maître pour passer à l'ennemi. Tout le monde, dis-je, connaît l'histoire de ce chevalier qui voyageait avec sa dame et son lévrier. Un prince qu'il rencontra devint envieux de son bonheur et lui demanda sa dame. « Je le veux bien, répliqua le chevalier trop confiant, si elle consent à vous suivre. » A peine eut-il prononcé ces imprudentes paroles, que la dame le quitta pour aller avec l'étranger. Celui-ci, encouragé par le succès, réclama alors le lévrier à la même condition ; mais, cette fois, il fut désap-

pointé. Le chien, laissé en pleine liberté d'agir, courut rejoindre son maître, qui fut consolé de l'infidélité de sa dame par la fidélité de son lévrier.

Assurément le chien de Charles de Blois, qui était de la même espèce, était tout aussi incapable de trahir son maître, et tous les lévriers que nous connaissons témoignent par leur constance à toute épreuve qu'aucun de leur race n'a été coupable de cette indignité.

Mais, ajoutai-je, on prétend que le chien de Charles de Blois fut trompé par le costume de Jean de Montfort, qui était le même que celui de son rival. Cette assertion n'est pas soutenable, car elle suppose que les chiens reconnaissent leurs maîtres en les regardant, ce qui est contraire à la vérité et à l'expérience de tous les jours. C'est par l'odorat qu'ils suivent, retrouvent et reconnaissent leurs maîtres, et par conséquent les habits d'hermine ne pouvaient tromper celui-ci et égarer son instinct et sa fidélité. Au reste, la tradition conservée par ce tableau s'explique aisément. Jean de Montfort resta vainqueur, et, à l'aide des Anglais, il devint duc de Bretagne ; mais dans un pays dont les habitants sont si opiniâtres, il eut besoin de justifier sa légitimité par des fables qui le montraient comme l'élu de la Providence. On peut bien penser aussi que les courtisans qui avaient abandonné Charles de Blois dans sa mauvaise fortune furent bien aises qu'on crût que son lévrier leur en avait donné l'exemple.

En achevant ces paroles, je sentis une main s'appuyer sur mon épaule ; je me retournai, et je vis presque avec effroi le savant Prieur, dom Félix Mainguy, qui, s'étant approché de nous, avait entendu ce que je venais de dire. Loin de blâmer ma hardiesse, comme je le redoutais, il déclara que ces légendes, rattachées abusivement à l'histoire, devaient

être examinées avec une saine critique, et soumises à l'autorité de la raison. Il ajouta avec une grande bienveillance, que cette occurrence lui donnait un heureux augure de mes études. Je fus si confus que je ne trouvai pas un mot pour exprimer ma gratitude, et que je ne pus répondre qu'en m'inclinant avec respect.

Je ne dirai rien de la collation qui suivit, et dont la magnificence fut telle que chaque écolier eut un saladier de fraises au sucre, et, en outre, des pommes ou des poires plein ses poches. Mais j'ai conservé dans mon cœur la mémoire des encouragements que je reçus du Prieur, avant que nous quittassions le couvent. Il m'exhorta à venir le voir lorsque j'en aurais la liberté, et me promit de me prêter tous les livres dont j'aurais besoin. Dès lors, je fus sauvé de l'ignorance, cette lèpre qui, alors bien plus encore que maintenant, dévorait le genre humain. Cet homme excellent me guida dans mes études avec une bonté paternelle, et aplanit devant moi une foule d'obstacles qui m'arrêtaient à chaque instant, alors qu'il n'y avait presque point de livres élémentaires, et que les méthodes d'enseignement estimées les meilleures seraient aujourd'hui jugées détestables. On expliquait assez bien les auteurs latins; mais les compositions en français étaient fort médiocres ou pires encore. Les participes étaient un vrai grimoire pour les étudiants, qui ne pouvaient s'y reconnaître qu'en traduisant leurs phrases en latin. En m'enseignant l'analyse grammaticale, mon respectable maître me rendit familier avec les règles qui les gouvernent. Il me confia les cahiers manuscrits d'une grammaire qu'il avait faite, et qui se rapprochait de celle de Dumarsais, mais dont la rédaction était mieux appropriée à l'enseignement scolaire. C'était un trésor dont les richesses m'ont encore plus servi dans l'acquisition des

langues modernes que dans celles de l'antiquité, qu'aucune nécessité ne me faisait cultiver.

J'étais plongé dans ces études auxquelles je mettais enfin de l'application, quand je fus obligé de partir pour Paris, au commencement de 1791.

Quoique je ne fusse encore qu'un pauvre étudiant, j'avais été élevé au milieu de cette agitation publique de la Bretagne, qui avait mûri mon esprit, et j'avais déjà acquis par mes lectures des notions assez étendues pour observer avec quelque fruit les événements mémorables qui se passèrent sous mes yeux. Défigurés, comme ils l'ont été tant de fois dans des rapports infidèles, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en avoir une relation faite par un témoin oculaire et impartial, qui joignait à l'ingénuité de son jeune âge l'amour que porte à la vérité tout Breton conservant le caractère de sa race et le type de son sauvage pays.

II

UNE GARDE AUX TUILERIES EN 1791.

28 février.

Au commencement de 1791, la révolution était, disait-on, finie, et la monarchie constitutionnelle solidement établie. Si ce n'étaient là d'incontestables vérités, c'était au moins l'opinion commune; et des gens éclairés la partageaient à Paris. Dans les provinces, les convictions étaient moins robustes. En Bretagne, surtout, elles étaient parfois ébranlées par les prédictions sinistres de nos vieux gentilshommes qui juraient que ce n'était rien autre chose qu'une grosse émeute, dont les auteurs, fauteurs et complices seraient envoyés au gibet par arrêt du Parlement. Il est vrai que, nous autres étudiants du collége de Rennes, nous traitions fort mal ces prophètes de malheur, qui nous paraissaient des énergumènes, et que, plus d'une fois, poussés par leurs imprécations, nous usâmes de représailles en leur prédisant que la guerre civile, qu'ils appelaient de tous leurs vœux, ferait retomber sur leur tête le sang qu'elle répandrait. Je me suis rappelé, avec un re-

gret douloureux, cette prophétie, lorsqu'elle s'accomplit sous mes yeux sur les plages de Quiberon.

Paris, quand j'y arrivai au mois de février, n'offrait rien dans son aspect qui pût faire présager ce triste avenir. La population était calme, confiante et joyeuse. L'affranchissement des arts et métiers produisait déjà d'heureux fruits, et le mouvement industriel et commercial s'accroissait chaque jour. Sans doute, le faubourg Saint-Germain avait perdu ses nobles habitants, et ses hôtels étaient déserts; mais à peine le savait-on dans les quartiers populeux et marchands où affluaient des consommateurs, qui, s'ils étaient moins riches, étaient bien plus nombreux, et qui d'ailleurs venaient d'hériter de la gabelle, de la taille, de la dîme, et autres impôts de la vieille monarchie, abolis sans retour.

Chaque dimanche était une véritable fête. Il y avait foule dans tous les lieux publics, et l'on pouvait à peine passer sur le boulevard du Temple, qui avait alors une grande vogue. On y était surtout attiré par une pièce nouvelle, qui, comme on le disait, faisait fureur. C'était *Nicodème dans la lune*, sorte de comédie allégorique, qui avait pour sujet une révolution opérée pacifiquement pour le bonheur de tous. Le public en saisissait les allusions avec transport, et, pendant cent représentations, il applaudit sans relâche à des couplets à la louange du roi, qu'on comparait à une rose.

Une rose est l'emblème
De votre majesté.
Chez vous le diadème
Couronne la bonté.

On pouvait bien, sans injustice, ne pas se prendre

d'admiration pour cette poésie lyrique ; mais son succès prouvait que Louis XVI n'avait point perdu l'affection du peuple.

Il faut dire qu'il régnait alors un goût singulier pour les idylles et pour les productions les plus naïves de la littérature. La cour elle-même semblait partager cette prédilection. *Pauvre Jacques* et la romance qui rappelait son malheur occupaient toutes les âmes sensibles sous les lambris dorés des Tuileries, et l'on n'y lisait autre chose que les nouvelles de Gorgy, auteur entièrement inconnu aujourd'hui, quoique alors il obtînt les succès les plus flatteurs.

La ville éprouvait le même prestige ; on aurait dit un retour vers l'âge d'or. On trouvait partout les bergeries de Florian et les contes juvéniles de Berquin. Les romans du XVIIIe siècle avaient totalement disparu. Au lieu de *Zadig*, de l'*Héloïse* et de *Manon Lescaut*, on lisait avec charme *Zélie dans le désert*, l'*Enfant de la nature* et les *Epreuves du sentiment*. Ce penchant pour le romanesque de la vie au moment des plus terribles réalités, était comme ces songes agréables qu'on voudrait pouvoir prolonger et qui sont brusquement interrompus par le fracas de la tempête. Marie-André Chenier, dont les poésies si belles et si touchantes sont des inspirations de ce temps, se réveilla du songe de sa courte existence dans les bras de la mort ; mais il avait assez vécu pour laisser un nom chéri et glorieux dans le Panthéon de l'histoire.

La sécurité de Paris semblait à l'abri de tout danger ; elle reposait sur une base qu'aucune autre capitale n'avait encore jamais eue : soixante mille baïonnettes intelligentes, toujours prêtes et dévouées, et qui n'exigeaient ni solde, ni casernes, ni rien de tout ce qu'il faut aux troupes ordinaires. La grande institution de la garde nationale pari-

sienne, enfantée par la Révolution, était devenue le Palladium de la cité. Au premier coup de baguette, on voyait sortir de chaque maison un citoyen qu'à sa tenue militaire on aurait pris pour un soldat d'élite. Ce n'étaient pas seulement de belles troupes, c'étaient des braves gens qui combattaient comme s'ils en avaient fait métier toute leur vie, et que j'ai vus soutenir pendant trois heures le feu de la meilleure infanterie de l'Europe.

Cette armée, dont le souvenir mérite bien d'être conservé, avait reçu son instruction de détail des gardes françaises, et son organisation du général La Fayette. La plus grande reconnaissance payait ces services. Les instructeurs de la garde nationale ont été promus aux plus hauts grades, et quant au général, la gratitude du peuple en fit, pendant plus de deux ans, le roi de Paris. On ne peut se faire, de nos jours, une idée de l'idolâtrie dont il devint l'objet. C'était une fascination qu'on ne saurait expliquer que par la jeunesse de cœur et d'esprit de toute cette population qui naissait, pour ainsi dire, à la vie politique. Aussitôt que La Fayette paraissait, une foule immense se précipitait à sa rencontre, l'environnait, le pressait, et remplissait l'air d'acclamations. On voulait le toucher et caresser son cheval blanc, qui accueillait ces hommages, comme son maître, avec une patience infatigable et une bonté à toute épreuve.

Ceux qui n'ont connu La Fayette que pendant la seconde partie de sa vie, croiront volontiers que nous avons agrandi les proportions de ce personnage historique, en le décrivant tel que nous l'avons vu à cette époque. Non ! c'est que de toute manière il était bien changé. Les cachots d'Olmutz avait brisé son corps et son esprit. A leur supplice s'ajouta celui d'une existence de quarante ans d'espérances

trompées, de projets avortés, de méprises funestes, et peut-être aussi la crainte d'être jugé sévèrement par la postérité, après avoir contribué cependant à l'affranchissement de deux grandes nations, au péril de sa vie, et aux dépens de sa liberté, de sa fortune et de son bonheur.

C'était, en 1791, un charmant cavalier de 35 à 36 ans, mince, élancé, d'une taille élégante, d'un air très-distingué et parfaitement aristocratique. Il avait le teint blanc, le visage pâle, les cheveux blonds poudrés, crêpés à l'oiseau royal avec des ailes frisées cachant les oreilles. Quand il avait la figure animée et l'air satisfait, son aspect était fort gracieux et produisait l'impression la plus favorable. C'était seulement lorsqu'il était excédé qu'on remarquait sur son front des signes d'irascibilité, et que sa bouche avait quelque chose de dédaigneux ; mais ces légers indices étaient bientôt effacés par une expression de bienveillance et d'affabilité qui lui était habituelle, et qui lui gagnait l'affection populaire portée jusqu'à l'enthousiasme.

Des circonstances où ma volonté n'était pour rien, m'ayant mis en présence des événements politiques, me donnèrent l'occasion, tout jeune que j'étais, de voir et d'observer les hommes qui en étaient les promoteurs, et qui, poussés par une fatalité irrésistible, allaient se faire écraser sous les roues du char qu'ils avaient eux-mêmes lancé.

Quoique arrivé récemment à Paris, et retiré dans l'une des rues les plus désertes du Marais, je fus aussitôt réclamé, grâce à ma haute taille et à mes moustaches noires, pour servir dans la garde nationale. Quand j'objectai à Tallien, qui était président du conseil de la section des Minimes, autrement de la place Royale, qu'il s'en fallait de deux à trois ans que j'eusse l'âge requis, il me répondit avec le

sourire le plus agréable et la voix la plus flatteuse, que :

« Chez les âmes bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années. »

Et huit jours après, le 28 février, j'étais, la baïonnette au bout du fusil, dans les rangs d'un piquet de trois cents hommes fourni par la garde nationale de la section pour aller aux Tuileries garder le roi. C'était ordinairement un service dont l'honneur était payé par beaucoup d'ennui ; mais cette fois il en fut tout autrement.

Dès la veille, dans la soirée, le bruit s'était répandu qu'il y aurait des troubles au faubourg Saint-Antoine ; les annoncer était un moyen bien connu de les faire naître et d'y convier tous ceux qui les aimaient. Une opinion assez commune en attribuait le projet à ceux qui haïssaient la monarchie constitutionnelle ; mais j'entendis des gens mieux instruits prédire que ce serait un coup d'état royaliste pour étouffer la Révolution. L'événement prouva que les deux partis voulaient contribuer à cette folle journée, quoique la haine qu'ils se portaient l'un à l'autre ne leur permît certainement pas de se concerter.

On apprit dans la matinée qu'une centaine d'hommes, très-probablement soudoyés, étaient entrés sans difficulté dans le château de Vincennes, et qu'ils se proposaient de le démolir pour empêcher que le Pouvoir n'en fît une nouvelle Bastille. Ce prétexte leur avait été fourni par la municipalité, qui avait ordonné fort imprudemment qu'on réparât le château afin d'en faire une succursale des prisons de Paris. C'était la chose la plus simple que de faire révoquer cette disposition ; mais alors il n'y aurait point eu de bagarre ; et il semble que beaucoup de gens étaient d'accord pour en vouloir une.

Les démolisseurs s'étant mis à l'ouvrage, on vint leur faire des représentations au lieu de les menacer d'aller mesurer la profondeur des fossés du donjon. Naturellement ils ne tinrent aucun compte des discours qu'on leur fit, et l'Hôtel de Ville prescrivit alors de faire marcher contre eux un bataillon de la garde nationale. On pouvait choisir sur soixante; on prit précisément dans ce nombre le seul qu'on dût excepter, celui des Enfants-Rouges du faubourg Saint-Antoine, commandé par le brasseur Santerre, dont l'exaltation démagogique était connue de tout le monde. Qu'il sût ou ne sût pas quelle était la faction qui provoquait une émeute, il devait trouver bien qu'on la fît, et que l'autorité montrât son impuissance et son incapacité. Dans cet objet, il garda ses compagnies rassemblées, sans les mettre en marche malgré des ordres réitérés.

La Fayette, aussitôt qu'il lui en fut rendu compte, fit monter à cheval les escadrons de la garde nationale soldée; et, se mettant à leur tête, il partit au grand trot pour Vincennes, brûlant le pavé du faubourg Saint-Antoine, et, montrant une force armée vigoureuse, qui ne craignait pas de traverser les rangs des malintentionnés. Lorsque nous rencontrâmes cette troupe d'élite, nous rendîmes les honneurs militaires au général, mais il était si fortement préoccupé qu'il ne nous vit pas, lui dont la politesse n'avait jamais d'absence.

Enfin notre piquet arriva tardivement au château et prit poste dans la cour des Princes. D'autres détachements vinrent s'établir dans les corps de garde qui avaient été pratiqués autour des deux cours attenantes, dans d'ignobles masures qui formaient alors au levant l'enceinte des Tuileries, à la place où gît la grille du Carrousel. Ces cours étaient séparées par des baraques de la même espèce, et

communiquaient entre elles par des portes cochères, munies de guichets, servies par un concierge et gardées par des sentinelles. Les portes extérieures qui s'ouvraient sur le Carrousel, en face d'un labyrinthe de petites rues, étaient absolument semblables. Tout cela, en dedans comme en dehors, était laid, sali, indigne d'une résidence royale. Le château n'était guère mieux tenu ; et le Parlement de Rennes était bien autrement logé. Lorsque j'en témoignai mon étonnement, on me répondit que, de mémoire d'homme, aucune réparation n'avait été faite au Palais et à ses dépendances. La cour y était campée depuis son arrivée de Versailles, où, disait-on, elle comptait bien retourner le plus tôt possible. On prétend même, ajouta mon interlocuteur en riant, que c'est la nuit prochaine. C'était en effet un bruit assez accrédité dans Paris, qu'un beau matin les hôtes du château ne s'y retrouveraient plus. Le départ des tantes du roi, et le projet avorté du départ de Monsieur, avaient donné quelque consistance à ce bruit invraisemblable.

Nous prîmes possession des postes du Palais ; le plus important était la salle des gardes à l'entrée des appartements du roi ; mais elle en était séparée par une porte hermétiquement fermée, et par une enfilade de pièces inaccessibles même à notre vue. Ce poste était purement honorifique, et ne gardait rien du tout. La surveillance des cours semblait devoir être plus réelle, et l'agitation de la journée rendait nécessaire de l'exercer rigoureusement. Mais là encore notre service se bornait à un acte de présence. La porte donnant sur le Carrousel était fermée ; et le guichet ouvert dans l'un de ses battants était confié à la discrétion d'un gardien à qui nous devions seulement prêter main-forte au besoin. A la nuit tombante, nos sentinelles commencèrent à s'inquiéter du grand nombre de visiteurs qui survinrent,

et dont l'aspect n'avait rien de rassurant. C'étaient des hommes couverts d'un long manteau, et ayant des tricornes enfoncés sur les yeux. On remarqua qu'au lieu de se diriger vers le pavillon de Flore, ils allaient vers la partie du château qui n'avait point d'entrée gardée par nos factionnaires. On ne pouvait savoir où ils entraient, car ils se perdaient dans l'obscurité, les cours n'étant alors éclairées que par quelques rares lanternes dont la lumière semblait destinée plutôt à faire voir les ténèbres qu'à les dissiper. Les sentinelles prirent leur parti résolûment; et, après avoir interrogé vainement le gardien, qui fit la sourde oreille, elles lui notifièrent qu'elles allaient arrêter le premier visiteur qu'il introduirait, et qu'elles appelleraient la garde pour le reconnaître. Ayant ajouté que le tumulte du faubourg ne permettait pas de laisser entrer nuitamment des inconnus dans le palais, le gardien, touché sans doute de leur sollicitude, qui témoignait de leurs bonnes opinions, les rassura en protestant que ces hommes mystérieux étaient des gentilshommes. Mais comment, lui dit-on, les reconnaissez-vous avec certitude? Par une carte, répliqua-t-il, qu'ils exhibent, quand j'ouvre le guichet, et par un mot de passe qu'ils me donnent en entrant. Mes jeunes camarades trouvèrent ces précautions fort suspectes, et se rappelèrent que les conspirations s'ourdissaient ainsi. Dès que leur faction fut finie, ils rendirent compte au commandant de ce qu'ils avaient vu et appris.

Dans un conjoncture aussi critique, il aurait fallu un officier expérimenté, et non un militaire par hasard comme notre chef, qui était un fabricant de meubles de la rue Saint-Antoine, riche et fort estimé sans doute, mais dont on ne pouvait attendre les qualités d'un homme de guerre. Il se tira fort bien pourtant de cette position épineuse et

déploya soudainement autant de caractère que d'intelligence et d'activité. Il fit sortir toute la garde, la mit en bataille sur deux rangs, fit charger les armes, et tint les tambours prêts à battre la générale. Après une exhortation énergique, il se mit à la tête d'une forte patrouille et alla visiter les postes et interroger les sentinelles. Il s'assura par leurs rapports que plus de quatre-vingts individus dont le costume ressemblait à un déguisement, avaient été introduits dans le château ; et l'on admit que ce nombre était au moins doublé ou triplé par ceux qui, étant entrés par la cour des Suisses, avaient échappé à tout contrôle. Des personnes, dans l'intimité des royalistes, dirent le lendemain, qu'il y avait eu une troupe de sept cents hommes dans les appartements. En recherchant comment ils y étaient entrés, on reconnut que ceux venus par la cour des Princes avaient pénétré dans l'intérieur du Palais, au moyen d'une porte étroite servant d'issue à des cuisines souterraines, et conduisant à un couloir où aboutissait un escalier tournant et dérobé qui, disait-on, communiquait avec les grands appartements. Au fond de ce couloir était un lumignon qui éclairait si peu, que l'entrée était tout à fait obscure au dehors. Un factionnaire fut placé en cet endroit avec la consigne d'observer ceux qui se présenteraient pour entrer par un passage réservé seulement à des marmitons et favorable à des conspirateurs. Au reste, rien, dans l'aspect du château, ne laissait deviner qu'il se mît en état de guerre ; et ceux qui en connaissaient les habitudes, voyant le calme régner partout, nous accusaient de nous livrer à de vaines alarmes.

La patrouille allait rentrer, quand un cliquetis d'armes, des vociférations et une lourde chute se firent entendre. Nous courûmes, guidés par le bruit, vers le lieu de la

scène. C'était notre sentinelle à la porte basse, qu'avait heurtée violemment l'un des nouveaux commensaux du palais, en se précipitant vers l'escalier dérobé. Cette brutalité lui avait attiré un coup de crosse de fusil, qui l'avait envoyé rouler sur le pavé, en proférant des injures et de fort imprudentes menaces. Quand on voulut arrêter cet homme, il se révolta, se débattit vigoureusement, et il fallut employer la force pour le conduire au corps de garde. Là, on vit, avec une extrême surprise, que, sous son manteau, il était armé comme les brigands de la forêt Noire que Schiller venait d'illustrer. Son habit de cour, avec une ceinture garnie de dagues et de pistolets, lui donnait l'air le plus grotesque ; et il était impossible de le reconnaître pour l'un des élégants seigneurs familiers des Tuileries.

Cet incident produisit une agitation et un tumulte inexprimables. Nous fûmes tous convaincus que les aventuriers introduits dans le château en étaient déjà les maîtres, et qu'ils allaient enlever le roi, de gré ou de force, en surmontant toute résistance opposée à son départ. Cet audacieux projet, qu'on allait exécuter insolemment devant nous, enflamma de colère et d'indignation tous les esprits ; et, pour punir à l'instant les conspirateurs, on proposait déjà les partis les plus violents, quand tout à coup la grille du quai s'ouvrit, et le général La Fayette, trempé de sueur, couvert de boue, se précipita au grand galop dans la cour des Princes, suivi seulement de quelques officiers d'état-major. Nous le reçûmes avec des acclamations, car il était bien temps qu'il arrivât. Il venait de Vincennes, et il avait traversé tout Paris avec une telle vitesse, que son cheval, exténué de fatigue, se coucha sur le flanc sitôt qu'il en fut descendu. Le général avait fait prisonniers une soixantaine des démolisseurs du donjon, et les avait envoyés à la Con-

ciergerie; il s'était frayé un chemin, à son retour, à travers les attroupements du faubourg Saint-Antoine, et Santerre n'avait pu lui faire tirer que deux ou trois coups de fusil, tant la rapidité et la hardiesse de sa course avaient déconcerté ses ennemis. La municipalité, qui avait le devoir et le pouvoir de faire marcher cinquante bataillons pour le couvrir de toute attaque, n'avait donné aucun ordre; son engourdissement était si profond qu'elle ne savait pas même de quel danger le château était menacé en ce moment. La Fayette en avait été instruit par un avis tardif, et il avait éprouvé un mortel dépit, en découvrant que l'échauffourée de Vincennes n'était qu'une ruse imaginée pour le tenir éloigné des Tuileries, et mettre à profit son absence. Aussi ses premières paroles furent-elles pour s'informer du roi, qu'il croyait avoir été enlevé. Notre commandant lui dit sans doute que ceux qui en avaient le dessein étaient encore dans le château pour l'exécuter, car le général, élevant la voix d'une manière menaçante, s'écria : Je vais y mettre ordre; et il ajouta d'un ton impératif, comme s'il nous avait menés au combat : Suivez-moi, messieurs!

Aussitôt nous nous précipitâmes sur ses pas, et en un instant nous franchîmes, serrés en masse, l'escalier du pavillon de Flore. Après avoir traversé deux ou trois salles, nous arrivâmes à la porte fermée qui servait d'entrée aux appartements. Les battants étant restés clos obstinément, le général fit un signe de la main, et ils s'ouvrirent comme par enchantement.

La salle où nous entrâmes ne contenait qu'un groupe d'officiers que je pris pour des gardes du corps. Nous atteignîmes, au pas de course, la porte d'une autre pièce beaucoup plus vaste, et nous nous trouvâmes face à face avec l'ennemi, et pour ainsi dire poitrine contre poitrine. Il y

avait là cinquante à soixante hommes pressés les uns contre les autres, tous armés jusqu'aux dents, et portant un habit de cour avec des figures patibulaires. Le général, qui était entré le premier, se trouva au milieu d'eux ; et le souvenir des *quarante-cinq* de Henri III m'ayant frappé l'esprit, je le crus mort. Sans aucun doute ils auraient pu lui faire subir le sort du duc de Guise à Blois ; mais ils hésitèrent, et l'occasion leur échappa. Désarmez-les, nous cria le général ; et, sans s'arrêter, il se fraya un chemin au milieu d'eux, méprisant le danger ou plutôt ses adversaires dont il semblait dire dédaigneusement : ils n'oseraient.

Pendant que nous repoussions les conspirateurs à la pointe de nos baïonnettes, et que nous leur arrachions leurs armes, le général s'avança vers la porte qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon ; j'y courus, persuadé qu'il allait à sa perte, et que cette autre pièce était encore pleine d'ennemis. Mais, sur le seuil, il se découvrit, fit un geste pour nous arrêter, et se trouva devant le roi, qui était debout et isolé au milieu de l'appartement. « Sire, dit-il, d'une voix émue, et dont l'accent laissait percer une colère contenue, pendant que la garde nationale et moi nous nous dévouons pour le service de Votre Majesté, des aventuriers, armés comme des assassins, sont introduits dans votre palais, et y appellent sur leurs traces tout un peuple en furie, dont rien ne saurait arrêter la vengeance. »

Quoique je ne fusse qu'à quelques pas du roi, je pus à peine saisir les premiers mots de sa réponse, tant on faisait de vacarme derrière nous dans le salon voisin. Je crus comprendre que c'était une phrase négative, une sorte d'excuse, telle que : Je n'y suis pour rien. Mais j'entendis très-bien ce qu'il ajouta. « Ce sont, dit-il, des serviteurs trop zélés, qui ont cru à tort que j'étais en danger ; faites tous

vos efforts pour qu'ils n'éprouvent aucun mal. Je désire que tout ceci n'aille pas plus loin, et qu'il n'en soit pas parlé. »

Ces dernières paroles, dont je ne rapporte que le sens, furent, je le crois, plus expresses ; elles furent prononcées avec une intention et une émotion très-marquées.

Le général, qui recevait chaque jour aux Tuileries un très-mauvais accueil, ne pouvait s'attendre à une meilleure réception, lorsqu'il venait y faire une visite fort imprévue et encore moins désirée. Il fut surpris et presque stupéfait d'entendre le roi lui parler avec une bonté et une sorte de confiance qu'il n'avait jamais obtenues, quoiqu'il les eût mieux méritées. La résolution qu'annonçait assez son entrée brusque et hautaine, l'abandonna soudainement. Il prononça quelques paroles de dévouement et protesta qu'il allait faire exécuter les ordres du roi. S'il avait cru, comme on l'assura le lendemain, qu'il avait montré suffisamment son pouvoir pour saisir enfin l'ascendant qu'on lui refusait, il dut être détrompé à l'instant par une circonstance très-significative. Il venait à peine en sortant de passer le seuil de l'appartement royal, quand la porte fut fermée derrière lui avec fracas et une insultante brutalité de laquais.

Cette manifestation insensée de haine et de mépris pouvait être le signal de la mort des prisonniers qui étaient là dans toutes les antichambres, attendant leur sort. Les uns étaient couchés sur le parquet, garrottés avec les rideaux des fenêtres ; les autres étaient acculés contre les murs et s'attendaient, à chaque minute, à être précipités du haut des balcons sur les pavés de la cour.

La Fayette, qui m'avait semblé fort irrésolu devant le roi, fut ici en face d'un grand péril, et, au milieu d'un tumulte effroyable, calme, habile et courageux. Sa voix fut

d'abord étouffée par des imprécations et des cris : A mort! mais il parvint à faire entendre à cette foule de furieux des paroles de miséricorde. Il ne se pardonnerait jamais, dit-il, une complicité, même involontaire et forcée, dans l'événement qui ensanglanterait le palais du roi, et il s'exilerait d'un pays où les meilleurs citoyens, égarés par des passions cruelles, préféreraient la vengeance à la gloire de pardonner. Il demanda, comme une récompense de ses services, comme un gage de l'affection qu'on lui portait, que les prisonniers fussent épargnés, et qu'on les expulsât du château sur-le-champ sans leur infliger aucun mauvais traitement.

Le succès de cette allocution fut décidé par les officiers, qui entraînèrent l'assentiment unanime en criant : Vive le général! Ces acclamations, répétées dans toutes les parties du palais, durent lui causer une satisfaction d'autant plus grande que ses ennemis les entendirent, et furent forcés de reconnaître le pouvoir qu'il possédait.

Aussitôt les prisonniers furent déliés, et ils défilèrent un à un, saisis au collet, comme des repris de justice, et conduits ou plutôt poussés et traînés jusqu'à la porte de la cour des Princes, donnant sur le quai. Là, ils furent libérés et durent se féliciter d'en être quittes pour si peu, après avoir vu la mort de si près. On a dit que, dans leur chemin pour sortir, ils avaient été battus outrageusement ; il n'y eut rien de semblable devant moi. Assurément ils furent traités avec rudesse, et ceux qui affectaient des airs de Matamore reçurent bien quelques horions et des bourrades de fusil. Mais ils s'étaient exposés à pire encore par leur folle et téméraire entreprise, et tous ceux qui virent les armes qu'on leur avait arrachées, et qui remplissaient les paniers d'osier servant à porter le bois pour les cheminées du

château, demandèrent comment de tels conspirateurs étaient restés impunis, à moins que ce ne fût pour les encourager à s'y mieux prendre une autre fois.

Après le départ du général, j'avais laissé passer devant moi le cortége des prisonniers, prévoyant, dans ma jeune expérience, que leur transfert ne serait pas sans encombre dans les escaliers. Je vis arriver pour garder les appartements de nouveaux piquets, qui, bien plus habiles que ceux du Marais, se mirent à fureter partout, persuadés qu'il y avait encore des ennemis cachés derrière les tapisseries. Ils avaient raison ; une armoire fut découverte, qui en contenait une douzaine, et il y en avait autant dans un bûcher. On assurait qu'il s'en était échappé bien davantage que nous n'en avions pris, et que, par des corridors secrets, ils avaient gagné la cour des Suisses et la rue Saint-Nicaise.

J'appris alors, par les nouveaux venus, comment au commencement de cette journée, nous étions réduits à un si petit nombre, et n'avions point de commandant supérieur. Le chef de légion, qui était le colonel général de service, avait donné un grand dîner chez un restaurateur renommé de la terrasse des Feuillants ; et quand il avait fallu qu'il marchât, ce fut impossible. A l'égard des piquets qui devaient nous prêter concours et assistance, il se trouva, par un singulier hasard, que c'étaient ceux de deux sections connues par leur royalisme sans bornes, et qui se moquèrent des avis que nous leur transmîmes. Nous n'avions pas d'ordre à leur donner en l'absence du chef de légion. C'est ainsi que le palais fut abandonné à la grâce de Dieu, et faillit être pris par les conspirateurs.

Monsieur, me dit un vieux garde national de bonne mine, qui me prenait, je crois, pour un jeune royaliste,

vous faites là une triste expérience des révolutions. Le désordre est partout; M. le marquis de La Fayette entre chez le roi sans être annoncé. Un gentilhomme de la chambre, qui est un roturier d'hier, lui ferme la porte sur les talons, sans égard pour sa haute et antique extraction. Demain les journaux vont le vilipender, parce qu'il n'a pas fait égorger par nos mains une centaine de pauvres diables venus ici pour gagner un louis ; car bien certainement vous n'imaginez pas que ce soit autre chose que des manants. Des gentilshommes traités comme ils l'ont été se seraient fait mettre en pièces. Je n'aime pas M. de La Fayette, ajouta-t-il, mais je suis obligé de convenir qu'il s'est fort bien comporté cette nuit, et j'espère qu'il s'est engagé de manière à rompre bientôt avec la révolution. Cette opinion, qui n'était pas dénuée de tout fondement, me frappa de tristesse, et me fit douter de l'avenir.

J'avais entrevu vaguement dans l'appartement du roi plusieurs personnages qui étaient immobiles et rangés à l'écart. Je demandai leurs noms à mon interlocuteur, espérant découvrir dans l'un d'eux le chambellan qui avait fermé la porte sur le général avec tant de violence. Je le reconnus aussitôt à son caractère, dans le comte d'Hervilly, l'ancien colonel de Rohan-Soubise, chargé par la cour, en 1788, de prendre au corps sur leurs siéges fleurdelisés les conseillers du Parlement de Bretagne. J'en avais gardé un souvenir d'enfance plein d'indignation. C'était un petit homme jaune, atrabilaire, rongé d'ambition et déterminé à parvenir à tout prix. Bretteur très-adroit, il avait pour familiers à Paris tous les maîtres d'armes fameux par l'art de tuer dans les règles savantes de l'escrime; et il avait pu les rassembler sans peine, sous sa direction, dans les appartements des Tuileries, pour exécuter le complot

dont il était probablement l'auteur, mais qui venait d'avorter. L'année suivante, il ne fut pas plus heureux le 10 août. Trois ans après, je le retrouvai à Quiberon, fuyant devant les grenadiers réunis du général Hoche. Une de nos balles l'atteignit, et il alla mourir à bord d'un vaisseau anglais.

La présence de cet homme à la tête des spadassins qu'il dirigeait, ne laissait aucun doute sur la nature des desseins dont il voulait assurer l'exécution, et qui furent accomplis quatre mois plus tard, par la fuite du roi, suivie malheureusement de son arrestation à Varennes.

Cette journée, qui ne fut avantageuse à personne, demeura dans une obscurité mystérieuse ; et ses particularités sont restées inconnues ou douteuses, aucun témoin oculaire ne les ayant révélées jusqu'à ce jour. Elle eut pourtant des effets très-graves ; elle fit éclater une guerre ouverte entre les trois partis, qui s'épiaient depuis longtemps, et elle amena la fin de l'ordre de choses qu'avait consolidé la Fédération de 1790.

La Fayette tint loyalement la promesse qu'il avait faite au roi, d'empêcher que cette bagarre politique n'eût des suites judiciaires ou ne devînt l'objet d'une polémique irritante dans les journaux. Le public, mal informé, n'y vit qu'une rixe dans un lieu qui aurait dû être mieux hanté, et d'où l'on avait chassé assez rudement des gens de mauvaise compagnie. C'était travestir en une scène de guinguette une tragédie à laquelle il ne manquait qu'un Catilina ou un Olivier Cromwell.

Le général, qui avait arrêté le sang prêt à couler, fut mal récompensé de son dévouement. La Cour le maudit pour le service qu'il lui avait rendu, et qui manifestait le pouvoir qu'il était maître d'employer contre elle. La ville le railla

d'avoir été dupe du stratagème qui l'avait envoyé à Vincennes pour se débarrasser de lui aux Tuileries.

Le roi éloigna ses meilleurs serviteurs par ses incertitudes, qui tour à tour le laissaient entraîner vers Coblentz ou le retenaient à Paris. On blâma sévèrement l'introduction dans son palais d'aventuriers qui le compromettaient sans le servir en rien.

Santerre, qui se posait comme le général de la future république, ne fut pas épargné ; on se moqua de sa tentative d'arrêter La Fayette, et de ses manifestations, qui semblaient l'accuser de complicité avec les chevaliers du poignard, nom par lequel on désignait les malheureux enrôlés dans cet absurde complot.

Bailly, qui humiliait sa réputation de savant par sa mauvaise administration municipale, fut stigmatisé pour n'avoir rien su prévoir ni réparer, et pour avoir abandonné tout au hasard. Pendant les événements périlleux de cette journée, personne n'aurait cru que le maire de Paris était un homme de mérite et d'un beau caractère.

Quand je descendis dans la cour des Princes, je la trouvai remplie de gardes nationales qui arrivaient de toutes parts aux Tuileries. Je recueillis, en passant, mille malédictions contre ceux qui avaient délivré les prisonniers. Ces nouveaux venus en parlaient facilement, et, sans aucun doute, ils auraient agi comme nous, s'il leur avait fallu faire main basse sur des hommes qui avaient le courage de ne pas vouloir se défendre.

J'allai trouver mon commandant qui m'avait fait demander. — Mon enfant, me dit-il, vous avez été à mes côtés pendant tous ces événements, et vous les connaissez comme moi ; pourriez-vous en faire le récit ? Sur mon affirmative, il ajouta à voix basse : M. de La Fayette vient, à tort ou à raison,

de se charger d'une lourde responsabilité; je ne suis pas disposé à la partager, et je veux remplir mes devoirs envers mes électeurs, en leur rendant compte de ce qui vient de se passer. J'allais leur faire un rapport écrit, mais je n'ai pas l'esprit assez libre, et je préfère vous envoyer au comité de la section, qui est en permanence. Vous lui direz succinctement ce qui est arrivé, et il saura ce qui lui reste à faire.

J'acceptai avec plaisir cette mission d'état-major, la première de celles que j'ai remplies pendant quarante ans. Le commandant me donna le mot d'ordre, en y joignant quelques instructions, et il me fit sortir lui-même du château, par la grille du quai. Je m'acheminai d'un pied léger vers les Minimes, où je trouvai les réverbères éteints, et la garde nationale dormant dans la plus profonde paix.

Mais le Comité veillait, et je fus introduit devant lui aussitôt qu'on lui eût annoncé une ordonnance arrivant à l'instant des Tuileries. Après avoir prouvé l'authenticité de ma mission en donnant le mot d'ordre à Tallien qui présidait, je fis brièvement le récit des événements de la nuit. Certainement un si beau thème m'aurait valu au collége de Rennes un légitime succès; mais, ici, mes auditeurs étaient tellement préoccupés du sujet de ma relation, qu'ils ne me tinrent aucun compte de la forme; ils m'interrompirent cent fois par des exclamations passionnées; et le président fut obligé d'intervenir pour tâcher qu'on m'entendît d'abord, sauf à me faire ensuite toutes les questions qu'on jugerait nécessaires. Je m'en tirai de mon mieux, sans être intimidé, et avec un mérite de discrétion qui n'était guère de mon âge.

Tallien venait de me remercier avec effusion, quand un personnage qui se chauffait debout à la cheminée, et qui

me parut étranger au Comité, s'approcha de la table qu'environnaient les membres, et m'adressa la parole avec une autorité qui se montra, non-seulement dans son langage, mais encore dans le silence qu'on fit pour l'écouter. C'était un homme corpulent, à large figure, ayant le verbe haut et des yeux hardis et pénétrants. La garde nationale, me demanda-t-il, était-elle résolue à tuer ces misérables? — Assurément, Monsieur, répondis-je, s'ils s'étaient défendus. — Mais, reprit-il avec une logique impitoyable, ces gens-là n'étaient pas des ennemis sur un champ de bataille; c'étaient des conspirateurs, par conséquent des criminels; or, la justice tue les criminels sans rémission, et ne lutte point contre eux. Je me gardai bien de faire une réponse sérieuse à cet argument farouche. Monsieur, lui dis-je, si vous aviez été témoin de l'événement, vous n'auriez aucun regret que justice ne soit pas faite. Ces conspirateurs sont d'une si rare espèce, qu'un pays qui les possède doit les conserver, ne serait-ce que dans la crainte qu'il ne naquît de leurs cendres des gens plus habiles et plus courageux. — A la bonne heure, répondit-il avec un rire bruyant; mais s'ils y reviennent, je vous les recommande. Je m'inclinai en marque d'assentiment.

Quel est donc ce gentilhomme, dis-je en sortant au vainqueur de la Bastille, qui servait de planton au Comité. Comment, s'écria-t-il, vous ne le connaissez pas! c'est l'ami de M. Tallien, l'excellent M. Danton.

Lorsque enfin je fus dans la rue, je me trouvai fort heureux de pouvoir aller dormir en paix sans avoir tué personne dans ma première campagne.

III

UNE MESSE ROYALE.

1791

En traversant, un matin, le jardin des Tuileries, je rencontrai des groupes nombreux qui se dirigeaient vers l'entrée du château ouverte sous le pavillon de l'Horloge. Les uns étaient formés de bourgeois de vieille roche, portant la culotte courte, les bas chinés, les souliers à boucles d'argent et le chapeau à trois cornes de castor fin. Les autres étaient composés de dames dont les cheveux frisés, poudrés, étagés, les rubans mordorés, les robes à queue relevées par l'ouverture des poches dataient des mœurs et coutumes du régime précédent. Je devinai que tout ce monde était attiré par quelque spectacle intéressant, et je me mis à sa suite. Je fus conduit ainsi à la chapelle du palais, où la famille royale assistait, tous les jeudis, à une messe qu'on appelait, sans doute par quelque tradition de Versailles, la messe des Ambassadeurs. Il fallait bien que ce fût un nom historique, car le corps diplomatique faisait entièrement défaut, les rois

de l'Europe considérant alors la France comme non-avenue, pour la punir de sa révolution.

Je ne m'attendais pas à beaucoup de faste, et cependant je fus très-surpris de l'humble aspect de ce sanctuaire qui allait servir d'oratoire au premier roi de la chrétienté. J'avais vu dans mon enfance des chapelles féodales qui, près de celle-ci, ressemblaient à des tabernacles. Le local était suffisant quant à son étendue, mais je n'avais jamais trouvé, dans les cantons les plus sauvages de la Basse-Bretagne, église aussi délabrée que celle du successeur de saint Louis.

En voyant mon étonnement, une dame assise devant moi s'empressa d'imputer à la Révolution cet état de dégradation. Mais un vieux monsieur l'en disculpa, et déclara que parmi ses crimes on ne pouvait compter celui-là, les Tuileries étant de mémoire d'homme abandonnées aux outrages du temps. Ce témoignage de fidélité à l'histoire me prévint en faveur de mon voisin, et je lui demandai pourquoi cet oubli n'avait pas été réparé depuis le séjour du roi au château. On n'est pas d'accord, me répondit-il, sur le motif de cette négligence sans exemple dans aucune résidence en Europe. Les uns disent que la liste civile n'étant que de 25 millions, elle ne peut pourvoir à ses dépenses, et à plus forte raison en payer de nouvelles. — D'autres prétendent que la famille royale n'est ici que momentanément, et qu'il est, par conséquent, inutile de réparer le séjour qu'elle y occupe. Et il en est qui pensent, non sans raison, que le roi étant censé prisonnier dans son palais, il ne faut pas qu'il ait l'air d'y être trop agréablement.

Cette conversation instructive m'apprenait des choses dont ma province reculée n'avait pas l'idée la plus légère, et qui même étaient encore un secret pour les rues du Marais. Elle fut interrompue par un cérémonial tout nouveau pour

moi. Deux grenadiers furent placés de chaque côté de l'autel, pour garder Dieu ou lui faire honneur, comme on fait pour un colonel en mettant des sentinelles à sa porte. L'immobilité automatique de ces factionnaires qui restèrent là plus d'une heure au port d'armes fut l'objet de l'admiration des spectateurs. Je ne la partageais point, car j'ai toujours eu en antipathie l'immixtion des choses saintes et des simagrées militaires.

Un autre incident soulagea l'impatience qu'éprouvait tout ce monde. Il fut introduit dans le chœur, par un couloir pratiqué dans le mur, un vieux seigneur comme on n'en voyait plus aucun. Il avait bien quatre-vingts ans, et portait le costume de sa jeunesse, c'est-à-dire du temps de la Régence. Son habit brodé, chamarré d'or, ne me surprit point; j'avais vu, dans d'anciens tableaux, des costumes semblables, mais je fus quelque temps à m'expliquer pourquoi deux larges rubans noirs venaient par-dessus ses épaules se rattacher sur sa poitrine. Il me fallut faire un effort d'imagination pour deviner que c'était pour retenir entre ses épaules la bourse qui contenait ses cheveux ou plutôt ceux de sa perruque. Aussitôt que l'officiant parut, ce pieux seigneur se prosterna, la face sur les marches de l'autel, et il ne quitta cette humble position qu'au moment où la famille royale entra dans la chapelle. Alors, en se redressant, il poussa d'une voix retentissante le cri de : Vive le roi ! Personne ne se joignit à cette manifestation de zèle et d'attachement, qui, restée seule et sans écho, me fit l'effet d'une tentative avortée et inopportune, digne d'un meilleur succès. Le silence des spectateurs me prouva que ce témoignage de dévouement n'était pas sans mérite. J'ignorais quel était ce personnage, et c'est d'hier qu'après un long sommeil de soixante-sept ans, ma pares-

seuse intelligence m'apprend que c'était le maréchal de Mailly, le seul des grands seigneurs de la cour qui assista, le 10 août, à l'heure suprême de la monarchie.

Enfin l'on entendit dans les galeries du château le bruit lointain des fusils qui résonnaient, et des hallebardes qui frappaient les dalles de marbre. Bientôt une voix sonore éclata, avec autorité, au milieu de notre silence, et prononça l'avertissement sacramentel : le roi, Messieurs ! Je n'hésite point à confesser que soit préjugé d'enfance, soit prévision de l'avenir, je fus ému par ces paroles, qui vibrent encore à mon oreille. Ce n'est pas un événement ordinaire que de se trouver face à face avec le successeur de soixante monarques, et d'avoir le pressentiment qu'il en est le dernier.

Tous les yeux étaient tournés vers une humble tribune latérale au chœur à demi saillante et à moitié encadrée dans la muraille ; sa largeur n'excédait pas six pieds et n'offrait de place que pour une seule personne. Le roi y parut ; il jeta un regard distrait sur l'assemblée, s'agenouilla, dit une courte prière, tourna deux feuillets d'un livre d'office ouvert devant lui, et puis s'assit sans autrement s'occuper de rien, et sans paraître voir aucune chose autour de lui.

J'ai toujours cru que des portraits fidèles minutieusement détaillés pourraient servir utilement à l'interprétation des faits historiques, et donner d'importants enseignements sur les personnages qui occupent la scène du monde. C'est pourquoi je tracerai les traits de Louis XVI, tel que je le vis alors. Je sais que c'est une tâche ingrate, et qu'il est également difficile de dire ou de taire la vérité.

Ce prince qui posait là devant moi, paraissait bien plus âgé qu'il ne l'était réellement ; il n'avait que trente-sept ans, on lui en aurait donné plus de quarante-cinq, à cause de

sa corpulence prématurée. Il était d'une taille ordinaire, mais sa grosseur le faisait paraître moins grand. Son buste semblait énorme proportionnellement à ses membres et au volume de sa tête. Cet effet était produit par un abdomen prolongé, large et proéminent; il était augmenté par une coiffure presque aplatie, et par une veste qui descendait du cou jusqu'aux cuisses, suivant l'ancien usage. Sa figure n'avait aucune laideur, et chacun des traits de son visage pris à part aurait échappé à la critique, mais tous ensemble étaient étranges; et cela est si exacte que je n'ai jamais rencontré personne qui lui ressemblât. Il avait été peut-être mieux dans son enfance; car il avait un faux air de Louis XV, qui, dans sa jeunesse était l'un des plus beaux hommes de son royaume. Une obésité précoce avait non-seulement déformé sa taille, elle avait encore altéré ses traits, déplacé la rondeur de ses joues, cerné ses yeux, triplé son menton, et enseveli la moitié de son cou dans ses hautes et larges épaules. La puissance de sa constitution lymphatique était si grande que, quoiqu'il eût la face colorée, ses yeux, qui étaient gros et saillants, n'avaient ni éclat, ni expression ; ils peignaient l'insouciance, l'apathie, j'allais dire l'abnégation. Certes, ce n'était point là l'œil altier de Louis XIV, l'œil spirituel et malin de Henri IV ou l'œil d'aigle du grand Condé. Il y avait dans ses regards indécis de la bénignité, de la douceur, de la placidité, et il était impossible, en le considérant avec attention, de ne pas lui porter cet intérêt que nous avons involontairement pour les créatures inoffensives. En m'interrogeant plus tard, quand l'esprit de vengeance enflammait tous les cœurs, et faisait fouler aux pieds les droits de l'humanité, je me suis demandé si j'aurais voté, comme la mort de Charles-Stuart, celle de Louis XVI; et dans ces temps de carnage, je n'ai

jamais hésité à répondre quant au dernier de ces princes : Non !

C'est une calamité pour un roi que de se mal présenter à la vue de ceux qu'il régit et qui le jugent infailliblement d'après l'apparence. Toute l'habileté de Louis XI ne rachetait pas la mauvaise opinion que donnait de sa capacité sa piètre mine, tandis qu'au contraire François Ier tenait son unique mérite de sa haute taille et de ses grands airs cavaliers. L'excès de l'embonpoint exclut toute idée d'activité physique et intellectuelle ; il laisse supposer une inertie de facultés incompatible avec les rudes et difficiles devoirs de la royauté, et personne n'a jamais confondu Louis le Gros avec Louis le Grand.

La constitution massive et charnelle du roi avait d'ailleurs de graves inconvénients qui n'étaient que trop visibles. En public, il ne représentait point ; sa démarche était pesante, embarrassée, et il se dandinait à chaque pas, d'un côté sur l'autre, d'une manière disgracieuse, qui provoquait de sottes railleries. A table, il avait un appétit vorace que rien ne pouvait arrêter ni distraire, et il s'y livra inconsidérément, malgré les représentations de la reine, jusque dans la loge du logographe, en présence de l'Assemblée nationale dans la soirée du 10 août, au moment où il venait de jouer et de perdre sa couronne. C'était un besoin impérieux qui faisait dominer sa raison par ses entrailles. Au conseil, il sommeillait sous le poids de sa digestion ou de la fatigue qu'il prenait à la chasse ; et dans une séance où ses ministres recherchaient les moyens de le faire sortir de Paris et d'échapper à son sort, il s'endormit ; à son réveil, il les congédia et laissa sans solution cette délibération d'où dépendait son trône et sa vie.

Pour secouer l'engourdissement qui envahissait tout son

être, il montait à cheval et chassait à outrance, lors même que les événements les plus sinistres le menaçaient. Il fallut, le 6 octobre, quand une armée révolutionnaire marchait sur Versailles, aller à sa recherche dans les bois de Meudon où il poursuivait un cerf.

Son aspect donnait la prévision de ces faits et en confirmait les tristes augures. Il n'y avait pas jusqu'aux vertus bourgeoises qu'il possédait, qui n'eussent des suites funestes. Ce fut pour n'avoir pas voulu se séparer de sa famille que son voyage à Varennes fut si malheureux. S'il était parti isolément, comme son frère, il aurait, comme lui, passé la frontière, et les destins eussent été changés. Il aurait mieux valu, disait-on hautement, qu'il fût un mauvais mari, comme Henri VIII, un mauvais prince, comme Louis XIII, que d'être un roi débonnaire et infortuné.

En remarquant la simplicité de sa mise, qui contrastait avec la magnificence de ses prédécesseurs, je crus y trouver l'heureux indice qu'il renonçait à leur faste et qu'il faisait une concession aux idées du temps ; mais on m'assura que c'était un goût naturel, et qu'il avait toujours tenu en fort peu d'estime le luxe et l'apparat de la cour. Il portait un habit en drap de soie couleur de feuille de myrte, sans collet, avec une broderie verte, étroite, qui courait le long de ses bords. Sa veste était de soie blanche, garnie d'une broderie semblable, et il avait des culottes courtes en soie noire, des bas blancs et des souliers à boucles d'or. Un col très-bas, attaché par derrière, un jabot de dentelle chiffonnée, complétaient sa toilette. Ses cheveux étaient relevés sur son front bas et fuyant, et ils étaient crêpés sur les oreilles. Une bourse renfermait sur le dos sa chevelure qui était toujours médiocrement

poudrée et souvent dérangée, comme celle d'un homme qui ne tient pas du tout à l'ordre de sa mise. Une petite épée à gaîne blanche pendait horizontalement à son côté, et ne ressemblait en rien à l'épée si pesante et si bien maniée dont faisait usage à Marignan et à Pavie le roi François Ier. On ne pouvait méconnaître que les hommes et les choses avaient tout à fait changé.

Un autre témoignage m'en fut donné par la froideur de l'assistance en voyant un roi malheureux, courbé sous les coups redoublés d'une inévitable fatalité. Aucun signe d'affection ni seulement d'intérêt ne se manifesta le moindrement dans cette assemblée, qui n'était pourtant composée que de royalistes, et l'on oublia complétement sa présence dès que la reine eut paru. Il est vrai que le Saint Sacrement ne fut pas mieux traité, et qu'on lui tourna le dos pour la voir. Quoique je n'eusse pas une ferveur outrée monarchique et religieuse, je me scandalisai de cette manière d'en agir avec le roi et avec Dieu, qui, après tout, méritaient bien qu'on eût pour eux plus de politesse et de respect. Je n'y trouvai d'excuse qu'en songeant que tout ce monde était sans doute de la maison, et qu'il était blasé sur ce qui m'impressionnait vivement, moi, jeune provincial, accoutumé à prendre sérieusement les choses de ce monde, et même celles d'un autre.

Une grande tribune qui embrassait toute la largeur de la chapelle, au-dessus de son entrée, fut occupée par la famille royale. La reine, avec son fils, vint s'agenouiller au centre. C'était un joli enfant d'environ six ans, au teint blanc, aux yeux bleus et aux cheveux dorés ; il avait la vivacité impatiente de son âge, et restait difficilement tranquille. Sa sœur, que la restauration m'a montrée tellement différente de ce qu'elle était alors, qu'il me fut

impossible de la reconnaître dans la duchesse d'Angoulême, était placée sur le devant de la tribune, mais à une grande distance de sa mère. L'étiquette, disait-on, le voulait ainsi, mais j'entendis aussi attribuer cet éloignement à l'affection exclusive que la reine portait à celui de ses enfants qui devait régner.

Au second plan de la tribune, on apercevait une figure angélique ; c'était madame Élisabeth, la sœur cadette des trois rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. On aurait juré qu'elle était d'une autre famille, tant elle réunissait de grâces et d'élégance naturelle. Quelle bizarrerie du sort de n'avoir pas fait un prince de cette belle et excellente jeune fille! nous aurions eu sur le trône Titus et Marc-Aurèle.

Mais tous les yeux étaient fascinés par la reine et ne voyaient rien autour d'elle. Ce n'était pas assurément qu'elle gagnât les cœurs par son affabilité et ses dispositions bienveillantes; car, ce jour-là, entre autres, elle avait un air altier et dédaigneux; et sa mère, l'impérieuse Marie-Thérèse, n'aurait pas regardé d'un plus mauvais œil son mortel ennemi le roi de Prusse Frédéric, que Marie-Antoinette en voyant notre parterre de petits gentilshommes et de pauvres bourgeois. Mais chacun admirait sa beauté, son courage dans l'infortune, et sa majesté qui était l'expression des derniers souvenirs de la monarchie. On cherchait dans ses traits sa pensée et ses espérances, comme jadis on interrogeait l'oracle pour apprendre le sort du pays.

Je ne crois pas que, depuis la reine Blanche, le rôle qu'elle remplissait, ait été soutenu avec une dignité aussi imposante. Elle avait un vrai port de reine, et il ne fallait que la voir pour être persuadé que c'était elle qui régnait.

Sa stature paraissait fort élevée. Toutefois, on devait la réduire de toute la hauteur de sa coiffure, qui était formée d'un édifice de cheveux, couronné de grandes plumes blanches. Ni l'antipathie du roi pour cette mode exagérée, ni l'aventure de la plume de héron qu'elle avait acceptée imprudemment du duc de Lauzun, n'avait pu la déterminer à faire l'abandon de cette coiffure orgueilleuse, qui, je l'avoue, lui seyait fort bien.

Quoiqu'elle fût très-belle, et beaucoup plus qu'elle ne le paraît dans ses portraits, les traits de son visage ne produisaient cet effet que par leur ensemble, par la blancheur et la finesse de sa peau, par l'éclat de son coloris et par une expression pleine de noblesse et de majesté. Sa lèvre supérieure était un peu forte, signe caractéristique de la maison de Lorraine ; sa chevelure, sans poudre, aurait été trop blonde, mais son front était parfait, et on n'y lisait rien des chagrins, des inquiétudes dont il semblait que trois ans de révolutions avaient dû laisser la trace. Le temps l'avait respectée, comme les soucis de la royauté ; on ne lui aurait attribué guère plus de vingt-six ans, c'est-à-dire dix ans de moins qu'elle n'avait. Je ne crois pas avoir vu de femme de son âge qui fût aussi jeune. C'était à n'y pas croire, et je n'imaginais pas non plus qu'on pût aussi bien résister aux épreuves du malheur. J'incline à penser que si elle n'avait pas souffert, c'est qu'elle se nourrissait d'illusions et d'espérances. C'étaient surtout son cou, ses épaules, ses bras et sa poitrine qui étaient d'une admirable beauté, par la pureté de leurs formes et le magnifique tissu qui les revêtait. On en pouvait juger de science certaine, car les robes de Cour laissaient alors à découvert le buste des dames tout entier, fussent-elles jeunes ou décrépites.

La robe de la reine était, sans reproche, des plus décol-

letées; elle s'ouvrait par devant et montrait une jupe rose couverte de dentelle, étendue sur un panier de trois mètres de circonférence. Elle se terminait en arrière par une longue queue traînante; et un manteau royal bleu, avec des fleurs de lis d'or, était appendu entre les épaules; il dérobait à la vue sa taille, qui n'était pas aussi déliée que celle qu'on parvient à se faire de nos jours. Ce manteau me parut une fort laide invention de l'étiquette. Un autre jour, je vis la reine en toilette de ville, sans ce royal et maugréeux ornement, vêtue d'une robe blanche et coiffée d'une baigneuse de gaze à rubans roses, absolument comme une simple bourgeoise; elle était charmante; elle l'était d'autant plus qu'elle souriait. Bien heureuse elle eût été de pouvoir toujours oublier ainsi qu'elle était reine!

Son caractère irritable la faisait se rappeler trop souvent de sa haute et triste position. J'en eus un exemple avant la fin de l'office. Des acclamations bruyantes s'étant fait entendre au loin, elle ne se trompa point sur leur objet, et sa figure se rembrunit tout à coup. C'était l'accueil que le général La Fayette recevait sur son passage en traversant le Carrousel. La reine sembla prendre ces marques d'affection de la foule pour une insulte; elle fronça les sourcils et lança au roi un regard d'intelligence où se peignaient sa colère, sa haine, son mépris pour l'usurpateur de ces témoignages de respect, qui lui paraissaient l'un des droits de sa couronne.

Je sortis de la chapelle le cœur contristé. Ce n'est pas que j'eusse une confiance aveugle dans l'avenir, depuis qu'en montant la garde aux Tuileries j'y avais rencontré les trois ou quatre cents aventuriers qu'on a nommés les chevaliers du poignard. Mais, dans mon inexpérience, je croyais que les deux partis, les royalistes et les constitu-

tionnels, se rallieraient par leurs intérêts communs, et qu'ils se garderaient bien de s'affaiblir mutuellement par leurs animosités insensées, qui feraient triompher, de l'un et de l'autre, un troisième parti, disposé à les écraser tous deux. La scène dont je venais d'être témoin dissipa mes espérances. Je reconnus tardivement que les hommes se laissent plutôt gouverner par leurs passions violentes que par leurs intérêts les plus chers; et Nancy, le Champ de Mars, le 10 août, les cachots d'Olmütz ne tardèrent pas beaucoup à justifier mes sinistres présages, et même à les dépasser.

Une messe avait valu un royaume à Henri IV; celle où je venais d'assister me révéla que bientôt son successeur allait perdre le sien.

IV

LA JOURNÉE DU CHAMP DE MARS.

Juillet 1791.

Dans l'après-midi du dimanche, 17 juillet, au moment où l'on s'y attendait le moins, on entendit battre la générale dans les rues tranquilles du Marais. Aussitôt la garde nationale courut aux armes; et le bataillon du district des Minimes, dont je faisais partie, se rassembla en toute hâte à la Place royale. Le motif de cette alerte était inconnu de tout le monde; et ce fut un cavalier d'ordonnance de l'Hôtel de Ville qui vint nous informer qu'un attroupement de brigands s'étaient emparés du Champ de Mars et de l'École Militaire, où ils s'étaient retranchés. Notre impatience ne nous permit aucune attente ; nous nous mîmes en marche à l'instant.

Quand nous entrâmes dans la grande rue Saint-Antoine, nous la trouvâmes encombrée de troupes arrivant de toutes parts. Nous prîmes rang après les bataillons des Quinze-Vingts et de Popincourt; celui de Saint-Pol et d'autres en-

core entrèrent successivement dans notre colonne, qui pouvait être de quatre à cinq mille hommes.

Arrivés à la Grève, nous y fûmes retenus fort longtemps pour attendre des instructions. Plusieurs ordres furent donnés pour nous diviser en différents détachements ; mais nos chefs, qui semblaient nourrir quelque défiance, ne se prêtèrent pas à ces arrangements ; ils donnèrent le signal du départ, et nous devançâmes la division qui devait escorter le corps municipal.

Nous traversâmes la Seine au Pont-Neuf, et nous suivîmes les rues du faubourg Saint-Germain jusqu'aux Invalides. Là, les armes furent chargées, et nous nous formâmes en colonne serrée par bataillon. Nous débouchâmes dans le Champ de Mars par la grille de l'École Militaire. Les Quinze-Vingts, qui tenaient la tête, firent par pelotons à droite en bataille ; nous passâmes derrière eux et imitâmes leur manœuvre. Les autres bataillons se rangèrent à notre gauche ; et, en un moment, il y eut une ligne de troupes s'étendant parallèlement à l'École Militaire, en avant de cet édifice, et fermant complétement le Champ de Mars, dans cette partie de sa vaste enceinte.

L'aspect que présentait alors cette place immense, nous frappa d'étonnement. Nous nous attendions à la voir occupée par une populace en furie ; nous n'y trouvâmes que la population pacifique des promeneurs du dimanche, rassemblée par groupes, en familles, et composée en grande majorité de femmes et d'enfants au milieu desquels circulaient des marchands de coco, de pain d'épice et de gâteaux de Nanterre, qui avaient alors la vogue de la nouveauté. Il n'y avait dans cette foule personne qui fût armé, excepté quelques gardes nationaux parés de leur uniforme et de leur sabre, comme on en avait l'usage dans ces temps éloignés ;

mais la plupart accompagnaient leur femme, et n'avaient rien de menaçant, ni même de suspect. La sécurité était si grande que plusieurs de nos compagnies mirent leurs fusils en faisceaux, et que, poussés par la curiosité, quelques-uns d'entre nous allèrent jusqu'au milieu du Champ de Mars. Interrogés à leur retour, ils dirent qu'il n'y avait rien de nouveau, sinon qu'on signait une pétition sur les marches de l'autel de la Patrie.

Cet autel, qui, quelques instants après, devint le théâtre d'une scène terrible, étant pour la génération actuelle comme un monument de l'antiquité, nous devons en dire quelques mots. C'était une immense construction, haute de cent pieds, et dressée au centre de la place. Elle s'appuyait sur quatre massifs qui occupaient les angles de son vaste quadrilatère, et qui supportaient des trépieds de grandeur colossale. Ces massifs étaient liés entre eux par des escaliers dont la largeur était telle qu'un bataillon entier pouvait monter de front chacun d'eux. De la plate-forme sur laquelle ils conduisaient, s'élevait pyramidalement par une multitude de degrés un terre-plein que couronnait l'autel de la Patrie, ombragé par un palmier.

Les marches pratiquées sur les quatre faces de cet édifice, depuis sa base jusqu'à son sommet, avaient offert des siéges à la foule fatiguée par une longue promenade et par la chaleur du soleil de juillet. Aussi, quand nous arivâmes, ce grand monument ressemblait-il à une montagne animée, formée d'êtres humains superposés. Nul ne prévoyait autour de moi que cet édifice, élevé pour une fête, allait être changé soudain en un échafaud sanglant.

La population qui remplissait le Champ de Mars ne s'était nullement inquiétée de l'arrivée de nos bataillons ; mais elle sembla s'émouvoir quand le bruit des tambours an-

nonça que d'autres forces militaires survenaient encore, et qu'elles allaient entrer dans l'enceinte, par la grille du Gros-Caillou, ouverte en face de l'autel. Cependant la foule, curieuse et confiante, se précipita à leur rencontre ; mais elle fut repoussée par les colonnes d'infanterie, qui, obstruant les issues, s'avancèrent et se déployèrent rapidement, et surtout par la cavalerie, qui, en courant occuper les ailes, éleva un nuage de poussière dont toute cette scène tumultueuse fut enveloppée.

Nous ne vîmes ni officiers municipaux, ni drapeau rouge, et nous n'avions pas la moindre idée qu'il fût possible de proclamer la loi martiale contre cette multitude inoffensive et désarmée, lorsque des clameurs se firent entendre, et furent suivies aussitôt d'un grand feu de mousqueterie, vif et prolongé. Des cris perçants, que ne purent étouffer ces détonations, nous apprirent que nous assistions, non pas à une bataille, mais à un massacre. Au moment où la fumée commença à se dissiper, nous découvrîmes avec horreur que les marches de l'autel de la Patrie et tout son pourtour étaient jonchés de morts et de blessés. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, échappant à ce carnage, s'élancèrent vers nous, poursuivis par des cavaliers qui les chargeaient le sabre à la main. Nous ouvrîmes nos rangs pour protéger leur fuite ; et leurs ennemis acharnés furent forcés de s'arrêter devant nos baïonnettes, et de reculer devant nos menaces et nos malédictions. Un aide de camp, qui vint nous apporter l'ordre de marcher en avant pour balayer la place et opérer une jonction avec les autres troupes, fut accueilli avec les même vociférations ; et l'énergie de ces rudes manifestations ne laissa pas douter que cette journée, déjà si sanglante, ne pût le devenir encore plus.

Sans attendre que ces dispositions éclatassent davantage, le commandant des Quinze-Vingts forma son bataillon en colonne, fit sortir des éclaireurs pour en couvrir les flancs, et il nous demanda un détachement d'élite pour renforcer son avant-garde. Les autres bataillons imitèrent ce mouvement, et tous ensemble, par une résolution spontanée, nous sortîmes du Champ de Mars, en manifestant notre indignation et notre douleur.

Près des Invalides nous rencontrâmes un bataillon, celui des Arcis, je crois, qui, pour obéir à la réquisition de la Municipalité, s'était mis en marche. Il voulut, sans aller plus loin, apprendre de nous quels avaient été les événements ; il les jugea comme nous, et au lieu d'aller au Champ de Mars, il se joignit à notre colonne, en témoignant par ses acclamations la sympathie que lui inspirait notre conduite.

On peut apprendre par ce fait quelle fut l'opinion de Paris sur cette fatale journée. Les récits officiels qu'on en fit le lendemain, et les circonstances par lesquelles on voulut la justifier, ne changèrent rien au premier jugement qu'on en avait porté. Tout le monde savait bien qu'il n'y avait rien de commun entre le meurtre de deux invalides, tués le matin au Gros-Caillou, et la réunion fortuite, dans l'après-midi, de vingt à trente mille familles de promeneurs dans l'enceinte du Champ de Mars. Personne ne crut qu'il s'était trouvé un homme assez insensé pour aller témérairement tirer à brûle-pourpoint sur le maire et le commandant en chef, — assez maladroit pour n'atteindre personne, — et assez habile pour n'être ni arrêté, ni connu en commettant un tel attentat au milieu de vingt mille hommes de troupes ayant leurs armes chargées et étant bien disposés à n'épargner personne, comme le prouva l'événement. Quant

à la pétition, qui fut l'origine ou plutôt le prétexte de ce coup d'Etat, elle était dans ce temps parfaitement légale, et toutes les opinions avaient le droit de se manifester, sans entraves, par ce moyen, aussi bien que par l'usage de la presse.

Épouvantée de son cruel succès, l'autorité s'efforça d'en dissimuler les effets; elle affirma avec une intrépidité d'imposture, qui cependant ne fit naître aucune illusion, que vingt mille coups de fusil, tirés sur une population compacte, s'élevant de gradin en gradin jusqu'au sommet d'un immense amphithéâtre, n'avaient frappé mortellement que neuf personnes. Tout Paris crut que ce nombre montait à dix-huit cents, et que, pour dérober la connaissance de tant de meurtres, on avait, pendant la nuit, enseveli les cadavres dans les eaux de la Seine, qui coulent près de là.

Le massacre du Champ-de-Mars fut, comme autrefois celui de Vassy, la source des discordes civiles les plus terribles. Il divisa la garde nationale en deux partis irréconciliables, et il donna le fatal exemple d'ensanglanter la cité, pour faire dominer une opinion politique par la terreur.

Cette odieuse leçon ne fut pas perdue.

Les effets de ce triste événement ne sont que trop certains, mais il reste une grande obscurité sur ses causes et sur ses auteurs. On l'attribua au général La Fayette, qui, pour faire prévaloir la monarchie constitutionnelle, avait comprimé par la violence une manifestation républicaine. Sans doute le général était royaliste, et croyait qu'il était possible de relever et d'affermir le trône. Mais il n'était pas de caractère à vouloir réussir à tout prix et à payer le succès d'une opinion par un crime qui aurait entaché sa vie. Le

maire de Paris, Bailly, avait les mœurs pacifiques d'un savant; il pouvait bien vouloir faire peur à des agitateurs qui l'effrayaient, sans toutefois qu'il pût entrer dans un esprit calme et philosophique comme le sien d'ouvrir un feu meurtrier de mousqueterie sur une foule désarmée. L'un et l'autre ne furent assurément coupables que d'avoir fourni imprudemment à des gens passionnés et pervers, une occasion de renouveler dans le même but et par les mêmes moyens la tragédie sanglante de Nancy. Une circonstance bizarre, c'est que dans leur position critique et perplexe, ni le général ni le maire ne put se disculper en faisant connaître qu'il n'avait point donné l'ordre de tirer. Le secret qu'ils gardèrent, ne profita point à ceux pour qui ils s'étaient dévoués, et leur attira à tous les deux les plus horribles catastrophes qu'aient jamais éprouvées des hommes innocents. Les cachots d'Olmütz et les fossés du Champ de Mars sont des monuments de l'injustice et de l'ingratitude humaines, qui le disputent à la ciguë de Socrate et à la croix du Calvaire.

V

UNE BATAILLE A PARIS.

10 août 1792.

Rien appris, rien oublié.
NAPOLÉON.

I

La royauté constitutionnelle de Louis XVI ne durait que depuis un an, et déjà ses amis et ses ennemis étaient convaincus que si elle se prolongeait encore quelques mois, c'en était fait de la révolution, qui devait périr infailliblement, sans laisser plus de trace que la Jacquerie ou les Pastoureaux.

Une pensée autocratique immuable, celle qui présidait aux lits de justice de 1788, et qui faisait cerner Paris, en 1789, par une armée de régiments étrangers, continuait, en 1792, de diriger les conseils de la couronne. Mais au lieu de se servir uniquement de la violence, comme autrefois, la difficulté des temps rendait nécessaire de recourir à la ruse, comme sous les Valois, et de prendre, comme

eux, pour auxiliaire, la trahison. D'après ce système, dont Montmorin et Bertrand de Molleville étaient les promoteurs, la liste civile soldait de faux gardes nationaux pour exciter des troubles, tenait à gage des clabaudeurs dans les tribunes de l'Assemblée législative, soudoyait une légion de journalistes et de pamphlétaires, achetait Mirabeau, s'efforçait de corrompre Danton, séduisait Barnave, négociait avec La Fayette, et soutenait avec l'argent du pays les émigrés de Coblentz, les chefs de la chouannerie, les bandits d'Orange et d'Avignon, et les prêtres qui prêchaient l'insurrection aux paysans de l'Ouest et aux villes du Midi.

Ce n'était toutefois là que le prologue du drame. L'intrigue qui devait en développer l'action et en donner le dénoûment, était l'invasion de la France par les puissances coalisées à Pilnitz, au mois d'août 1791. Les Tuileries voyaient dans cet événement le gage certain de la restauration de la vieille monarchie, avec toute sa puissance et les antiques abus qui la caractérisaient. Mais les lenteurs de la diplomatie étrangère répondaient mal à l'impatience qui appelait sans cesse, par des vœux téméraires, ce fatal secours. Trois ans se passèrent à l'attendre, et, quand il vint, ce fut pour hâter la perte de ceux qui l'avaient provoqué.

Pendant cette longue période, remplie d'espérances criminelles et de projets sanguinaires, une idée dominante prit place dans les conseils des Tuileries et dirigea leurs résolutions. On imagina qu'à défaut des armées de la coalition, on pouvait abattre la Révolution par un coup de main vigoureux, d'autant plus puissant qu'il serait plus imprévu. Il ne faut pas croire que ce dessein fût aussi insensé qu'il le paraît aujourd'hui; son exécution était assurée du concours d'un parti qui, sans doute, était fort inférieur en nombre, mais qui possédait toutes les supériorités sociales,

à commencer par la richesse territoriale et par l'ascendant que donne une durée séculaire aux pouvoirs publics. Ce parti était maître de toutes les positions ; il occupait exclusivement les avenues du trône ; il remplissait les places de la haute administration ; il régnait au confessionnal et au prétoire ; il commandait les régiments de l'armée, la garde nationale, les vaisseaux de la flotte ; une partie des municipalités et des directoires de département étaient soumis à son influence, et Paris même en subissait les effets, par l'action légale qu'exerçaient avec partialité l'un et l'autre de ces deux corps. Enfin il agissait sur les campagnes par les curés, les gardes-chasse, les régisseurs de biens nobles et les fermiers, et il dominait dans quelques villes par certaines professions vénales et turbulentes, telles que les portefaix à Marseille, les porteurs de chaises à Rennes, et dans plusieurs quartiers de la capitale, par la domesticité des Tuileries, ses fournisseurs et ses émissaires. On sait que l'Autrichien Weber, le frère de lait de Marie-Antoinette et le narrateur mensonger de la journée du 10 août, s'était fait incorporer dans le bataillon des Filles-Saint-Thomas.

Il est évident que, lorsque après la clôture de l'Assemblée constituante, on croyait la révolution terminée, on tombait dans la plus grave et la plus dangereuse erreur. On avait perdu le temps à discourir et à voter des lois, et l'on n'avait rien fait pour empêcher que la révolution ne fût étouffée dans son berceau.

Le système des attaques de vive force auquel la couronne confiait sa fortune, fut pratiqué d'abord avec autant de prudence que d'habileté. Au lieu d'agir à Paris, où l'esprit public aurait suscité une formidable résistance, on choisit une ville de province éloignée et l'on saisit une occurrence vulgaire pour en faire inopinément un événement considé-

rable, qui ralliait les gardes nationales sous l'autorité du général en chef chargé d'exécuter la contre-révolution. Nancy fut la scène de cet événement [1]. Les soldats du régiment suisse de Châteauvieux, qui étaient affectionnés à la France nouvelle, se plaignaient de la comptabilité de leurs officiers. Au lieu de prouver, par des explications, que ces plaintes n'étaient pas fondées, on éleva aussitôt une accusation d'insubordination qui, par les châtiments terribles dont elle devait être suivie, obligea le régiment à repousser la force par la force. Il s'ensuivit un combat, un massacre, des supplices; mais on obtint à ce prix l'avantage d'avoir une armée royale qui, les pieds dans le sang, avait passé le Rubicon et venait de s'engager à poursuivre de pareils exploits.

Entraînée à son insu dans ce complot ténébreux, l'armée du Nord, devenue complice de son général, aurait alors suivi toutes les impulsions qu'il aurait voulu lui donner; et, si Louis XVI, quittant Paris à cette époque, fût venu se mettre au milieu d'elle, le marquis de Bouillé aurait pu, comme un autre Monk, ramener le roi dans sa capitale, et, comme lui, signaler la restauration par des proscriptions et des gibets. Mais ce second coup de main, qu'on avait projeté, réussit mal. Les irrésolutions de Louis XVI et la confiance de la reine dans les promesses de délivrance faites par les puissances coalisées, reculèrent l'exécution de ce dessein; et lorsque, sous la conduite du colonel suédois Fersen, la famille royale sortit de Paris, dans la nuit du 21 juin 1791, déjà le général Bouillé était soupçonné de trahison par ses soldats, et les habitants des départements du Nord veillaient avec leur admirable dévoue-

[1] Le 31 août 1790.

ment à la sûreté de la France. C'est pourquoi, quand le roi fut arrêté à Varennes, aucune tentative de le délivrer ne fut faite par la cavalerie apostée ou envoyée pour protéger sa fuite, et les populations voisines armèrent cent mille hommes pour l'escorter jusqu'à Paris.

L'abandon de la capitale pour passer à l'étranger et rentrer en France sous les drapeaux des armées étrangères, devait, dans l'opinion commune, entraîner la déchéance. Ce n'est point à dire que le peuple songeât alors à substituer la république à la monarchie. Il voulait uniquement un gouvernement qui, quel qu'il fût, défendît la Révolution et ne pactisât point avec ses ennemis implacables. D'autres idées l'emportèrent dans l'esprit de quelques hommes investis du pouvoir; il fut résolu de confier encore une fois à Louis XVI les rênes de l'État, et, pour comprimer toute opposition par la terreur, on se servit de la loi martiale, qui permit de massacrer au Champ de Mars, sous un prétexte futile, une population inoffensive et désarmée [1].

La royauté constitutionnelle de Louis XVI, inaugurée sous ces tristes auspices, fut, comme l'avaient prévu tous les hommes de quelque sagacité, une continuation des complots subversifs de 1789, rendus plus hardis par l'appui de la légalité et plus habiles par les épreuves de l'expérience. En moins d'un an, la discorde et la trahison avaient creusé partout sous nos pas des abîmes. Nos soldats se débandèrent le jour même qu'ils entrèrent en campagne; l'Assemblée législative fut paralysée par les *veto* multipliés du roi; les prêtres qui refusaient le serment civique, allumèrent, en fanatisant les campagnes, les feux dévorants d'une guerre religieuse; les ministres qui avaient la con-

[1] 17 juillet 1791.

fiance publique furent chassés; la loi pour former un camp hors Paris, afin de défendre la capitale, fut repoussée par Louis XVI; deux milliards d'assignats furent créés, sans autre fruit que d'alimenter les conspirations de la liste civile et de stipendier les émigrés rassemblés à Coblentz; le Maire et le procureur syndic de la municipalité, Pétion et Manuel, furent privés de leurs fonctions sans aucun jugement; enfin, il fut constaté que la garde constitutionnelle du roi avait été formée avec des intentions manifestement agressives, à l'instar des *quarante-cinq* de Henri III. Le comte d'Hervilly, qui la commandait, l'avait composée de tous les maîtres d'armes des régiments, et lui-même étant un spadassin très-expert, il ne les avait admis qu'en s'assurant, par un assaut, de leur adresse meurtrière.

L'imminence du péril ranima l'esprit public et rallia les citoyens. Un cri s'éleva et fut répété à Lille, à Brest, à Marseille. Puisqu'il n'y a point de salut, disait-on, pour nos libertés avec ce gouvernement, qu'il soit renversé; nous voulons la déchéance. Le 17 juillet, les fédérés, accourus des extrémités de la France, en entendant le canon d'alarme qui proclamait la Patrie en danger, se présentèrent à l'Assemblée législative et demandèrent la suspension du Pouvoir exécutif. Le 25, les sections de Paris se déclarèrent en permanence. Le 3 août, le Maire, à la tête de la municipalité, vint, à la barre de l'Assemblée, réclamer, au nom de la population parisienne, un décret qui prononçât la déchéance. La section Mauconseil, ne voyant aucune apparence à l'accomplissement de son vœu, prit l'initiative de l'exécution, et arrêta, le 4 août, qu'elle ne reconnaissait plus Louis XVI pour roi des Français.

Les témoignages irrécusables de ces événements prouvent que la révolution du 10 août ne fut point enfantée,

comme on l'a dit et répété, par un complot projeté dans des conciliabules mystérieux. Ce ne fut point une conspiration, ce fut un soulèvement populaire qui n'avait aucun besoin de l'obscurité, puisque, un mois avant qu'il éclatât, ses desseins étaient révélés hautement à la tribune, sur la place publique et par les cent voix des journaux. Le combat de cette journée fut un duel, un duel à mort proposé et accepté; ce ne fut ni une surprise ni un guet apens, comme on l'a prétendu. Les préparatifs de la défense se firent ouvertement, comme les dispositions de l'attaque, et quoique les historiens du temps les aient passés sous silence, ils sont de toute notoriété publique.

Dès le mois de mai, la garde donnée au roi par la nouvelle constitution avait été organisée dans l'expectative de la guerre civile. La Cour, dérogeant tout à coup à ses habitudes aristocratiques, l'avait formée, non de jeunes gentilshommes, comme les Gardes du corps, mais bien d'hommes d'exécution, choisis dans les troupes de ligne parmi les bataillons éprouvés. Leur nombre avait été fixé par la loi à dix-huit cents. Un écrivain royaliste, Montgaillard, affirme qu'il fut doublé, et un historien du même parti, Ferrières, dit qu'il fut porté à près de six mille [1]. L'Assemblée législative, s'apercevant un peu tard de sa faute, rendit un décret le 29 mai pour licencier ces troupes; mais elle n'avait aucun moyen pour en assurer l'effet; et les Gardes, changeant leurs habits bleus contre les habits rouges des Suisses, continuèrent de rester à Paris à la disposition de la cour. Leurs chefs venaient tous les jours prendre l'ordre aux Tuileries, et ce furent eux qui dirigèrent les opérations militaires du 10 août.

[1] Montgaillard, t. III, p. 85. — Ferrières, t. VI, p. 67.

Mais les mercenaires étrangers ont de tout temps obtenu dans les œuvres de sang une juste prédilection. Le corps d'élite, sur lequel se fondaient avec raison les meilleures espérances de la Cour, était le régiment des Gardes suisses. Il était formé, comme celui des Gardes françaises, de trois bataillons, chacun de douze cents hommes. Deux de ces bataillons étaient casernés à Courbevoie, et un autre à Rueil. Leur discipline rigoureuse, jointe à la situation de leurs quartiers, les éloignant de tout contact avec la population de Paris, ils n'avaient reçu aucune impression des événements de la Révolution, et l'on n'avait point à craindre d'hésitation dans l'exécution des ordres, quels qu'ils fussent, qui leur seraient donnés. Leurs officiers, qui appartenaient à l'aristocratie des Treize cantons, étaient tous dévoués à l'ancien régime ; et l'on doit se rappeler que l'un d'eux, le colonel Besenval, avait tellement la confiance de la Cour, qu'il fut investi, en 1789, du commandement de l'armée contre Paris, campée aux Champs-Élysées et au Champ de Mars.

Ce corps de troupes communiquait avec les Tuileries sans obstacle et même sans que la population en fût informée, attendu qu'à cette époque les parties de la ville qu'il devait traverser, étaient presque sans habitants, et que, d'ailleurs, c'était la nuit qu'avaient lieu ses marches et ses contremarches. Une relation du capitaine Pfyffer, publiée à Lucerne, en 1819, fait connaître que le régiment vint, dans la nuit du 4 août, des casernes de Courbevoie et de Rueil, au château des Tuileries, et qu'il y retourna de nouveau, le 8, à dix heures du soir, pour y prendre poste définitivement. Nous dirons tout à l'heure comment trois mille six cents hommes pouvaient être logés alors dans l'enceinte du palais, à l'insu de la population parisienne.

Un autre corps de la garnison, quoique beaucoup moins redoutable, était cependant le drapeau de la défense, car il en manifestait les intentions, et montrait que c'était au principe même de la Révolution que la guerre était déclarée. D'Hervilly, qui, dans la matinée du 10 août, était à la tête de ce corps, en proclama le titre caractéristique en ordonnant à l'huissier de la salle, conduisant au cabinet du roi, d'ouvrir les portes à la *Noblesse française*. Madame Campan, qui était présente [1], traite fort mal ces champions des priviléges, qu'elle dépeint sous les mêmes traits qui depuis leur firent donner le nom de voltigeurs de Louis XIV. Mais je reconnais volontiers que ces gentilshommes firent acte d'intrépidité en traversant les flots rugissants de la foule, pour venir s'enfermer dans le palais, et s'exposer aux terribles chances d'être enlevés d'assaut par le peuple en furie. La Cour leur avait fait un appel nominal, en leur envoyant à chacun une carte bleue, portant l'inscription : Entrée des appartements.

A la fin de la journée ces cartes, que leurs porteurs avaient jetées dans leur fuite, jonchaient la terre aux environs de la galerie du Louvre. Leur nombre prouvait qu'on en avait fait une grande distribution. Et, en effet, Ferrières, qui avait les moyens d'en être parfaitement instruit, porte à six cents les anciens officiers et autres gentilshommes qu'on avait rassemblés ainsi pour la défense des Tuileries. Weber réduit ce nombre à moitié. Prudhomme l'élève à cinq cents. Un capitaine de la garde nationale qui fut témoin de la revue de ces volontaires royaux, déclara, dans un rapport à l'Assemblée nationale, qu'ils étaient six à huit cents. Un gentilhomme de la chambre a écrit qu'on en

[1] T. II, p. 242.

avait promis au roi huit mille, et qu'il ne s'en trouva que cent vingt, quoiqu'on eût laissé pendant deux nuits les portes ouvertes, pour faciliter leur entrée.

Montgaillard lui-même détruit cette assertion en estimant à quatre cents les royalistes qui occupaient les appartements. Mais cet écrivain monarchique leur reproche avec amertume d'être venus au combat en habit de cour et mal armés, comme s'il leur avait été possible d'affronter en uniforme et avec des armes de guerre le péril d'approcher des Tuileries. Il suivaient, d'ailleurs, la tradition. Quand Charles IX tirait, du balcon du Louvre, sur ses sujets, les courtisans qui chargeaient sa carabine étaient vêtus de soie ; et nul d'entre eux n'aurait osé se présenter devant sa personne royale, portant, comme un reître, un justaucorps de peau de buffle.

Une autre classe d'auxiliaires qui n'a laissé aucune trace de son concours, consistait en deux troupes qualifiées de compagnies, et commandées par le comte d'Angremont. Cet aventurier les avait recrutés parmi les gens sans aveu qui, dans les grandes villes, sont toujours prêts à vendre aux entreprises désespérées un secours honteux et d'une certitude douteuse. On sait seulement que la liste civile les paya ; peut-être formaient-ils le corps considérable dont parle Ferrières, et qui, d'après les autorités qu'il avait consultées, devait, pendant l'action, partir des Champs-Élysées, et se porter, par le pont tournant du jardin des Tuileries, sur la salle de l'Assemblée nationale. Ni Jacobins ni Girondins n'eussent échappé à ce coup de filet.

Mais la force militaire la plus nombreuse, la plus importante, celle qui aurait permis de continuer d'en imposer aux départements par l'apparence trompeuse de la légalité et du maintien de la constitution, c'était la garde nationale

parisienne. Il s'en fallait de beaucoup assurément qu'on eût réussi à séparer la majorité des sections des intérêts de la Révolution ; mais on en avait assez gagné pour agir sur les autres par intimidation ou par entraînement. C'était ainsi qu'on avait obtenu les succès sanglants de Nancy et du Champ de Mars. La situation en promettait de bien plus grands encore et surtout de plus décisifs. Des négociations ouvertes avec plusieurs des chefs de la garde nationale venaient d'arriver à une heureuse issue. Le commandant général Mandat, qui succédait alors à La Fayette, était l'âme de la défection ; il avait mis au service du Château son influence et son autorité ; il était secondé par Acloque, riche brasseur du faubourg Saint-Marceau, et par plusieurs autres chefs de légion. On citait huit sections qui avaient contracté des engagements que l'on tenait cachés. Trois bataillons, ceux des Filles-Saint-Thomas, des Petits-Pères et de la Butte des Moulins, étaient animés d'un zèle monarchique qui ne le cédait en rien à celui des serviteurs les plus dévoués de la couronne, et l'opinion populaire les signalait comme les meurtriers du 17 juillet. Enfin la complicité des chefs fut manifestée par une liste d'officiers de la garde nationale qui était renfermée dans un portefeuille de la reine, et qui fut apportée à la Commune après la prise du Château. L'impression en fut ordonnée, elle n'eut pas lieu.

Les espérances de la Cour s'exaltèrent par les succès de ses desseins. Ferrières affirme qu'elle se croyait sûre de la majeure partie de la garde nationale. « Elle connaissait depuis longtemps, ajoute-t-il, les projets d'attaque, et elle avait pris ses mesures en conséquence ; loin de craindre l'insurrection, elle voulait en profiter pour se rendre maîtresse de Paris [1]. »

[1] Ferrières, t. III.

Ces paroles remarquables, ces aveux d'un royaliste contemporain et parfaitement instruit, sont restés comme non-avenus; et cependant c'est là qu'est tout le secret de la journée du 10 août. Il est incontestable que la Cour voulait le combat; car jusqu'au dernier jour, il fut en son pouvoir de l'éviter. Si au milieu de la nuit qui le précéda, Louis XVI s'était placé au centre du bataillon carré des Suisses, comme le firent jadis Charles IX et sa mère, et s'il fût sorti de Paris par les Champs-Elysées et la barrière de l'Étoile, environné de cette escorte intrépide et dévouée, il aurait été hors d'atteinte avant qu'on se fût mis en état de le poursuivre. Le lendemain, il aurait pu s'embarquer pour l'Angleterre ou trouver un asile dans les départements de l'Ouest, prêts à prendre les armes pour sa cause.

Ce parti était peut être trop héroïque, mais du moins il était facile de dissiper l'orage par quelque concession; il aurait suffi, pour détourner le danger, de lever opportunément le veto qui paralysait des lois populaires. C'est ce que les rois d'Angleterre ont fait cent fois sans honte; et Henri IV, qui aurait dû servir d'exemple à son descendant, fit bien plus encore, puisque, pour satisfaire l'opinion publique, il se résigna à changer de religion.

Mais le projet de résistance qu'on avait adopté paraissait sans doute si ingénieux qu'on ne doutait point de la victoire, et que, dans les conseils des Tuileries, où siégeaient l'inexpérience, les passions fougueuses et un aveuglement invétéré, il ne vint à l'esprit de personne, pendant huit jours, qu'il était possible de transiger, ou tout au moins d'entrer en négociation. Il est vrai que l'ardeur belliqueuse de la Cour était entretenue par les forces considérables dont le concours était promis à ses desseins; nous allons les énumérer :

3,600	gardes suisses. Trois régiments.
3,600	gardes constitutionnels, au moins.
20,000	gentilshommes.
20,000	gardes nationaux.
Total. 47,200	hommes, non compris les corps du comte d'Anglemont.

On conçoit très-bien que la Cour, qui comptait sur une telle force, devait repousser toute idée d'arrangements, et nourrir l'espoir d'écraser l'insurrection. Si elle n'avait disposé que d'un millier de Suisses, comme on l'a avancé si étrangement, elle n'eût pas été assez insensée pour vouloir engager le combat. Ce ne fut qu'à l'heure du péril qu'elle reconnut combien elle s'était trompée dans ses calculs, et combien était imprudente et téméraire la confiance qu'elle avait mise dans le nombre de ses défenseurs.

Cette confiance l'empêcha de multiplier les moyens de résistance qui étaient à sa disposition. Cependant elle en adopta plusieurs que les relations du temps ont omis de mentionner.

Pour prévenir une attaque sur le pavillon de Flore, par l'intérieur de la galerie du Louvre, une large coupure fut pratiquée en travers de cette galerie, et les communications ne devinrent possibles que par un pont volant.

Il avait suffi, pour se procurer de l'artillerie, que le commandant général Mandat eût prescrit aux sections appelées pendant la nuit du 9 aux Tuileries de marcher avec leurs pièces de quatre. Dans son interrogatoire devant la Commune, à 7 heures du matin, le général déclara qu'il y avait huit pièces à la réserve du Château. Je crois qu'il y en avait dix ou douze, selon l'heure à laquelle le compte en était fait; mais ces différences importent peu; car, malgré le nombre

de ces bouches à feu, la défense ne tira aucun service de son artillerie.

Il en fut tout autrement de quelques autres préparatifs dont je fus témoin; non-seulement les Suisses en obtinrent le plus grand avantage le lendemain, mais encore une fausse explication de leur objet nous fit tomber dans une erreur funeste. Dans la soirée du 9, je vis introduire dans la cour royale des Tuileries, par la grande porte du Carrousel, une quantité considérable de madriers très-épais, que tous les spectateurs crurent destinés à blinder les fenêtres du Château pour empêcher les balles de pénétrer dans les appartements. Au même moment, des ouvriers ajustaient dans la cour une pièce de bois d'un fort équarrissage et longue au moins de trente pieds. Tout le monde autour de moi supposa qu'on la préparait pour barricader la porte et en défendre l'entrée de pied ferme. Il est bien possible que cette idée fût suggérée par quelque personne apostée à cet effet; elle était d'ailleurs si naturelle que nous ne pouvions éviter la déception.

Mais, pour faire connaître les circonstances auxquelles ces préparatifs devaient servir, il est nécessaire de retracer les localités dont le temps a effacé l'image. C'est une tâche que je remplirai brièvement.

A cette époque, l'esplanade qui sépare le vieux Louvre des Tuileries était occupée par des maisons particulières, des hôtels, des cours, des jardins murés, des rues étroites, obscures, montueuses, qu'on pouvait naguère se figurer d'après l'aspect des derniers vestiges de la rue du Doyenné. Deux ou trois de ces rues aboutissaient à la place du Carrousel. En face de leur ouverture, s'élevait l'enceinte du palais, non pas précisément en l'endroit où gît maintenant la grille, mais à vingt pas en arrière, ce qui rétrécissait les

cours considérablement. Cette enceinte était formée par une ligne de bâtiments de chétive apparence, et n'offrant au dehors qu'un mur mal crépi, haut de quinze à vingt pieds, sans autre ouverture que les trois portes donnant accès dans les cours du Château. Ces bâtiments, qui ressemblaient aux communs des anciennes demeures féodales, servaient, à droite et à gauche des entrées, de logements aux concierges qui y tenaient des restaurants, et l'on avait pratiqué dans le reste de leur pourtour des corps de garde et des casernes pour les troupes du service ordinaire et pour les piquets de réserve. On apprend par la déclaration du commandant général Mandat qu'on y logeait journellement trois cents Suisses et six cents gardes nationaux, nombre qui, dans le cas d'alerte, était porté au double.

L'espace entre la façade du Château et son enceinte extérieure était divisé en trois cours d'inégales grandeurs, par deux rangées parallèles de bâtiments semblables à ceux que je viens de décrire. La première à gauche, celle qui précédait le pavillon de Flore et que fermait d'un côté la galerie du Louvre, se nommait la cour des Princes; sa porte d'entrée était voisine des deux guichets qui font communiquer le Carrousel avec le quai. La seconde, appelée cour Royale, était de beaucoup la plus vaste; elle conduisait au vestibule du pavillon de l'Horloge, et elle était bornée latéralement par les deux rangs de bâtiments que j'ai déjà signalés. La troisième cour était celle des Suisses; on la nommait ainsi, parce qu'elle leur était spécialement affectée; elle occupait les abords du pavillon de Marsan et avait, comme les deux autres, une porte s'ouvrant sur la place du Carrousel.

On voit qu'alors la grande cour qui s'étend aujourd'hui d'une extrémité à l'autre de la façade des Tuileries au levant, était partagée en trois quadrilatères bordés sur toutes leurs

faces d'édifices dont les portes, fenêtres, œils-de-bœuf, soupiraux, pouvaient tenir lieu de créneaux, de meurtrières et de machicoulis. Les feux croisés qui devaient en sortir étaient protégés par des blindages destinés à masquer les ouvertures, à cacher les soldats et à les garantir.

C'est la même inspiration qui, quelques années après, fit servir d'embuscade la cour profonde et sans issue de la citadelle du Caire, où les Arnautes embusqués détruisirent à coups de fusil toute la milice intrépide des Mameloucks.

Le vieux maréchal duc de Mailly avait été investi du commandement en chef; mais c'était pour agir, jusque dans cette extrémité, suivant les règles de la hiérarchie et de l'étiquette. Le véritable commandant était le comte d'Hervilly, et c'est à lui qu'il faut attribuer l'invention du stratagème dont on attendait, avec tant de confiance, le succès de la journée. Il fallait que cette confiance fût bien grande et bien aveugle, pour laisser passer la nuit entière du 9 au 10 sans sortir de l'inaction, sans prendre aucune initiative et sans rien ajouter aux préparatifs de la défense.

A minuit, lorsque le tocsin sonné dans toutes les paroisses de Paris donna le signal de l'insurrection, les troupes du Château furent mises sous les armes, et on les tint sur pied pendant neuf heures, dans l'attente de l'ennemi, au lieu de les laisser reposer, comme l'auraient fait des officiers expérimentés. Des gardes nationaux qui étaient de service à l'intérieur me dirent, le lendemain, qu'à trois heures du matin il y avait dans les cours et dans le jardin trois mille Suisses et dix mille hommes de différents bataillons de la garde nationale qui avaient obéi aux ordres du commandant général Mandat.

A cinq heures et demie, le roi sortit de ses appartements et passa les troupes en revue ; il était accompagné par des

gentilshommes dont l'habit de cour et les manifestations apprirent aux gardes nationaux qu'on les avait appelés non pour défendre la royauté constitutionnelle, mais pour rétablir tout ce que la Révolution avait renversé. Le duc de Mailly et la reine, oubliant combien, chez un peuple railleur, un mouvement théâtral peut prêter au ridicule, aggravèrent ces tristes imprudences. Le duc, en arrivant au centre des troupes en bataille, tira son épée, se jeta aux pieds du roi et renouvela, au nom de la noblesse française, le serment de mourir pour son prince. La reine, saisissant le pistolet de ceinture d'un canonnier, l'offrit au roi en lui disant que c'était l'instant de se montrer et de se mettre à la tête de ses fidèles défenseurs.

Une demi-heure après ces démonstrations intempestives, l'artillerie abandonnait le Château, et il n'y restait plus que trois bataillons de la garde nationale. Une si terrible défection devait éclairer la Cour sur le seul parti raisonnable qui lui restait : l'évacuation des Tuileries et la retraite sur Versailles, dont tous les chemins étaient encore ouverts. A cet instant, rien n'était à craindre de la poursuite, car les assaillants n'étaient pas seulement rassemblés.

Vers huit heures et demie, on vit inopinément le roi et sa famille sortir des Tuileries, traverser le jardin et se rendre à la salle de l'Assemblée nationale, qui était située sur l'emplacement où gît aujourd'hui le ministère des finances, entre la rue de Rivoli et celle de Castiglione. Deux bataillons de la garde nationale et deux compagnies de gardes suisses formaient son escorte et stationnèrent, lorsqu'il fut entré, dans l'enceinte des Feuillants, à quatre pas de l'Assemblée. L'un des bataillons était celui des Filles-Saint-Thomas.

Deux circonstances importantes, qui passent aujourd'hui pour historiques, à force d'avoir été répétées par ceux inté-

ressés à les accréditer, étaient contestées énergiquement par les contemporains. On a prétendu que si le roi avait été chercher un refuge à l'Assemblée, c'était le procureur syndic du département, M. Rœderer, qui lui en avait donné le conseil et qui, par son insistance, lui avait fait adopter et exécuter cette grave résolution. Il n'y pas la moindre vraisemblance dans l'assertion que le roi l'ait prise par l'inspiration d'un personnage qui était étranger à sa Cour, à ses ministres, à sa politique et à ses opinions. On ne citerait pas un seul exemple qui montrât qu'aucun royaliste constitutionnel, comme l'était M. Rœderer, ait exercé sur Louis XVI une influence quelconque; et l'on veut que, lorsqu'il s'agissait de sa couronne et de sa destinée, le roi ait cédé à un conseil qui avait toute l'apparence d'une trahison. Admettre que la reine, qui avait tout pouvoir sur son époux, se soit laissé guider par cet avis, c'est méconnaître le caractère altier de cette princesse et oublier avec quels mépris superbes elle avait accueilli les conseils de La Fayette et de Mirabeau, qui cependant étaient gentilshommes, et qui, pour sauver la monarchie, disposaient, l'un de soixante bataillons, l'autre d'un ascendant éprouvé sur l'Assemblée nationale. La supposition que l'effroi lui fit accepter ce parti est également contredite par l'intrépidité qu'elle témoigna dans tous les périls de sa vie, et que deux heures auparavant, lors de la revue des troupes du Château, elle venait encore de montrer. Pour se convaincre que la terreur ne fut pour rien dans cet acte, il suffit de se rappeler le discours du roi au moment où il entra dans l'Assemblée; on n'y trouve que des paroles qu'on dirait avoir été préparées et qui manifestent bien moins la crainte que l'irritation. S'il accusa l'insurrection d'en vouloir à sa vie, c'était uniquement pour motiver sa démarche, et cette imputation tombait

d'elle-même, puisque, pour pénétrer dans la salle, il avait fallu que la famille royale traversât un rassemblement considérable et tumultueux, et qu'aucun attentat contre sa sûreté n'avait été commis par la populace ameutée. Au contraire, un homme du peuple, voyant le jeune dauphin pressé par la foule, l'avait pris dans ses bras et l'avait porté avec un soin paternel jusqu'à l'entrée de l'Assemblée, le remettant alors à sa mère et à sa tante, avec des marques d'intérêt pour ce pauvre enfant.

Lorsque le roi quitta les Tuileries et se rendit à l'Assemblée nationale, il ne céda donc point, comme on l'a dit, aux remontrances du procureur syndic du département, il exécuta ce que son conseil avait arrêté d'avance. Les avantages de ce projet étaient manifestes : les dangers du combat étaient évités à la famille royale; la responsabilité du sang versé à grands flots pouvait être déclinée; la victoire promise à la Cour n'était achetée par aucun péril; au moment du succès, le roi devenait maître de la représentation nationale et lui dictait sur-le-champ les mesures qui accomplissaient la contre-révolution; il disposait, pour atteindre cet objet, de la force militaire qui l'avait escorté, et qui gardait les issues de la salle des séances. Cette force d'élite était bien plus grande que celle qui accompagnait Cromwell quand il expulsa le Long Parlement. Dix minutes après la victoire, le roi pouvait être réinstallé aux Tuileries plus absolu que Louis XIV, et la Révolution prenait place dans l'histoire parmi les vaines tentatives des peuples pour briser les fers de leur esclavage.

Cette fois, du moins, la justice éternelle ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Dès le point du jour commença la guerre civile. Les Tuileries en prirent la triste initiative. Le maire de Paris, Pétion,

fut mandé au nom du roi pour lui rendre compte de l'état de la capitale. Il obéit. En entrant au Château, il fut environné par les grenadiers des Filles-Saint-Thomas, et il aurait été mis en pièces, si, après une longue délibération dont sa mort était l'objet, le parti plus humain, ou plus politique, de le garder comme otage, n'avait prévalu parmi ces furieux. Pendant plusieurs heures, le premier magistrat de Paris fut retenu prisonnier et accablé de menaces et d'injures dans le palais du roi, où il avait été attiré par un guet-apens. L'Assemblée nationale, informée de sa dangereuse position, le réclama avec tant d'insistance, qu'on se décida, après beaucoup d'hésitations et de délais, à le relâcher.

Les représailles ne se firent pas attendre. A six heures du matin, le commandant général de la garde nationale, Mandat, au moment où il achevait les dispositions pour la défense des Tuileries, reçut l'invitation de se rendre à l'Hôtel de Ville, où siégeait le conseil de la commune. Sachant que la colonne des insurgés du faubourg Saint-Antoine devait, dans sa marche contre le Château, déboucher par l'arcade Saint-Jean, qui s'ouvrait alors sur la place de Grève, il avait donné dans la nuit l'ordre de garnir cette place de troupes fidèles, et d'y mettre en batterie du canon qui pût couvrir de mitraille l'étroit défilé de l'arcade. Il avait donc besoin de visiter la Grève pour s'assurer de l'exécution de ces dispositions et probablement en diriger les effets. Il se hâta de monter à cheval, et, accompagné d'un aide de camp, il se rendit à la Municipalité.

Une circonstance étrange montre combien les Tuileries et leurs défenseurs étaient isolés au milieu de la population et combien ils étaient étrangers à ses sympathies. Lorsque Mandat eut été introduit dans la salle de la Com-

mune, au lieu d'y trouver la vieille Municipalité à moitié royaliste, et dont il était sûr, il se vit en présence d'un nouveau conseil, formé pendant la nuit par les députés des sections, et qui, depuis plusieurs heures, représentait dans toute son énergie l'insurrection parisienne. Le malheureux Mandat l'avait ignoré, et il était venu, par la plus fatale méprise, se mettre entre les mains de ceux qu'il avait voués à la mort. L'ordre qu'il avait écrit de faire feu sur le peuple lui fut représenté. La trahison était flagrante ; la condamnation et l'exécution furent comme la foudre qui gronde, frappe et tue. Cette terrible vengeance était l'augure de la journée sanglante que je vais décrire.

Dans le récit que je viens de faire des circonstances qui précédèrent le 10 août et qui amenèrent ce grand événement, mes souvenirs ne diffèrent pas très-essentiellement de ce que les meilleurs historiens ont raconté ; mais il en est tout autrement des circonstances les plus importantes de l'attaque des Tuileries. Presque aucune de celles dont j'ai été témoin ne ressemble le moindrement à ce qu'en ont dit Weber, Peltier, Ferrières, Barbaroux et les autres qui se sont confiés dans leur véracité. Il est vrai que pas un seul de ces contemporains n'ayant assisté à l'action n'a pu en rapporter les détails que d'après des ouï-dire ; mais ce ne sont pas seulement des erreurs qu'on doit leur reprocher, ce sont encore des assertions fausses pour dénaturer les faits et pour changer, par esprit de parti, la vérité historique en d'absurdes et d'odieuses faussetés.

II

En élevant contre des traditions accréditées un témoignage formellement contradictoire, je dois faire connaître

par quelles occurrences j'ai été conduit en présence des événements, et de quel point de vue j'ai pu les considérer. J'aurais voulu m'abstenir, comme je l'ai toujours fait, de toute particularité personnelle, mais cette réserve aurait été nuisible à l'appréciation de la vérité des faits, car elle eût empêché d'apprendre comment j'en avais acquis la connaissance.

Le bruit courut dans la soirée du 9, jusque dans les rues du Marais les plus reculées, qu'une colonne de troupes allait sortir des Tuileries, marcher sur l'Hôtel de Ville et s'en emparer. Cette rumeur provenait sans doute de quelque demi-révélation des projets du général Mandat. L'alarme se répandit aussitôt, et la garde nationale se tint prête à marcher. La section des Minimes ou de la Place-Royale, à laquelle j'appartenais, fit prendre les armes à un piquet de deux cents hommes qui éclaira par de fortes patrouilles la grande rue Saint-Antoine et le boulevard de la Bastille. Pendant ce service, j'entrai à l'Assemblée générale de la section, qui était présidée par Tallien. Elle était nombreuse et passionnée. A chaque instant des députations des autres quartiers de Paris se présentaient pour exprimer, au nom de leurs concitoyens, la résolution de sacrifier leur vie pour sauver la France des trahisons pratiquées de concert avec l'étranger par le gouvernement royal. Ces protestations étaient accueillies par des acclamations comme jamais il n'en fut entendu dans ce quartier paisible. A minuit, Tallien, qui était un beau jeune homme, d'une physionomie douce et d'une éloquence persuasive, fit une allocution touchante qui ressemblait à de derniers adieux. Il se rendait en ce moment à l'Hôtel de Ville pour y siéger comme membre de la Commune du 10 août, constituée par l'insurrection parisienne et in-

vestie de tous les pouvoirs du peuple. C'était marcher à l'échafaud si nous n'obtenions pas la victoire.

Une patrouille dont je fis partie me donna l'occasion de visiter au milieu de la nuit le faubourg Saint-Antoine. Je me figurais qu'il devait offrir le tumulte d'une émeute. C'était une erreur. Ses rues étaient illuminées comme un jour de fête, mais elles étaient désertes et silencieuses ; toute la population dormait profondément en attendant le combat, la garde seule veillait pour prévenir une surprise. Nous nous arrêtâmes longtemps dans un lieu qu'on nommait alors les Enfants-Rouges, et où le quartier général était établi. Personne, dans les conversations animées que j'entendis, ne fit la moindre allusion à l'établissement d'une république ; mais les manifestations furent unanimes pour obtenir à tout prix justice des ennemis publics conjurés contre les libertés du pays.

De retour à la section des Minimes, les gardes nationaux du piquet furent autorisés à rentrer chez eux, mais avec l'ordre de se rallier au premier coup de baguette. Bercé par la jeunesse et la fatigue, je dormais encore à sept heures du matin, lorsque soit en rêve, soit par intuition, j'entendis le tambour. Un instant après j'étais dans la rue Saint-Antoine, où je rejoignis d'autres gardes nationaux qui, comme moi s'étaient attardés, et qui attendaient leurs compagnies au défilé, pour y prendre leur rang.

Alors l'insurrection était en marche, elle s'avançait en colonne au milieu d'une foule immense qui s'ouvrait pour lui faire un passage. On pouvait découvrir à perte de vue, depuis l'église Saint-Louis jusqu'à la Bastille, une forêt de baïonnettes ; il y avait au moins quatre-vingts divisions de cent à cent vingt hommes chacune. L'avant-garde avait été confiée, comme le poste d'honneur, aux fédérés de Marseille.

Au point du jour, la moitié de leur troupe, casernée aux Cordeliers, avait passé la Seine au pont de la Tournelle, et s'était portée au faubourg Saint-Antoine, tandis que l'autre moitié prenait la tête de la colonne du faubourg Saint-Marceau.

Dans l'intervalle des divisions, marchaient hors rang des groupes d'hommes du peuple armés de piques ; quoiqu'ils n'appartinssent pas à la garde nationale et qu'ils n'ignorassent pas quelle était leur infériorité devant une mousqueterie formidable, ils n'avaient pas voulu renoncer à l'espoir de contribuer, par leur dévouement, à la délivrance de la patrie. Mais ils ne formaient point, ainsi qu'on le croit communément, la masse de l'armée, et quand on a représenté le 10 août comme un soulèvement de la populace, on a falsifié notre histoire. L'élite de la garde nationale marcha dans cette journée; et sur mille hommes inscrits aux contrôle de la section des Minimes, il y eut plus de six cents combattants.

La colonne mit beaucoup de temps à descendre la grande rue Saint-Antoine, parce qu'à chaque rue latérale il survenait des bataillons qui réclamaient leur rang. Enfin, nous arrivâmes à la Grève par cette arcade Saint-Jean dont le défilé nous aurait été fatal, si les projets perfides du général Mandat avaient reçu leur exécution. Là nous fîmes une halte, une longue halte qui devint l'origine d'un grand malheur. Nous attendîmes près d'une heure l'ordre de marcher en avant. J'ai entendu dire, depuis, que la Commune retardait de le donner parce qu'elle se flattait que quelques concessions du roi lui permettraient au dernier moment de conjurer la tempête populaire. D'autres prétendaient que la colonne du faubourg Saint-Marceau n'étant pas en mesure de faire sa jonction à l'heure prescrite, nous avions dû né-

cessairement différer notre départ. Je ne sais laquelle est la meilleure de ces deux versions ; et peut-être l'une et l'autre sont vraies.

A huit heures et demie, une troupe nombreuse d'hommes armés de piques, se frayant un passage à travers les gardes nationales dont la Grève était encombrée, manifesta l'intention de ne plus attendre les ordres ; elle prit pour chefs quelques fédérés et se dirigea par les quais sur le Carrousel. Dans la conviction où nous étions que nous allions partir quelques minutes après, nous n'attachâmes pas à cette démonstration toute l'importance qu'elle méritait. Une demi-heure s'étant encore écoulée, l'impatience fut au comble. Les Marseillais n'écoutèrent plus rien; ils se mirent en marche ; et tous les bataillons des sections se formant en colonne serrée suivirent les pas de l'avant-garde.

Les quais avaient alors si peu de largeur, qu'il fallut rompre les divisions ; et que plusieurs corps prirent le parti de marcher par le flanc, ce qui allongea beaucoup la colonne, et mit de la lenteur dans ses mouvements. Au Pont-Neuf un nouvel incident vint nous retarder encore. Les bataillons du faubourg Saint-Marceau, qui arrivaient au pas de charge, opérèrent leur jonction ; et les fédérés qui formaient la tête de leur colonne, vinrent se réunir à ceux de notre avant-garde.

Tout à coup, pendant cette manœuvre, une fusillade vive et prolongée se fit entendre; on aurait dit un feu de file de deux ou trois régiments. Cet événement était pour nous inexplicable; car nous avions sous les yeux notre avant-garde, qui n'était alors qu'à la hauteur du jardin de l'Infante, et qui par conséquent ne pouvait être engagée aux Tuileries, où paraissait se livrer un combat. Mais, quoi qu'il

en pût être, les Marseillais se portèrent en avant avec la plus grande rapidité, pour déboucher sur le Carrousel, par les guichets de la galerie du Louvre voisine du Pont-Royal. Au même moment, sans doute, par une disposition concertée, notre bataillon, suivi de plusieurs autres, changea de direction à droite, et vint par la place de la Colonnade se présenter à la grande porte qui gît au milieu. J'imaginais qu'il faudrait la forcer, mais elle était ouverte, et le Louvre était désert. Nous en traversâmes la cour au pas de course, et nous nous engageâmes dans les petites rues qui séparaient alors ce palais de la place du Carrousel. Pendant cette marche précipitée, la fusillade continuait avec des redoublements; et bientôt ses effets se montrèrent à nos yeux. Une multitude de blessés étaient rapportés des cours du Château, et déposés dans les maisons voisines. A notre vue, leurs douleurs étaient suspendues ; ils poussaient des acclamations pleines d'enthousiasme, et des cris de vengeance qui deux heures après inspirèrent les plus terribles représailles. Des cadavres amoncelés en vingt endroits semblaient d'avance en justifier l'horreur. Comment donc avait eu lieu ce carnage avant le combat? En voici le récit tel qu'il était dans toutes les bouches sur le lieu même de la scène.

Lorsque, cédant à leur impatience, un millier d'ouvriers des faubourgs, armés seulement de piques, de broches et d'instruments de leurs métiers, nous avaient quittés à la place de Grève, ils avaient suivi les quais de la Seine jusqu'au Louvre. Leur nombre s'était grossi dans le chemin, et ils formaient un rassemblement considérable au moment où ils entrèrent sur le Carrousel. Toutefois, n'ayant entre eux tous qu'une douzaine de fusils, ils étaient fort peu redoutables pour le Château, et si les portes des cours eussent été fermées et barricadées, ils fussent restés dans l'inaction.

Les choses se passèrent tout différemment. En voyant cette grande masse d'hommes, on la prit pour l'armée de l'insurrection, et la porte Royale leur fut ouverte par son concierge. Le capitaine suisse Pfyffer porte un témoignage positif de ce fait, et l'assertion du libelliste Peltier, qui a prétendu qu'elle fut enfoncée, n'a pas le moindre fondement ; je puis attester d'ailleurs que deux heures après elle était intacte. Une circonstance méconnue, et qui prouve que c'était un système de défense arrêté et préparé, c'est que l'entrée du vestibule qui gît sous le pavillon de l'Horloge, et qui donne accès dans l'intérieur du Palais, fut laissée tout aussi libre, et que les portes n'en furent point fermées. On n'avait point vu jusqu'alors de place assiégée qui laissât ses ponts-levis baissés et ses poternes toutes grandes ouvertes à l'ennemi.

La troupe d'ouvriers armés de piques qui, dans ses transports d'impatience, nous avait devancés, venait d'arriver au Carrousel quand la porte de la cour Royale fut ouverte par son gardien. Ne voyant aucun obstacle devant eux, et pas même d'interdiction, ces hommes, suivis d'une foule curieuse et confiante, entrèrent dans la cour. Parvenus au vestibule des Tuileries, ils y pénétrèrent et ils s'y établirent sans rencontrer plus de difficulté. Là seulement, ils trouvèrent enfin la garde du Palais. Sous ce vestibule, à droite, une barricade garnie de grenadiers suisses défendait l'accès du grand escalier conduisant, en face, à la chapelle, et en retour aux appartements du Château. Sur les marches de cet escalier, sur ses larges paliers latéraux, à son sommet et à sa base, dans toute l'étendue de la travée qui le précédait, étaient postés d'autres soldats suisses prêts à faire feu.

On ignore entièrement ce qui se passa aux abords de cette embuscade ; ceux qui y tombèrent n'ont pu le dire, car

ils y périrent tous. On a prétendu qu'à la suite d'un colloque entre les gens du peuple et les soldats, ceux-ci avaient été insultés et provoqués. Jamais il n'y eut de massacre sans qu'on n'en ait dit autant des victimes ; et c'est par la calomnie qu'on se purifie du sang qu'on a versé. En ne consultant que la vraisemblance, personne ne croira que des hommes qui n'avaient point d'armes à feu, aient affronté la meilleure infanterie de l'Europe, retranchée dans un poste défendu par des feux étagés.

Peu importent les détails ; le fait capital est d'une certitude incontestable. Après avoir laissé la multitude entrer sous le vestibule des Tuileries et s'y amasser, les soldats postés derrière la barricade et sur les marches du grand escalier la foudroyèrent par une décharge à bout portant. Cent hommes du peuple étaient étendus sur les dalles de marbre du Palais, lorsque plus tard je traversai le lieu de cette tuerie. La foule qui remplissait les cours s'enfuit épouvantée ; mais elle fut poursuivie par une sortie des troupes, et, lorsqu'elle voulut gagner les portes du Carrousel, il s'ouvrit de tous côtés sur elle un feu meurtrier ; car les baraques dont les cours étaient alors environnées, avaient été garnies de tirailleurs. En joignant à ce carnage celui du vestibule, on ne peut évaluer le nombre de personnes qui périrent, à moins de six cents. Ces exploits ne coûtèrent probablement rien aux ennemis, car il ne fut pas tiré sur eux un seul coup de fusil.

Les troupes du Château, obéissant visiblement à des dispositions préconcertées, opérèrent deux sorties simultanées, l'une du pavillon de Flore, l'autre du pavillon de l'Horloge ; elles balayèrent les cours, et, poursuivant au delà de l'enceinte des Tuileries ceux échappés à leurs coups, elles vinrent se ranger en bataille sur le Carrousel, et faire des salves

de mousqueterie sur l'ouverture des rues qui avaient offert un refuge aux fuyards.

On a dénaturé fort étrangement, pendant un demi-siècle, toutes ces circonstances, en ajoutant foi aux écrivains les plus tarés, comme Weber et Peltier, et en croyant à la véracité des hommes qui avaient décrit les faits d'après les versions passionnées des vaincus. On a dit que cent vingt Suisses avaient vaincu l'insurrection, et que, se formant en bataillon carré sur le Carrousel, ils avaient imprimé une si grande terreur aux fédérés que les uns avaient fui jusqu'aux boulevards, et les autres à l'Hôtel de Ville. Or, l'avant-garde de notre colonne était encore près du Pont-Neuf, lorsque les événements que je viens de décrire eurent lieu ; et, quant à ce bataillon carré de cent vingt hommes qui mit en déroute quinze mille insurgés, on méconnaît que, n'ayant que dix files sur chaque face, il n'était pas plus grand qu'une patrouille, et ne pouvait tirer que trente coups de fusil dans la même direction. Ajoutons qu'une garnison de dix mille hommes qui, dans un moment décisif, ferait une sortie aussi misérablement faible, ne pourrait avoir pour chefs que des militaires ineptes. Hâtons-nous de rectifier l'assertion qui conduit à une telle conséquence. La sortie du pavillon de l'Horloge fut faite, non par une compagnie, mais par un bataillon ; et cette troupe, au lieu de se former en bataillon carré, comme le veulent absolument les traditions, se rangea en bataille comme le bon sens l'indiquait.

Ici finissent les massacres, et commence le combat qui devait en tirer une mémorable et terrible vengeance.

Au moment où s'opérait la double sortie des Suisses par la porte Royale, et de la noblesse par la porte de la cour des Princes, l'avant-garde de l'armée d'insurrection se présen-

tait au passage des guichets du Louvre, pour déboucher sur le Carrousel. Avertis par leurs éclaireurs de la position de l'ennemi, les Marseillais, qui tenaient la tête de la colonne, passèrent le défilé, puis, ouvrant à l'improviste leur première division, ils démasquèrent deux pièces d'artillerie qui venaient d'être mises en batterie, et ils tirèrent presqu'à brûle-pourpoint deux coups à mitraille. Aussitôt les troupes royales se replièrent précipitamment dans l'enceinte des Tuileries, abandonnant sur la place leurs morts et même leurs blessés. Elles venaient de se trouver face à face avec l'insurrection, lorsque, par la plus étrange méprise, elles croyaient l'avoir détruite en écrasant une masse de peuple qui ne pouvait leur opposer aucune résistance. Les fédérés, suivis des premiers bataillons du faubourg Saint-Antoine, se portèrent en avant au pas de charge, et pénétrèrent à la fois dans la cour Royale et dans celle des Princes. C'est à cet instant que, sortant enfin du labyrinthe de rues étroites qui remplissaient alors la place entre le Louvre et les Tuileries, nous vînmes surgir au Carrousel, et que, sans songer à mettre de l'ordre dans nos rangs, nous pénétrâmes par la porte Royale dans l'enceinte du Château.

L'aspect des Tuileries qui se dressaient là devant nous, comme une citadelle, ne s'est point effacé de ma mémoire. Dans toute la hauteur de l'immense façade du Palais, on voyait jaillir de ses cent fenêtres les éclairs de la mousqueterie; mais les ennemis étaient presque invisibles; et, abrités derrière leurs embrasures, ils tiraient sur nous sans danger. Les grenadiers de la Garde suisse firent seuls exception. Quand ils rentrèrent de la sortie qu'ils avaient opérée sur le Carrousel, ils vinrent se mettre en bataille devant le pavillon de l'Horloge, et ils s'y tinrent ferme pendant assez longtemps, répondant par des salves à nos

feux de tirailleurs. Il était impossible de les attaquer à la baïonnette, flanqués comme ils l'étaient par la fusillade des croisées latérales, et défendus par celle du grand balcon, qui dominait tout le champ de bataille et inquiétait nos mouvements. Pour nous en délivrer, quelques fédérés se détachèrent, et, au milieu d'une grêle de balles, ils mirent en batterie près de la grande porte une pièce de quatre, dont deux boulets suffirent pour faire abandonner ce poste à ses défenseurs. Les grenadiers, n'étant plus soutenus, se retirèrent en bon ordre dans le vestibule, et réduits, sans doute, par leurs pertes, à un moindre nombre, ils n'en disputèrent plus les approches que par des pelotons qui venaient tour à tour tirer sur nous, et disparaissaient ensuite pour aller charger leurs armes hors de la portée des nôtres.

La multitude des feux croisés dirigés sur nous à petite distance, pendant une heure, aurait assurément décuplé notre perte, si l'une de ces circonstances fortuites qui font varier les chances d'une bataille, n'était venue providentiellement à notre aide. Le temps était admirablement beau et l'atmosphère tout à fait calme. La fumée produite par d'innombrables détonations, ne recevant l'impulsion d'aucun courant d'air, se condensa en nuages épais qui voilèrent la façade du Château et cachèrent les combattants les uns aux autres. Seulement, lorsqu'une éclaircie partielle se faisait, les coups étaient moins incertains, mais ils furent tirés au hasard pendant une grande partie de l'action, qui eût été bien plus meurtrière encore s'il en avait été autrement.

Parmi les épisodes de cette journée, il en est un dont le souvenir m'a longtemps poursuivi. Lorsque le bataillon des Minimes pénétra dans la cour Royale, les baraques qui

la séparaient des deux autres cours latérales étaient déjà évacuées, et les soldats Suisses qui y avaient été postés rentraient aux Tuileries par le vestibule du pavillon de l'Horloge. Mais les autres baraques qui formaient l'enceinte extérieure du Château vers le Carrousel, étaient encore occupées par la même troupe qui, une heure auparavant, avait fait une si sanglante exécution de la foule du peuple attirée dans cette embuscade. En voyant les fédérés passer devant ses meurtrières, elle crut qu'elle allait obtenir le même succès ; mais aussitôt sa première décharge, les Marseillais se jetèrent avec furie sur toutes les ouvertures des baraques, afin de se venger de ceux qui les avaient attaqués traîtreusement. La défense fut opiniâtre, et l'attaque fut rendue très-difficile par l'accès resserré des lieux où ces hommes se retranchaient. Étant obligés d'agir sous le feu du château, il nous fallut, pour en finir, recourir à une fougasse. Plusieurs gargousses d'artillerie furent lancées dans les baraques ; elles s'enflammèrent spontanément, et leur explosion fit sauter le toit, renversa une partie des murs, et mit le feu partout. En un clin d'œil, l'incendie se communiqua d'un bout à l'autre de la ligne des bâtiments, et tout disparut dans des tourbillons de flamme et de fumée. Ce fut une scène effroyable dont je me détournai avec horreur.

La fusillade était toujours fort animée dans la cour des Princes où la garde nationale fit des pertes considérables, mais dans la cour Royale les feux des fenêtres s'affaiblirent par degrés et nous gagnâmes du terrain. Une colonne d'attaque fut formée, et marcha sur la grande entrée du Château ; à son approche, les troupes qui occupaient encore le vestibule, se refugièrent dans les appartements du Palais ; elles voulurent défendre l'escalier, la chapelle, les galeries ; mais partout elles furent enfoncées, poursuivies à la baïon-

nette et mises à mort sans quartier, comme dans une place prise d'assaut.

Aucune expression ne saurait rendre l'affreux tumulte que produisit au passage du vestibule cette foule d'hommes armés, noircis par la poudre, couverts de sang, exaltés par l'ivresse du triomphe et de la vengeance et se jetant à corps perdu dans ce défilé, pour escalader le Château, et exterminer leurs derniers ennemis. Je faillis, malgré ma volonté, être entraîné par ce courant furieux. Je fus forcé, pour m'en affranchir, de passer au milieu des cadavres amoncelés des ouvriers tués le matin par les Suisses, et ceux des Suisses qui venaient à leur tour de subir le même sort. Une odeur suffocante de boucherie infectait ces lieux dévastés, qui offraient la plus triste image du néant des grandeurs humaines. Enfin, je réussis à gagner l'entrée du jardin, où je me joignis aux garde nationaux qui commençaient à s'y rallier. Je ne crois pas qu'il y en eût deux de la même section, tant il y avait eu d'obstacles et de confusion au passage de ce terrible défilé.

Les gardes suisses qui avaient pu évacuer le château, étaient alors rassemblés autour du bassin central des parterres; ils mettaient leurs armes en état de continuer le combat, en attendant, sans doute avec une vive impatience, ceux des leurs restés en arrière. En effet, une centaine de soldats qui s'élancèrent par quelques fenêtres des rez-de-chaussée attenant au pavillon de Marsan, coururent à travers les plates-bandes rejoindre leurs camarades. Plusieurs gardes nationaux voulurent tirer sur eux, mais ils cédèrent à nos instances; et nous n'eûmes pas à nous reprocher d'avoir ôté à ces hommes une dernière chance de salut.

Dans ce temps, au lieu de la grille du jardin ouverte presqu'en face du pont Royal, proche le pavillon de Flore,

il y avait une porte cochère, comme celle d'un simple hôtel. Un bataillon du faubourg Saint-Marceau s'en empara et montra une tête de colonne qui menaça d'attaquer les Suisses dans leur retraite. Ceux-ci détachèrent, pour l'arrêter, des tirailleurs dont le feu l'empêcha de déboucher. Mais un autre danger grossissait devant eux, d'instant en instant, et semblait prêt d'éclater. Les gardes nationaux se frayant violemment un passage à travers le vestibule des Tuileries, arrivaient en foule dans le jardin, et composaient déjà un bataillon qui chargeait ses armes pour se porter en avant. Les Suisses, désespérant alors de ceux des leurs qui n'avaient pu sortir du Château, se formèrent rapidement par divisions, et marchèrent par la grande allée vers le pont tournant. Ce fut cette manœuvre qui me fit découvrir qu'ils étaient bien plus nombreux que nous l'imaginions et qu'on l'a dit depuis. La division qui nous faisait face, s'étant ouverte à la rencontre du grand bassin des parterres, nous vîmes deux autres divisions de même force qui la précédaient. En comptant ses éclaireurs, il n'y avait pas moins de mille cinq cents hommes.

Cette retraite était à peine commencée que déjà une multitude de tirailleurs, les plus hardis de l'insurrection, couraient s'emparer des bois au milieu desquels s'ouvre la grande allée des Tuileries, et aussitôt un feu meurtrier assaillait les flancs de la colonne, pendant que notre bataillon pressait son arrière-garde et l'obligeait à faire volte-face à chaque instant. Rien ne saurait surpasser le courage et la discipline des soldats suisses dans cette situation désespérée. On aurait dit qu'ils manœuvraient à la parade; et pourtant, à chaque pas, il leur fallait serrer leurs rangs, que la fusillade éclaircissait. Dans l'espace compris entre le bassin des parterres et le bassin octogone, ils firent peut-être

dix haltes pour faire face en arrière et sur leurs flancs, et repousser les assaillants par des feux de file parfaitement exécutés. Mais lorsque chaque minute accroissait le péril, était-ce bien l'occasion d'appliquer les règles de la tactique? et n'eût-il pas mieux valu cent fois, au lieu de s'engager dans la grande avenue, traverser le bois de sa droite au pas de course, et évacuer rapidement les Tuileries avant que la retraite fût coupée, et que le nombre des combattants, grossi à chaque instant, eût rendu la fuite impossible et la mort inévitable.

Aux approches du grand bassin octogone, la colonne des Suisses cessa de tirer; ses rangs flottèrent en désordre, et nous la vîmes se partager. Une masse considérable de soldats s'élancèrent à vau-de-route sous le couvert des arbres qui s'étendaient vers le manége, et qui bordent maintenant l'allée des orangers; ils culbutèrent en courant ceux de nos tirailleurs qui s'étaient avancés jusque-là, et, se dirigeant vers une issue qu'avaient les Tuileries en face de la rue Saint-Florentin, une partie d'entre eux suivirent cette rue, et parvinrent à s'échapper. Mais un groupe pressé par les hommes du peuple qui les poursuivaient, se réfugièrent dans l'hôtel de la Marine, et y furent pris ou tués. Le plus grand nombre, mieux guidés, traversèrent la place Louis XV, au pied des bâtiments du Garde-Meuble, et disparurent par la rue des Champs-Élysées, voisine du quartier de la Madeleine, qui alors était désert. Trois cents hommes, au moins, réussirent à s'enfuir dans cette direction.

La première division, qui avait continué sa marche vers le pont tournant, croyait pouvoir gagner sans obstacle les Champs-Élysées. En débouchant sur la place Louis XV, elle y trouva posté, en avant du pont Louis XVI, un bataillon

du faubourg Saint-Marceau, avec deux pièces de quatre en batterie. Un seul coup fut tiré, mais il abattit trente-quatre Suisses; les autres, dispersés par cette terrible exécution, jetèrent leurs fusils, et se défendirent, dans leur fuite, avec leurs sabres, armes inutiles contre les piques de leurs ennemis acharnés. Une trentaine d'entre eux tinrent un instant au pied de la statue de Louis XV. Aucun de ceux-là ne fut épargné. Toutefois, quelques-uns plus heureux gagnèrent les Champs-Élysées, et furent cachés jusqu'au soir par de braves gens qui les travestirent et les firent évader.

Lorsque, pour sauver les vaincus, il ne fallut que la volonté d'un citoyen, d'une famille ou d'un petit nombre de personnes, nul ne fut arrêté par la crainte du péril que pouvait susciter cet acte de clémence; et la fuite de ces malheureux fut assurée. Mais aucune chance de salut ne fut laissée à ceux qui tombèrent au pouvoir des combattants exaspérés par une longue et sanglante résistance; et les hommes des faubourgs, qui avaient à venger leurs amis, leurs enfants, tués en trahison sous le vestibule et dans les cours, trois heures auparavant, mirent impitoyablement à mort tous les fugitifs qu'ils purent atteindre. Jamais la loi de la guerre, qui légitime l'extermination des défenseurs d'une place prise de vive force, ne reçut une application plus rigoureuse et plus terrible. La furie du peuple est comme l'incendie, dont la violence est d'autant plus grande qu'il y a davantage de matière combustible.

L'alternative de rencontrer des masses de peuple affamées de vengeance, ou bien des hommes prêts à exposer leur vie pour sauver celle de leurs ennemis prosternés, explique comment il y eut une si grande diversité dans le sort des gardes suisses échappés au carnage du combat.

Une partie de leurs tirailleurs, qui avaient empêché un

bataillon du faubourg Saint-Marceau de déboucher dans le jardin des Tuileries par la porte du Pont-Royal, n'ayant pu rejoindre la colonne en retraite, se jeta dans le bois alors épais, agreste et touffu, prolongeant dans toute sa longueur la terrasse du bord de la Seine. Après une résistance désespérée, ils furent forcés de se réfugier sur cette terrasse. Les uns se cachèrent dans le jardin du Dauphin, et furent bientôt découverts et mis en pièces; les autres se précipitèrent du haut de la terrasse sur le quai dans l'espoir d'atteindre la rivière et d'y trouver quelque chance de salut; mais bien peu d'entre eux y réussirent, et la plupart périrent avant d'avoir pu demander aux eaux du fleuve le secours qu'il accorda jadis aux protestants le jour de la Saint-Barthélemy. Ces tirailleurs étaient au nombre d'environ quatre-vingts; une trentaine s'échappèrent.

Un autre détachement, celui qui, dès huit heures et demie du matin, avait accompagné le roi à l'Assemblée nationale, n'était que de deux cents hommes suivant le capitaine Pfyffer. Cependant, d'après le récit de cet officier, un M. Coquet, lieutenant de la garde nationale de l'Oratoire, en sauva presque autant; et nous voyons, dans une lettre au président de la Commune, que les officiers et soldats suisses retirés dans l'enceinte des Feuillants, et qui furent conduits à la prison de l'Abbaye sous une forte escorte, y arrivèrent le 11, à midi, au nombre de deux cent soixante. Il est infiniment vraisemblable que, pendant leur séjour à l'Hôtel de Ville, beaucoup trouvèrent les moyens de s'enfuir. Ainsi, voilà plus de cinq cents hommes échappés au carnage du combat. D'après la même autorité, il périt de six à sept cents hommes, et pourtant, par une singulière inadvertance, l'auteur du récit n'élève l'effectif des Gardes suisses qu'à sept cent cinquante.

Des contradictions aussi palpables se retrouvent dans les autres récits publiés pendant un demi-siècle, avec l'intention d'attribuer une part essentielle dans l'action et dans ses périls aux gentilshommes appelés à la défense du Château. Les postes qu'ils occupèrent furent principalement : la galerie du Louvre, dans la partie qui flanque en retour la cour des Princes et les appartements des Tuileries, dont les fenêtres s'ouvrent sur cette même cour et sur la cour Royale. Quand le peuple envahit les approches du Palais, à neuf heures du matin, la fusillade qui fit tomber tant de victimes, venait de ces fenêtres, ainsi que de la galerie du Château, dont les grandes croisées étaient garnies par quatre compagnies des gardes suisses : Affry, Salis, Dielbach et Pfyffer. Au moment où la foule surprise et épouvantée reflua vers les portes pour chercher son salut dans la fuite, les gentilshommes la poursuivirent en sortant en masse du pavillon de Flore, et en se ruant sur les fuyards ; mais lorsqu'ils atteignirent le Carrousel, un coup de canon à mitraille, tiré par les Marseillais qui débouchaient en cet instant par les guichets du quai, leur fit éprouver une perte considérable, et les obligea à rentrer au Château. Ils y reprirent leur poste aux fenêtres du Louvre et des Tuileries, et nous assaillirent par un feu de mousqueterie très-vif et fort prolongé. Il y avait assurément à chaque croisée quinze à vingt tireurs ; mais aussitôt que nous eûmes enlevé le vestibule de vive force, ce feu s'éteignit subitement ; et toute cette troupe de cinq à six cents gentilshommes évacua le Palais par la grande galerie du Louvre, dont l'extrémité lui offrit une sortie sans danger par l'escalier de Catherine de Médicis, qui aboutissait dans un lieu désert d'où rayonnaient de nombreuses issues. Personne ne s'opposa à leur fuite, les combattants ne songeant qu'à poursuivre les Suisses, et à en tirer vengeance.

Il n'y a pas une ombre de vérité dans l'assertion de Madame Campan, qui a prétendu que les nobles fuyant par la galerie du Louvre furent poignardés ou tués à coups de pistolet. Suivant une autre assertion, ils seraient sortis par le pavillon de Flore afin d'effectuer leur retraite par le jardin ; celle-ci appartient au libelliste Peltier, et n'a pas le moindre fondement. Au pied du pavillon était un bataillon du faubourg Saint-Marceau, devant lequel il leur avait fallu passer ; et, vers le pavillon de l'Horloge, nous étions mille à douze cents hommes en bataille. Ce n'est pas à dire qu'il soit impossible que quelques gentilshommes de cette troupe se soient jetés aveuglément à travers le péril ; mais la masse, qui savait d'avance quel moyen assuré de retraite elle possédait, se garda bien de venir se mettre entre deux feux pour entrer dans le jardin et y chercher une perte certaine.

On eût reconnu tout de suite parmi les morts les gentilshommes qui étaient en habit de cour, et je n'en vis aucun ; seulement on distinguait dans la multitude des cadavres revêtus de l'uniforme des Suisses beaucoup d'individus dont le linge très-fin décelait le travestissement. C'étaient des jeunes gens qui avaient appartenu aux gardes constitutionnels du roi, et qui avaient doublé le nombre des combattants du Château.

De tous les grands événements historiques, les plus difficiles à bien connaître sont sans doute les révolutions. La rapidité, la complication, la multitude des faits dont se compose leur action, n'opposent encore que les moindres obstacles à la recherche de la vérité. Les plus puissants sont les passions, les intérêts, les préjugés opiniâtres de ceux qui entreprennent la tâche de les décrire ; et jamais ces causes d'erreur n'eurent plus de succès que dans les récits de la journée du 10 août. Les combattants qui seuls pou-

vaient contredire les impostures répandues par le parti vaincu, étaient allés à la frontière la défendre contre l'étranger, et la plupart sont morts sur le champ de bataille, ignorant les calomnies dont ils devaient être noircis devant la postérité. Ce ne fut que vingt ans après, qu'étant en Angleterre prisonnier de guerre, j'appris comment Peltier et Lally-Tollendal, sous le nom de Weber, avaient dénaturé toutes les circonstances de ce mémorable événement. Je vais en rectifier quelques-unes, choisies parmi les plus essentielles à l'intelligence des faits.

Le capitaine Pfyffer dit, dans sa narration, que la populace avait cinquante pièces d'artillerie et que les Suisses, dans leur sortie, en prirent sept; il ajoute qu'ils en trouvèrent deux au moment de commencer leur retraite par le jardin, et qu'ils les tirèrent contre nous, ces deux pièces étant chargées, quand elles avaient été abandonnées. Toutes ces circonstances sont controuvées.

La colonne des insurgés partie de la Grève n'avait que deux pièces, celles des Marseillais. Les sections n'avaient point amené les leurs, parce que le général Mandat avait si bien pris ses mesures, qu'aucune d'elles n'avait de munitions d'artillerie, excepté les trois sections royalistes qui furent appelées aux Tuileries, et qui avaient huit pièces de 4, quand elles passèrent la revue du roi, à six heures du matin. Ce furent ces pièces qui, abandonnées par leurs canonniers, restèrent dans les cours du Château, sans pouvoir servir à l'un ou à l'autre parti, parce que les canonniers n'ayant pas le moyen de les enclouer, les avaient rendues tout aussi inutiles, en enfonçant de force un boulet dans l'âme, sans aucune charge de poudre. Ainsi les gardes suisses ne les tirèrent point; et l'on ne saurait dire qu'ils les aient prises; car seulement ils les trouvèrent sur leur

chemin, abandonnées depuis plusieurs heures et complétement hors de service.

L'insurrection n'avait d'artillerie que les deux pièces des Marseillais et deux autres amenées par le faubourg Saint-Marceau, au pont de Louis XVI, mais qui arrivèrent si tardivement que, lorsqu'elles furent mises en batterie la victoire était à nous. Cependant le feu de l'une d'elles fit une terrible exécution parmi les troupes en retraite; et si elles ne décidèrent pas le succès, elles augmentèrent le carnage.

Dans une énumération récente des forces du Château, on voit que la défense avait en batterie, à six heures du matin, une douzaine de pièces d'artillerie, postées ainsi qu'il suit :

3 dans la cour Royale.
2 dans la cour des Princes.
1 dans la cour des Suisses.
1 dans la cour de Marsan.
2 au Pont-Tournant.
1 vis-à-vis le Pont-Royal.
1 à la porte du Manége.

11 pièces.

Mais la revue du roi ayant fait connaître les projets de la Cour, les artilleurs refusèrent de les servir; la moitié forcèrent les portes et emmenèrent leurs canons; les autres environnés d'ennemis furent réduits à abandonner leurs pièces, après en avoir rendu l'usage impossible, à moins de longues et difficiles opérations.

Au reste, dans cette journée sanglante et dont le succès fut si opiniâtrement disputé, tout le combat ne fut qu'un feu de mousqueterie; et l'on ne tira pas plus de cinq ou six coups de canon, les pièces étant masquées aussitôt par les

assaillants, qui se jetaient en avant avec une impétuosité que rien ne pouvait arrêter.

Parmi les circonstances les plus importantes il en est deux surtout qui ont été falsifiées dans les récits qu'on a publiés : ce sont le nombre des combattants et celui des victimes de cette meurtrière journée. Nous allons essayer de mettre la vérité à la place de l'erreur.

Les Marseillais, dans une adresse à l'Assemblée nationale, disaient, quelques jours avant le 10 août, qu'ils étaient au nombre de cinq cents. Il y avait trois cents fédérés bretons, en tout huit cents hommes. Lacretelle dit qu'ils étaient deux mille, et Montgaillard six mille, ou sept à huit fois leur nombre réel.

L'armée de l'insurrection est énumérée ainsi qu'il suit dans les différentes relations :

Peltier évalue la colonne du faubourg Saint-Antoine à quinze mille hommes et celle du faubourg Saint-Marceau à cinq mille. Au total vingt mille.

Lacretelle élève le nombre des assaillants à cent mille hommes, avec cinquante pièces d'artillerie, mille cinq cents gendarmes à cheval et dix mille femmes en furie. Il faudrait encore enfler ces nombres considérablement si l'on en croyait une autre assertion de son ouvrage, savoir que quatre-vingt mille hommes des faubourgs se portèrent sur les Tuileries et que presque toute la garde nationale prit part à l'attaque. Or, comme elle était alors de soixante mille, nous aurions été près de cent quarante mille.

Voici des supputations plus certaines. Quand la colonne descendit la grande rue Saint-Antoine, dans sa partie la plus large, les divisions se développaient sur un front de soixante files au moins ; mais arrivées devant l'église Saint-Louis, elles rompirent par pelotons d'environ cent hommes

chacun, et qui n'étaient pas au-dessous de quatre-vingts. Mais dans les intervalles marchaient les ouvriers armés de piques. Il y en avait peut-être trois ou quatre mille ; en sorte que ce corps d'armée de l'insurrection était fort d'environ onze mille hommes dont huit mille de garde nationale. Ce fut celui qui assaillit le Château. La colonne du faubourg Saint-Marceau était d'après toutes les relations de cinq mille hommes. Mais elle n'entra en action qu'au moment de l'évacuation des Tuileries. Ainsi, ce furent huit mille hommes seulement qui formèrent l'attaque et décidèrent le succès du combat. M. de Lacretelle a largement décuplé ce nombre, ce qui dépasse les bornes des fictions historiques les plus téméraires. Nous allons rechercher combien d'ennemis nous attendaient derrière les murs du Palais.

La Cour comptait, le 9 dans la nuit, sur près de cinquante mille hommes pour étouffer l'insurrection ; mais les manifestations qui eurent lieu pendant la revue du roi, le matin à six heures, ayant détrompé les bataillons de la garde nationale en leur montrant la contre-révolution, au lieu de la monarchie constitutionnelle qu'ils voulaient soutenir, la défection se mit sur-le-champ parmi les défenseurs des Tuileries. Des sections entières sortirent tambour battant de l'enceinte du château, abandonnant à sa funeste destinée cette famille royale frappée de vertige. La retraite du roi à l'Assemblée nationale diminua encore la garnison de deux compagnies de gardes suisses et des bataillons royalistes des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères, qui formèrent l'escorte, et qui, lors de la victoire du peuple, se dispersèrent sans avoir rendu aucun service à la cause qu'ils avaient embrassée.

La Cour avait fondé ses projets sur une armée de cinquante mille hommes, double ou triple de celle des insur-

gés; la défense se trouva réduite au sixième de ce nombre, savoir :

3,300	Gardes suisses.	41 p. %.
3,600	Gardes constitutionnels . .	45
600	Gentilshommes.	7
600	Gardes nationaux. . . .	7
8,100	hommes.	100 p. %.

Cette force était inférieure à celle des assaillants; mais elle était pour ainsi dire triplée par sa position retranchée et surtout par sa supériorité militaire devant des bourgeois et des hommes du peuple, qui savaient à peine charger leurs fusils.

Ces nombres ont été fort étrangement altérés par tous ceux qui ont décrit la journée du 10 août.

AUTORITÉS	SUISSES	GENTILSHOMMES	GARDE NATIONALE	TOTAUX
Ferrières.	1,200	600	plusieurs.	1,800
Montgaillard . . .	1,000	400	2,600	4,000
Peltier.	950	»	»	950
Weber.	800	200	4,600	5,600
Un Officier de la Garde nationale. . . .	»	600	10,000	10,600
Lacretelle	750	600	»	1,350
Capitaine Pfyffer. . .	1,330	200	»	1,530
Mme Campan. . . .	800	800	»	1,600
Barbaroux.	Un nombre très-considérable.			

La plupart de ces nombres ne sont autres que ceux du service ordinaire des gardes suisses aux Tuileries, doublés par le général Mandat, comme il le déclara dans son interrogatoire, mais qui furent portés au quadruple par la

jonction des trois bataillons appelés des casernes de Courbevoie et de Rueil dans la nuit du 8 au 9. Il est bien singulier qu'on ait méconnu que le régiment des gardes étant formé de trois bataillons, il était impossible d'admettre raisonnablement que dans un danger aussi imminent et prévu longtemps à l'avance, on eût oublié ou négligé de les faire marcher pour les réunir, et que, s'il n'y avait en tout que sept cent cinquante hommes, l'effectif de chacun de ces bataillons n'eût été que de deux cent cinquante; ce qui supposerait contre toute vraisemblance des compagnies de cinquante hommes tout au plus.

Dans tous ces récits, on omet de comprendre les gardes constitutionnels du roi, sauf dans celui de Ferrières, qui déclare qu'on leur avait fait prendre l'uniforme des Suisses. Montgaillard avoue lui-même le fait de ce déguisement. Mais, ni sa narration, ni celle des autres écrivains royalistes, ne tient compte de la force de ce corps d'élite, qui doublait le nombre des gardes suisses.

Pour se convaincre de la part qu'il prit à la défense du Château, il suffit de se rappeler que son chef, le comte d'Hervilly étant chargé d'organiser les troupes royales, il devait en premier lieu appeler son régiment à leur tête, et se prévaloir des soins qu'il avait donnés personnellement au choix des hommes dont il était composé. Personne ne peut croire que le roi, qui refusait ouvertement son acceptation aux décrets de l'Assemblée nationale les plus urgents, ait fait exécuter celui qui supprimait sa garde constitutionnelle, lors surtout qu'il avait le dessein de résister à outrance à une attaque prévue depuis longtemps. C'était pour seconder ce projet, qu'au lieu de l'effectif de mille huit cents hommes fixé par l'Assemblée nationale, il en avait été rassemblé le double, et qu'on avait porté ce corps au

même nombre d'hommes que celui des gardes suisses et des anciennes gardes françaises. Cette initiative, qui était une violation du décret d'organisation, montre que la Cour ne se croyait alors nullement liée par les résolutions législatives, et c'est pourquoi elle considéra comme non-avenue celle qui licenciait la garde royale, se bornant, pour dissimuler cet attentat, à changer en habits rouges les habits bleus qui les distinguaient. On reconnut sur le champ de bataille un nombre considérables d'hommes tombés dans le combat, et qui appartenaient manifestement à cette garde et non au régiment suisse dont les soldats étaient facilement distingués à la coupe de leur cheveux ainsi qu'au tissu grossier du linge qu'ils portaient. La même pensée qui, au mépris du décret de l'Assemblée nationale, avait élevé au double du nombre légal l'effectif de cette garde, la fit conserver malgré la loi prescrivant sa dissolution ; et ce fut évidemment dans la prévision de s'en servir contre l'insurrection du peuple que furent prises ces deux mesures, qui témoignent que la Cour ne manquait ni de hardiesse ni d'habileté. Ces faits notoires ne laissent point douter que la lutte ne fût attendue dès longtemps, et que des dispositions bien concertées n'en eussent préparé le succès. Ils prouvent que les forces de la défense furent plus grandes du double ou du triple que ne l'ont dit la plupart des récits royalistes, et que, par conséquent, c'est une illusion que de voir dans un combat dont l'issue était fort incertaine, l'acte héroïque d'une poignée de braves dévoués au salut de la monarchie, comme les trois cents Spartiates des Thermopyles l'étaient au salut de leur patrie.

La vérité historique n'a pas été moins falsifiée dans les évaluations du nombre des morts que dans celles des combattants. En voici quelques exemples :

AUTORITÉS.	DÉFENSEURS DES TUILERIES.	INSURGÉS.	TOTAUX DES HOMMES TUÉS.
Peltier.	800	3,800	4,600
Prud'homme.	1,200	4,700	5,900
Montgaillard.	»	»	5,000
Pfyffer.	740	»	»
Lacretelle.	»	»	5,500

Tous ces nombres sont exagérés du double au triple ; et, grâce à Dieu, la victoire ne fut pas achetée si chèrement. On ignore, il est vrai, le chiffre exact des victimes de cette grande journée ; mais pour acquérir la certitude qu'il ne peut être aussi élevé, il suffit de rapprocher la perte attribuée à chacun des deux partis. On trouve alors que chaque garde Suisse aurait tué cinq à six insurgés et que la perte de ceux-ci aurait été sextuple de celle des vaincus. Ce sont là des proportions sans exemple.

En examinant les résultats donnés par mes recherches sur la perte qu'éprouvèrent les Suisses dans chaque localité du combat et dans chaque moment de l'action, je suis conduit à porter à huit cent soixante-six le nombre de ceux qui perdirent la vie.

On voit que s'ils n'eussent pas excédé sept cent cinquante à huit cents, comme l'ont dit Lacretelle, Weber et Madame Campan, il resterait à expliquer comment il y en avait beaucoup moins qu'il n'en fut tué. Mais les chiffres de ces auteurs sont entièrement fictifs et ne méritent aucune attention.

Il y avait en réalité près de sept mille combattants, non compris les gentilshommes et les gardes nationaux royalistes. Par conséquent cette perte fut d'un sur huit ou de

12 à 13 pour cent, ce qui est énorme. Les blessés qui succombèrent à quelques jours de là, augmentèrent encore cette effrayante proportion ; mais, au milieu de ce carnage, cinq à six mille hommes de la garnison du Château parvinrent à sauver leur vie, en fuyant par les issues des Tuileries, qui étaient bien plus nombreuses et plus propices alors qu'elles ne le sont maintenant qu'on a isolé de toute part ce Palais.

L'armée de l'insurrection et les hommes du peuple qui la devancèrent en entrant, avec une confiance aveugle, dans les cours du Palais, laissèrent sur le champ de bataille environ onze cents hommes, savoir :

Sous le vestibule.	100
Dans les cours.	400
Dans l'attaque et pendant la retraite. .	600
Total. . . .	1,100

Le premier de ces nombres ne me semble pas exagéré ; il y avait sous le vestibule des Tuileries, lorsque, j'y passai, des monceaux de cadavres s'élevant à hauteur d'homme.

Ce premier massacre et celui de quatre cents personnes tuées dans la cour Royale et la cour des Princes par le feu des Suisses embusqués dans les baraques, élèvent à la moitié de la perte totale celle des gens du peuple qui pénétrèrent dans l'enceinte du Château avant que l'armée d'insurrection arrivât au Carrousel.

Le troisième nombre comprend les gardes nationaux qui périrent dans l'attaque du Palais et dans la poursuite des fuyards. J'incline à croire qu'il dépasse la vérité, parce qu'il comprend les blessés des troupes royales qui succombèrent les jours suivants et qu'on ne peut défalquer des relevés de la mortalité.

Les relevés dressés d'après les actes civils de la ville de Paris jusqu'au 22 septembre fournissent les chiffres ci-après :

Naissances, mâles seulement	8,308
Décès	9,440
Excédant des décès.	1,132

Ce nombre coïncide avec celui que nous avons donné précédemment d'après l'opinion publique contemporaine. Il permet d'établir la perte totale de la journée du 10 août, ainsi qu'il suit :

Troupes royales.	866 morts.
Insurrection.	1,132
Total. . .	1,998 morts.

Et en effet Tallien, qui était membre et secrétaire de la Commune du 10 août, et qui conséquemment avait tous les moyens d'être informé de la vérité, a dit devant moi qu'il avait péri deux mille hommes sur le champ de bataille ou par les effets de leurs blessures.

Les Suisses étaient compris dans cette évaluation, qui ne diffère pas de la nôtre. Les récits des écrivains royalistes l'ont doublée ou triplée. Il y en a qui ont porté le nombre des morts à dix mille. C'est une exagération de cinq cents pour cent.

On peut juger par ces faits de l'audace des fictions qui ont été mises à la place de la réalité dans l'histoire de ce grand événement. Je me bornerai à en indiquer quelques autres parmi les plus remarquables. Si l'on en croyait Prudhomme, le Château aurait été pris d'assaut en trente

minutes. Il est notoire que l'action dura cinq fois plus de temps. Le peuple fit irruption dans les cours à neuf heures un quart. A neuf heures et demie, le feu commença sous le vestibule et continua, contre la foule, sans résistance, pendant une demi-heure. L'attaque des Tuileries par l'armée de l'insurrection n'eut lieu qu'à dix heures moins quelques minutes. A midi la place était emportée de vive force et l'ennemi fuyait de toutes parts.

On rapporte dans plusieurs relations que des tombereaux ramassaient les morts dans les Champs-Élysées, sur la place Louis XV, dans le jardin et dans les cours des Tuileries, et qu'il y avait quatre mille cadavres de fédérés et de Suisses qui furent brûlés sur des bûchers allumés au Carrousel. On n'a pas songé que si tout un quartier est infecté par une seule fabrique de chandelle, Paris aurait été entièrement empesté par la combustion en plein air de cinq à six cent mille quintaux de chair humaine. Le fait est que les cadavres des Suisses restèrent seuls sur la place, et qu'au lieu de quatre mille, il n'y en avait que sept cents qui furent inhumés dans le cimetière de la Madeleine, pendant la nuit du 11, par l'ordre du comité général du conseil de la Commune.

Quelques contemporains ont avancé que l'armée de l'insurrection avait des chefs qui la guidaient, et l'un a nommé le général Westermann. Je ne saurais dire si cet officier s'était joint, en effet, à la colonne d'hommes du peuple, d'ouvriers armés de piques, qui nous devança d'une demi-heure, et tomba dans l'embuscade où elle avait été attirée ; mais je puis affirmer qu'il ne parut ni au défilé de l'armée dans la rue Saint-Antoine, ni à la station de la place de Grève, ni pendant le combat livré dans les cours du Château. Et cependant, il était impossible de ne

pas le remarquer puisqu'il était le seul qui fût à cheval. Au reste il est bien certain qu'il ne fit point enfoncer la porte de la cour Royale, car c'est le concierge qui lui-même ouvrit cette porte ; et il est fort douteux qu'il se soit porté en avant à la tête des gens du peuple, puisque tous ceux qui s'avancèrent jusqu'au vestibule des Tuileries y perdirent la vie.

On a prétendu qu'une conspiration avait préparé la journée du 10 août. Il n'en est rien. Cette révolution, observe judicieusement Barbaroux, se fit comme toutes les insurrections par un mouvement irrégulier, résultat de mille circonstances fortuites. Pas un personnage connu, ajoute-t-il, n'assista au combat. C'est entièrement mon opinion ; et je ne vis pas un seul de ceux à qui allait échoir la puissance. Barbaroux lui-même, qui avait mandé les Marseillais à Paris, et qui aurait dû être entraîné, par les sentiments ardents de son pays et de son jeune âge, s'abstint, dit-il, par des motifs de prudence, de se mettre à la tête des Fédérés. Il ne s'en explique pas autrement; et l'on peut supposer que s'il agit ainsi, ce fut parce que les Girondins, dont il avait embrassé le parti, ne voulaient pas le renversement du trône de Louis XVI. La conduite de Vergniaud, qui présidait l'Assemblée nationale, prouva évidemment que c'était là le fond de leur pensée. Ce ne furent donc pas les illustres orateurs de ce parti qui préparèrent le 10 août; et quant aux républicains, ils étaient encore isolés, et leur ascendant ne date que de cette grande époque. Danton ne parut pas plus que Guadet ou Brissot dans les phases de cette mémorable journée, et il n'existe pas le moindre motif de l'attribuer à aucun des hommes célèbres de ce temps. Le peuple seul, sans aucun chef, sans guide, sans instigation, opéra une révolution afin de sauver le pays des trahisons du

gouvernement royal. Il fallait que le sentiment de l'indignation publique fût bien puissant pour décider une population mal armée et presque sans munitions à attaquer une infanterie nombreuse, aguerrie, retranchée, et qui devait écraser les assaillants par des forces supérieures et par une formidable artillerie.

Nous étions si mal préparés pour une attaque, qu'évidemment rien n'avait été concerté à l'avance pour son exécution, et que, par conséquent, il n'existait d'autre conspiration que l'unanimité de la volonté du peuple. Non-seulement nous n'avions point de gargousses, ce qui nous avait privés de nos pièces de quatre, mais, de plus, c'est à peine si nous avions des cartouches pour répondre au feu des gardes suisses, à qui l'on en avait distribué quarante pour chaque homme. La section des Minimes fut l'une des plus favorisées, parce qu'il lui avait été donné, l'année précédente, lors de l'affaire du Champ de Mars, vingt cartouches par chaque garde national. Je croyais, dans mon inexpérience, en avoir assez pour une campagne entière, et je fus cruellement détrompé, lorsqu'au milieu du combat, je m'aperçus que j'allais brûler la dernière. Un tirailleur, sans uniforme, mais fort bien armé, m'en offrit gracieusement un paquet, et rendit le même service à plusieurs de nos camarades. C'était un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, venu au combat sans fusil, accompagné de son apprenti, jeune garçon d'une douzaine d'années, qui, avec un sang-froid et une intrépidité admirables, l'avait pourvu d'armes aux dépens des morts, et qui, pendant près de deux heures, ne cessa de nous fournir des munitions, en fouillant, sous une grêle de balles, les gibernes de tous ceux qui tombaient dans nos rangs, ou que l'ennemi abandonnait dans ses mouvements de retraite. On voit qu'il y avait dès lors,

dans les enfants de Paris, ce caractère audacieux, cette intelligence précoce de la guerre, qui, depuis, ont fait des gamins de la capitale les héros de chaque bataille livrée sur la place publique.

En lisant les relations du 10 août publiées par les écrivains royalistes, l'Europe entière et même la France ont cru que c'était une émeute de la populace, dirigée par quelques chefs républicains. Il est facile de se convaincre, en étudiant l'histoire du temps, que personne ne possédait alors l'ascendant nécessaire pour soulever le peuple. Les clubs avaient bien moins d'influence qu'on ne l'a supposé; la beauté de la saison les faisait abandonner par la foule, et je me rappelle d'avoir entendu, aux Jacobins, des orateurs renommés qui parlaient dans le désert. Sans doute les Girondins pouvaient, par leur admirable talent, enflammer les esprits; mais pas un seul d'entre eux n'était doué d'un génie révolutionnaire; ils ne possédaient pas un seul homme d'action; d'ailleurs la plupart inclinaient vers la monarchie, et voulaient la modifier et non la détruire.

Quant aux éléments de l'insurrection, ils ne se formèrent point uniquement, comme on l'a dit, de la population ouvrière des faubourgs; toutes les classes d'habitants de la capitale prirent leur rang dans l'attaque des Tuileries, et, lors de notre halte à la Grève, à huit heures du matin, on comptait vingt bataillons de la garde nationale représentés par des détachements plus ou moins nombreux. La jonction du faubourg Saint-Marceau en ajouta six à ce nombre; et, lorsque ayant abandonné la poursuite de l'ennemi, je rentrai dans les Tuileries après le combat pour tâcher de retrouver ma section, dont je m'étais séparé au passage du vestibule, il y avait en ce moment, dans la grande allée et sur la terrasse qui prolongeait le Château, trente à quarante mille

gardes nationaux rangés en bataille. Le peuple, en reconnaissant les bataillons qui s'étaient distingués dans l'action, faisait éclater ses sympathies par les plus vives acclamations, tandis qu'il accueillait par des huées ceux qui avaient attendu la victoire pour se déclarer.

Je me joignis, pour retourner au Marais, aux grenadiers du quartier de Popincourt, avec qui je m'étais trouvé déjà de service ; ils marchaient précédés d'un fourgon qu'on aurait suivi à la trace sanglante qu'il laissait après lui ; ils y avaient placé les corps de trois des leurs, tués dans la bataille, et qu'ils allaient rendre à des familles qui, sans doute, se livraient à l'espoir de leur retour.

Ces grenadiers, qui s'étaient comportés dans le combat comme les meilleures troupes d'élite des monarques de l'Europe, étaient des bourgeois, des marchands, des pères de famille, des rentiers, de mœurs fort douces, d'habitudes modérées, et n'ayant pas la moindre ressemblance avec les portraits des hommes du 10 août que j'ai trouvés en Angleterre. Ils avaient pris les armes, parce qu'ils étaient indignés que la Cour des Tuileries ne cessât, depuis quatre ans, de nous tromper et nous trahir. L'un d'eux, riche boulanger, qui était mon voisin, et qui peut-être vit encore, me disait dans la cour Royale, au milieu du feu le plus vif : c'est un grand péché pourtant que de tuer ainsi des chrétiens, mais, du moins, ceux-là n'ouvriront pas la porte aux Autrichiens. C'était là l'idée fixe du peuple ; et certes jamais le bon sens de la multitude ne l'éclaira mieux pour son salut, car six semaines après, sans le dévouement héroïque des habitants de Lille, notre frontière du Nord était ouverte, et l'ennemi arrivait devant Paris.

Les fédérés de Marseille, qui se placèrent si glorieusement à la tête de nos colonnes, ont été poursuivis par la

baine et la calomnie dans toutes les publications royalistes. Montgaillard n'a pas rougi d'affirmer qu'ils étaient plus de trois mille, tous sortis du bagne de Toulon, ce qui suppose que c'étaient des voleurs et des assassins. On ne saurait en imposer avec plus d'audace. D'abord, les Marseillais dont il élève le bataillon à trois mille, ne dépassaient pas cinq cents ; et il en a sextuplé le nombre. Ensuite le bagne de Toulon n'avait, en 1792, qu'une population de quinze cents forçats, et l'on ne voit pas comment on aurait pu en tirer deux fois autant, d'autant plus que le tableau de ses mouvements ne porte les sorties qu'à cent quarante, dans le cours de toute l'année. Il y a plus, c'est que les fédérés marseillais étaient des militaires expérimentés, des hommes d'élite, comme à coup sûr on n'aurait pu en trouver au bagne. Mais, il est bien inutile de réfuter les assertions injurieuses que les aventuriers imaginent pour dénaturer les événements, diffamer les plus honorables caractères, et faire servir leur plume vénale aux plus odieuses passions.

Cette bataille, la plus meurtrière de toutes celles de la Révolution livrées sur la place publique, ne fut pas, comme on l'a dit et répété, une agression dirigée contre la couronne — contre la monarchie constitutionnelle, — contre le roi Louis XVI lui-même ; ce fut un effort suprême de la population parisienne et des fédérés — de la bourgeoisie et du peuple, pour sauver le pays et la révolution de 1789 d'une oligarchie qui pactisait avec l'étranger, et qui allait nous faire éprouver le sort de la Pologne.

Les promoteurs politiques de ce complot étaient princi-

palement le comte de Montmorin et Bertrand de Molleville, employés déjà, l'un et l'autre, dès 1788, pour arracher à la Bretagne ses franchises et ses libertés, en étouffant la voix de son Parlement et de ses États.

Les promoteurs militaires furent :

Quant aux troupes réglées : le comte d'Hervilly, ancien colonel du régiment de Rohan-Soubise, qui avait été l'instrument des violences exercées, en 1788, contre le Parlement de Rennes, et qui commandait les Suisses le 10 août aux Tuileries et les émigrés au combat de Sainte-Barbe à Quiberon, où il fut blessé à mort.

Et quant aux gardes nationales : Mandat, ancien officier des gardes Françaises, commandant général, successeur du général La Fayette — et Acloque, brasseur renommé du faubourg Saint-Marceau, chef de division des gardes nationales de cette partie de Paris.

Le maréchal duc de Mailly n'était qu'un chef nominal, désigné pour satisfaire à l'étiquette. C'était le seul seigneur dont le nom et les services fussent connus, qui, dans ce jour de danger, accourut, malgré ses 80 ans, au secours du roi.

Il n'y a point d'autre exemple, dans les annales du monde, d'une monarchie féodale périssant, dans une bataille, sans avoir été défendue à outrance par sa haute noblesse.

Les Leudes karlowingiens succombèrent à Fontenay-lès-Vézelay avec l'empire de Charlemagne.

Les Thanes anglo-saxons se firent tailler en pièces à Hastings par les chevaliers de Guillaume de Normandie.

La noblesse anglaise disparut presque tout entière en combattant pour les Stuarts contre les Côtes de fer de Cromwell.

Et il n'a survécu à la Pologne que bien peu de ses nobles et intrépides défenseurs.

Le 10 août, il ne périt pas un seul des hommes politiques qui avaient préparé cette sanglante bataille, ni même aucun des hommes militaires qui l'avaient livrée.

Les uns et les autres vécurent encore assez pour voir quels funestes services ils avaient rendus à leur malheureux roi et à la vieille monarchie de saint Louis.

Ce récit a été écrit, il y a près d'un demi-siècle, pendant une captivité en Angleterre, et lorsque des cris frénétiques étaient poussés par la populace et les transfuges, contre la France, la Révolution et l'Empereur. L'impression vive et pénible de ces circonstances n'a point altéré, j'en suis certain, la véracité de la narration que je viens de reproduire; mais je crains que mes expressions n'en aient éprouvé les effets, et qu'elles ne conservent la rudesse et l'âpreté de ces temps éloignés, auxquels nos jours ne ressemblent point. Dans ce cas, j'adjure nos contemporains de me le pardonner avec l'indulgence qu'on accorde aux vieux écrivains dont le style est suranné et dont l'unique mérite est de dire la vérité.

AVENTURES DE GUERRE

AU TEMPS

DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT

CHAPITRE I.

LEVÉE EN MASSE DE 1792. — GUERRE CIVILE DU MORBIHAN.

« Allons, enfants de la Patrie! »

C'était au milieu de septembre 1792.

La France semblait ne pouvoir résister à ses ennemis; sa ruine, son asservissement, le partage de son territoire, étaient résolus par eux; Lille et Valenciennes étaient assiégés, et, déjà maîtres de Longwy et de Verdun, les Prussiens s'avançaient en Champagne et marchaient sur Paris.

A mon retour à Rennes, je trouvai mon digne maître, Félix Mainguy, conservant une pleine confiance dans la protection tutélaire que la divine Providence donnerait au pays. Il avait changé son titre de prieur des Dominicains contre celui de bibliothécaire de la ville, et il était chargé de rassembler les livres des communautés supprimées, et d'en empêcher la dispersion et la perte. Il m'accueillit, malgré ma longue absence, avec la même affection, et me prodigua les mêmes soins. Je passais près de lui, au milieu de ses trésors, tout le temps que me laissait le collége, où j'avais repris mes études, sans espoir de les continuer long-

temps, les plus terribles malheurs nous menaçant alors.

Un matin, lorsque je travaillais laborieusement à ma classe, un bruit de tambours, accompagné de mille voix de femmes éplorées, rompit soudainement le silence des études. Le maire de Rennes, l'élu des citoyens, suivi de la municipalité, entrait dans la grande cour du collége pour remplir, par cet acte sans exemple, un grave et triste devoir. Nous fîmes un cercle autour de lui, et il nous dit ces paroles qui résonnent encore à mon oreille : « Jeunes étudiants, l'ennemi est entré en France pour étouffer nos libertés et détruire notre indépendance. Il a pénétré dans les plaines de la Champagne, et Paris est peut-être pris en ce moment. La patrie appelle à son secours tous ses enfants; déjà l'École de droit est prête à marcher. Qui de vous, braves étudiants, veut imiter ce noble exemple et partir dès demain pour l'armée? » — *Tous! tous!* répondîmes-nous d'une voix unanime. « Eh bien! reprit le maire, venez en signer le glorieux engagement. » Personne n'hésita; grands et petits revêtirent de leurs noms les formules qu'on nous offrit à signer; et tout le collége, sans être arrêté par l'immense sacrifice qu'exigeait cette énergique résolution, se prépara spontanément à marcher contre les ennemis.

Que de douleurs éclatèrent ce soir-là dans le sein des familles de la ville! Que de larmes furent versées par les mères qui avaient cru que leurs enfants fermeraient leurs yeux! Que de regrets sur des destinées si différentes de celles préparées par tant de soins! Combien de craintes sinistres sur le sort de ces jeunes gens dont aucun ne semblait devoir revenir! Il fut, il est vrai, promis solennellement qu'aussitôt la campagne terminée, nous rentrerions dans nos foyers; mais jamais la vanité des desseins des hommes ne se montra plus grande; la plupart de ces étu-

diants, transformés en soldats redoutables, périrent prématurément et laissèrent leurs ossements blanchis sur tous les champs de bataille de l'Europe. Moi, que la mort épargna par le plus rare des hasards, quarante ans après je servais encore sous la même bannière sans l'avoir quittée un seul instant.

Tant d'événements s'étaient succédé, que j'avais perdu toute idée de la date du jour dont je viens de retracer le souvenir. Au mois de janvier 1848, le maire de Rennes, Emmanuel Pongérard, ayant fait explorer les archives de l'hôtel de ville, on y retrouva le registre original des Enrôlements volontaires aux bataillons de guerre d'Ille-et-Vilaine. Mon inscription sur ce livre sépulcral est datée du 20 octobre 1792, et mon identité avec le jeune étudiant qui devint, ce jour-là, volontaire national, est attestée par deux citoyens notables contemporains, les seuls restant peut-être de cette époque lointaine. Ce furent : Barthélemi Montreuil, ancien chef du cabinet du commissaire ordonnateur des guerres Pétiet, et François Guibert, ancien officier d'artillerie, dernier débris de cette génération, et qui depuis longtemps ne sont plus.

J'avais rêvé la gloire d'aller à la frontière du nord repousser les ennemis ; tant de bonheur ne m'était pas réservé ; mes premières armes furent de tristes et périlleux succès dans les champs clos de la Bretagne sur les insurgés du Morbihan. J'appris dans cette première campagne, par une cruelle expérience, que la guerre civile est le plus grand des fléaux qui puissent frapper les peuples.

Un jour de foire à Hédé, petite ville située à une dizaine de lieues de Rennes, les paysans, rassemblés en nombre extraordinaire, trouvèrent à boire sans payer, et usèrent largement de cette bonne fortune pour s'enivrer. C'était là

seulement le prologue du drame ; l'action commença bientôt. Les mauvais gars, comme on appelait les garnements de l'endroit, se ruèrent sur la maison commune, jetèrent par les fenêtres ses archives pour en faire un feu de joie ; puis ils battirent le maire à outrance, pourchassèrent les bourgeois accourus pour le défendre, abattirent le drapeau tricolore, arborèrent à sa place un drapeau blanc, et sonnèrent le tocsin pour appeler les paroisses voisines à l'insurrection. Des habitants qu'ils avaient poursuivis à coups de fourche, arrivèrent à Rennes, couverts de sang, et nous racontèrent ces méfaits. Quelques heures après, une forte colonne mobile était en marche pour Hédé ; on l'avait formée à l'instant des gardes nationaux et des jeunes gens de la levée en masse. L'honneur d'avoir appartenu à la milice parisienne me fit choisir parmi beaucoup d'autres pour faire partie de cette colonne d'attaque. A notre arrivée, nous fûmes accueillis par une vive fusillade, qui ne laissa pas douter que l'insurrection n'eût été préparée dès longtemps. Mais, en nous voyant marcher en avant, au pas de charge, les paysans lâchèrent pied ; on les poursuivit de près, et, malgré les clôtures et les halliers qui favorisaient leur fuite, beaucoup furent blessés, tués ou faits prisonniers. Ces derniers, conduits à Rennes, furent jetés dans les cachots de la Tour le Bat, cloaques infects près desquels les souterrains de la Bastille étaient le palais d'Alcine. Le lendemain, les environs de cette prison étaient jonchés des femmes et des enfants de ces malheureux, qui demandaient avec des larmes et des cris à partager leur affreux séjour. Ce spectacle douloureux me fit regretter mortellement notre triste succès.

Une femme surtout offrait l'image du désespoir. Quand ses pleurs s'arrêtaient, elle était prise d'un tremblement nerveux si violent, qu'on s'attendait à la voir expirer.

Sa fille, une enfant de dix à douze ans, était à genoux devant elle, sans pouvoir lui donner aucun secours que la prière des agonisants. Il me fut impossible d'en tirer la moindre parole qui pût m'aider à les servir. Un vieux paysan, qui eut foi dans mon bon vouloir, me jura sur sa part du paradis que le mari de cette femme n'avait rien fait, et que personne ne savait pourquoi il était arrêté ; il m'apprit son nom, qui, en effet, ne se trouvait pas sur la liste des détenus. Ce pauvre diable était seulement l'un des otages qu'on avait amenés à Rennes; on l'avait fait monter en route dans l'une des charrettes qui transportaient les prisonniers, et il avait été confondu avec eux lors de l'arrivée du convoi. La condamnation en masse qui devait bientôt les frapper, menaçait de l'envelopper dans la même destinée. Félix Mainguy, à qui je recourus pour prévenir ce malheur, ne resta pas un instant en repos jusqu'à ce que ce fatal quiproquo eût été éclairci, et que cet homme innocent eût été rendu à sa famille éplorée.

Je n'eus qu'à peine le temps de mettre mes armes en état, et de réfléchir amèrement sur les chances funestes de la vie humaine. Une dépêche de Vannes annonca que cette ville était cernée par des bandes nombreuses qui venaient escarmoucher jusque dans ses faubourgs. Il fallut envoyer pour la secourir une colonne mobile, qui m'appela encore dans ses rangs. Cette fois ce ne fut plus une expédition momentanée, ce fut toute une campagne. L'insurrection s'était étendue dans la plupart des paroisses du Morbihan, et des barges anglaises lui avait fourni des fusils et des munitions. Pendant quatre mois, il y eut la moitié du temps des engagements plus ou moins sérieux. Tantôt c'était seulement une attaque nocturne sur nos sentinelles et tantôt une démonstration sur

quelque point important, afin de nous attirer dans une embuscade. Nous apprîmes à nos dépens à nous défendre de ces stratagèmes ; et plus d'une fois nous fîmes tomber les ennemis dans les piéges qu'ils nous avaient tendus. Mais, grand Dieu! que ces victoires étaient cruelles et odieuses! Les vaincus étaient des Français, de braves gens, crédules, égarés, conduits à leur perte par des aventuriers politiques qui échappaient toujours à nos balles. Au reste la pitié, la confiance, l'humanité étaient des vertus dangereuses, impraticables et dont il fallait se défendre sous peine de mort. Vous vous refusiez à achever un homme tombé dans un sillon ; pendant que vous rechargiez votre fusil, il se traînait sur vos pas et vous frappait d'un coup mortel. Dans une grange où nous devions passer la nuit, nous trouvons dans la paille un blessé qui semblait près d'expirer. Au lieu de le tuer, nous lui donnons un coup d'eau-de-vie, la seule chose que nous eussions. Aussitôt que nous sommes endormis, il met le feu à la grange et tire sur nous à double charge, au moment où nous allions le sauver de l'incendie. Mais son fusil, qu'il avait caché pour ce guet-apens, creva entre ses mains et lui enleva la mâchoire.

Une autre fois, altéré par une course violente, j'entrai avec un autre volontaire dans une maison pour demander à boire. Un homme qui, sans doute, avait des motifs pour ne pas se trouver face à face avec nous, s'était embusqué derrière la porte; il me lance un coup de sabre sur la tête ; au cri que je jette, mon camarade lâche son coup de feu dans l'obscurité et le tue. Mon épais chapeau de feutre était coupé de part en part, et si je n'avais pas eu le crâne fendu, ce fut grâce à mon abondante chevelure qui me défendit à ses dépens. Je ne pus empêcher les volontaires de brûler la chaumière. Un coup de sabre, un homme mort, une mai-

son incendiée, tout cela pour une écuellée d'eau! Je me reprochai amèrement ma soif.

Nous tenions tête à l'insurrection, mais pour la dompter, il aurait fallu que nous fussions dix fois plus nombreux ; et l'armée du Nord ne laissait aucun renfort à celle de l'Ouest. Depuis longtemps, les gardes nationaux de notre colonne mobile étaient rentrés dans leurs foyers et avaient été remplacés par des volontaires de la levée en masse. Le représentant du peuple étant satisfait de nos services, nous avait formés en compagnie franche, et nous avions choisi nous-mêmes nos officiers, suivant l'usage de ce temps-là, qui appliquait l'élection à tout, comme la primitive Église. Assurément toutes ces troupes nouvelles feraient aujourd'hui la plus étrange figure ; elles s'alignaient fort mal, marchaient à vau-de-route, et ne mettaient pas le moindre ensemble dans le maniement des armes ; mais elles allaient à l'ennemi en chantant, et elles couraient pour l'attaquer avec un élan irrésistible ; formées comme elles l'étaient de toutes les classes de la société, elles étaient douées d'une intelligence bien supérieure à celle de la soldatesque d'autrefois. Je me suis trouvé cent fois au bivouac et au corps de garde avec des gens qui parlaient latin comme des professeurs, qui faisaient de très-jolis vers, ou qui chantaient comme notre compatriote Elleviou.

Les meilleurs sentiments étaient habituels dans tous les rangs de ces jeunes soldats, et je pourrais citer autant de leurs bonnes actions que la sultane des *Mille et une Nuits* fait d'histoires à son seigneur et époux. Je n'en dirai qu'une seule :

Une belle nuit, la grand'garde, dont j'étais, fut assaillie par une vive fusillade. Nous ripostâmes en nous portant en avant ; mais, le feu de l'ennemi ayant cessé, nous reprîmes

nos positions. Chacun s'arrangea pour dormir, excepté moi qui fus posé en sentinelle perdue. Mon poste n'était nullement agréable. On y recevait, sans faute, au point du jour, quelque coup de fusil plus ou moins bien ajusté, et un gros chêne qui était le pivot de ma faction, portait la trace de vingt balles, destinées par les tirailleurs ennemis à mes prédécesseurs. En prêtant une oreille attentive aux bruits les plus légers, je crus discerner des gémissements étouffés. C'était peut-être quelqu'un des nôtres, blessé dans l'engagement qui avait eu lieu. Et, comme l'aurore me permettait de distinguer les objets, je m'avançai pour m'en assurer, en prenant, bien entendu, toutes les précautions d'un chasseur qui redoute de devenir lui-même un gibier. Je trouvai tout autre chose que ce que j'imaginais. Dans un fossé entouré de halliers gisait un jeune homme qui était mort ou mourant, et, à genoux près de lui, une grande belle fille qui pleurait à chaudes larmes. « Ah ! Monsieur, me dit-elle, en m'apercevant, sauvez la vie de mon pauvre frère ! Il va mourir s'il n'est secouru, et je ne puis rien pour lui ! — Mais, répliquai-je, le danger ne sera-t-il pas aussi grand s'il est porté dans la ville? Nous pourrions bien ne pas être les maîtres de l'en préserver. — Sans doute, reprit-elle ; pourtant j'ai confiance en Dieu qui nous protégera ; aidez-moi à tirer d'ici ce malheureux qui a perdu tout son sang, et qui va périr tout à l'heure ! »

Je n'hésitai point, quoique ce fût alors l'action la plus criminelle que d'arracher un chef de chouan au couperet du bourreau. Je courus au poste, et le chef lui-même avec trois ou quatre de nos camarades vint relever le blessé, pour le transporter dans l'une des premières maisons du faubourg. Nous le coiffâmes d'un bonnet de police et nous jetâmes sur lui la capote de l'un de nous. A la faveur de ce déguise-

ment nous le fîmes passer pour l'un des nôtres, et il put franchir la ligne de nos sentinelles. L'un de nos excellents chirurgiens vint aussitôt le visiter, et reconnut que sa blessure n'était pas mortelle. L'assurance qu'il nous en donna, rendit à la vie la jeune paysanne, qui était attachée à ce lit de douleur, et qui pendant plusieurs jours ne s'en éloigna pas d'un instant. Les vêtements grossiers qu'elle portait, dissimulaient mal que leur enveloppe cachait l'une des plus belles et des premières demoiselles du pays. Sans elle, son frère serait mort dans le lieu désert où il était tombé, atteint par un coup de feu dans l'escarmouche de la nuit. Ne l'ayant pas vu revenir après le combat, elle battit tous les buissons pour le retrouver, et elle venait de le découvrir, mourant et abandonné dans un fossé, quand par un bonheur providentiel, je survins et lui donnai l'aide généreuse de mes bons camarades. Dieu sait à quel prix on nous aurait fait payer cet acte d'humanité, s'il eût été divulgué, mais le secret en fut bien gardé.

Dès que le blessé put être transporté hors de la ville sans trop de danger, on le mit la nuit dans une barque qui le conduisit à un chasse-marée, et il put gagner l'île de Hédic, où il demeura en sûreté, et se rétablit lentement. En nous donnant de ses nouvelles, sa sœur nous annonça que, pour accomplir un vœu qu'elle avait fait à notre intention, elle était parvenue à délivrer quatre des nôtres, qui étaient prisonniers des paysans, et qui, depuis plusieurs jours couraient risque à chaque instant d'être fusillés. En effet, ces volontaires arrivèrent à Vannes, par mer, fort étonnés que les ennemis leur eussent permis de vivre et de rejoindre leurs corps.

Il s'en fallait bien que toutes nos aventures eussent ce caractère héroïque ; le plus souvent elles ne dépassaient pas

les plus vulgaires occurrences, sans pourtant être moins périlleuses. Au retour d'une battue à travers les landes, les genêts et les broussailles, nous rentrons à la ville harassés et affamés. Quel fut notre désappointement quand nous apprîmes que les arrivages de vivres étant suspendus, il n'y avait point eu de distribution, et que nous devions jeuner jusqu'à nouvel ordre ! Le lendemain il en fut encore ainsi. Il est vrai qu'on enleva, pour nous le donner, tout le pain des boulangers, qu'attendaient à leur porte de longues queues d'habitants ; mais il y en eut à peine assez pour fournir à chacun de nous une bouchée. Une demi-douzaine de mes jeunes camarades, inspirés par un appétit féroce, résolurent une expédition de maraude, et me proposèrent d'en faire partie. J'acceptai à la condition qu'on n'userait pas de violence.

Une heure après, nous étions dans un village qui semblait inhabité. Auprès d'une église en ruines s'élevait une maison dont l'aspect flatta nos espérances. En entrant dans la cour, notre vue fit fuir tout en pleurs une vieille femme, et amena sur un perron un homme de bonne mine, qui nous demanda si nous venions l'arrêter. Je répondis que nous ne faisions pas un si vilain métier, quoique le nôtre ne fût pas des meilleurs, puisqu'il nous laissait depuis deux jours sans manger. « C'est pourquoi, ajoutai-je, nous sommes venus vous demander du pain, en vous croyant plus heureux que nous, qui sommes assez étonnés d'en être réduits à cette indigence. — Bien volontiers, répliqua-t-il, et avec plaisir. Entrez. » Charmés de ces bonnes paroles, nous le suivîmes, en laissant toutefois une sentinelle sur le perron pour surveiller le dehors. L'honnête curé, car c'était lui-même, vêtu en paysan, nous fit servir un repas abondant, auquel il joignit plusieurs pichers d'excellent cidre. Nous

mangions comme des ogres lorsque le cri aux armes, poussé par notre vedette, nous fit nous lever de table brusquement. Suivant l'usage du temps et du pays, nous avions gardé chacun notre fusil entre nos jambes; aussi étions-nous à la minute en bataille sur le perron du presbytère, prêts à riposter à une douzaine de gars bien armés qui venaient d'entrer dans la cour. « Ce n'est rien de sérieux, nous dit le curé en se mettant au-devant de nous. Mes paroissiens, qui me sont fort attachés, m'ont cru en danger en vous voyant entrer ici, et ils accourent à mon aide. Je vais les congédier par un seul mot. » L'effet suivit aussitôt la promesse; il n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles en gaëlique, que les paysans se retirèrent, mais non pas avant d'avoir reçu sa bénédiction, et de lui avoir témoigné leur respect et leur affection.

La nuit étant venue, notre hôte ne voulut point nous laisser partir sans nous accompagner jusqu'à nos avant-postes. Il savait probablement que la route n'était pas sans danger pour nous. Pour se faire reconnaître, il se fit devancer par son chien, qui portait dans sa gueule un bâton auquel étaient suspendues deux lanternes. C'était ainsi qu'il éclairait son maître, quand celui-ci devait aller visiter pendant la nuit des malades ou des affligés. Par un instinct qui ne commettait jamais d'erreur, ce chien aboyait aux bleus et choyait les blancs. Il fallut que notre hôte lui expliquât qu'il devait m'aimer malgré la couleur de mon habit. Le sagace animal ne s'en rappela que trop bien. Un jour, à la parade, un chien énorme entra dans le carré des troupes, et le nez au vent, accourut droit à moi me faire mille caresses comme à une vieille et intime connaissance. Mais, s'écria-t-on, autour de moi, c'est le dogue des chouans. Eh! comment le connaissez-vous? me dit d'une voix rude le re-

présentant du peuple, qui assistait à la parade. La réponse était difficile, car je ne voulais ni mentir, ni dire la vérité. Un bon camarade vint à mon aide, par un lazzi. « C'est » répliqua-t-il, « un ami qu'il s'est fait, avec les os qu'on nous donne chaque jour en guise de viande. » Les volontaires qui accusaient le représentant de connivence avec les vivriers, partirent d'un bruyant éclat de rire à cette amère allusion, et dirent hautement, comme à la salle d'armes : Bien touché ! Pendant ce colloque, le chien avait décampé, et il avait très-bien fait, puisque, pour le tuer en toute justice, on prétendait déjà qu'il devait servir d'espion à l'ennemi, et lui porter des avis dans son collier. Comme il n'était pas d'humeur à se laisser fouiller par la douane politique, il fallait bien évidemment commencer par lui casser la tête, pour s'assurer s'il était innocent. Il y avait alors à l'usage des hommes, des expédients judiciaires qui différaient très-peu de celui-là, et bien m'en prit de ne laisser aucun prétexte à la rancune du proconsul, pour l'affront qu'on lui avait fait publiquement, et dont j'avais été la cause.

Il ne faut pas juger, par les exemples que j'ai donnés, la guerre que nous faisions. Sans doute quand l'un des deux partis avait fait preuve d'humanité, l'autre l'imitait et s'efforçait de se montrer encore plus généreux ; mais il survenait de nouveaux chefs ou des ordres plus rigoureux, et l'on retombait dans la barbarie. Nous n'avions pas un moment de sécurité, de repos, de sommeil paisible ; il y avait sans cesse des alertes qui ne nous permettaient de quitter ni nos habits ni nos armes. Si vous voyiez au loin, dans la campagne, une tête d'homme pardessus les buissons, vous étiez sûr d'entendre bientôt une balle qui vous sifflait aux oreilles, trop heureux encore d'avoir eu affaire à un mauvais tireur. Les anciens gardes-

chasse ne vous en tenaient pas quittes à si bon marché.

Nous nous étions accoutumés aux dangers, mais nous ne pouvions nous habituer à la misère, moi surtout qui n'y étais pas préparé. Notre corps, étant considéré comme une compagnie d'élite, avait été posté à l'avant-garde, dans un faubourg, et logé chez les bourgeois, ou plutôt chez les pauvres gens, tandis que les bataillons de volontaires étaient casernés en masse dans les églises, qui étaient froides, humides, et sentaient le sépulcre. Mon jeune camarade ayant déserté, dès le premier jour, par une sage prévision du sort qui nous était réservé, je demeurai seul dans le logis qui m'était échu. Ma vieille hôtesse, d'abord fort revêche, me prit en affection, et m'aida de son mieux à vivoter. Elle me faisait de la soupe au beurre, avec des légumes et sans pain, car je ne pouvais me résoudre à manger de cet aliment immonde qui, par sa couleur et son odeur, ne ressemblait en rien à ce dont il portait le nom.

Enfin nous reçûmes l'ordre de notre départ, après une campagne d'hiver, prolongée pendant plus de cinq mois, et qui avait été pénible, meurtrière et sans autre succès que d'avoir arrêté l'ennemi, et fait échouer le projet qu'il avait de s'emparer de la ville de Vannes. Nous nous acheminâmes tantôt par mer, tantôt par terre vers le département du Finistère, où l'on allait former un camp pour couvrir le port de Brest, exposé à des tentatives de l'ennemi pour lui faire éprouver le sort désastreux que subirent, l'année suivante, le port de Toulon et la flotte qu'il renfermait.

CHAPITRE II.

CAMP DE SAINT-RENAN. — CONSPIRATION CONTRE BREST.

1793.

C'est à l'extrémité de la Péninsule armoricaine, au milieu des escarpements granitiques du Finistère, battus éternellement par les flots de l'Atlantique, que fut établi notre camp. Il prit d'un village voisin, presque abandonné, le nom de Saint-Renan, qui n'est autre que Saint-Ronan ou plutôt Saint-Ronuald.

C'était un site sauvage, désert, privé de toute ressource, mais bien choisi pour commander la côte du nord de la rade de Brest, pour la couvrir et pour éclairer des rivages fréquentés par les contrebandiers anglais et les déserteurs de notre marine. Une chaîne de forts assuraient les communications avec Recouvrance, faubourg de Brest enfermé dans l'enceinte de cette place dont il forme la partie occidentale.

Il ne faut pas croire que ce camp eût la moindre ressemblance avec ceux qu'on fait maintenant, à une époque de paix et de prospérité. Au lieu de tentes en toile et de mar-

quises en coutil, il était formé de huttes qui n'étaient comparables ni pour l'aspect ni pour l'usage aux carbets des Caraïbes et aux cases des nègres. Leur carcasse était construite avec des tiges de genêts arborescents, que rattachaient ensemble des ficelles tirées de vieux câbles de vaisseaux ; la toiture et les parois étaient en torchis de paille de seigle ou de sarrasin. Chaque coup de vent, — et sur ce promontoire, sans abri, il ventait de tous les points de l'horizon, — menaçait d'enlever nos baraques et de les jeter à la mer. Il fallait, pour les défendre, les lester avec des blocs de granit, la seule chose qui ne nous manquât pas.

Bientôt les contingents des départements bretons vinrent prendre la place qui leur était assignée, et l'on entreprit de leur donner quelque instruction militaire. C'était une rude tâche. La levée en masse de 1792 comprenait une foule d'habitants des villes, déjà exercés comme gardes nationaux à l'usage des armes. Mais la levée des trois cent mille hommes, en 1793, fit marcher des paysans qui n'avaient jamais touché un fusil. Cependant telle est la force du naturel, dans ce brave pays de France, qu'au bout de trois mois, ils faisaient les manœuvres comme les soldats prussiens du grand Frédéric.

Des ordres du Comité de salut public firent arriver au camp un inspecteur général chargé d'embrigader les bataillons, d'incorporer les compagnies, et d'amalgamer les corps francs dans les nouveaux cadres. C'était le général De Vaux, qui avait une réputation d'habile organisateur. Avant de faire la répartition des troupes, il préleva dans leurs rangs un détachement d'hommes choisis, destinés à l'artillerie de la marine; il me désigna pour être de ce nombre, quoique ma constitution délicate ne me recommandât certainement pas pour ce service, qui exige des

jeunes gens robustes. Lors de l'inspection qu'il faisait homme par homme, il s'arrêta devant moi, me considéra avec une attention bienveillante, et dit à haute voix : Il est d'une bonne taille, mais je le voudrais plus fort. N'importe, ajouta-t-il, inscrivez-le pour l'artillerie; puis, en se tournant vers son aide de camp, il cita, en souriant, un vers italien, qu'on peut traduire ainsi :

C'est l'aiglon qui bientôt saura porter la foudre.

Il vit dans l'expression de mes traits que je l'avais compris. Vous savez l'italien? me demanda-t-il. Je répondis, en présentant les armes, que du moins j'avais commencé à l'apprendre. Il parut satisfait, et il fit apostiller mon nom. Après la revue, chacun vint s'informer de ce que m'avait dit le général, et l'on ne manqua pas d'en tirer un augure favorable pour mon avancement. Il est inutile de dire que ces prévisions furent vaines, d'abord, sans doute parce que le général m'oublia, et ensuite parce que, suivant ma coutume, je ne fis rien pour me rappeler à son souvenir.

Le lendemain j'étais incorporé dans le premier régiment d'artillerie de marine, dont il ne restait guère que le nom, avec quelques vieux sous-officiers, qui me racontèrent leurs campagnes dans l'Inde sous le bailly de Suffren. Je pris plaisir à ces récits, qui ressemblaient à ceux de Sinbad le marin, mais j'eus bientôt d'autres occupations. On promit aux jeunes gens nouvellement venus qu'ils seraient envoyés à l'avant-garde, sur les forts extérieurs de la rade, en présence des vaisseaux anglais, dès qu'ils auraient acquis l'instruction qu'un bon artilleur devait posséder. Toute mon émulation s'éveilla, et quoiqu'on prétendît qu'il fallait pour cet apprentissage beaucoup plus d'une année, en deux

mois j'avais atteint la première classe de chaque sorte de manœuvre; j'avais coupé le mât qui servait de but au tir de la bombe; j'avais mis trois fois un boulet dans le blanc de l'école; je savais monter et démonter une pièce de gros calibre; et je faisais des artifices pour tuer les hommes presque aussi bien que Ruggiéri en sait faire pour les amuser. Un mérite aussi distingué faillit me valoir le grade de caporal; et déjà le colonel Corderan s'était prononcé; mais il lui fut remontré qu'il cédait, sans le vouloir, à la tendance révolutionnaire, et que, suivant la tradition du régiment, je ne pouvais atteindre ce titre que lorsqu'il me serait donné par mon ancienneté de service, condition dont l'accomplissement pouvait exiger une dizaine d'années.

Ces particularités seraient sans aucun intérêt, s'il n'en sortait deux faits généraux. Le premier, c'est qu'il suffit de soixante à quatre-vingts jours pour faire d'un étudiant échappé du collége un militaire sachant bien le service de l'arme dont l'instruction est la plus étendue et la plus difficile. Le second, c'est que, même en 1793, la cinquième année de la Révolution, rien n'était changé dans l'esprit et les traditions des vieux corps de l'armée, et que tout s'y faisait comme au bon temps de M. de Choiseul.

Au privilége aristocratique de la naissance avait succédé celui d'une gérontocratie ignorante à ce point, qu'elle ne pouvait pas dresser la feuille du prêt, et que, pour ma part, il fallait toujours que je fisse celle de quatre ou cinq compagnies.

Ayant complété mon instruction, je fus détaché sur la côte du nord de la rade, pour les travaux de son armement. Le fort Minou, où je vins prendre garnison, est situé au delà du Goulet de Brest, à l'endroit où les rives resserrées de cet étroit passage s'éloignent brusquement pour former un

immense bassin circulaire, qui prend les noms de rades de Berthaume et de Camaret. C'est un mouillage ouvert aux flots de la haute mer, et où pénétraient alors, presque chaque jour, les vaisseaux de l'escadre ennemie, en poursuivant nos navires marchands ou les barques de nos pêcheurs. Cette audace ne pouvait être réprimée par les vieux forts qui, de loin en loin, couronnaient les rochers du rivage, car, depuis longtemps, ils avaient été délaissés, et leur artillerie, couchée dans l'herbe ou enfouie dans le sable, était tout à fait hors de service. Il fallut les efforts les plus opiniâtres pour conduire des pièces de gros calibre et d'énormes mortiers jusque sur la plate-forme où ils devaient être élevés à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, après les avoir amenés de plus d'une lieue par des chemins qui semblaient n'être accessibles qu'à des chèvres. La nécessité de dérober nos opérations à l'ennemi en augmentait les difficultés. Nous étions obligés de masquer nos travaux par des bosquets d'ajoncs épineux, et nos embrasures menaçantes disparaissaient derrière un rideau de genêts fleuris. Plus d'une fois les frégates du blocus se rapprochant à l'improviste de nos rochers, les travailleurs étaient forcés de se coucher à plat ventre pour échapper à leur vue. L'un de nos tourments était l'inquiétude d'être trahis par quelques-uns des pêcheurs de la côte, qui communiquaient assez souvent avec l'escadre anglaise pour lui vendre du poisson ou peut-être bien lui donner de criminels avis. On nous avait dénoncé, comme faisant ce mauvais métier, un patron de barque qui passait pour le marin le plus intrépide de la côte. Personne ne trouvant rien de mieux, pour s'assurer de sa discrétion, que de lui faire un mauvais parti, le pauvre diable était, sans le savoir, en danger de mort, lorsque je suggérai une résolution plus chrétienne. Le com-

mandant du fort Montbarrey l'envoya chercher pour raccommoder des filets de pêche, et le garda moitié par force, moitié de bonne volonté, en l'affriandant avec du vin et de l'eau-de-vie ; il y réussit si bien, que, lorsqu'il voulut mettre en liberté son pensionnaire, celui-ci n'accepta qu'avec beaucoup de répugnance sa liberté.

Enfin j'eus la satisfaction de voir en batterie huit pièces de 36 et deux mortiers de 15 pouces. Le soir même un vaisseau anglais, accompagné d'une frégate, vint poursuivre jusque sous le fort un malheureux navire marchand; il envoyait déjà ses chaloupes pour l'amariner, lorsque nous ouvrîmes sur lui un feu à boulets rouges, et lui envoyâmes deux bombes d'un calibre formidable, qui coupèrent ses manœuvres et son mât de hune. Les forbans ne songèrent plus à leur proie; ils s'éloignèrent en toute hâte pour aller hors de notre atteinte réparer leurs avaries. La nuit suivante ils envoyèrent des péniches pour tenter de débarquer des matelots et des troupes de marine dans une anse d'où l'on pouvait gagner par un détour les derrières de notre batterie; mais nous avions pourvu au soin de faire échouer ce projet. Deux vieux canons retirés d'un ravin avaient été montés de manière à enfiler la plage du débarquement. Une seule décharge suffit pour obliger l'ennemi à la retraite; et la perte qu'il fit en cette occasion, lui ôta l'envie de s'aventurer désormais dans d'autres tentatives.

Nos travaux de défense et l'espoir de leur succès m'avaient fait oublier tout ce qui m'était personnel; et j'avais changé, sans en être froissé trop péniblement, mon existence d'écolier studieux contre la vie agitée, dure et aventureuse d'un militaire en présence de l'ennemi. Cependant ce fut avec un doux plaisir qu'en face de ces vaisseaux anglais que nous brûlions de couler bas ou d'incendier, à la

vue de cette mer houleuse que nous adjurions de les engloutir, au milieu de tous ces préparatifs, calculés soigneusement pour tuer le plus grand nombre d'hommes possible, je trouvai le sujet d'une idylle bas-bretonne.

Un matin, lorsqu'en suivant la crête de la falaise à pic qui forme la côte, j'en mesurais la hauteur effrayante, j'entendis les cris d'un enfant. J'accourus et je vis un petit garçon, de six à sept ans, qu'entraînait vers le précipice une chèvre dont le licou était attaché autour de son corps. Cet animal avait sans doute découvert, dans quelque cavité de l'escarpement, des touffes d'herbes dont il espérait un meilleur repas que du gazon desséché des landes; et il voulait, pour atteindre cette pâture, s'élancer sur les pointes d'un rocher, battu à sa base par les flots d'une mer en furie. Je me jetai sur la corde, et, la tirant avec force, je m'efforçai d'en dégager l'enfant, j'y réussis; mais pendant que j'étais baissé, la chèvre, mécontente de l'intervention d'un étranger, me lança un coup de tête qui m'envoya rouler dans la bruyère. Je fus tenté de riposter par un coup de sabre à cette attaque, mais j'eus heureusement une meilleure inspiration. Au lieu de tuer cet animal, qui se méprenait sur mes intentions, je tirai de ma poche le pain de mon déjeuner, et je le lui montrai. En un instant, son air farouche et hostile disparut, et fit place à la câlinerie la plus caressante. Je profitai de cette disposition pour l'éloigner de la falaise, et l'empêcher de mettre de nouveau en péril les jours de son jeune maître. Il me sembla que celui-ci regardait d'un œil d'envie le pain blanc que je donnais à sa chèvre, et que, s'il l'eût osé, il en aurait bien réclamé sa part. Je lui offris le morceau qui restait, en lui faisant signe de le manger; il le prit en baisant la main, mais il l'enveloppa soigneusement dans de larges feuilles de plan-

tain, et il le cacha dans son giron sans vouloir y toucher. En l'interrogeant sur ce qu'il en voulait faire, je compris qu'il le réservait pour sa mère. Je fus touché de ce soin dans un enfant qui devait éprouver une aussi forte tentation que si c'eût été du gâteau; car le pain noir des paysans était alors bien mauvais; et au contraire, le pain blanc des boulangeries de la marine était excellent.

Avant de quitter mon nouvel ami, je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il devait venir me visiter au fort Minou. Mais notre conversation était fort difficile, car il ne parlait que la langue de Vercingétorix, que je n'entendais pas mieux que César. Le lendemain, on vit arriver au fort Petit Pierre, vêtu de ses habits du dimanche, et accompagné de sa chèvre dont les cornes étaient ornées de bouquets. Aussitôt qu'il m'aperçut, il courut se jeter dans mes bras; je l'embrassai de tout mon cœur. Il me fit un discours où le nom de sa mère revenait souvent; l'explication ne s'en fit pas attendre, car, détachant de son côté une belle jatte de bois, il se mit à traire sa chèvre, et, d'un air plein d'assurance et de satisfaction, il me présenta la jatte remplie d'un lait fumant. J'allais me trouver fort empêché, n'ayant aucun goût pour ce breuvage. Heureusement, les acclamations des canonniers, en voyant l'action de cet enfant, appelèrent le commandant qui, moins difficile que moi, huma le lait d'un seul trait, et le déclara excellent. Petit Pierre ne savait trop comment prendre ce procédé. Mais on lui apprit que c'était le commandant, et bientôt il le reconnut à sa générosité. En effet, notre brave capitaine lui recommanda d'apporter chaque matin une pareille pitance, et il lui fit payer d'avance la semaine entière. Ce ne fut pas tout : la chèvre et son jeune maître furent hébergés, et Petit Pierre emporta, pour sa mère, un plein bissac de pain.

Depuis ce jour, le pauvre enfant devint le commensal du fort Minou, le favori du commandant, et le fils adoptif de tous les artilleurs. C'était pour moi un plaisir de voir l'un mettre des lanières de cuir à ses sabots, un autre raccommoder sa veste, un troisième essayer de lui apprendre à lire, et, tous, lui prodiguer, avec une bienfaisance ingénieuse, mille soins paternels. Cette bienfaisance découvrit le moyen de s'exercer d'une manière encore plus utile.

Un vieux caporal, qui avait été voir la mère de Petit Pierre, nous dit, à son retour, que c'était pitié de laisser languir dans la pauvreté une famille qui pouvait vivre à l'aise, si quelque assistance lui était donnée. Il avait reconnu qu'une lande stérile qui lui appartenait, pouvait être facilement mise en valeur, si nous voulions l'entreprendre. Le projet qu'il avait conçu fut agréé par toute la batterie; le commandant en encouragea l'exécution, et, en peu de jours, ce terrain, abandonné et inutile, fut clos, labouré, hersé, fumé, semé et planté. Pour satisfaire la pauvre veuve et combler sa fortune, j'obtins du curé réfractaire de sa paroisse, qui était caché dans les environs, de venir en secret, pendant la nuit, bénir le champ que nous avions fertilisé.

Au milieu de ces passe-temps qui, pour moi, n'étaient pas sans plaisir, je crus être désensorcelé de la maligne influence jetée sur ma vie par son triste début dans la guerre civile. On va voir combien je me trompais.

Le succès de l'armement du fort Minou ayant recommandé notre détachement, nous reçûmes l'ordre d'aller faire des travaux semblables au Conquet, petit port situé à l'extrémité de la péninsule granitique du Finistère, et que la Providence a creusé au milieu des écueils les plus dangereux pour donner aux navigateurs de ces parages quel-

ques chances de salut. Déjà plusieurs tentatives avaient été faites par les bâtiments anglais pour reconnaître ce poste important ; et l'on se rappelait que, dans je ne sais plus quelle guerre, ils s'en étaient audacieusement emparés. Le moment était propice pour renouveler cette entreprise. La Révolution, quoiqu'elle fût dans sa cinquième année, n'avait pas encore pénétré dans le pays sauvage qui s'étend au delà de Brest jusqu'à l'Océan, et les autorités locales étaient, disait-on, au service des contrebandiers et de l'émigration. Tant est-il que nous eussions obtenu plus de bienveillance des anthropophages de la Nouvelle-Calédonie, que des habitants des campagnes d'alentour. Les hobereaux de leurs villages leur avaient fait accroire que nous, pauvres innocents, nous avions fondu les cloches, inventé les assignats et changé les églises en casernes ; en sorte que nous étions maudits par eux, et que, qui pis est, ils refusaient de nous vendre du lait doux, argent comptant. C'était une opinion commune dans la garnison, qu'ils étaient beaucoup plus affables pour des navires sans pavillon qui, sous l'apparence de se livrer à la pêche, s'approchaient le soir de la côte, précisément sur les points que nos postes ne pouvaient surveiller. Nos vieux soldats, qui avaient l'odorat très-fin, assuraient que, dans plus d'une humble chaumière de paysan, ils avaient humé le parfum du tabac de la Virginie et la suave odeur du rhum de la Jamaïque ; ils en concluaient l'existence de certaines relations avec les croiseurs anglais, et la possibilité qu'un jour ou l'autre, nos batteries fussent surprises par l'ennemi et nos garnisons égorgées, — ou bien que ces liaisons dangereuses conduisissent nos voisins inconsidérés à la tour de César du château de Brest, pour aller de là, sans beaucoup de délai, à la place de la Comédie qui était, comme la

barrière Saint-Jacques, pour la justice de ce temps-là.

Je refusais toute croyance à ces rapports, et je persistais à maintenir, avec candeur, que le nombre des fous, des méchants et des forcenés est beaucoup moins grand qu'on ne l'imagine communément. Je dois convenir que, cette fois du moins, cette opinion, que je conserve encore, se trouva fort mal justifiée.

Les journaux, la poste et les grands chemins étant choses alors inconnues à notre séjour ; nous vivions au Conquet dans une complète sécurité, étrangers aux terribles événements qui menaçaient jusqu'à l'existence de la France. Un matin, pourtant, des canonniers qui étaient allés à Brest en permission, revinrent avec les nouvelles les plus alarmantes. On avait découvert un complot pour pénétrer dans le port, par son extrémité, du côté de Penfelds, et pour livrer aux flammes les vaisseaux et les magasins. Une fausse attaque sur la porte de Recouvrance devait être faite par une colonne d'Anglais et d'émigrés débarqués aux environs, et que grossiraient des paysans et des matelots gagnés à prix d'argent. Les militaires capables d'apprécier ce projet le jugèrent bien conçu ; et la preuve qu'il en était ainsi, c'est que depuis cinquante ans on n'a cessé d'élever des fortifications destinées à en rendre le succès impossible.

Le soir même, lorsqu'on eut expédié de nombreux détachements de volontaires pour doubler les postes de la côte, les plus exposés aux entreprises de l'ennemi, les artilleurs, qui avaient terminé leurs travaux, reçurent l'ordre de rentrer à Brest. L'un d'entre eux, charmant jeune homme qui m'avait témoigné beaucoup d'affection, parut vivement affligé de notre prochain départ. Il m'avoua, dans l'expansion de son chagrin, qu'il avait eu le bonheur de plaire à une belle demoiselle qui était confinée dans un vieux ma-

noir en ruines, situé à une demi-lieue du Conquet, dans un lieu portant, si je ne me trompe, le nom barbare de Trébabu. Il en était aux serments d'amour éternel, aux projets de mariage, aux propositions d'enlèvement; et quelques heures après, un ordre impitoyable l'obligeait à partir, probablement sans retour. Dans son désespoir, il me supplia de l'accompagner pour soutenir son courage. Cette proposition ne me plaisait guère; mais je fus obligé de l'accepter, me flattant qu'en chemin je pourrais le détourner d'un entretien dont je craignais pour lui les suites fâcheuses, et qui menaçait de l'entraîner à la désertion. Dans la soirée, n'étant retenus par aucun devoir militaire, nous gagnâmes la campagne par des sentiers rocailleux; les landes sans fin que nous traversâmes semblaient un désert, et leur aspect était sauvage et sinistre; elles nous conduisirent, après une assez longue route, à une vallée fermée par de hauts escarpements. Là gisait un vieil édifice construit en fragments de granit, et dont une partie semblait délabrée et prête à s'écrouler; il était précédé par une vaste cour, ceinte de murs assez élevés pour empêcher qu'on ne vît la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée. Une ferme, couverte en chaume et de chétive apparence, touchait à ce manoir digne de figurer dans quelque composition de Salvator Rosa.

J'insistai de nouveau pour empêcher mon jeune camarade de s'engager dans une visite qui, en se prolongeant, l'obligerait à se mettre, pendant une nuit obscure, à la merci de l'ennemi. Tout ce que je pus en obtenir se réduisit à la promesse d'abréger son rendez-vous et de venir me rejoindre au bout d'une demi-heure. Comme on peut bien le prévoir, j'attendis vainement son retour et je partis assez mécontent du rôle de confident qui, malgré moi, m'avait

été dévolu. Dans la crainte de m'égarer dans les landes, je pris un sentier qui me conduisit au rivage, et qui se prolongeait vers le Conquet, en couronnant les escarpements de la côte. Lorsque, du haut de cette position, je jetai les yeux sur la mer, je vis encore ces navires pêcheurs qui semblaient dormir sur les flots, et dont la présence avait fait naître tant de soupçons. L'un d'eux, où l'on n'apercevait personne, n'en avait pas moins à son bord deux foyers dont la fumée formait deux colonnes en s'élevant dans les airs. Ayant tourné la tête, par hasard, vers la maison isolée qui se montrait dans le lointain, je fus fort surpris de voir aussi s'élancer au-dessus d'elle deux colonnes de fumée. Malgré mon inexpérience, je ne pus méconnaître là des signaux qui manifestaient une entente secrète et probablement des projets coupables. S'agissait-il de contrebande ou de contre-révolution? Je ne pouvais le savoir; mais, quoi qu'il en fût, j'étais certain que mon jeune camarade était tombé dans un guêpier et qu'il y risquait sa vie. Un nouveau motif de m'alarmer sur son sort me fut donné par l'apparition d'un personnage suspect, qui, nu-tête et d'un air effaré, se glissait dans un étroit sentier circulant à marée basse au pied des falaises, et conduisant au vieux manoir par un chemin pratiqué en corniche dans l'escarpement des rochers du rivage. Je perdis de vue cet homme dans sa route, et je continuai la mienne avec une inquiétude encore plus vive. La nuit allait venir quand une de nos sentinelles me découvrit; aussitôt à son appel, par un coup de sifflet, un caporal survint et me demanda si j'avais rencontré son marchand forain. Il me raconta qu'une heure auparavant son poste avait arrêté, dans une trace au milieu des genêts, un homme qui conduisait un cheval dont les paniers semblaient remplis de marchandises. Cette charge, paraissant

très-pesante, fit naître des soupçons, et les volontaires voulurent la visiter; ils trouvèrent qu'elle était formée de cartouches à balles. Quand ils s'avisèrent d'arrêter le conducteur, il était disparu dans l'épais taillis qui couvrait toute la lande; ils allaient s'élancer après lui lorsque deux coups de feu furent tirés sur eux pour arrêter leur poursuite. L'auteur de cette agression était un homme de bonne mine, vêtu en chasseur, et armé d'un fusil double. Au moment où il allait s'enfoncer dans le bois, le caporal le coucha en joue et le tua sur la place. Les papiers trouvés sur lui et le cheval capturé furent envoyés à la grand'garde, qui était postée à un quart de lieue en arrière, et un rapport dressé à la hâte fit connaître ces détails à son commandant. Le caporal ne pouvait se pardonner d'avoir laissé s'échapper le prétendu marchand forain, et lorsque je lui dis que son gîte m'était connu, il se serait volontiers mis en route, malgré la nuit, pour aller à sa recherche. Nous débattîmes ensemble les mesures qu'il fallait prendre pour investir la maison isolée, rattraper le fugitif, et délivrer mon jeune camarade s'il en était encore temps. A l'instant même, nous en commençâmes l'exécution. Un bûcher préparé à l'avance, fut allumé, et par sa flamme vive et brillante donna le signal convenu pour appeler la grand'garde, et la faire marcher pour une assistance prompte et d'une extrême gravité. Le caporal dut demeurer au poste pour donner des informations au commandant et pour lui servir de guide, tandis qu'accompagné de deux volontaires, j'irais reconnaître l'ennemi. On me donna pour ce service le fusil du chasseur, que je chargeai avec une profusion de balles coupées. Nous fîmes une telle diligence qu'une demi-heure après nous étions sous les murs de la maison isolée. Il y avait du mérite à en reconnaître le chemin dans l'obscurité de la nuit;

mais j'avais déjà cette sorte de perspicacité qui fait deviner les lieux au géologue et à l'officier d'état-major.

Je ne croyais point, comme mon trop confiant camarade, que cette maison écartée fût déserte ; mais néanmoins, je fus stupéfait en entendant le tapage qu'on y faisait et qui annonçait une garnison nombreuse, turbulente et déterminée. Au moment où nous examinions la porte de l'enclos, et que nous nous assurions qu'elle était fermement barricadée, nous vîmes se dessiner sur le sommet d'un tertre voisin l'ombre d'un homme qui s'avançait avec précaution. C'était le marchand forain qui revenait au bercail après avoir fait une mauvaise journée. Il passa tout près de notre embuscade, sans nous découvrir, et j'eus grand' peine à empêcher mes compagnons de l'assaillir.

J'espérais qu'étant, sans aucun doute, l'un des commensaux de la maison, il nous montrerait, par son exemple, le moyen d'y pénétrer. En effet, après avoir visité la porte, il prit son parti d'escalader le mur dans l'endroit qu'il savait être le plus facile. Lorsqu'il en eut atteint le faîte, il se glissa sur le toit d'un appentis qui s'y appuyait, et il sauta dans la cour. Jusqu'alors nous n'avions entendu que des éclats de voix rudes et colères, sortis de la maison, mais quand le nouveau venu ouvrit la porte de la salle où ces gens étaient rassemblés, je distinguai les accents d'une plainte douloureuse, d'une supplication, et je ne pus douter que mon jeune camarade ne fût là, au milieu de ces misérables, exposé à toute la fureur de leurs passions perverses. Sans pouvoir espérer de le sauver, nous fûmes entraînés à l'entreprendre par un mouvement instinctif, irrésistible, qui nous précipita dans le plus grand péril. Jeunes et dispos, comme nous étions, nous fûmes bientôt avec nos armes au sommet du mur; l'un de nous y resta

en sentinelle, pour protéger notre retraite, et surtout pour diriger promptement le secours que nous attendions; il suffisait d'un retard de quelques secondes pour consommer notre perte. Suivi de l'autre volontaire, je m'avançai, en marchant sur le toit de l'appentis, vers une fenêtre haute, éclairée obscurément, et par où m'arrivaient plus distincts les bruits du rez-de-chaussée. Nous en franchîmes l'ouverture, et nous nous trouvâmes dans un vaste grenier rempli de paille, qui s'étendait sur toute la longueur de la salle où se passaient de si terribles choses. Le plancher en était percé à jour en dix endroits, et une crevasse béante à nos pieds aurait pu donner passage à un homme. En nous tenant dans l'ombre, à distance, nous découvrîmes par ce soupirail une scène effroyable. Autour d'une longue table couverte de bouteilles et de pots, étaient une vingtaine d'hommes armés de fusils, de pistolets, de couteaux de chasse, et vêtus les uns en gentilshommes campagnards et les autres en marins. Excepté trois ou quatre qui buvaient et mangeaient sans s'occuper de ce qui se passait, toute cette troupe s'agitait avec violence et jetait des cris de fureur. L'objet de leur rage était mon jeune et malheureux camarade, qui, surpris dans son rendez-vous, par leur entrée subite, n'avait pu sortir de la maison, et s'était réfugié dans le grenier. Le vieux plancher s'était enfoncé tout à coup sous le poids de son corps, et les conjurés avaient vu tomber du plafond, au milieu de leur cénacle, un volontaire qui devait avoir surpris leur dangereux secret. Des bras robustes l'avaient aussitôt saisi et garrotté; et le pauvre garçon était là, sans défense, et plus mort que vif, n'attendant plus que le choix du supplice qui devait le livrer à la mort. C'est un espion, il faut l'égorger, criaient de tous côtés des voix pleines de colère. Non, non! dirent d'au-

tres, point d'effusion de sang; il vaut mieux l'étrangler; Jean le lancera à la mer, du haut de la falaise, quand la marée sera haute. Oui! oui! fut-il dit d'une extrémité de la salle à l'autre. C'est adopté; une corde! une corde à l'instant! Et aussitôt, un homme que nous reconnûmes pour le marchand forain, en apporta une qu'il passa autour du cou de notre infortuné camarade, en l'entraînant vers un croc qui était à la muraille, et où il allait le suspendre. J'oubliai que nous étions à brûle-pourpoint d'un ennemi dix fois plus fort que nous, et que le même supplice que celui de notre ami nous attendait pour récompense de notre dévouement. J'ajustai le bourreau, et mon premier coup l'abattit; le second atteignit ceux qui l'assistaient et renversa la lampe, dont la lumière éclairait cette caverne. Des cris de rage, des imprécations, des hurlements de douleur surgirent de l'obscurité, avec une si grande violence, que je restai interdit de leur épouvantable tumulte, et qu'il fallut que mon compagnon d'aventures me rappelât à la nécessité de charger de nouveau nos armes, sinon pour sauver notre vie, du moins pour la faire payer chèrement. Toutefois quelques minutes pouvaient à peine s'écouler avant que nous fussions découverts, débusqués et mis en pièces. Mais dans ce moment périlleux, la porte de la salle s'ouvrit, et une voix stridente qui domina toutes les autres, s'écria : la maison est cernée, les murs escaladés, sauve qui peut! aussitôt nous entendîmes au dehors le mot énergique de ralliement des volontaires : En avant! qui nous annonçait leur bienheureuse venue. La salle fut subitement évacuée par des issues secrètes, qui ne purent cependant assurer la retraite des conspirateurs, car un feu roulant nous apprit qu'on en était aux mains avec eux. Une douzaine furent faits prisonniers, et la moitié autant furent tués sur la place.

En descendant par la crevasse du plancher, nous arrivâmes les premiers, mon camarade et moi, dans la salle devenue déserte. Le feu du foyer rallumé avec de la paille dissipa l'obscurité, et nous fit voir, auprès de deux ou trois cadavres, le corps inanimé de l'imprudent jeune homme qui était allé se jeter dans ce coupe-gorge. J'avais empêché qu'il ne fût pendu, en tuant son bourreau d'un coup de fusil, le plus beau, je crois, de toute ma vie ; mais la corde qu'on lui avait passée autour du cou était déjà si serrée, qu'il était tout à fait asphyxié. J'étais désespéré. Tous nos efforts furent inutiles ; mais les volontaires qui survinrent, firent appeler l'un des leurs, qu'on disait être un chirurgien fort habile ; et, en effet, au moyen d'une saignée et de je ne sais trop quoi, il rendit à la vie mon pauvre compagnon qui, quoiqu'en fort mauvais état, put être transporté au Conquet dès le point du jour.

Le soir même je partis pour Brest. Je trouvai la ville en émoi, formant des colonnes mobiles pour battre la campagne et ramasser les conspirateurs en déroute. On en trouva un nombre considérable cachés dans les roches caverneuses des rivages. L'arrestation des chefs fit échouer ce dangereux complot et détourna de suivre leur exemple ceux qui étaient tentés de les imiter. Mais, sans l'amourette de garnison qui les fit découvrir, ils auraient peut-être obtenu le même succès que l'année suivante à Toulon.

Dès le lendemain je reçus l'ordre de m'embarquer sur un bâtiment prêt à mettre à la voile.

CHAPITRE III.

TOULON

1793.

Le brick de guerre le *Papillon*, sur lequel je fis ma première campagne de mer, passait pour le plus fin voilier de la flotte de Brest. Il obéissait au gouvernail avec tant de rapidité et de précision, il surmontait les lames clapoteuses si merveilleusement, il se redressait avec tant de grâce et de vigueur quand les rafales l'avaient forcé à s'incliner sur les flots, qu'il semblait vraiment un être animé, doué d'intelligence et capable de volonté. Les matelots n'en faisaient aucun doute, et racontaient vingt histoires qui en donnaient la preuve.

Le capitaine était de l'ancienne marine, c'est-à-dire gentilhomme et royaliste, du reste excellent homme et fort aimé. Les autres officiers étaient des bleus, autrement des auxiliaires, empruntés à la marine du commerce; ils étaient républicains, et, malgré cette dissidence, ils n'en avaient pas moins pour leur chef beaucoup d'estime et de dévouement. L'équipage était bien composé, bien conduit et fort

heureux. C'était une famille de braves attachés à leurs devoirs, et les remplissant avec gaieté, comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir.

Je fus reçu affectueusement par tout le monde. Le lieutenant et le capitaine m'interrogèrent; et, quoique simple artilleur, je fus investi des fonctions de capitaine d'armes. Bientôt on me chargea de toute la comptabilité du matériel, travail compliqué que je croyais au-dessus de mes forces, et dont le succès m'apprit quelles chances de réussir sont données par la persévérance et par la volonté. C'est la première statistique officielle qui m'ait été confiée; j'avais 16 ans.

Le brick avait pour mission de parcourir les ports du Levant afin de donner de nouvelles instructions aux consuls de la France. Je fus enchanté de cette destination qui me promettait de visiter les lieux illustrés par les plus beaux souvenirs de l'antiquité, et j'imaginais déjà dans mon enthousiasme classique pouvoir saluer les rochers de Salamine, et baiser le sol sacré de Marathon. Mon attente fut cruellement trompée; mais il était écrit que rien n'arriverait comme nous étions autorisés à le croire. Ainsi, quand le bâtiment mit à la voile, nous nous attendions à trouver devant nous l'escadre ennemie qui bloquait alors la rade de Brest. Pas un vaisseau anglais ne se montra ni là, ni ailleurs, et pas plus à l'atterrage d'Ouessant qu'au cap Finistère, où se trouvait toujours dans ce temps une croisière qui interceptait l'entrée de l'Atlantique et la sortie de la Manche. Au détroit de Gibraltar, je comptais voir les deux montagnes renommées de Calpé et d'Abyla, qui furent si longtemps les limites du monde; mes espérances furent encore déçues. Nous traversâmes pendant une nuit obscure ce célèbre passage, et seulement quelques lumières dou-

teuses nous apprirent que nous avions sous la portée de nos regards, là l'Europe, et ici l'Afrique. Nous entrâmes dans la Méditerranée sans nous en apercevoir; notre navigation y fut aussi solitaire que dans l'Océan. Nous restâmes éloignés des côtes qui échappèrent à nos yeux; et les navires qui voguaient dans ces parages demeurèrent si loin de nous, que nous ne vîmes rien de plus que l'extrémité de leurs mâts au-dessus des flots. Étonné de cette monotonie d'un voyage que j'avais cru devoir être rempli de rencontres et d'aventures, je m'en plaignis comme d'une contrariété sans exemple; mais il se trouva là de vieux marins qui témoignèrent que les hasards de la mer étaient ainsi. Il y en avait qui avaient navigué cinquante ans sans avoir vu une seule tempête sérieuse; et d'autres qui avaient fait les dix campagnes de la guerre d'Amérique sans avoir eu la satisfaction d'assister à un combat naval. Du moins, parmi les malheurs de ma vie, je ne puis pas compter ceux-là.

Un soir, au coucher du soleil, lorsque, poussé par une brise molle sur une mer unie comme une glace, le brick cinglait rapidement, sans autre indice de sa marche que son sillage, nos vigies signalèrent la terre à bâbord, sous le vent, et, un instant après, elles découvrirent en avant une flotte dont les bâtiments devenaient d'instant en instant plus nombreux. Aussitôt les livres, les guitares, les tric-tracs furent jetés sur le pont, et l'on courut chercher toutes les lunettes d'approche qu'il y avait à bord. Était-ce, n'était-ce pas l'escadre de Toulon? N'était-ce pas plutôt l'ennemi? Pendant qu'on se perdait en conjectures, la nuit tira un voile sur l'horizon, et toute cette apparition s'évanouit à nos yeux. Les instructions du capitaine lui prescrivant de relâcher à Toulon pour y prendre ses dernières dépêches, le brick fut dirigé en toute hâte sur l'entrée de ce port, et le

lendemain, au point du jour, nous jetâmes l'ancre dans sa rade. Nous venions, sans le savoir, d'entrer dans l'enfer.

A peine étions-nous au mouillage que deux embarcations accostèrent le brick ; l'une nous apportait un ordre de l'amiral Trogoff de venir nous ranger parmi les bâtiments de guerre qu'il commandait, et qui étaient en pleine révolte contre la Convention ; l'autre nous enjoignait, au nom du contre-amiral Saint-Julien, de rester fidèles à la République et de nous réunir aux vaisseaux de l'escadre dont les équipages lui étaient dévoués. Les deux partis faillirent en venir aux mains d'abord entre eux, et ensuite avec nous, parce que nous n'étions pas assez prompts à adopter leurs propositions, et que nous éprouvions plus d'étonnement que de ferveur en écoutant leurs récits véhéments, rendus triplement inintelligibles par l'accent toulonnais, la volubilité méridionale et l'exaltation des passions les plus effrénées. Dans les tragédies de l'antiquité, le chœur des Furies ne pouvait pas avoir une autre musique, et les séances les plus désordonnées du club des Cordeliers, où Marat faisait entendre sa voix stridente, demeurèrent dans mon souvenir comme une harmonie douce et tendre, comparativement à ce prologue du terrible drame dont j'allais être témoin.

Nous étions enfermés dans un abîme sans issues. Sortir de la rade, c'était se jeter au milieu de l'escadre ennemie, car ses vaisseaux de haut-bord la bloquaient étroitement et ne nous laissaient aucune chance d'échapper. Nous rallier au parti républicain à l'heure de sa ruine, c'était ajouter un bâtiment de plus à ceux que la France allait perdre. Obéir aux ordres de l'amiral Trogoff, c'était pactiser avec la trahison et l'infamie.

Pour nous tirer de ce dédale dont tous les chemins conduisaient à notre perte, le capitaine résolut de recourir à

un stratagème dont il garda le secret. Une voie d'eau se déclara à bord et devint considérable. Les pompes étant employées sans pouvoir affranchir la cale, il fut nécessaire de visiter la carène du bâtiment en lui faisant donner la bande. A cet effet, un ponton du port fut conduit dans un endroit écarté où la mer était peu profonde, et le brick, toué jusqu'en ce lieu, fut allégé de son artillerie et de son lest, puis abattu sur le côté, pour laisser inspecter tour à tour l'un et l'autre de ses flancs. Le désordre qui régnait partout, empêcha l'administration de nous envoyer des ouvriers de la marine, et nous fûmes réduits à nos seules ressources pour exécuter ces opérations, ce qui devait les prolonger indéfiniment, comme le capitaine le voulait et l'avait prémédité.

Notre éloignement du centre des agitations rétablit à bord la tranquillité; mais il survint une nuit plusieurs officiers du parti républicain, qui nous révélèrent le projet des royalistes de livrer l'escadre aux Anglais. L'effet que produisit cette nouvelle sur l'équipage, convainquit le capitaine qu'au premier moment nous enlèverions le bâtiment, afin d'aller rejoindre le contre-amiral Saint-Julien. Pour prévenir une telle entreprise, il se fit requérir par les autorités de la ville de mettre à leur disposition un détachement de nos marins et de nos artilleurs qui seraient employés à la garde et aux travaux des fortifications. Les avantages attachés à cette destination en masquèrent le véritable objet, et le brick à demi désarmé fut laissé à la garde des invalides du bord.

Au milieu de cette dislocation, le capitaine voulut bien songer à moi. Il me remit une nomination de garde d'artillerie, chargé d'une poudrière et d'une salle d'armes destinée au service des remparts. En me quittant, il me fit la

recommandation d'agir avec une extrême réserve. C'était un sage conseil que j'eusse bien fait de suivre plus exactement.

Entièrement isolé dans ce nouveau poste, je me trouvai dans une tranquillité qui contrastait étrangement avec le tumulte qu'élevaient chaque jour autour de moi les plus terribles événements. Ne connaissant personne, je ne savais rien de ce qui se passait, quelque intérêt pressant que je pusse avoir à l'apprendre. Un jeu du hasard mit bientôt à ma disposition des moyens d'information très-étendus. La proximité m'avait fait adopter pour pension une grande hôtellerie qui, de temps immémorial, réunissait les capitaines au long cours. La prospérité du commerce du Levant, pendant le dernier règne, avait donné à ces personnages une opulence qui ne me permettait pas de frayer avec eux. Il fallut donc que, malgré ma timidité, et nonobstant mon antipathie pour les affaires d'argent, je m'en expliquasse avec la jeune hôtesse. Je reçus d'elle l'assurance qu'elle ménagerait mes intérêts de manière à limiter ma dépense comme elle devait l'être, et je dois dire de suite que jamais ministre des finances n'a administré le trésor de l'État avec une sollicitude et une efficacité dignes d'autant d'éloges. Ce ministre était une jeune veuve de dix-neuf ans, dont chacun peut voir au Musée du Louvre le portrait ressemblant dans la Vénus d'Arles. Un souvenir de reconnaissance et d'admiration trouvera son excuse dans le récit des faits où tant de courage et de désintéressement furent montrés par cette fille du peuple.

Son oncle, ancien marin, ayant rapporté des mers de l'Inde une fortune, avait formé sur une grande échelle un établissement qu'il avait régi longtemps avec habileté et bonheur. Au déclin de sa vie, il s'était rappelé qu'il avait

de pauvres parents, et il avait mandé près de lui sa nièce Pétrona, qu'il avait chargée du soin de le remplacer. Au moment de mourir, il l'avait épousée pour couper court aux réclamations de tout autre héritier, et sa veuve était à la fois l'un des plus riches partis de la ville et la plus belle jeune fille qu'on pût voir. C'était le type grec le plus pur, tel que le conservent les Arlésiennes depuis trois mille ans. L'avidité avec laquelle j'écoutais les détails qu'elle me donna sur la situation de la ville, la pénétra de leur importance, et lui fit rechercher les moyens de savoir, chaque jour, de quels événements nouveaux nous étions menacés. Elle y parvint en mettant en campagne vingt vieux capitaines du commerce qui, payés par l'un de ses gracieux sourires, étaient trop heureux de lui témoigner leur zèle et leur dévouement.

Plus d'une fois déjà, j'avais vu, dans le cours impétueux de la Révolution, le peuple se livrer à la colère; mais c'était celle du lion qui reçoit de sa puissance une sorte de grandeur et de majesté. Ici les hommes avaient la rage furieuse de l'hyène et l'instinct carnassier du chacal, qui hurle pour des cadavres.

Une conspiration contre l'autorité de la République avait été tramée dans la ville par un ancien directeur des douanes, qui était parvenu à se faire nommer commandant de la garde nationale. Les deux représentants de la Convention, Bailhe et Beauvais, le firent arrêter ainsi que ses complices; circonvenus par le parti royaliste, ils ordonnèrent la mise en liberté sous caution de tous les accusés; ils espéraient, par cette mesure de conciliation, réussir à faire accepter sans trouble la nouvelle constitution. Mais aussitôt qu'elle eut été proclamée, un nommé Roux donna le signal de l'insurrection en sonnant le tocsin aux Minimes. Les

sections s'organisèrent dans la nuit et prirent les armes pour faire une contre-révolution. L'ancienne municipalité fut arrêtée et une autre fut établie; toutes les autorités furent changées, et un tribunal criminel fut chargé d'organiser le meurtre judiciairement. Il se mit à l'œuvre, et fit tomber la tête des citoyens dont on craignait le plus le courage énergique. Sylvestre, Parin, Barthélemi et beaucoup d'autres périrent sur l'échafaud. La terreur régna sur Toulon. L'amiral Trogoff, qui avait déjà employé tous les moyens que lui donnait le commandement de la flotte pour en corrompre les équipages, descendit à terre pour concerter avec la municipalité le projet d'appeler l'escadre ennemie et de lui livrer le port. Le contre-amiral Saint-Julien rallia les bâtiments restés fidèles, et leur fit former une ligne d'embossage à l'entrée de la baie, pour en disputer l'accès aux vaisseaux anglais. Mais les insurgés, qui étaient maîtres des batteries et des forts nombreux dont la rade est bordée, se préparèrent aussitôt à canonner nos vaisseaux à boulets rouges. La frégate *la Perle*, commandée par un lieutenant nommé Vankempen, fut la première qui fit défection; elle abandonna notre flotte et vint mouiller près de la ville; Trogoff se rendit à son bord, hissa son pavillon au grand mât, et envoya des émissaires aux équipages des vaisseaux républicains pour leur prêcher la trahison. Il réussit dans cette indigne entreprise; quelques bâtiments levèrent l'ancre pour passer de son côté, et il ne restait plus au contre-amiral Saint-Julien que six vaisseaux, lorsque, par une résolution désespérée, il appareilla la nuit, sortit de la rade, passa au milieu des ennemis, et parvint, au milieu de mille périls, à sauver ces bâtiments avec leurs nombreux équipages. Brest les reçut et les accueillit comme leur fidélité le méritait.

Cependant le plan des chefs de cette trahison se développait peu à peu. Le comité général de l'insurrection ayant choisi les nommés Barallier et d'Imbert pour ses députés, les envoya à bord de la flotte anglaise, qui croisait entre Marseille et Toulon. Les stipulations particulières du traité qu'ils proposèrent sont restées ignorées; on sait seulement qu'ils offrirent à l'amiral Hood de lui ouvrir l'entrée de la rade, et de lui donner pour garantie la Grosse Tour et le fort Lamalgue. Le complot tramé depuis plusieurs mois et conduit avec tant d'astuce, de perfidie et de violence, réussit dans son criminel objet. Le 23 août, le roi Louis XVII fut proclamé; et quatre jours après, la flotte anglaise, suivie de l'escadre espagnole, entra dans la rade sans brûler une amorce. La trahison venait de livrer à l'ennemi une ville considérable, qui est la clef du midi de la France, — une place de guerre fortifiée par Vauban; — l'un des premiers ports de l'Europe par sa situation et ses établissements; — et avec toute cette richesse, la flotte française de la Méditerranée.

Un décret de la Convention mit Toulon hors la loi.

Cette ville rebelle et maudite, poursuivie par une vengeance implacable, était la caverne où j'étais prisonnier, la fosse aux lions, où j'étais tombé et où je courais risque d'être déchiré comme mes malheureux camarades. On pourra juger par l'occurrence suivante de l'imminence de ce péril, qui dura plusieurs mois.

Toute communication avec le dehors étant coupée, non-seulement on ne pouvait sortir de la ville, mais encore on ne recevait aucune des nouvelles qui nous auraient permis d'espérer notre délivrance. J'étais malade d'inquiétude et de chagrin. Un jour, je rencontrai sur le rempart un sergent d'infanterie de marine, nommé Lambert. C'était un homme

+ et napolitaine

intelligent, intrépide, et dont le dévouement à la République s'était manifesté énergiquement en toute occasion. Il me dit qu'il ne lui était plus possible de vivre au milieu de nos mortels ennemis, et qu'il fallait que, par ruse ou de vive force, nous sortissions de la ville ; il comptait sur deux cents hommes résolus. Je m'engageai dans son entreprise, et dans la nuit du lendemain, je me rendis au lieu du rassemblement. Il nous manqua, comme il advient toujours dans l'exécution d'aussi dangereux projets, la moitié de ceux qui avaient promis de nous seconder. Nous nous dirigeâmes, dans le silence le plus profond, vers une poterne basse dont Lambert s'était procuré les clefs. La porte s'ouvrit sans obstacle, et nous crûmes un instant que notre fuite était assurée ; mais l'issue du souterrain qui donnait sur le fossé de la place, était fermée par une porte qu'il fut impossible d'ouvrir. Pendant qu'on prodiguait d'inutiles efforts pour l'enfoncer, un bruit étrange, celui du grincement que ferait une grille tournant difficilement sur ses gonds, se fit entendre à l'entrée de la poterne ; et une herse de fer tombant de la voûte coupa la retraite aux hommes engagés dans le souterrain. Par bonheur, plusieurs d'entre eux eurent le temps d'en sortir avant que cette trappe fût descendue jusqu'à terre ; mais il y en eut trois qui restèrent captifs, et Lambert fut de ce nombre. Au moment où cet événement nous montrait que nous étions découverts, et que nous venions de tomber dans un guet-apens préparé avec la plus habile perfidie, nous fûmes assaillis par une fusillade du rempart. Quelques-uns de nous ripostèrent et proposèrent même de courir à la baïonnette sur l'ennemi, malgré sa supériorité évidente. Cet exemple ne releva point le courage abattu de notre troupe, qui se dispersa en peu d'instants. Je connaissais si mal les rues de la ville, qu'il

allait devenir difficile pour moi de retrouver mon chemin, lorsqu'une voix enfantine me l'indiqua, en me disant : par ici. C'était une petite fille de dix ans, tout au plus, qui servait Pétrona, et qui, par son ordre, s'était attachée à mes pas sans s'effrayer même des coups de fusil. Elle me prévint qu'il fallait rentrer en toute hâte, pour devancer la ronde major et lui cacher mon absence. En effet, un officier qui avait évidemment des instructions, vint visiter mon poste, examiner mes armes et m'interroger. Rien ne me décela, et son rapport établit mon alibi. Autrement j'allais être arrêté, condamné et pendu. C'était la première fois que je courais ce risque, et je me rappelle que j'en fus fort affecté. Le lendemain pourtant, sans une main amie, j'allais de nouveau courir à ma perte. Je reçus de la prison un message qui m'apprenait que Lambert comptait sur moi pour le défendre devant le conseil de guerre où il croyait devoir être traduit. J'acceptai cette tâche difficile et dangereuse, et j'écrivis en conséquence au rapporteur du conseil ; mais j'ai tout lieu de croire que Pétrona qui se chargea de faire parvenir la lettre, la détourna. Au reste c'était un dévouement non moins inutile que périlleux. Les trois militaires saisis dans la poterne furent soustraits à leurs juges naturels et envoyés devant une cour prévôtale, qui procédait comme dans l'ancien régime sans audition des témoins et sans entendre la défense. La restauration de la monarchie n'aurait pas été complète si ces formes odieuses et iniques n'avaient pas été rétablies, et avec elles la peine cruelle et infâme du gibet, appliquée à des délits militaires et politiques.

Nos trois malheureux camarades amenés devant des juges qui n'avaient aucun caractère légal, refusèrent de répondre et furent envoyés au supplice. Ce furent les sectionnaires qui

les escortèrent à la potence; ils avaient déployé toutes leurs forces pour assurer l'exécution; et néanmoins il s'en fallut de bien peu que les condamnés n'échappassent par l'effet de l'indigation publique. Arrivés, dans leur chemin vers l'échafaud, à la rue des Chaudronniers, la garde dont ils étaient entourés fut assaillie par une fusillade des fenêtres qui la mit en fuite. Mais comme elle avait pour consigne de tuer les prisonniers si l'on tentait de les délivrer, elle dirigea ses coups vers eux. L'un fut tué sur la place et les deux autres blessés dangereusement. Néanmoins Lambert, réfugié dans une maison voisine, avait déjà changé de vêtements et se livrait à l'espoir d'échapper à ses ennemis, lorsque ceux-ci, conduits par la trace de son sang, découvrirent son asile, le garrottèrent avec son infortuné compagnon, et après les avoir accablés de coups et d'outrages, les conduisirent derechef au gibet où la mort la plus cruelle les attendait.

Je ne poursuivrai pas le triste récit de ces assassinats juridiques; je dirai seulement que les prisons qui étaient remplies de détenus au commencement de l'insurrection étaient vides quand la ville fut livrée à l'étranger; et personne pourtant n'avait été relâché.

Le violent chagrin que j'éprouvais me donna une fièvre nerveuse qui faillit m'emporter. Pétrona me prodigua les soins les plus touchants, et contribua autant par sa bonté affectueuse et dévouée que par ses médicaments à me rendre la santé. J'ai gardé longtemps la croyance qu'il n'y avait pas de maladie mortelle qui ne pût être vaincue par la fleur d'oranger du Var, jointe à la tendre sollicitude d'une gracieuse et bienfaisante Arlésienne.

Pendant ce temps, le général Carteaux, qui commandait l'armée de la République, s'était emparé de Marseille et

s'avançait vers Toulon. Ses opérations, contrariées sans doute par les mille obstacles qu'opposait la pénurie de ses troupes, languirent d'abord d'une manière désespérante. Les ordres de la Convention et la présence des représentants Robespierre le jeune et Fréron, hâtèrent la marche de l'armée, qui vint prendre autour de la ville et de la rade des positions avantageuses habilement fortifiées. Dès lors il y eut chaque jour des actions plus ou moins vives, dont l'objet était de resserrer l'investissement et d'aguerrir les nouvelles levées, ainsi que les gardes nationales qui formaient la plus grande partie des assaillants. Tous les villages des environs, qui étaient défendus par des ouvrages en terre qu'avaient construits les ingénieurs anglais, furent enlevés successivement. Ollioule, qui était occupé par des sectionnaires, des Espagnols et des Irlandais, fut pris de vive force, et les vaisseaux de la rade purent voir les colonnes françaises, guidées par les représentants, déboucher sur la grande route de Toulon et s'y établir.

Toutes les attaques ne furent pas aussi heureuses, et l'impétuosité de nos troupes les fit tomber dans une embuscade. Le 1er octobre, le défilé connu sous le nom de Pas-de-Laydet fut forcé par une colonne, qui, sans assurer ses derrières, marcha sur le fort Faron. Les ennemis la coupèrent et l'assaillirent avec une masse énorme d'infanterie. Nos jeunes soldats, acculés à des rochers à pic, se précipitèrent du haut de la falaise plutôt que de se rendre prisonniers.

Quand le général Dugommier prit le commandement de nos troupes, au milieu d'octobre, la guerre changea d'aspect. Il enleva le village de la Seyne, que les Anglais défendirent vivement, et il repoussa, avec une grande perte, le général O'Hara, qui vint, à la tête de sept mille hommes,

pour surprendre la batterie des Arènes. Ce général ayant été blessé, il demanda la vie à un sergent qui l'avait fait prisonnier, et il lui offrit sa bourse. Ce brave homme la refusa et le fit transporter au quartier général avec toutes sortes de soins généreux.

Ce n'était pas là l'exemple qu'on donnait dans Toulon. Les personnes dénoncées comme attachées à la République étaient arrêtées et jetées dans la calle du *Thémistocle*, vieux vaisseau où régnait une horrible infection. Une commission militaire, composée d'Anglais et d'Espagnols, jugeait les malheureux échappés au typhus et les envoyait à la potence. Une mort publique ne fut pas accordée au représentant Pierre Bailhe; il fut étranglé dans son cachot. Le gibet où l'on envoyait les patriotes avait été fait avec le bois de l'arbre de la liberté.

La terreur était si grande dans la ville que personne n'osait dire ce qu'il savait du progrès de nos armes. D'ailleurs l'ennemi prenait pour les cacher mille soins ingénieux; il répandait sans cesse les récits de prétendus avantages qu'il avait remportés, et ses détachements revenaient toujours ornés de lauriers, quoiqu'ils n'eussent pas lieu de se vanter de leurs expéditions. Mais, vers le milieu de décembre, il fallut bien abandonner cette politique mensongère; les combats étaient livrés en vue des remparts, et chacun d'eux était un succès pour nos troupes.

Nos colonnes d'attaque, commandées par les généraux Victor et Laborde, se portèrent, pendant une nuit tempêtueuse, contre le fort de l'Éguillette et forcèrent l'ennemi à l'évacuer. Elles enlevèrent du même coup la redoute anglaise, qui avait une double enceinte et que fortifiaient des chevaux de frise et des abatis avec treize pièces de gros calibre.

Le lendemain, le général Lapoype et le représentant Barras se portèrent en force sur les hauteurs qui dominent la ville et dont l'approche est défendue par des forts nombreux. Ils firent hisser à la crête de la montagne plusieurs canons qui foudroyèrent les redoutes situées au-dessous et que leur feu prenait de revers. Le général Dundas, qui commandait les troupes anglaises, ordonna la retraite, et les vaisseaux ennemis abandonnèrent leur mouillage, dans la crainte d'être atteints par l'artillerie de la côte Ouest de la rade, où les Français venaient de s'établir.

Le 17 décembre, les forts dominés par les batteries élevées dans la nuit par le commandant Bonaparte, ne pouvant plus opposer de résistance, furent évacués avec précipitation. Il rentra dans la ville environ onze mille soldats anglais, et l'on comptait qu'il y en avait cinq mille aux hôpitaux.

Ce fut en vain que l'on voulut dissimuler cette retraite et prétexter des changements de positions. Les sectionnaires n'y furent point trompés. La trahison avait rivé leur vie à ces étrangers, et ils devaient les suivre ou attendre le châtiment exemplaire qu'ils avaient mérité. Dès qu'il fut connu que la ville allait être abandonnée à la terrible vengeance de la Convention, l'effroi, la confusion, un tumulte épouvantable se répandirent partout. Une foule éperdue remplit les rues qui conduisent au port, emportant avec elle tout ce qu'elle espérait conserver, et demandant aux embarcations anglaises un asile qu'elles accordaient à peine à un sur cent. Le rivage était inapprochable ; il était encombré de bagages et couvert de femmes et d'enfants qui jetaient des cris affreux. Des blessés, des malades, pour qui l'on demandait un passage à travers cette cohue, étaient repoussés impitoyablement ; et bientôt ils étaient abandon-

nés sur la plage sans pouvoir ni vivre ni mourir. J'avais déjà vu, après une défaite, le désastre d'une déroute; mais ce n'était rien qui ressemblât le moindrement à l'aspect de cette population en proie à la terreur, se précipitant dans la mer pour échapper à un ennemi invisible qui lui semblait près de la saisir. Dès le matin de cette longue et cruelle journée, les navires marchands s'étaient éloignés, et les vaisseaux ennemis avaient été chercher un mouillage au delà de la Grosse Tour; en sorte que le trajet des embarcations qui prenaient des fuyards, était d'une longueur désespérante. Plusieurs canots qui étaient surchargés, avaient sombré dans la traversée, et tous les passagers avaient péri. Les bateaux pêcheurs qui se faisaient fréter à des prix inouïs, pour sauver de riches familles, avaient, disait-on, jeté à la mer celles qu'ils avaient prises, afin de venir plus tôt en chercher d'autres, et tirer de leur commerce de plus grands profits. Un détachement de troupes napolitaines qu'on avait oublié à terre, voyant partir les dernières chaloupes, ouvrit sur elles un feu de mousqueterie afin de les obliger à revenir au rivage pour le prendre à leur bord.

Au milieu de cet oubli de tous les droits de l'humanité, et lorsque ceux qui avaient provoqué la trahison et qui allaient en recueillir les fruits, repoussaient leurs complices, un amiral espagnol donna un exemple qui doit conserver son nom à la postérité. Dom Langara envoya les chaloupes de son escadre recueillir les fugitifs qui, abandonnés sur le rivage, avaient perdu tout espoir de salut.

A tout instant, on annonçait l'approche de l'armée française. Rien ne saurait exprimer avec quelle impatience, quelle angoisse, nous l'attendions. D'affreuses calamités eussent été prévenues si elle fût entrée un jour plus tôt; mais les démonstrations du fort Sainte-Catherine lui firent

croire que l'ennemi était encore en mesure de résister avantageusement. Plusieurs de nos artilleurs voulurent aller la prévenir de la nécessité d'avancer; aucun n'y put réussir. Tout ce qui nous fut possible fut d'empêcher qu'on ne se servît contre elle des pièces des remparts. A la brune, sous prétexte de visiter les amorces, nous enclouâmes, avec des clous d'acier sans tête, les canons des fronts d'attaque dont les sectionnaires auraient pu ouvrir un feu meurtrier sur nos colonnes. Après cette opération pleine de difficultés et de périls, nous fîmes de vigoureux efforts pour communiquer avec le dehors de la place; leur inutilité nous fit résoudre de descendre vers le port, en suivant la foule des habitants qui s'y rendaient précipitamment. Tout ce monde marchait silencieux et consterné; mais rien ne nous laissait présager le terrible spectacle, qui, à quelques instants de là, devait s'offrir à nos yeux. Seulement, par intervalle on entendait au loin des clameurs, puis le bruit du canon du fort Lamalgue, dont les républicains s'étaient emparés, et dont les batteries foudroyaient les embarcations de l'ennemi, qui, quelques heures avant, en était maître.

Les troupes anglaises avaient été déjà retirées du port et embarquées; mais nous ne tardâmes pas à rencontrer un détachement de soldats napolitains ou espagnols qui, précédés d'hommes armés de torches, se dirigeaient vers le bassin où gisait la frégate *la Perle*. Nous nous ralliâmes pour les attaquer, et sans considérer notre petit nombre, nous nous jetâmes à bord au moment où l'incendie commençait. L'action ne dura qu'un instant. En un clin d'œil, il ne restait plus d'ennemis vivants sur la frégate, et avec l'aide d'une troupe de galériens venus à notre aide, nous avions éteint le feu et réussi à préserver de sa perte l'un des meilleurs bâtiments de la flotte.

Dès le commencement de la soirée, les forçats du bagne, qui, par leur position, purent découvrir les premiers le signal de l'évacuation, brisèrent leurs chaînes, s'armèrent des pertuisanes de leurs argousins, et bientôt se procurèrent des fusils et des munitions, en profitant de la connaissance parfaite qu'ils avaient des localités. Ces hommes, que la justice plus ou moins équitable de ces temps éloignés avait rejetés du sein de la patrie, montrèrent un attachement inébranlable à la France, lorsque la défection éclatait dans tous les rangs de la société. Aussi fut-il dit dans la Convention que les galériens de Toulon étaient les plus honnêtes gens de cette ville. Je dois ajouter qu'ils joignirent à cet exemple fort rare alors de probité politique, celui de la discipline et du courage militaire ; et personne n'en peut porter un témoignage plus certain, puisque, pendant une partie de cette nuit funèbre, ce fut moi qui, dans plusieurs actions meurtrières, dirigeai ces intrépides bandits.

Trois autres frégates auxquelles le feu avait été déjà mis furent sauvées par nos efforts comme l'avait été *la Perle;* et par une fusillade bien dirigée, nous forçâmes à la retraite les troupes espagnoles que l'amiral Gravina avait chargées d'incendier les vaisseaux qui étaient dans le bassin, au nombre de six. Mais nous nous trouvâmes bientôt en présence d'ennemis plus formidables et dont les desseins, combinés par le génie du mal, ne pouvaient trouver qu'un bien faible obstacle dans six cents forçats qui faisaient cause commune avec cent cinquante artilleurs de la marine, pour sauver de sa destruction le second port de la France.

Un homme entreprenant, doué d'une intelligence supérieure et d'une bravoure chevaleresque, celui qui fit pâlir à Jaffa l'étoile resplendissante de Napoléon, Sidney Smith avait été chargé, quoique dans la première jeunesse et d'un

grade fort inférieur, de l'opération si importante pour l'Angleterre d'emmener ou de détruire les vaisseaux de la flotte française livrée à l'ennemi par la trahison. Déjà la première partie de cette mission était exécutée : *le Commerce de Marseille*, vaisseau amiral de cent vingt canons, et *le Pompée* de quatre-vingts avaient pris place dans l'escadre anglaise; mais il restait encore en rade et dans le port vingt vaisseaux de ligne qui ne pouvaient faire voile pour Portsmouth, et que l'amiral Parker avait résolu d'incendier. C'était un projet d'une barbarie sauvage devant lequel on reculerait aujourd'hui. Alors on prenait la Révolution française pour une rébellion, et l'on sait comment l'Angleterre avait été familiarisée par les Tudors et les Stuarts avec les moyens les plus atroces d'en réprimer jusqu'à la seule pensée.

Dans la soirée, Sidney Smith, suivi d'une forte colonne de matelots d'élite, s'était présenté à la porte du port; mais l'entrée lui en avait été refusée, et la manière dont elle était gardée l'avait détourné de l'attaquer d'emblée. Il s'était retiré de suite et avait appelé pour le seconder les chaloupes canonnières, qui accompagnent toujours avec tant d'avantages les escadres de l'Angleterre. Il avait embarqué à leur bord les forces de son expédition, et longeant ensuite les quais à la faveur de l'obscurité, il avait pu agir librement au delà des points que nous occupions. Dans la sécurité imprudente que nous avait donnée sa retraite simulée, nous avions placé nos gardes avancées et pris nos positions pour la nuit dans les principaux bâtiments du port; nous croyions le drame fini lorsqu'il allait commencer. Au moment où les chaloupes canonnières, formées en ligne devant nous, venaient de nous sommer de mettre bas les armes, l'ennemi, qui s'était emparé des édifices de la boulangerie, ouvrit par leurs

fenêtres un feu de mousqueterie très-vif, et l'appuya par plusieurs pièces d'artillerie placées sur les hauteurs au-dessus de cet établissement. Étonnés d'abord de cette attaque subite, nous y répondîmes assez mal, mais reprenant bientôt courage, nous embusquâmes des tirailleurs parmi les matériaux dont le terrain était couvert, et nous délogeâmes les matelots anglais en faisant avancer quatre pièces de campagne dont la mitraille fit une grande exécution. En se retirant, l'ennemi mit le feu aux édifices qu'il avait occupés. La lumière dont cet incendie inonda le champ de bataille nous devint fatale en permettant aux canonnières de tirer à coups sûrs. Notre perte fut si grande qu'il fallut renoncer à combattre avec tant d'inégalité dans cet endroit. Nous prîmes poste au nombre d'une vingtaine de canonniers dans un vaste magasin à murailles épaisses, et dont les fenêtres grillées favorisaient la défense. Les portes en furent barricadées, et pendant une demi-heure nous résistâmes vigoureusement à une troupe nombreuse de marins que commandait Sidney Smith lui-même. Dix fois nous crûmes avoir atteint ce commodore par nos balles, et en effet, je tiens de sa bouche que l'une d'elles coupa son épaulette. Mais nous avions affaire à un adversaire aussi opiniâtre qu'habile. Pendant qu'il occupait notre attention à cette attaque, il faisait répandre des tonneaux de goudron sur des approvisionnements de bois voisins de notre poste. Il y fit mettre le feu, qui gagna de proche en proche le toit de l'édifice, et l'embrasa avant que nous en sussions rien. Sidney Smith suspendit la fusillade et nous fit prévenir qu'il était temps de nous rendre, car le faîte de cette grande construction allait s'abîmer sur nous. Réduits à cette cruelle extrémité, il nous fallut sortir. Le commodore en voyant notre petit nombre s'en étonna, et nous dit en français quelques

mots obligeants; il promit de nous recommander, et quoiqu'il eût beaucoup à faire, il tint sa promesse. Ce sentiment de bienveillance ne l'empêcha pas de se méfier de nous, à ce point, qu'il eut soin de nous envoyer isolément sur chacune des chaloupes canonnières. J'étais au désespoir et je m'attendais à être jeté à fond de cale, comme on faisait ordinairement des prisonniers. Il en fut tout autrement. Le capitaine du bord me fit signe en arrivant sur le pont d'imiter tout le monde de l'équipage, officiers compris, qui halaient le bâtiment avec une anxiété silencieuse, afin de l'éloigner d'un gros navire noir que touaient plusieurs chaloupes anglaises. On pouvait voir chaque détail de cette scène comme en plein jour, car tout le rivage était en feu; les magasins de la mâture, des goudrons, des voiles, et je ne sais combien d'autres formaient autant de foyers d'un vaste incendie, qui faisait disparaître entièrement l'obscurité de la nuit.

Le navire qui avait passé près de nous, ayant été conduit dans l'arsenal, au milieu des vaisseaux de ligne qui y étaient amarrés, les chaloupes par lesquelles il avait été remorqué, l'abandonnèrent précipitamment et revinrent en faisant force de rames. Je me hasardai à demander en anglais à un matelot ce que c'était que ce navire. Il me répondit avec un air narquois que c'était *le Vulcain*. J'avais l'esprit mal préparé à saisir les allusions mythologiques, et ce nom ne me frappa pas autrement que l'aurait fait celui de Pégase ou de la Chimère. A l'instant s'élevèrent d'effroyables clameurs, et une lueur sinistre parut en serpentant sur ce navire maudit. C'était l'amorce du brûlot, dont le premier effet fut d'en faire sauter le capitaine. Aussitôt cent barils de goudron, chargés de boulets incendiaires, furent enflammés et lancés en pluie de feu

par des explosions successives qui les dirigèrent sur les vaisseaux rangés autour de ce foyer de destruction. En quelques minutes l'escadre fut embrasée et changée en une immense fournaise d'où s'élevaient d'innombrables colonnes de flammes et de fumée, qui bientôt, s'unissant entre elles, couvrirent l'horizon tout entier.

Cette catastrophe était si grande et si terrible que le capitaine de la chaloupe canonnière, tout Anglais qu'il était, se détourna avec horreur en prononçant le nom de Dieu ; ses officiers partagèrent ses sentiments. Ils brûlaient d'impatience de quitter l'endroit où ils avaient reçu l'ordre de rester pour rembarquer sans doute les marins qui étaient à terre avec Sidney Smith. En effet, leur position était fort mauvaise au milieu d'une innombrable quantité de navires et d'embarcations amarrés ensemble, serrés bord à bord et couverts d'une population turbulente de fugitifs et de mécontents qui vociféraient des imprécations contre l'Angleterre, l'accusant de leur ruine, et lui reprochant de les abandonner après avoir attiré sur leur tête les implacables vengeances de la République. Tout à coup cette foule agitée devint silencieuse, comme si quelque objet extraordinaire, ou quelque préparatif qu'elle ne s'expliquait pas, eût absorbé son attention. Le capitaine demanda au matelot en vigie ce que ce pouvait être ; mais, avant sa réponse, un cri d'épouvante poussé par des milliers de voix nous révéla un désastre inconnu près d'éclater sur nos têtes. Ce fut un affreux moment. Sous l'empire de la terreur, la multitude se précipita d'un navire à l'autre pour gagner le rivage ; elle envahit la chaloupe canonnière, malgré la résistance des officiers, et, dans son passage tumultueux, elle entraîna l'équipage par son impulsion et l'effroi qu'elle communiquait. Cette affreuse bagarre mit fin à ma capti-

vité, Dieu sait à quel prix ! J'étais à peine depuis quelques minutes sur le rivage, poussé par le flot irrésistible de tout un peuple de fuyards, quand une épouvantable explosion nous jeta la face contre terre, nous couvrit de débris enflammés, et fit tomber sur la foule des cordages, des mâts, des canons, lancés à travers l'atmosphère. C'était la frégate *l'Iris*, qui servait de poudrière dans le port et que, par un vertige furieux, un amiral espagnol venait de faire sauter délibéramment. Une autre frégate, qui avait la même destination, subit un pareil sort; mais, soit que l'explosion de toutes deux fût simultanée, soit que la détonation d'un millier de barils de poudre m'eût rendu sourd, je ne m'en aperçus point. Je ne sais pas davantage quelle fut l'étendue des désastres causés par l'invention barbare d'incendier, de dessein prémédité, des magasins à poudre environnés d'une multitude de bâtiments et d'embarcations chargés de monde. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment où je me relevai de la rude chute que j'avais faite, tout était en feu : vaisseaux de guerre, navires marchands et jusqu'aux bateaux du port, avec trois chaloupes anglaises. Celle que je venais de quitter était de ce nombre.

J'étais dans la plus triste condition, quand je fus rencontré par l'un des vieux marins qui m'avaient connu chez Pétrona. Ce brave homme me servit de guide à une fontaine dont l'eau limpide coulait comme à l'ordinaire. Des ablutions répétées arrêtèrent les effets de la commotion cérébrale que j'avais éprouvée, et me rendirent l'usage de mes sens. Je suivis chez lui mon excellent pilote, et quelques heures de son hospitalité me rétablirent presque entièrement. Il m'apprit que, la veille, deux officiers de mon brick étaient venus à terre pour rallier, s'il était possible, les hommes de l'équipage, leur intention étant de

profiter des événements pour enlever le bâtiment qu'ils venaient de remettre en état de prendre la mer.

Lorsqu'au point du jour je m'acheminai au rendez-vous qu'ils avaient donné, je rencontrai notre capitaine ; il avait l'air désespéré. Il m'apprit que l'avant-garde de l'armée républicaine venait d'entrer dans la ville en abattant à coups de hache la porte de France. Déjà plusieurs chefs de la marine étaient arrêtés, et le bruit courait qu'ils allaient être passés par les armes sans aucun délai. Le capitaine s'en préoccupait comme de la destinée qui l'attendait. Mais quand je l'entretins du projet de ses officiers, il me dit, en l'approuvant, que, s'étant éloigné d'eux, il lui répugnait de venir, dans sa mauvaise fortune, leur demander un service qui pouvait compromettre leur vie. Je lui offris de m'informer de leurs intentions et de les lui faire connaître. Une demi-heure après, j'avais eu le bonheur d'amener un rapprochement qui seul était nécessaire à des gens d'honneur pour une conciliation. Nous arrivâmes tous ensemble à bord du brick, où nous fûmes reçus comme des amis échappés au naufrage.

Nous étions déjà sous voile, lorsque je reçus par un exprès une lettre touchante de Pétrona, qui m'exprimait toutes ses anxiétés, et me conjurait de la rejoindre à Arles, où elle s'était retirée. Mais le sort en avait disposé autrement, et il était trop tard pour délibérer. Je suivis donc ma destinée errante ; toutefois ce ne fut pas sans regret ; et j'ai conservé toute ma vie un souvenir fidèle et affectionné de cette excellente jeune femme qui, par son dévouement, m'avait sauvé du gibet ou de périr de misère à fond de cale du vaisseau-prison *le Thémistocle*, où la plupart de mes malheureux camarades furent incarcérés.

En partant, il nous restait à exécuter deux opérations

périlleuses : sortir en passant devant les forts qu'occupaient les troupes françaises, et qui devaient nous traiter comme un bâtiment ennemi ; et, en dehors de la rade, échapper aux escadres anglaise, espagnole, sarde, napolitaine qui couvraient la mer. Nous nous présentâmes hardiment par le travers du fort Lamalgue, ayant un grand pavillon tricolore à tête de mât. Nous répondîmes je ne sais trop quoi quand nous fûmes hélés, et nous passâmes sans recevoir un seul coup de canon. Un autre danger plus grave encore survint aussitôt que nous fûmes au delà de la portée des forts. Nous nous trouvâmes au milieu des flottes ennemies. Heureusement nous étions favorisés par une nuit obscure du mois de décembre et par le désordre qui régnait dans la navigation de tant de bâtiments étrangers les uns aux autres. Nous réussîmes à les gagner de vitesse ; et c'est à peine si l'on distinguait encore les perroquets de leur avant-garde quand le jour commença à poindre. Nous étions alors sauvés. La semaine n'était pas achevée quand nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Brest, où nous fûmes accueillis avec l'intérêt qui s'attache à des marins qu'on croyait perdus.

Dans cette première campagne maritime, je vis, au lieu des riantes contrées du Levant que nous devions parcourir, la guerre civile et la guerre étrangère dans toute leur horreur, l'une avec son cortége de proscriptions, de sentences prévôtales, de supplices atroces ; l'autre achetant de la trahison d'odieux et ignobles succès, et diffamant l'honneur de ses guerriers en faisant d'eux des incendiaires.

Quarante ans après, aux funérailles de Casimir Périer, je rencontrai, dans le grand salon du ministère de l'Intérieur, le plus éminent de ces guerriers par sa brillante valeur et son noble caractère, Sir Sidney Smith. Nous nous rappe-

lâmes l'un à l'autre les circonstances des événements de Toulon, auxquels il avait pris une si grande part ; et, malgré mon respect pour l'illustration de sa longue vie, je ne pus m'empêcher de lui dire : Amiral, c'étaient là de bien tristes exploits. Assurément, répondit-il en me serrant la main, et Dieu veuille m'en absoudre !

CHAPITRE IV.

GRANDE BATAILLE NAVALE.

1er juin 1794 (13 prairial an III).

Il y a des années maudites, pleines d'événements désastreux. Telle fut 1794. Le sang humain couvrait la place publique; il arrosait les sillons de nos campagnes; et il se mêlait aux flots de l'Océan. Il fallut que la France, pour défendre les libertés qu'elle avait conquises, combattît à outrance sur ses frontières contre les étrangers, au milieu de ses villes contre les factions, et sur mer contre les formidables escadres de l'Angleterre, qui voulait tirer vengeance de la perte des États-Unis. Aux maux causés par les passions furieuses des hommes se joignirent ceux qu'enfantent les intempéries des saisons. Nos populations exposées aux misères d'un hiver dont le froid fut extrêmement rigoureux, durent encore souffrir de la famine. Le blé, devenu rare, se vendit à des prix excessifs, et le pain, falsifié par de dangereux mélanges, donna la maladie et la mort au lieu de soutenir la vie. Les comités de la Convention résolurent d'appeler, pour atténuer la disette, une grande importation des

céréales d'Amérique; et l'amiral Vanstabel eut ordre de rallier sous son pavillon et d'escorter jusque dans nos ports les navires des Etats-Unis, chargés, au nombre de deux cents, des blés qui devaient servir à la subsistance publique.

Le ministère anglais, qui mettait alors toute son habileté à exciter la guerre civile dans nos provinces, crut avec raison que la famine le servirait non moins bien dans ses projets de ruine; et il se hâta de prendre des mesures décisives pour empêcher la France de recevoir le secours qu'attendaient ses populations affamées. Un immense armement, le plus grand, je crois, qu'ait jamais fait l'Angleterre, fut entrepris et terminé, en l'espace de deux mois, pour atteindre le but inhumain que son gouvernement se proposait. Quarante-six vaisseaux de ligne, dont dix à trois ponts, furent lancés sur l'Océan pour intercepter le convoi de blés d'Amérique destinés à nourrir nos populations. Pour trouver un fait historique sorti d'une intention aussi noire, il faudrait, j'imagine, reculer jusqu'aux guerres des républiques italiennes, où l'on découvrirait peut-être dans quelque chef de Condottieri d'aussi infernales inventions.

Que pouvait opposer la France à la flotte formidable de l'ennemi? L'escadre de Brest était son seul espoir, et Dieu sait ce qu'on pouvait en attendre. Elle était plus faible de moitié, désarmée en partie, et composée de vaisseaux qui, ayant fait la plupart les campagnes d'Amérique ou de l'Inde, étaient vieux de quinze à vingt ans. Parmi ces vaisseaux, il y en avait dans le fond du port, à une lieue de la ville, qui y pourrissaient depuis la paix de 1783, et dont la carène, percée par les vers, était recouverte d'une couche de coquillages. Ils ne se soutenaient sur l'eau qu'au moyen de pompes d'épuisement, manœuvrées par les galériens. Tous

ces bâtiments furent réparés tant bien que mal, grattés, nettoyés et peints des plus vives couleurs. On mit à leur bord des canons de fonte rongés par la rouille, et contemporains de Duquesne et de Tourville; puis on les envoya en rade grossir nos forces navales. Les anciens marins les appelaient des noie-monde. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas dans notre escadre de superbes vaisseaux, comme *le Tigre, le Sans-Pareil*, œuvres magnifiques de mon vieil ami Sané, qui surpassa tout ce que firent jamais les constructeurs de l'Angleterre. Mais il suffit d'un mauvais bâtiment qui manœuvre mal pour laisser couper la ligne, et mettre à la merci de l'ennemi les plus beaux et les meilleurs vaisseaux du monde.

Le personnel correspondait à l'état infime de notre marine. Les équipages étaient formés de jeunes réquisitionnaires, entièrement étrangers au rude métier de matelot, ou bien de pêcheurs et de mariniers de nos côtes, qui n'étaient jamais montés à bord d'un bâtiment de guerre. Les garnisons appartenaient à l'armée de terre, et les demi-brigades d'artillerie de marine s'étaient épuisées à fournir des canonniers. Quant aux officiers, excepté quelques anciens capitaines de la Compagnie des Indes qui avaient servi autrefois comme auxiliaires, il y en avait bien peu dont l'expérience remontât au delà de deux ans, et dont les grades ne fussent dus à la nécessité de remplacer les officiers du corps royal, passés en masse en Angleterre lors de l'émigration. Les meilleurs capitaines de nos vaisseaux étaient, disait-on, les anciens timoniers. On imagine aisément que c'étaient des chefs de manières fort rudes et d'un esprit très-inculte; mais ils étaient extrêmement braves; ils conduisaient bien leurs bâtiments, et ils haïssaient cordialement les Anglais, qu'ils connaissaient depuis longtemps.

La ville de Brest, où se passe le prologue du drame que je dois raconter, ressemblait le matin à un atelier, et le soir à une tabagie; sa population était doublée et au delà par une multitude effervescente qui remplissait tous les lieux. Dès le coup de canon de Diane, le port fourmillait de travailleurs et d'embarcations. Ici, l'on mâtait un vaisseau; là on transportait des vivres; plus loin on embarquait des canons de gros calibre; ailleurs des barils de poudre. Des chaloupes prenaient sur le quai des détachements de troupes; des citernes allaient porter de l'eau en rade; des chalands se chargeaient d'un parc de boulets; des caisses de biscuit, des voiles, des câbles sortaient des magasins; des forçats viraient au cabestan pour hisser un mât de hune; des gabiers installaient une vergue, des canonniers s'exerçaient au tir du canon; des bâtiments de haut-bord étaient halés pour se rendre à la chaîne qui ferme l'entrée du port, et qui lui sert d'avant-garde. Ces opérations et une foule d'autres entretenaient un mouvement rapide, bruyant, continuel, dont tous les actes s'enchaînaient et avaient pour but de mettre la flotte en état de prendre la mer et d'aller combattre l'ennemi.

Le soir offrait un spectacle tout différent. Au premier son de la cloche du port qui annonçait la cessation des travaux, sauf ceux des grandes corvées de nuit, douze à quinze mille hommes s'élançaient hors des grilles en courant comme des écoliers échappés. Ils allaient jouir de leur liberté, mettre leur temps à profit et dissiper leur vie. Ils étaient pressés d'exister, car il leur restait seulement vingt-quatre heures à dépenser avant d'avoir sous leurs pieds les abîmes de l'Océan, sur leur tête la furie des tempêtes, et devant eux les canons chargés à mitraille de la triple batterie d'un vaisseau anglais. Cette destinée menaçante et si prochaine n'al-

térait en rien leur gaieté; au contraire, elle l'excitait, et je n'ai pas vu, depuis ce temps, de grandes masses populaires aussi joyeuses qu'alors. Je ne doute point que les hommes ne soient maintenant en France beaucoup moins gais qu'alors et beaucoup moins doués de cette insouciance sans laquelle on n'est guère disposé à rire. En un clin d'œil, la ville était changée en une immense guinguette, où chacun s'amusait à sa guise. Le faubourg de Recouvrance devenait un vaste cabaret; une certaine rue de la vieille ville, celle des Sept-Saints, qui s'élève en amphithéâtre par de larges degrés, montrait dans sa perspective des milliers de buveurs attablés dans toute sa longueur; les maisons ne pouvaient les contenir. Hors des portes, les plaisirs étaient plus variés et moins innocents; il y avait des bals dont les danseuses ressemblaient à ces courtisanes d'Athènes, au prix fixe de trois oboles. J'ai cru longtemps que c'étaient les plus horribles femmes de l'univers; je ne fus détrompé que lorsque j'eus vu celles de Portsmouth; affreuses créatures dont les séductions diaboliques ont retenu, dit-on, dans leurs embrassements, pendant soixante ans, les officiers et les matelots du *Royal-George*, superbe vaisseau coulé dans la rade de Sainte-Hélène par trente brasses d'eau, en châtiment de leurs infâmes amours. Il a fallu qu'une batterie électrique mît fin, il y a peu d'années, à cette longue et magique orgie en faisant sauter le vaisseau enseveli depuis si longtemps sous les flots.

Au milieu de ces ébats universels, un jour on entendit un coup de canon, puis un second et enfin un troisième. Les ivrognes restèrent le bras tendu vers la bouteille, les danseurs s'arrêtèrent dans leur entrechat, les Syrènes fondirent en larmes; c'était le vaisseau amiral *la Montagne* qui donnait le signal de partance. Aussitôt une longue pro-

cession de marins, de soldats, d'artilleurs, s'achemina vers le port pour s'embarquer dans les canots qui devaient les porter en rade à bord de leurs bâtiments. La plupart des matelots, ornés de rubans bariolés, suivaient en troupes des violons enroués, des bignous criards, et, armés de leurs verres et de leurs brocs de vin, ils continuaient, chemin faisant, leurs rigodons et leurs jetées-battues. Une heure après, la scène avait changé ; les gens ivres avaient été dégrisés par l'air de la mer et la voix impérieuse du devoir. Les équipages viraient au cabestan pour lever les ancres ; les gabiers déferlaient les voiles, les timoniers hissaient des pavillons bigarrés, dont les couleurs avaient chacune une signification et transmettaient un ordre. Toutes les longues-vues étaient dirigées sur *la Montagne*, qui se projetait au centre de la flotte comme une pyramide dont les assises seraient garnies d'une artillerie formidable. On distinguait sur sa dunette deux personnages qui conféraient ensemble. L'un était le représentant du peuple ~~Jambon~~ Saint-André, envoyé du comité de Salut public, et proconsul tout-puissant; l'autre était l'amiral Villaret-Joyeuse, ancien officier auxiliaire de la marine royale, qui s'était autrefois distingué dans l'Inde sous le bailli de Suffren. *La Montagne* s'ébranla, et toute la flotte, suivant son mouvement, appareilla par une brise favorable qui la poussa hors du goulet de Brest sans aucun accident. C'était bien quelque chose, car une telle multitude de bâtiments, sortant par cet étroit défilé, pouvaient s'aborder les uns et les autres et se causer de grandes avaries.

Dans ce hourvari, qu'était-il advenu de moi, et en quelle humble station avais-je trouvé place? Dès que l'éveil avait été donné à Brest pour mettre l'escadre à la mer, deux compagnies d'artillerie de la marine avaient été

envoyées à bord du *Caton*, vieux vaisseau du port dont l'armement était résolu. Quoiqu'on l'eût rajeuni par un nouveau nom, radoubé par de nombreuses réparations, badigeonné par d'épaisses couches de couleur, et orné de la fameuse devise : *Delenda Carthago*, c'était un mauvais bâtiment, menaçant ruine et empesté par une odeur de moisi qui en rendait le séjour malsain et désagréable. Aussi fut-il quitté avec plaisir, quand, ne pouvant espérer qu'il pût partir avec la flotte, on en retira l'équipage pour le distribuer sur les vaisseaux de la rade qui avaient besoin de compléter le leur. Il m'échut d'être envoyé à bord du *Jemmapes*, vaisseau de 74, dont le nom me sembla de bon augure. Sans les événements de la campagne, qui me mirent à une épreuve un peu trop rude, je n'aurais eu qu'à me louer du séjour que je fis à son bord.

La saison était admirablement belle, trop belle même, car la brise légère du printemps, qui soufflait en se jouant dans nos voiles, ne donnait qu'une faible impulsion à toutes ces lourdes masses, dont les flancs renfermaient une population égale à celle de trente villes et une artillerie plus nombreuse que celle de toutes nos places de guerre. Il s'ensuivait non-seulement que la marche était lente, mais encore que les manœuvres étaient difficiles et bien moins certaines que par un vent fait. On vit alors qu'il y avait entre tous ces vaisseaux, dont l'aspect différait si peu, des différences de qualités aussi grandes que celles qui existent entre les hommes. Plusieurs, couverts de voiles, restaient en arrière, tandis que d'autres, avec une faible voilure, étaient toujours les premiers. Lorsqu'on forma l'armée navale en colonnes, la diversité des qualités parut encore plus et laissa présager ce qu'on devait espérer de chacun un jour de combat.

Dans notre impatience de rejoindre le grand convoi d'Amérique, nous croyions à chaque instant le découvrir ; nous étions loin de ce moment, et bien d'autres événements devaient le précéder. Le soleil du 28 mai se leva radieux au milieu d'un ciel sans nuages. La mer était superbe, quoique nous fussions dans un parage où elle est presque toujours houleuse; sa surface était unie : on n'y voyait, au lieu des hautes lames qui d'ordinaire la hérissent, que de grandes ondulations offrant la forme de vastes conques, dont les bords n'avaient qu'une légère saillie et ne ressemblaient point aux vagues mugissantes de l'Océan. Au moment où la cloche appela l'équipage au déjeuner, vers huit heures du matin, on vit les frégates de l'arrière-garde faire des signaux, et, peu de temps après, nos vigies aperçurent des mâts de vaisseaux de haut-bord, qui sortaient par degrés de la mer et se projetaient au-dessus de son horizon. Nous reconnûmes bientôt que c'était la grande flotte anglaise de la Manche, commandée par l'amiral Howe et forte de trente-six vaisseaux de ligne, dont huit à trois ponts ; nous en avions seulement vingt-six, dont trois de 120 canons. C'était une disproportion de sept contre dix, ou une force navale moindre d'un tiers.

Cette supériorité menaçante n'intimida personne. Au contraire, lorsque l'ennemi développa son escadre sur une ligne immense qui encerclait l'horizon, il s'éleva de nos vaisseaux un cri de vive la République, qui alla porter à la flotte anglaise un défi énergique et un éclatant témoignage de notre dévouement à la cause sacrée que nous allions défendre. J'ai regretté longtemps que dans cet instant, alors que l'amiral Howe n'avait pas encore rallié tous ses vaisseaux, et quand un saint enthousiasme animait nos équipages, nous n'eussions pas attaqué l'ennemi. Quelle que fût l'issue de la

bataille, les vaisseaux anglais désemparés n'eussent pu s'opposer au passage du grand convoi, et nous avions les chances les plus favorables pour devenir victorieux. Cinq jours après, le vent de la fortune avait tourné. Persuadé que nous avions manqué l'heure du succès, j'osai dire à l'amiral Villaret lui-même, dix ans plus tard, que le 28 mai les augures étaient à mon avis bien plus propices, et qu'en attaquant ce jour-là l'ennemi nous l'aurions défait complétement : « Cela n'est pas douteux, me répondit-il en appliquant à cette occasion sa phrase favorite, mais j'étais lié par mes instructions. » Restait à savoir s'il devait les suivre, mais c'était un sujet trop délicat pour être débattu avec lui par un aide de camp.

Les manifestations de nos équipages convainquirent l'amiral anglais qu'il ne devait pas compter seulement sur sa supériorité numérique, et qu'il fallait, avec des gens déterminés comme ceux qu'il allait combattre, user de tous les avantages de sa vieille expérience. Au lieu donc de nous presser, il manœuvra tout le jour et se tint prêt à nous enlever le plutôt possible l'avantage du vent. On sait que celui qui l'obtient devient maître de tous ses mouvements, et qu'il a l'initiative de l'attaque, la refusant quand bon lui semble et prenant l'heure qui lui convient.

Dès le soir même, cette habileté nous fit éprouver un échec. *Le Républicain*, vaisseau à trois ponts, mauvais marcheur et mal conduit, s'était laissé tomber sous le vent, et quoique notre armée fît petites voiles, il s'en était séparé. L'amiral Howe s'en aperçut, il envoya une demi-douzaine de vaisseaux le canonner. Il semblait que cette force devait l'obliger à se rendre ; mais, quoique le capitaine eût été tué et que le bâtiment fût démâté, il continua de se défendre et se fit abandonner par les assaillants que rappelaient les

signaux de leur amiral. Au lieu de laisser aux frégates le soin de le secourir et de le remorquer au port le plus voisin, un vaisseau, *l'Audacieux*, quitta la ligne de bataille et vint le chercher pour le conduire à Rochefort; sollicitude étrange qui nous priva d'un second vaisseau, quand l'ennemi accroissait sa force par de nouveaux renforts.

Le branle-bas étant fait depuis le matin et les hamacs rangés dans les bastingages, nous nous couchâmes sur le tillac auprès de nos pièces. Ce jour-là et les suivants nous n'eûmes à manger que du fromage et du biscuit, parce que les préparatifs du combat avaient fait mettre la cuisine en inactivité. C'est beaucoup compter sur le courage des hommes que d'attendre d'eux qu'ils se battront à outrance après avoir jeûné huit jours durant.

Ce régime, qui devait nous calmer, n'empêcha pas qu'une vive excitation se manifestât à bord dans la soirée. On blâmait l'abandon qui avait été fait du *Républicain*, et l'on disait que si nous temporisions pour faciliter le passage du grand convoi, il serait impossible de poursuivre suffisamment ce système, parce que jamais deux armées aussi nombreuses et aussi exaltées ne s'étaient trouvées en présence, sans tomber l'une sur l'autre malgré toutes les volontés contraires, assertion qui ne tarda pas à trouver de nouvelles preuves.

Quand le matin, de bonne heure, je montai sur le pont, je fus vraiment émerveillé du spectacle magnifique qu'offraient les deux flottes naviguant, comme de concert, parallèlement presqu'à la même hauteur. On voyait là en colonnes, pavillons déployés, canons aux sabords, soixante vaisseaux de ligne accompagnés ou suivis d'autant de frégates et d'un essaim de bricks et d'avisos. Pourquoi, me demandais-je, n'est-ce pas au lieu d'une bataille qui va être livrée aux dé-

pens de l'humanité, par les deux premières nations de l'Europe, pourquoi n'est-ce pas une croisade entreprise par un mutuel accord pour délivrer d'autres peuples de l'esclavage, et pour leur porter les bienfaits de la civilisation et de la liberté? Mouillée devant la Néva ou dans la Corne d'or, près de Pétersbourg ou de Constantinople, cette flotte sans pareille aurait par sa seule présence restauré la Pologne et rendu l'indépendance à la Grèce, à l'Egypte et à l'Asie Mineure. Je fus ramené à la réalité des événements par le bruit du canon.

L'escadre anglaise, après avoir masqué par de faux mouvements le mouvement véritable qu'elle préméditait, lança la dernière division de sa colonne sur notre arrière-garde, et traversant notre ligne avec plusieurs de ses meilleurs vaisseaux, elle coupa deux des nôtres, *le Tyrannicide* et *l'Indomptable* qui, assaillis sur les deux bords, furent rudement traités et perdirent une partie de leurs mâts. *La Montagne* ordonna aussitôt que toute notre escadre fût à leur secours par une contre-marche rapide. Il faut croire que le signal de cette opération fut méconnu, car la tête de la colonne continua sa route comme s'il était résolu que ces deux vaisseaux seraient abandonnés, ainsi que *le Républicain* l'avait été la veille. Alors l'amiral Villaret, sortant de son indécision habituelle par une impulsion heureuse et honorable, alla se jeter lui-même le premier, toutes voiles dehors, au milieu du combat, en hissant à son grand mât un pavillon dont la signification était : qui m'aime me suit. La puissance de l'exemple fut irrésistible. Les plus éloignés firent une telle diligence qu'ils arrivèrent à temps pour former une ligne très-serrée à demi-portée de l'ennemi. La canonnade s'ouvrit très-vivement et continua des deux côtés, presque sans intervalle, pendant une

heure au moins. A notre approche, les vaisseaux anglais qui entouraient les deux nôtres s'en étaient écartés pour reprendre leur place de bataille, en sorte que la tentative qu'ils avaient dirigée contre eux, avorta complétement. Le combat, quoiqu'il fût assez long pour être meurtrier, n'eut cependant pas de très-grands effets, attendu que les Anglais faisant porter leurs voiles, nous fûmes forcés de les imiter, et que les changements de place continuels des bâtiments empêchaient les boulets d'atteindre leur objet. Nous n'en reçûmes qu'une vingtaine à bord du *Jemmapes*, sans compter ceux qui traversèrent nos voiles; et dans la soirée, quand nous remîmes nos batteries en ordre, tous ceux d'entre nous qui n'avaient encore vu que ce combat naval, parlaient fort dédaigneusement de la guerre maritime, et trouvaient bien autrement redoutables les chemins creux de la Bretagne et les broussailles de la Vendée. L'expérience que nous acquîmes vingt-quatre heures après nous fit changer d'avis.

Pendant les deux longues journées des 30 et 31 mai — 11 et 12 prairial — un phénomène imprévu vint imposer une trève aux deux armées. Une brume épaisse, une évaporation de l'Atlantique, formant un nuage blanchâtre, nous enveloppa totalement; c'est à grand'peine si nous pouvions distinguer le beaupré du vaisseau qui nous suivait, et le flanc de celui qui marchait à côté de nous. Nous passions des heures sans savoir ce qu'ils étaient devenus; puis nous les retrouvions inopinément quand nous éprouvions vivement la crainte de nous en être éloignés. Il avait été défendu d'employer les signaux qui servent d'ordinaire pour tenir ralliés les bâtiments d'une escadre, car ils auraient appelé l'ennemi et nous auraient trahis. Dans l'étrange isolement où nous tenait le voile dont nous étions entourés, nous nous occupâmes,

chacun chez soi, de réparer les avaries du dernier combat et de nous préparer à un nouveau. Mais n'avions-nous rien de plus à faire? Servions-nous efficacement la cause qui nous était confiée, en battant la mer aveuglément sans savoir où était l'ennemi que nous devions attaquer, ni le convoi que nous devions défendre? Est-il permis à la guerre de passer quarante-huit heures à portée d'une armée qu'on doit combattre, et de n'entreprendre aucune opération offensive ou défensive? Une bataille dans la brume, composée d'actions partielles, aurait-elle eu des chances plus défavorables que toute autre, surtout pour ceux qui avaient l'infériorité du nombre? Faut-il donc absolument dans un combat naval voir toute la ligne des vaisseaux ennemis, et ne peut-on les attaquer et les vaincre un à un dans l'obscurité, comme on fait dans les attaques des places fortes, en profitant de la tempête, du brouillard ou de la nuit?

La preuve que l'inaction était funeste, c'est qu'elle pesait lourdement sur tout le monde. On s'en tourmentait à bord au delà de toute expression; et lorsque enfin le 1er juin — 13 prairial — le jour, en paraissant pur de toute vapeur, nous découvrit la flotte anglaise, il y eut une acclamation de joie; il semblait que nous étions délivrés de la captivité où la brume nous avait retenus oisifs, sans pouvoir offrir notre vie en sacrifice à la Patrie.

Il fallait que ce sentiment fût bien profond, puisqu'il ne fut pas étouffé par l'effet de deux occurrences funestes qui apparurent ensemble devant nous pour nous montrer l'inutilité de notre dévouement. L'escadre ennemie avait reçu un renfort de plusieurs vaisseaux; et ce qui était bien pire encore, elle avait gagné, pendant les deux jours de brouillard, l'avantage incalculable d'être au vent à nous.

Les deux flottes coururent longtemps la même bordée pa-

rallèlement, sans doute pour mesurer leurs forces et fixer la place de leurs coups ; puis elles obliquèrent pour diminuer la distance qui les séparait, et bientôt elles se trouvèrent à portée du canon. On distinguait de part et d'autre les pièces des batteries basses des vaisseaux montrant par chaque sabord leur large bouche prête à vomir la mort. On découvrait dans les hunes des fusiliers appostés pour tirer aux officiers des gaillards et aux amiraux en observation sur la dunette. De grands filets étaient tendus au-dessus du pont pour préserver les hommes qui y manœuvraient, de la chute des poulies et des agrès coupés par les boulets ramés. On voyait arboré en tête du mât sur notre vaisseau amiral le pavillon carré aux trois couleurs que ne connaissait encore ni la victoire, ni même l'Océan, mais qui, dans cette journée, allait recevoir de notre sang une consécration mémorable. De l'autre côté, flottait le pavillon de Saint-Georges, fier de sa vieille renommée, et de couvrir un essaim d'officiers expérimentés, tandis que ceux que nous aurions pu leur opposer avaient déserté la France et conspiraient contre elle avec ses implacables ennemis.

Vers neuf heures du matin, au moment où nous achevions notre déjeuner frugal et rapide, la ligne anglaise se rompit, et, tandis que la tête continuait de nous tenir en échec, l'autre partie, changeant tout à coup de direction, se porta, voiles déployées, avec une impulsion puissante et rapide, entre le centre de notre colonne et son arrière-garde. Un superbe vaisseau à trois ponts, *la Reine Charlotte*, suivi du *Bellérophon*, du *Léviathan* et de beaucoup d'autres, opérèrent ce mouvement hardi, avec autant de précision que d'intrépidité. Leur file serrée, beaupré sur poupe, pénétra dans la nôtre, et la coupa à angle droit, derrière le vaisseau amiral *la Montagne*. Ce fut un moment

solennel. Le feu n'ayant pas encore commencé, la scène était libre de fumée et pouvait être embrassée par les regards. Chacun prévit les conséquences de cet acte décisif; et les malédictions les plus énergiques chargèrent le nom du capitaine qui avait laissé rompre la ligne devant son vaisseau.

La Reine Charlotte, et successivement tous les bâtiments qui la suivirent dans le passage qu'elle leur avait ouvert, lâchèrent leurs bordées, en le traversant, sur les deux vaisseaux qu'ils séparaient. Ces bordées, les prenant d'enfilade d'un bout à l'autre, et sans rien rencontrer qui limitât l'action des boulets, furent extrêmement meurtrières et bouleversèrent l'artillerie des batteries. Dès que le passage fut effectué, les vaisseaux anglais se dirigèrent à contre-bord le long de notre ligne, et la canonnèrent d'un côté pendant qu'elle était attaquée de l'autre par une seconde colonne tenue en réserve pour cet objet, mettant ainsi notre arrière-garde entre deux feux, et opposant deux vaisseaux à un seul, c'est-à-dire cent quarante-huit canons ou même cent quatre-vingt-quatorze à soixante-quatorze. Cette manœuvre navale équivaut à celle de l'ordre oblique employée dans la guerre de Sept ans ; elle a pour but d'écraser une force inférieure en dirigeant sur elle par surprise une force beaucoup plus considérable. Toute vulgaire qu'elle est, et quoiqu'il faille bien peu d'efforts pour la faire échouer, elle a réussi constamment à l'Angleterre, et ses succès ont érigé en hommes de génie des amiraux, très-braves sans doute, mais sans un grand talent comme navigateurs et tacticiens.

L'extrême péril où cette manœuvre jetait notre arrière-garde ne fut pas plutôt aperçu par l'amiral Villaret, qu'il fit virer de bord *la Montagne*, et ordonna à la tête de l'escadre de suivre et imiter ses mouvements. Il n'attendit pas l'exécution de son signal et se jeta au milieu du combat.

Nous y entrâmes presque en même temps; et dès lors, quoique je fusse aux pièces du gaillard et même à celles de la dunette, je ne pus rien voir au loin, une épaisse fumée couvrant tout le champ de bataille et ne laissant distinguer que les vaisseaux ennemis qui s'approchaient de nous à brûle-pourpoint pour nous attaquer.

Le nuage qui nous enveloppait ainsi était produit par la combustion de cent mille barils de poudre à canon; il ne ressemblait pas à la brume océanique des jours précédents ; au lieu d'en avoir la couleur grise uniforme, il variait, selon une foule d'accidents, d'intensité, de forme et de teintes. Tantôt il était d'un noir opaque, fuligineux, brillanté d'étincelles et envahi subitement par des flammes rougeâtres, et tantôt il était diaphane, donnant à la lumière du jour l'aspect d'un clair de lune, et effaçant les objets par une sorte de mirage fantastique. Il était souvent parsemé de cercles brunâtres s'élevant dans l'air horizontalement et qui rappelaient ceux que les peintres du moyen âge traçaient au-dessus de la tête des personnages saints. Ce phénomène singulier, qu'on n'a point encore expliqué d'une manière satisfaisante, est l'un des effets de l'explosion de la poudre la plus parfaite.

Quand le nuage se déchirait, quelque vaisseau ennemi, ceint d'une double et triple zone jaune ou rouge nous montrait son flanc hérissé de canons prêts à nous foudroyer. Bientôt cette citadelle flottante, ramassant avec ses voiles immenses la légère brise de l'air, prenait une position plus rapprochée et se couvrait de feu. Une effroyable détonation se faisait entendre, et une grêle de boulets énormes venaient démolir les murs de bois qui nous servaient de parapets. Souvent nous prévenions cette décharge meurtrière par celle de toute notre artillerie, et lorsque, à

travers les tourbillons de fumée, nous découvrions que nos coups bien dirigés avaient renversé un mât, abattu une vergue, enfoncé un plat-bord et fait une large brèche aux batteries de l'ennemi, alors il s'élevait un cri de triomphe qui relevait le courage de nos compagnons moins favorisés que nous par les hasards du combat.

Dix fois ces terribles occurrences se renouvelèrent avec des aggravations diverses. C'était, le plus souvent, un vaisseau anglais qui venait se ranger bord à bord, et ouvrait sur nous un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, espérant nous réduire bientôt à amener notre pavillon ; détrompé par la vigueur de notre résistance, il éventait ses voiles pour chercher plus loin quelque autre bâtiment de plus facile capitulation. Mais des rencontres dont le péril était bien plus grand, nous attendaient à la fin de la journée. Pendant que nous ripostions à un vaisseau de 74, il en vint un second nous attaquer à l'autre bord. Nous fûmes écrasés par l'irruption des boulets qu'ils nous lancèrent pendant plus d'une heure. Notre mât de misène fut coupé au raz du pont ; le grand mât se rompit par la moitié, et la chute de l'un entraîna celle de l'autre avec l'immense édifice dont ils étaient les soutiens. La percussion fut si violente que, dans la batterie basse où j'étais, tout le monde crut que le bâtiment s'entr'ouvrait. Notre position n'était guère meilleure. La mâture avec les vergues, les voiles, les agrès, pendaient le long du bord, plongés à moitié dans la mer, et pesant de tout leur poids sur le vaisseau qui donnait la bande et se penchait sur les flots comme s'il allait chavirer. Chacun courut aux sabords pour en abattre les mantelets et les fermer. Il était temps ; l'eau entrait déjà par ces ouvertures dans la batterie basse, et nous allions être submergés. L'équipage, ayant en tête

les officiers les plus actifs, s'arma de haches affilées, et à coup redoublés trancha tous les haubans, toutes les manœuvres qui rattachaient encore au vaisseau ses mâts naufragés. Nous étions certainement perdus, si, pendant nos efforts pour nous en dégager, l'ennemi eût continué de tirer sur nos travailleurs exposés à découvert ; mais un incendie qui se déclara en ce moment dans sa batterie, l'obligea à s'occuper de son propre salut, et lui fit éprouver des pertes telles qu'il s'éloigna de nous sans ajouter davantage à nos malheurs.

Privés de voiles et même de tout moyen d'en employer, nous étions cloués sur le champ de bataille sans pouvoir nous défendre. Un vaisseau à trois ponts ayant reconnu notre situation désespérée vint, pour en profiter, se placer en travers de notre arrière à demi-portée. L'amiral qui le commandait, parut sur sa dunette haute et crénelée comme la grande tour d'un vieux château, et il cria à nos officiers : J'espère bien, Messieurs, que vous avez amené. — Pas du tout, Monsieur, répliqua notre capitaine ; et appelant un timonier, il lui dit : Mon garçon, va-t'en là-haut montrer notre pavillon à M. l'amiral. L'enfant grimpa quatre à quatre les enfléchures des haubans d'artimon ; et saisissant l'un des coins du pavillon qui, faute de vent, tombait en paquet, il l'étala dans toute sa grandeur et le maintint ainsi en défiance de l'ennemi. L'amiral anglais nous envoya à tous les diables par un gros juron et ordonna le feu. C'était vraiment battre un homme à terre, égorger un blessé et mutiler un mort. Aucune de nos pièces ne pouvait tirer sur notre adversaire dans la position qu'il avait prise, et nous étions réduits à nous laisser mettre en pièces sans la moindre résistance. Il est vrai qu'à la distance où nous étions, l'ennemi se trouvait trop près pour faire usage de toute son artillerie, mais la moitié suffisait pour produire

un affreux carnage et faire couler *le Jemmapes* sous nos pieds. En effet, une première décharge de ses trois batteries sur l'arrière de notre vaisseau balaya les gaillards, ravagea nos ponts, démonta nos pièces de gros calibre, fit pénétrer des boulets à fond de cale, et y acheva nos blessés qu'une première fois avait épargnés la mort. Notre perte eût été encore plus grande si nos officiers n'avaient pas ordonné aux canonniers de se jeter à plat-ventre, quand ils virent les artilleurs anglais prendre leur boute-feu. Néanmoins, une seconde décharge allait certainement nous exterminer, et notre sort semblait inévitable, quand un hasard vint tout à coup nous délivrer. L'amiral ennemi fut frappé par les balles de quatre jeunes soldats de marine postés dans la hune d'artimon, le seul mât qui nous restât dans notre terrible détresse. Cet événement déconcerta l'attaque, suspendit le feu destructeur dont nous allions être victimes, et donna le temps à *la Montagne* de venir à notre secours. Le vaisseau anglais, menacé par notre amiral de se trouver dans la dangereuse position où nous étions, celle d'être attaqué par sa poupe, se hâta de s'éloigner et d'aller rejoindre les siens. Nous avions vu notre perte si imminente, que nous pouvions à peine croire à notre salut.

La Montagne s'approcha de nous; nous l'accueillîmes par les plus vives acclamations. L'amiral Villaret et le commissaire de la Convention examinèrent avec intérêt notre malheureux vaisseau dont le dernier mât venait de tomber, ce qui le laissait ras comme un ponton. Ils s'avancèrent sur le couronnement, et, se découvrant tous deux, ils crièrent : Vivent *le Jemmapes* et son capitaine; paroles que répétèrent avec enthousiasme les braves marins de *la Montagne*. Ce vaisseau fut le premier et le dernier au combat; il reçut trois cents boulets dans ses flancs et sa flottaison; il eut

trois cents hommes tués ou blessés, dont dix-huit officiers. Son capitaine, M. Basire, perdit la vie, et il ne lui resta après la bataille que cinq lieutenants ou enseignes capables de continuer son service. Il combattit douze ou quinze vaisseaux ennemis, et il résista courageusement à sept qui l'attaquaient simultanément.

Notre capitaine, qui avait montré un grand caractère dans cette longue et rude journée, et qui n'avait pas sourcillé dans le plus terrible danger, se trouva mal en entendant les acclamations que méritait sa belle conduite. Un instant auparavant j'avais été témoin d'un autre exemple de la bizarrerie de l'esprit humain. Les jeunes volontaires qui, dans la hune d'artimon, s'étaient comportés comme des héros, furent rappelés en bas, le mât entaillé par les boulets menaçant ruine; mais quand il leur fallut descendre de cette hauteur, ils ne l'osèrent jamais; et l'on fut dans la nécessité d'envoyer des gabiers les chercher et leur donner le bras; ce qui fit une scène comique au milieu de notre deuil.

Le bruit du canon qui nous assourdissait depuis plus de sept heures, s'était éloigné et affaibli. Les vaisseaux anglais avaient évidemment quitté le champ de bataille, obéissant à un ordre de ralliement. C'était un signe de notre succès; mais, en regardant autour de nous, il nous semblait douteux que nous pussions vivre assez pour en voir les effets. A chaque instant, notre situation s'empirait. Des voies d'eau produites par les boulets avaient rempli la cale; et le faux pont ne devait pas tarder à être envahi. Déjà les soutes aux vivres de l'avant étaient inondées; et, quand on prêtait l'oreille aux écoutilles, on entendait la mer s'engouffrer par les trous faits aux bordages de la flottaison, et tomber en cascades dans l'intérieur du bâtiment. Le maître vint rap-

porter qu'il y avait quatre pieds et demi d'eau dans le puits du vaisseau, et que les pompes étaient impuissantes pour nous affranchir. Dans cette extrémité, on appela tout le monde, jusqu'aux officiers et même aux blessés, au service des pompes. Les calfats plongèrent dans les parties accessibles de la cale pour découvrir les voies d'eau, et les boucher provisoirement avec des couvertures goudronnées, assujetties au moyen de planches clouées en croix. Les charpentiers firent en dehors les mêmes opérations, et réussirent à fermer cent cinquante trous de boulets au niveau de la mer ou au-dessous. Ces soins pénibles et périlleux furent récompensés. Le capitaine lui-même reconnut que nous avions gagné deux pieds sur la submersion des basses-œuvres du vaisseau, et qu'en persévérant dans le travail des pompes, nous avions une sorte de sécurité à moins qu'un bordage ne vînt à larguer. Cette redoutable éventualité était très à craindre, les parties du bâtiment qui étaient criblées, étant en même temps fort ébranlées par la perte de leurs ferrements et surtout de leurs énormes boulons.

Il n'y avait dans toutes ces circonstances qu'une menace de mort suspendue sur notre vie, et l'habitude du danger en rendait l'impression moins vive; mais j'éprouvais un profond sentiment d'horreur que ma raison ne pouvait vaincre, à l'aspect du charnier sanglant dont la batterie basse m'offrait l'affreux spectacle. Il avait fallu d'abord y établir les blessés qui ne trouvaient plus place dans l'hôpital du faux pont; et ensuite, quand les eaux avaient forcé d'abandonner ce dernier lieu, on avait dû remonter avec des peines infinies, et mettre côte à côte sur deux rangs, dans la batterie, cette foule de malheureux atteints de blessures dangereuses ou mortelles. Les moins à plaindre étaient ceux qui avaient un matelot, un ami, un frère attachant son devoir à leur

donner tous les secours possibles dans notre affreux dénûment. Au moins parvenaient-ils à satisfaire leur soif, tandis que les autres faisaient entendre vainement des prières ou des imprécations sans pouvoir obtenir un peu d'eau ; car il était très-difficile d'avoir à boire au milieu de la destruction de tous les approvisionnements du bord. Beaucoup, il est vrai, étaient délivrés successivement des misères de la vie, et, par leur départ, rendaient moins serrés les rangs des survivants. Je me souviens que, dans la matinée du lendemain, ayant entendu, le long du bord, un grand tumulte, dans la mer, je demandai à un quartier-maître quelle en était la cause. C'est le père Simon, répondit-il, un vieux camarade de trente ans, que nous venons de jeter par-dessus le bord, et dont les requins se disputent et se partagent le cadavre. Ces affreux animaux nageaient en troupe autour du vaisseau, en attendant qu'on leur jetât une proie ; ils y comptaient à ce point qu'ils nous accompagnèrent au retour jusque devant Ouessant.

Sans être précisément blessé, je n'en valais guère mieux ; j'avais le corps et les membres couverts de meurtrissures douloureuses et d'écorchures saignantes. Les détonations de pièces de trente-six à quelques pouces de mes oreilles m'avaient rendu sourd ; et j'avais les bras disloqués par le poids énorme d'un écouvillon et d'un refouloir de gros calibre qu'il m'avait fallu manier pendant le combat ; j'avais cru d'abord qu'une blessure grave m'avait été faite à la figure par les éclats d'un bordage de sapin qu'un boulet avait fait sauter près de moi. Mais j'en avais été quitte pour de nombreuses piqûres, sauf une esquille de bois, longue de quatre pouces, qui s'était logée dans ma joue droite au-dessous de l'œil sans pénétrer très-profondément. Quand je fus trouver le chirurgien pour me débarrasser de cet hôte

incommode, je fus fort mal édifié de le voir tirer, pour m'exciser la face, ses couteaux sanglants et ébréchés par l'usage qu'il venait d'en faire ; je le remerciai de sa bonne intention en refusant d'en accepter les effets ; on verra tout à l'heure que c'était le meilleur parti que j'avais à prendre.

La nuit était venue, et le silence régnait sur ce champ de bataille, où six mille bouches à feu avaient tonné tout le jour. On n'entendait que le bruit des pompes et celui du marteau des calfats, qui luttaient contre la mer pour l'empêcher d'engloutir les vaincus et les vainqueurs dans ses abîmes, et de les donner indistinctement en pâture aux requins. Après avoir épuisé aux travaux des batteries le peu de force qui me restait, je m'enfuis de l'entrepont, où l'on respirait un horrible odeur de carnage, et j'allai me recommander à un vieux timonier avec qui, d'ordinaire, je parlais d'hydrographie. Ce digne homme me roula dans un pavillon, et me coucha dans un coin de la dunette, le seul endroit où je pusse être en repos. La soif me dévorait les entrailles ; mais dans un vaisseau ravagé comme le nôtre, il était impossible de trouver une goutte d'eau, et mon camarade m'exhorta à la résignation. Un moment après, quelqu'un s'approcha et me dit à voix basse de me lever. C'était le capitaine, le capitaine lui-même, qui nous avait entendus et qui venait me donner à boire. Je fus si touché de cette bonté que je ne pus trouver une parole et que je me mis à pleurer. Cet homme si bienfaisant avait été l'un des héros de cette grande bataille, et moi qu'il traitait avec cette tendresse paternelle, je n'étais qu'un pauvre jeune homme qu'il avait à peine vu remplissant son devoir au milieu de la furie du combat. Il est douteux qu'un sous-lieutenant sorti récemment de l'école voulût maintenant descendre de sa dignité pour faire une pareille action ;

mais alors la bonté était, dans tous les rangs, bien moins rare. Je me rappelle avec une douce satisfaction que, pendant le retour de l'escadre, mes camarades me voyant exténué par les rudes épreuves de la campagne, allèrent, sans m'en rien dire, demander au lieutenant de m'exempter du quart, se proposant pour le faire chaque nuit à ma place. Les officiers qui avaient relevé leur marmite, s'étant persuadés que c'était faute de nourriture que je m'affaiblissais graduellement, arrêtèrent qu'il me serait envoyé chaque jour un dîner de leur table. Je refusai inutilement; pour surmonter ma répugnance, ils prétendirent que c'était un ordre de service, et que je n'étais pas libre d'en agir à mon gré. Voilà dans la vie intime ces Français de 1794 que, pendant un demi-siècle, l'Europe et même leur propre pays ont condamnés en masse comme des buveurs de sang.

Nous attendions le jour avec une impatience inexprimable; il devait nous montrer qui de nous ou de l'ennemi était resté victorieux; il devait nous expliquer comment la nuit s'était passée sans que nous eussions eu aucune nouvelle de notre escadre. Nous fûmes cruellement désappointés quand l'aurore nous retrouva, comme avant la bataille, environnés d'un brouillard épais qui ne laissait rien voir autour de nous. Du milieu de cette brume, s'élevèrent des cris plaintifs qui émurent nos matelots, disposés à croire que c'était une manifestation surnaturelle qu'il fallait attribuer aux âmes de nos camarades départis. Après bien des conjectures et une longue attente, on découvrit enfin à la mer un pauvre diable qui y séjournait depuis la veille, amarré à une cage à poulets. C'était un marin de l'équipage du *Vengeur*. Ce vaisseau, attaqué par trois vaisseaux ennemis, avait refusé de se rendre ; battu en brèche et démantelé, il avait continué de se défendre jusqu'à ce que l'eau envahît

ses batteries ; et déjà à moitié coulé, il avait maintenu son pavillon. Quand il disparut sous les flots, son équipage réfugié sur ses mâts, et déjà réduit à moitié par le combat et la mer, faisait encore entendre les cris de vive la République. Quelques hommes furent sauvés par l'ennemi ; et d'autres, comme le marin que nous recueillîmes, s'en furent en dérive sur des débris, avec la chance, s'ils ne rencontraient point d'assistance dans la solitude de l'Océan, de mourir bientôt dévorés par la faim ou par les poissons avides de chair humaine.

Au moment où le voile du brouillard se leva, nous fûmes frappés de surprise. Les deux flottes, la nôtre et celle de l'ennemi, étaient loin de nous, à une demi-lieue ou davantage ; la première sous le vent et la seconde au vent à nous ; elles étaient bien ralliées et semblaient à cette distance en tolérable état. Toutefois, il manquait à une partie de leurs vaisseaux, des vergues, des mâts de hune, des cornes d'artimon ou quelque autre chose plus ou moins indispensable ; mais ce délabrement n'était rien auprès de celui des bâtiments qui étaient restés sur le champ de bataille, incapables de s'en éloigner. Il y avait là, autour de nous, quinze ou seize vaisseaux de ligne totalement désemparés et dont aucun n'avait de mâts, ni par conséquent de voiles ni d'agrès. N'ayant rien pour attacher leur pavillon, on ne savait trop s'ils étaient français ou anglais ; tout examen fait, il se trouva qu'il y en avait autant des uns que des autres. Nos marins, qui connaissaient la physionomie de chaque bâtiment, signalèrent : *l'Impétueux*, *l'Achille*, *le Juste*, *l'Amérique*, *le Northumberland* et *le Sans-Pareil*, tous vaisseaux de 74, excepté le dernier qui en avait 84. On apprit, le soir, que *le Jacobin* avait coulé, puisqu'il n'était pas compris dans ce nombre.

Notre première idée fut que notre flotte allait venir nous chercher et ramasser les vaisseaux ennemis qui, étant hors de défense, pouvaient être amarinés, c'est-à-dire occupés sans coup férir, aussi facilement que le lendemain le furent les nôtres. Mais nous commençâmes à en douter, en considérant que notre escadre était sous le vent. Comment était-elle tombée dans cette position désavantageuse? Nous l'ignorions ; et ce fut seulement plus tard qu'il nous fut dit que l'avant-garde, qui, dès le commencement des manœuvres du combat, avait montré de l'indécision, s'était trouvée affalée après la bataille, très-loin du lieu de l'action. L'amiral Villaret, qui y était resté avec nous, se vit forcé de rallier sous le vent le gros de son escadre, espérant la ramener sur le champ de bataille, et, s'il le fallait, y recommencer le combat. Ce généreux dessein ne put être réalisé. En parlant de ce triste jour, l'amiral, quinze ans après, en avait le cœur navré, et me disait qu'il ne s'en consolerait jamais.

Pour nous, qui ne savions pas ce qui se passait dans notre escadre, nous comptions sur son secours et nous anticipions la prise de sept ou huit vaisseaux anglais qui gisaient épars parmi les nôtres, attendant que l'un des deux amiraux vînt les chercher. La journée se passa ainsi en espérances trompeuses et déçues et en impatience pleine d'irritation. Vers le soir, un brick léger, armé de huit canons, *le Papillon* vint à nous en passant tout près des vaisseaux anglais désemparés. Par bonheur, donnant au *Jemmapes* la préférence sur les autres bâtiments, il offrit à notre capitaine de le prendre à la remorque. Aussitôt, une drisse fut jetée à son bord ; elle y conduisit ensuite un grelin, et suivant l'impulsion de ce frêle aviso, nous nous mîmes en route. Une voile de fortune attachée à un mâtereau

qu'avec des peines infinies nous étions parvenus à dresser seconda notre remorqueur et nous fit rejoindre la flotte. En la retrouvant, il nous sembla retrouver la Patrie perdue. Un signal nous prescrivit de continuer notre navigation, et grâce à de nouvelles voiles que nous installâmes, chemin faisant, sur quatre bas mâts établis d'une manière miraculeuse, nous réussîmes à suivre l'escadre pendant huit jours et à mouiller avec elle dans la baie de Berthaume, à l'entrée du goulet de Brest, le 10 juin ou 22 prairial. Sur 19 vaisseaux, il y en avait cinq traînés à la remorque.

Réduite à cet état, la flotte réussit pourtant à atteindre le grand objet de son armement et de sa sortie ; mais il faut l'avouer humblement, ce fut bien plutôt par un coup de la fortune que par une opération conçue stratégiquement. Pour intercepter le grand convoi d'Amérique, l'amirauté anglaise avait non-seulement envoyé au-devant de lui l'escadre de 36 vaisseaux que nous avions combattue, mais encore elle avait chargé une autre escadre de 12 vaisseaux de l'attendre à son atterrage sur l'île d'Ouessant. Cette force navale avait déjà prouvé sa vigilance en obligeant à rebrousser chemin une escadre de six vaisseaux sortie de Brest pour rejoindre notre flotte. Si le convoi avait gagné seulement quatre jours sur sa traversée depuis New-York, il tombait au milieu de ces vaisseaux du blocus, et il était perdu. Le hasard voulut que les vaisseaux ennemis se fussent aventurés très-avant dans l'entrée de Berthaume, quand notre flotte parut à l'horizon. Ignorant si elle était victorieuse, et se trouvant entre elle et la terre dans une mauvaise position, ils firent sauve qui peut et s'enfuirent vent arrière dans la Manche. Leur retraite ouvrit un libre passage au convoi, qui vint 48 heures après au mouillage, au nombre de 200 voiles, assurant par les blés qu'il apportait la

subsistance publique. Son arrivée sans perte d'un seul navire frustra complétement les projets du ministère anglais, et fit manquer son objet au vaste armement d'une double flotte. Il est vrai que la bataille navale du 1er juin donna une grande célébrité à la marine anglaise et une belle renommée à l'amiral Howe ; mais ses avantages réels furent bien moins grands qu'ils ne le parurent, et qu'on ne l'a dit. Les vaisseaux capturés n'étaient, en exceptant *le Sans-Pareil*, que de vieilles carcasses bonnes seulement à faire des pontons, et l'on n'en tira pas en Angleterre un meilleur parti. Malgré une supériorité de nombre vraiment écrasante, la flotte anglaise ne put ni prendre à l'abordage, ni faire amener aucun de nos vaisseaux. Ceux qui tombèrent en son pouvoir ne furent point pris dans le combat, ils furent ramassés vingt-quatre heures après comme le sont par le premier venu les morts et les blessés abandonnés sur un champ de bataille. Une escadre mal équipée n'ayant qu'un très-petit nombre d'officiers et de matelots expérimentés, soutint intrépidement pendant tout un jour le combat acharné que lui livrait une escadre beaucoup plus forte, bien commandée et pourvue de marins d'élite. Nos jeunes équipages, qui tenaient la mer et se battaient pour la première fois, égalèrent en courage et en persévérance la vieille marine royale d'Angleterre, et ils laissèrent l'exemple glorieux d'un vaisseau dont l'équipage aima mieux périr que d'amener son pavillon.

Il faut rendre cette justice à l'ennemi qu'il manœuvra avec une habileté supérieure qui lui assura constamment l'avantage du vent. Il fit preuve de résolution dans l'attaque de notre ligne, et d'une prudence consommée en sortant du combat pour reprendre son ordre de bataille qui lui donnait l'initiative des opérations. Ajoutons avec une égale im-

partialité, qu'il témoigna des sentiments de bienfaisance et d'humanité lorsque *le Vengeur* s'enfonça dans les flots, et qu'il s'efforça de sauver les hommes qui n'avaient pas été engloutis dans le tourbillon formé par la mer quand ce vaisseau disparut.

Lorsque nous mouillâmes sur la rade de Brest, la division que nous avions trouvée à Berthaume ayant presque rempli les vides causés par la bataille, nous avions à peu près le même nombre de vaisseaux qu'au moment du départ, mais c'était une ressemblance illusoire. Tous les bâtiments qui avaient combattu étaient criblés de boulets ; deux ou trois de leurs sabords n'en formaient qu'un seul, les bordages entre eux ayant été détruits par l'artillerie. Les voiles étaient percées de plusieurs centaines de trous ; les haubans étaient rompus, les manœuvres coupées, et les mâts remplacés par tous les bois de rechange qu'on avait pu mettre en œuvre. Il n'y avait plus à bord ni poudre ni boulets, et les parcs de l'arsenal étaient épuisés. Enfin, et c'était là notre plus cruelle détresse, il nous manquait nos meilleurs matelots et nos artilleurs les plus expérimentés ; la moitié de ceux qui nous restaient étaient, par leurs blessures, incapables de tout service. Pendant quatre jours, les rues de la ville conduisant à l'hôpital Saint-Louis virent de longues files de brancards transporter nos malheureux blessés dans ce séjour qui, pour la plupart d'entre eux, devait être le dernier. La pourriture des plaies se déclara dans cet encombrement de malades, et la mortalité devint terrible.

Malgré ma répugnance, il fallut bien me résoudre, en débarquant du *Jemmapes*, à me rendre à l'hôpital de la marine pour me faire opérer. Je me présentai à la visite du chirurgien en chef, célèbre par son habileté et ses excentricités. Il y avait là cent personnes qui attendaient un

arrêt de sa bouche en tremblant pour l'intégrité de leur personne. Un jeune élève m'obtint un tour de faveur, sous prétexte que j'étais un cas rare. Le savant opérateur explora ma joue endommagée, et, d'un coup de pince, il réussit, presque sans douleur, à en extraire un long morceau de bois qu'il montra d'un air de triomphe aux spectateurs étonnés de sa dextérité. Vous avez bien manqué, me dit-il, de devenir borgne ; mais, ajouta-t-il avec la licence de langage qu'il affectait, allez, mon cher enfant, n'ayez aucune crainte, vous serez toujours un miroir pour les jolies filles [1]. Je fus très-choqué de ce propos, malgré le pronostic qu'il renfermait; mais je n'eus pas le temps d'en rougir. Deux aides s'emparèrent de moi et me couvrirent la figure de bandelettes de compression et d'agglutination. Ainsi équipé, je fus présenté au médecin en chef, M. Billiard, qui déclara que je ne pouvais sans danger rester à l'hôpital, attendu les progrès de la contagion parmi les blessés. Je partis avec un convoi pour Pontanezen, succursale de Saint-Louis située à une demi-lieue de Brest, et réservée d'ordinaire aux convalescents. Tout y était comble ; et, faute de place, nous dûmes continuer notre route jusqu'à Lesneven, petite ville dont l'hôpital avait une heureuse renommée parmi les marins. Cependant, presqu'en y arrivant, je m'évanouis ; je fus pris d'un délire sans relâche quand j'eus recouvré mes sens, et je demeurai huit jours dans un état désespéré. J'avais le typhus. Ma jeunesse, et surtout les soins habiles et affectueux du médecin de la maison, M. Després, me sauvèrent la vie. Je dus aussi beaucoup à la bonté compatissante des sœurs de la charité qui faisaient le service auprès des malades, et qui me traitèrent avec une tendresse mater-

[1] *A looking-glass for some whores.*

nelle. J'en conservai un souvenir qui résista à toutes les vicissitudes de ma vie; et, lorsque, vingt-trois ans après, un excellent ministre de la Marine et des Colonies, M. Portal, me consulta sur les moyens de diminuer la mortalité de la Guyane, je mis au premier rang de ceux que j'indiquai, de confier le soin des hôpitaux aux sœurs de la charité. Dix d'entre elles furent, d'après ma proposition, envoyées à Cayenne, et y rendirent les meilleurs et les plus importants services. Mais une épidémie ayant éclaté, elles devinrent toutes, jusqu'à la dernière, victimes de leur pieux dévouement; et, par la plus cruelle fatalité, ma tendre reconnaissance pour elles fut la cause de leur mort.

La grande bataille navale du 13 prairial est, au jugement des vieux marins, l'action la plus sanglante et la mieux disputée dont le XVIIIe siècle ait été témoin. Elle fut perdue, si l'on compte les vaisseaux qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi; mais elle fut gagnée puisqu'elle atteignit son but en empêchant la flotte anglaise d'intercepter le convoi d'Amérique qui devait être le prix de la victoire, et qui entra à Brest triomphalement.

CHAPITRE V.

QUIBERON.

Juillet 1795.

L'escadre de la République, diminuée considérablement par les pertes éprouvées dans la grande bataille navale du 13 prairial de l'année précédente, était à l'ancre dans la rade de Brest, sous le commandement de l'amiral Villaret. Parmi ses bâtiments, on comptait *l'Alexandre*, vaisseau de 74 que nous avions pris aux Anglais, et qui n'était recommandable à aucun autre titre. Le jour même où je fus envoyé à son bord comme capitaine d'armes, le signal de mettre à la voile fut donné à la flotte, et nous partîmes sans attendre le retour des hommes de l'équipage qui étaient à terre. Le bruit se répandit qu'une division, commandée par le contre-amiral Vence, ayant été rencontrée à la mer par des forces anglaises supérieures, s'était réfugiée dans les pertuis, derrière les îles de Ré et d'Oleron, et que notre sortie avait pour objet de la débloquer. En effet, nous nous dirigeâmes le long des côtes de France, vers le golfe de Gascogne, et nous avions sans doute l'intention de

surprendre l'ennemi; mais il fut instruit de notre approche par ses croiseurs, et, gagnant le large, il se mit en sûreté. Toutefois, notre mission était remplie et nous pouvions rentrer de suite à Brest. Nous perdîmes du temps à rallier les vaisseaux, à les mettre en ligne, et la fortune, qui jusqu'alors nous avait favorisés, nous abandonna pour avoir négligé de profiter de quelques heures qu'elle nous avait accordées.

En cinglant vers le nord, nous étions déjà en vue des côtes du Finistère, et il ne nous restait plus qu'à doubler le grand promontoire, nommé le Bec-du-Raz, pour nous trouver à l'ouvert du goulet de Brest, quand tout à coup le vent changea et devint contraire; puis, il souffla par rafales violentes, accompagnées des éclats du tonnerre. La tempête était d'autant plus dangereuse que nous étions à moitié environnés d'écueils sur lesquels la mer se brisait avec fureur. Dans cette extrémité, l'amiral fit signal à l'escadre de chercher un refuge dans la baie d'Audierne, vaste hémicycle creusé par les flots de l'Océan dans le rivage de granit de la vieille Armorique. Nous y mouillâmes en désordre, et nous nous efforçâmes, à bord de *l'Alexandre*, de réparer les avaries que nous avait faites le coup de vent. Pendant cette besogne, le capitaine se rappela que les hommes de son équipage qu'il avait été forcé de laisser à terre, lors de son départ précipité, devaient avoir été recueillis par la frégate *la Sémillante*, restée en arrière pour cette mission. La frégate étant à l'ancre au fond de la baie d'Audierne, il me chargea d'aller y chercher nos marins. Mais comme il ne pouvait mettre d'embarcation à la mer pour cet objet, il fit arrêter un bateau de la côte, qu'on mit en réquisition afin d'opérer le transbordement. La confiance que m'inspira le patron du bateau étant fort mé-

diocre, je m'armai de pistolets d'abordage, et, sous leur protection, j'arrivai à la frégate. Je pris soin d'y faire amarrer mon bateau, et de le consigner à la sentinelle des passe-avants, avec recommandation de faire feu à la moindre tentative d'évasion. Il ne fut pas facile de rassembler les hommes que je devais emmener et qui, préférant demeurer sur la frégate, différèrent le plus qu'ils purent de se mettre en devoir de la quitter. Il ne me restait plus pourtant qu'à les embarquer, quand on vint me prévenir que le bateau avait disparu. Son patron avait profité de quelque distraction du factionnaire pour couper l'amarre et s'enfuir à force de voile. Cruellement désappointé, j'allai exposer ce malheur au capitaine, qui prit part à ma peine et me promit de me fournir deux embarcations, au lieu d'une, le lendemain au point du jour. La mer était trop grosse et l'heure trop avancée pour lui permettre de le faire au moment même. En voyant que je me résignais dificilement, il me dit avec bonté que les marins devaient accepter sans murmure les arrêts du destin, qui souvent étaient plus favorables qu'ils ne le paraissaient. Il donna l'ordre que je fusse bien traité, et je reçus, en effet, à son bord une bienveillante hospitalité.

Quand je montai sur le pont avant le jour pour réclamer du capitaine l'exécution de sa promesse, elle était devenue impossible. Le vaisseau *la Montagne* lançait des fusées et hissait des fanaux rouges, jaunes et bleus qui avaient tous une signification. Aussitôt *la Sémillante* se couvrit de voiles et s'élança hors la baie pour explorer l'horizon pendant que l'escadre appareillait. Mais une brume épaisse, poussée vers nous par la brise du large, couvrait entièrement la mer et nous cachait déjà l'aspect du ciel. Elle nous enveloppa bientôt ainsi que toute la

flotte, et le soleil, en se levant, ne répandit qu'une lumière faible et nébuleuse, sans pouvoir percer par ses rayons les vapeurs où nous étions plongés. L'aveuglement dont nous étions frappés me causa une anxiété qui ne me permettait pas de rester en place ; je montai sur la dunette pour examiner si les fluctuations du brouillard ne nous donnaient pas quelque chance d'en être incessamment délivrés. Rien ne me parut confirmer cet espoir, et c'était à peine si l'on pouvait distinguer les objets les plus proches. Cependant, en portant mes regards dans la direction de l'arrière de la frégate, et en cherchant s'il n'existait pas quelque trouée dans ces nuages abaissés jusqu'à la surface de la mer, je vis inopinément, à la hauteur d'une centaine de pieds, se dessiner au milieu de la brume la tête des mâts d'un vaisseau de haut-bord, avec sa pomme et sa girouette. Stupéfait de cette apparition, je l'indiquai par un signe au premier lieutenant. Le capitaine n'eut besoin que d'un coup d'œil pour la reconnaître et apprécier le danger de notre situation. Il prit lui-même à voix basse le commandement de la frégate et manœuvra pour en changer la direction et en accélérer la marche. Quand nous fûmes à une certaine distance, il fit tirer trois coups de canon, qui apprirent à notre escadre que l'ennemi était en présence. En effet, le brouillard s'étant à la fin dissipé, nous découvrîmes que nous avions failli aborder un trois-ponts anglais, et que toute la flotte du canal était devant nous se préparant au combat.

L'infériorité de nos forces excluant jusqu'à la possibilité d'une heureuse résistance, l'amiral Villaret entreprit, pour opérer la retraite de l'escadre, d'empêcher d'abord l'ennemi de l'acculer à la côte, ce qui nous eût ôté toute chance de salut ; il se hâta de profiter de l'ouverture que les bâtiments

anglais laissaient encore dans la circonvallation dont ils projetaient de nous environner, et toute notre flotte marchant en bon ordre s'éloigna dans la direction du sud, suivie d'assez loin par l'ennemi qui ne s'était pas attendu à ce mouvement. Mais quand la nuit fut close, nous revînmes par une contre-marche sur notre premier sillage afin de nous élever dans le nord et d'entrer dans la rade de Lorient, qui était près de là. Au point du jour, le 23 juin, il semblait que ce dessein avait complétement réussi. L'escadre anglaise, entraînée dans sa poursuite, n'avait connu qu'assez tard notre manœuvre, et ses vaisseaux dispersés n'avaient pu nous empêcher d'atteindre l'île de Groix, qui gît presqu'en face des fortifications du Port-Louis, à l'entrée du port de Lorient. Mais de cruels hasards renversent souvent les projets les mieux concertés, à l'heure même où leur succès paraît certain. Notre escadre, dans sa marche rapide, avait été difficilement suivie par le vaisseau *l'Alexandre*, qui avait souffert de la tempête dans ses agrès. Les meilleurs marcheurs de l'ennemi l'atteignirent et l'obligèrent à se rendre. *Le Formidable* semblait à l'abri de ces malheurs. Tout à coup, un incendie se déclare à son bord, et pendant que son équipage s'efforce de l'éteindre, il est assailli par plusieurs vaisseaux anglais, qui le prennent. Une perte encore plus déplorable fut celle du *Tigre*, l'un des plus beaux bâtiments de la flotte de Brest. Celui-là du moins résista avec un courage digne d'un meilleur sort, et il ne céda qu'aux attaques de trois vaisseaux dont un à trois ponts et deux de 74. Le capitaine Bédout, qui le commandait, témoigna dans cette malheureuse action qu'il était aussi bon officier qu'intrépide marin.

L'escadre vint au mouillage de Lorient. La frégate jeta l'ancre devant la ville.

J'avais échappé par un bonheur inouï aux terribles pontons de l'Angleterre, mais tout ce que je possédais voguait pour Portsmouth avec *l'Alexandre*, et les vêtements que je portais étaient les seules choses qui me restassent. Je regrettais par-dessus tout des cahiers de notes et quelques volumes dépareillés, anglais et italiens, qui, dans mes courts instants de loisirs, faisaient ma consolation. Les officiers de *la Sémillante* l'apprirent et mirent à contribution leur bibliothèque pour m'offrir tous les dédommagements possibles. Le capitaine fit tirer de la soute le linge de rechange le meilleur, et comme je le refusais les larmes aux yeux, attendri par tant de bontés, il fit faire pour moi le choix de ce qui me convenait le mieux.

Dans ces temps éloignés qui sont stigmatisés dans l'histoire de l'Europe comme une époque de mœurs barbares, jamais je ne suis tombé dans la détresse ou dans un péril éminent sans trouver pour me secourir quelque personne compatissante, qui partageait avec moi sa bourse, son pain, ses vêtements, quoique je lui fusse inconnu et qu'elle ne dût point me revoir, ou bien qui exposait sa vie pour sauver la mienne, sans aucun autre motif que de faire le bien. Je voudrais qu'on m'assurât qu'il en est encore ainsi maintenant.

Quand je quittai la frégate qui m'avait été si propice, je projetais de me rendre à Brest à ma demi-brigade. J'imaginais que pour moi la campagne était finie; je ne prévoyais guère qu'il m'en restait à faire la meilleur moitié, ou pour mieux dire, à en recommencer de suite une autre.

Je pris gîte à Lorient, au quartier de la marine, où l'adjudant, qui savait mes aventures de mer, me logea comme un prince; je m'endormis dans un lit qui me semblait sans pareil, et où du moins j'avais l'avantage de ne pas être bal-

lotté par les flots. Tout à coup je fus réveillé par les coups, sorte de batterie nocturne et mystérieuse qui équivaut à la générale. Je m'équipai en toute hâte et me joignis au rassemblement des troupes. Il était difficile de savoir quel était au vrai le motif de cette vive alerte. Je démêlai seulement qu'une armée ennemie venait d'être débarquée et qu'elle s'était déjà emparée de plusieurs positions d'une grande importance. Aussitôt qu'une chaloupe du port était gréée, on y embarquait autant de militaires qu'elle pouvait en contenir, et on l'expédiait pour le Port-Louis, citadelle qui défend l'entrée de la rade de Lorient, et qu'on appelait alors Port-Liberté. C'était là le point de départ des détachements pour l'armée des côtes dont le quartier général était Vannes ; mais les communications avec cette ville étaient coupées par terre et par mer, les chouans occupant toutes les issues à l'intérieur, les troupes de débarquement de l'ennemi s'étant emparées des passages le long du littoral, et la flotte anglaise qui était venue mouiller dans la vaste baie de Quiberon interceptant toutes les embarcations sorties des ports voisins.

Quand j'entrai dans la place, je trouvai tout en confusion ; on aurait dit que les assiégeants étaient au pied des glacis.

Le commandant se lamentait de n'avoir pas assez d'artilleurs pour les pièces du front d'attaque menacé ; et, bien déterminé à ne détacher aucun de ceux qu'il gardait en serre chaude, il s'empara de moi pour conduire un convoi de munitions qui lui donnait de mortelles inquiétudes, attendu qu'il en avait retardé le départ sous sa responsabilité, cas extrêmement grave en présence des commissions militaires chargées alors, en premier et dernier ressorts, de pratiquer la justice. Il me donna pour escorter ce

convoi une douzaine de réfractaires du dépôt colonial, commandés par un sergent ivre; et les attelages des deux caissons furent fournis par une réquisition frappée sur des chevaux de paysans, aussi rétifs que leurs maîtres. J'avais gardé un souvenir du patron d'Audierne qui m'avait enlevé son bateau sous les yeux d'une sentinelle; et je pris mes précautions pour ne pas être dupe une autre fois de ces rustres sournois et astucieux. Je fis marcher chacun des charretiers entre deux soldats, le fusil en bandoulière et la baïonnette à la main avec ordre de faire main basse au premier signe de trahison. Je disposai une avant-garde pour ne pas tomber à l'improviste dans quelque embuscade, et je fis tenir les armes prêtes à tirer. Tout se passa fort bien tant que la nuit fut claire et la route facile; mais, au bout d'une heure, l'obscurité devint profonde et le chemin fort mauvais. Les chevaux n'allèrent plus qu'au pas; leurs conducteurs parurent pris de sommeil; les soldats harassés se relâchèrent de leur surveillance; et, malgré tous mes efforts, l'escorte tomba dans cette somnolence qui s'empare des hommes fatigués, surtout au point du jour. Nous en fûmes très-brusquement tirés par des cris rauques et retentissants, ceux qui servaient aux chouans de signal, et qui partaient d'une berme de rocher dominant l'un des côtés du chemin. Aussitôt, les conducteurs y répondirent par un cri semblable, et tournèrent leurs chevaux, avec violence, dans un chemin de traverse où ils se précipitèrent au galop. Ce mouvement fut si rapide qu'il renversa les soldats échelonnés sur le flanc gauche du convoi. A l'instant je commandai le feu. Nos balles atteignirent l'un des traîtres et blessèrent un limonier qui, en se cabrant, fit venir en travers du chemin le premier caisson et empêcha le second de passer. Néan-

moins, l'autre charretier eut encore le temps de couper les traits, et de se sauver avec les autres chevaux. Nous pûmes d'autant moins nous y opposer, qu'une fusillade était alors ouverte sur nous du haut des talus dont le bas chemin était bordé. Nous y répondîmes en nous retranchant derrière nos caissons, qui furent criblés des coups de l'ennemi. L'action dura assez longtemps pour laisser poindre le jour; et nous allions être exposés bientôt à un feu moins mal dirigé, quand inopinément les chouans abandonnèrent leur position. Une compagnie de grenadiers qui était dans le voisinage, ayant entendu la fusillade, s'était portée au pas de course vers le lieu du combat, et avait mis l'ennemi en déroute rien qu'en se montrant.

Ces braves furent très-contents de nous avoir délivrés; ils nous aidèrent à tirer nos caissons du chemin creux où leurs maudits conducteurs les avaient engagés, et ils leur donnèrent, aux dépens de quelque ferme du voisinage, un attelage nouveau. D'après le compte que je lui rendis, le capitaine se chargea du convoi et renvoya son escorte au Port-Louis; il insista avec bienveillance pour me déterminer à rester avec lui comme volontaire. « Nous voici sur la côte, me dit-il; c'est presque un service maritime que nous allons faire, et nous lui sommes étrangers; vous pouvez nous être fort utile par votre expérience. En récompense nous vous ferons faire, en bonne compagnie, une belle campagne d'où la République sortira triomphante. Vous servirez sous les yeux du premier homme de guerre qu'ait la France, le général Hoche, qui nous aime comme ses enfants, et qui ne nous a pas fait venir pour rien. » Il n'en fallait pas tant pour me décider. Je consentis à rester avec les grenadiers *réunis*, et je reçus, en gage de mon

affiliation, cette fameuse queue de cheval, ce panache rouge qui, en s'épanouissant, couvrait nos chapeaux, et dont l'aspect ébranlait le courage de l'ennemi.

Nous arrivâmes au camp de Sainte-Barbe, et nous y prîmes position. Ce fut là seulement que je pus apprendre avec certitude quels événements venaient de se passer et quels autres se préparaient.

A la suite du combat naval de l'île de Groix, la flotte anglaise étant maîtresse absolue de la mer, rallia une immense multitude de transports et les conduisit dans la baie de Quiberon, vaste bassin de la côte de Bretagne, formé par le grand saillant de Saint-Gildas et par une longue presqu'île de sable et de rochers qui donne son nom au mouillage. Ce lieu était parfaitement choisi, étant adjacent aux campagnes du Morbihan, où les chouans pullulaient, et aux deux rives de la Loire, que les Vendéens couvraient de leurs armées.

Dix mille émigrés, formant cinq régiments et plusieurs corps francs, furent débarqués le 27 juin, par les chaloupes anglaises, sur la plage de Karnac, au fond de la baie de Quiberon, entre Vannes et Lorient. Aussitôt une de leurs colonnes, commandée par le comte de Boisberthet, marcha en avant et occupa la petite ville d'Auray. L'armée, au lieu de suivre ce mouvement et de se porter sur Vannes, qui ne pouvait résister, entra dans la presqu'île de Quiberon, et s'avança jusqu'au fort Penthièvre, qui la barre et la défend dans sa partie la moins large. Cette citadelle, qui devait opposer une résistance efficace, se rendit à la première sommation, des intelligences ayant été ménagées longtemps à l'avance dans sa garnison. Sa défense fut confiée à un corps d'élite des émigrés, et pour la rendre plus formidable, on retira les pièces d'artillerie des batteries dirigées vers l'ex-

trémité de la presqu'île contre un ennemi venant de la mer, et l'on s'en servit pour armer les retranchements destinés à repousser les attaques du côté de la terre. Cette position était extrêmement forte et pouvait passer pour imprenable, car elle était flanquée à sa droite par une flottille de chaloupes canonnières ennemies, et à sa gauche par les bâtiments de l'escadre anglaise, qui d'ailleurs communiquaient perpétuellement avec les petits ports de la presqu'île.

Néanmoins et malgré ces avantages, c'était une opération militaire vraiment stupide que d'entreprendre une invasion pour venir claquemurer dans une forteresse la meilleure partie de ses troupes, au lieu de leur faire prendre l'offensive sur-le-champ.

Au moment de l'apparition de l'ennemi, l'armée de l'Ouest était disséminée dans toute la Bretagne, pour comprimer l'insurrection des campagnes prête à éclater ; elle était d'ailleurs fort peu nombreuse; mais elle avait pour chef le général Hoche, l'un des meilleurs hommes et des plus grands capitaines qu'ait eus la France pendant la Révolution, période qui fut pourtant si féconde en génies militaires. La Convention, instruite par le télégraphe du débarquement des émigrés, ne perdit pas un instant à soutenir par son omnipotence révolutionnaire le pouvoir du général en chef; elle fit partir à la minute deux de ses membres : Blad et Tallien, qui arrivèrent à Vannes dès le 1er juillet. Ces représentants purent voir de la côte du Morbihan les mouvements de l'ennemi et chacune de ses entreprises, depuis la pointe de Saint-Gildas, où gisent les ruines du couvent habité par Abeilard, jusqu'aux mille pierres de Karnac où le camp de César était, dit-on, situé il y a deux mille ans. Dans l'immense bassin de Quiberon, compris entre ces points extrêmes, la flotte anglaise était à l'ancre et lançait

dans toutes les directions ses transports et ses chaloupes chargées de troupes, d'artillerie, de vivres et de munitions, destinés à soutenir et fomenter la guerre civile dans nos malheureuses provinces.

Aussitôt que nos troupes furent ralliées, Hoche se mit à leur tête et se porta sur la ville d'Auray, qui fut prise de vive force. Karnac et Landevan furent évacués par l'ennemi, qui abandonna pareillement le village de Sainte-Barbe, position essentielle à l'entrée de la presqu'île de Quiberon et qui commande ses communications avec le littoral. Le général en chef en reconnut les avantages, avec ce coup d'œil d'aigle qui le caractérisait. Il venait de donner l'ordre de s'y retrancher, quand les grenadiers réunis, à qui j'étais attaché, arrivèrent sur le terrain. Des cinq redoutes qui durent être construites, celle du flanc droit nous échut. Elle fermait un chemin qui, prolongeant le rivage septentrional de la presqu'île, conduisait au fort Penthièvre, dont on découvrait à la distance d'une lieue et demie le rocher couvert de fortifications. Le pavillon blanc y remplaçait le pavillon tricolore.

Le capitaine me confia l'exécution de la redoute, qu'un officier du génie nous avait seulement tracée. Nous mîmes tant de diligence à la faire que le soir elle était terminée, malgré un obstacle fort grand; c'était le défaut de terre et de gazon. Tout autour de nous n'était que du sable de mer qui s'éboulait quand on essayait de l'entasser pour construire un terre-plein. L'idée me vint d'y mêler du fumier pour empêcher le sable de glisser; et cette sorte de matériaux étant en abondance dans tous les villages de la Basse-Bretagne, je réussis à élever et à consolider les revêtements de notre redoute. Sans cette invention il nous aurait fallu prendre de la terre dans les seuls endroits où il y en avait,

dans le cimetière d'un hameau voisin et dans le jardin de son curé; opération qui nous répugnait, et nous eût fait passer pour des mécréants dans l'opinion des gens du pays. Le curé, qui cachait sa tonsure sous une toque de laine bleue, et qui était vêtu comme tous les autres paysans, ayant appris notre déférence pour son église, vint en remercier le capitaine, et lui dit que cela porterait bonheur à nos armes. L'effet suivit de près la prédiction.

L'ennemi s'aperçut enfin que notre camp de Sainte-Barbe l'enfermait dans la presqu'île, et qu'il s'y trouvait bloqué. Il résolut une attaque combinée; et, par une nuit obscure, trois colonnes, commandées par d'Hervilly, Puysaie et Tinteniac, marchèrent contre notre position, sans pourtant l'avoir fait reconnaître militairement. La dernière de ces colonnes, obligée de suivre des sentiers dans les sables, se perdit et arriva trop tard. Les deux autres vinrent se jeter sur nos redoutes avec impétuosité, mais elles furent repoussées et mises en fuite par le feu de nos pièces et de notre mousqueterie. Trois cents hommes restèrent sur les glacis des redoutes, et tout le terrain était couvert de sacs, de fusils et de bagages. Nous ramenâmes quatre canons de campagne avec leurs caissons. La défaite eût été plus complète, si nous n'avions pas été arrêtés dans la poursuite, lorsque le jour parut, par la mitraille de cinq chaloupes canonnières anglaises embossées sur notre gauche, près du rivage.

Le combat de Sainte-Barbe aurait dû convaincre les chefs de l'ennemi que le projet d'envahir la France était chimérique, et qu'ils n'avaient ni la force ni l'habileté qu'il leur aurait fallu pour y réussir. Mais lorsque les hommes sont sous l'empire de la fatalité, ils sont poussés irrésistiblement dans la voie qui les conduit à leur perte.

Il est très-remarquable que ce furent les moyens iniques dont on s'était servi pour préparer le succès de cette invasion qui amenèrent sa terrible catastrophe. Voici comment advint cette sanglante rétribution.

On sait qu'en Angleterre, pendant vingt-cinq ans, les prisonniers de guerre furent entassés inhumainement dans les vieux vaisseaux désarmés nommés pontons, et que rien n'a jamais égalé leurs souffrances dans ces affreuses prisons. Lors des préparatifs de l'expédition de Quiberon, ce fut parmi ces hommes désespérés qu'on alla recruter des soldats. Beaucoup qui conservaient encore quelque énergie refusèrent avec indignation de servir contre leur patrie; d'autres acceptèrent en se réservant de retourner à leur ancien drapeau dès que l'occasion s'en présenterait. De ce nombre était un canonnier nommé David Goujon. Incorporé dans un régiment de l'armée royale, il fut débarqué à Quiberon et envoyé en garnison au fort Penthièvre; il en étudia les localités, et, mettant à profit la confusion qui suivit le combat de Sainte-Barbe, il se glissa, dans la nuit, hors de la forteresse, et gagna nos avant-postes à travers mille dangers. Conduit à la redoute des grenadiers réunis, il me reconnut pour m'avoir vu à Toulon pendant le siége de cette ville, et il me conjura de le servir auprès de notre capitaine. Celui-ci écouta très-attentivement le récit qu'il lui fit de son évasion du fort; et le général Debelle, qui avait toute la confiance de Hoche, étant venu nous visiter, il l'entretint longtemps de cette évasion et de ses particularités. Bientôt notre déserteur fut mandé au grand quartier général, et prit congé de moi comme si nous ne devions plus nous revoir. Il en fut tout autrement. Quarante-huit heures après, le 2 thermidor [1], dans la soirée, il revint à la

[1] 20 juillet 1795.

redoute accompagné par un sergent qui ne le quittait pas d'un instant, et qui semblait être son Mentor. Je ne m'en préoccupai que fort peu, car, en même temps, arriva l'ordre d'un mouvement des troupes.

Quoique les opérations se fissent dans le plus grand silence et sous le couvert de la nuit, je pus, d'après plusieurs indices, reconnaître qu'on préparait une marche en avant vers les positions de l'ennemi. Nos troupes furent massées sur trois points : à la gauche, le général Humbert rassembla cinq à six cents hommes aux environs du village de Saint-Clément, à l'ouvert de la route qui conduit au fort Penthièvre, en suivant le rivage de la baie de Quiberon. Cette route pouvait être battue à petite portée par les chaloupes canonnières anglaises mouillées en travers pour en défendre l'accès. Un fort détachement, ayant à sa tête le général Vateau, fut posté à l'entrée d'un sentier qui parcourait le terrain le plus élevé de la presqu'île, à égale distance de ses rivages du sud et du nord. Enfin notre colonne, composée de deux cents grenadiers réunis sous les ordres de l'adjudant général Ménage, forma un bivouac à cheval sur le chemin qui suit le bord de la mer, sur la côte septentrionale de la péninsule, et qui aboutit à la falaise dont la forteresse occupe le sommet.

Nos trois corps étaient à un quart de lieue de distance les uns des autres ; mais, le terrain se resserrant aux environs de la citadelle, près de laquelle il n'a guère plus de soixante mètres, nous devions nous rapprocher de plus en plus dans nos progrès, et, finalement, opérer notre jonction. Toutefois nous étions loin de ce but, car il nous fallait traverser un espace où, pendant une lieue et demie, nous devions être exposés sur nos deux flancs au feu des bâtiments anglais, et battus de plein fouet par l'artillerie nom-

breuse et dominante de tous les ouvrages de la forteresse.

Un instant, au coucher du soleil, le général Hoche eut la perspective inquiétante d'une nuit claire et sereine. Il voulut juger par lui-même la position des troupes et l'ensemble du terrain des opérations qu'il avait préparées. Un observatoire naturel lui fut offert par l'un de ces rochers qui, perçant le sable, se projettent perpendiculairement à une hauteur considérable, et qui affectent sur les côtes du Morbihan les formes d'une tourelle ou d'un clocher gothique. La structure bizarre de ce rocher lui a valu le nom de la Roche aux Fées. Le général monta au sommet de ce monument, et ce fut de là qu'il reconnut son champ de bataille. Aussitôt que son panache fut aperçu, l'amour de l'armée pour son chef héroïque éclata par des applaudissements qui se répétèrent d'une colonne à l'autre jusqu'aux campements les plus éloignés. Depuis César, ces lieux n'avaient pas été témoins de pareils témoignages de l'affection vive et dévouée des soldats pour leur illustre général.

La vie militaire a, comme le théâtre, de longs entr'actes d'un mortel ennui. Ne voyant point de terme à l'attente des événements de cette soirée, je me couchai dans le sable, et je m'endormis profondément au pied de nos faisceaux d'armes. Quand je m'éveillai en sursaut, la scène avait totalement changé. La marée avait amené en montant un tout autre temps; il faisait un vent froid, pénétrant, qui poussait avec violence les vagues sur les rochers du rivage, et la nuit était si noire qu'un peloton ne voyait pas celui qui était devant lui. Nous nous formâmes par divisions, et nous partîmes à minuit en suivant le bord de la mer, qui nous tenait lieu de guide de droite. L'adjudant général Ménage, qui nous commandait, prescrivit le plus grand silence, et employa les exhortations les plus pressantes pour faire ajour-

ner au lendemain les quolibets et les joyeux propos dont les soldats français ont l'habitude invétérée dans toutes les aventures périlleuses ; il passa dans les rangs, et recommanda, au nom de la République, l'obéissance et la résignation, aux grenadiers et la plus stricte surveillance avec une inflexible fermeté à tous les chefs. Jamais consigne ne fut plus nécessaire et mieux suivie. Les obstacles se multipliaient et grandissaient à chaque pas. Le chemin, en s'avançant dans la presqu'île, s'était rétréci par degrés et n'avait plus que la largeur d'un sentier tracé entre la mer et une berme de rochers. Il nous fallut marcher par sections, puis par files, ce qui nous dispersa sur une longue ligne de route, et affaiblit notre défense en cas d'attaque. La tempête s'était déchaînée ; elle lançait les lames du large contre le flanc de notre colonne qui était menacée d'être rompue et entraînée par les flots. Les sifflements du vent et le fracas du ressac nous assourdissaient, et rendaient impossible de rien entendre. Cette circonstance sauva notre entreprise, car notre présence eût été révélée aux sentinelles avancées de la forteresse et aux matelots de quart à bord des canonnières mouillées à une portée de fusil, si le bruit de nos armes, se heurtant dans l'obscurité, n'avait pas été étouffé par les clameurs des éléments en furie.

Lors d'une courte halte que nous fîmes sur une petite grève, le général en chef vint reconnaître et encourager la colonne qui se trouvait en ce moment plus en avant que celle de sa gauche. J'appris alors que David Goujon, toujours accompagné du sergent que nous appelions son ombre, était en tête du premier peloton et lui montrait le chemin.

De nouvelles injonctions passées de bouche en bouche nous firent connaître que nous touchions à la base du

rocher escarpé que couronne la forteresse. Nous nous glissâmes avec un redoublement de précautions dans l'étroit espace laissé par la mer au pied de cette haute projection. Nous déposâmes nos sacs silencieusement dans une cavité spacieuse ; et après avoir contourné plusieurs saillants du roc qui dominaient une mer mugissante couverte d'écume, nous commençâmes à grimper péniblement sur des amas de pierres qui me parurent les débris du flanc de la falaise. L'escarpement que nous devions escalader se dressait alors devant nous, et nous étions près du succès ou du revers de notre entreprise. Cet instant fut solennel, et nos jeunes grenadiers, en voyant l'ennemi sur nos têtes et l'abîme sous nos pieds, se prirent à faire le signe de la croix.

La paroi du roc, qui atteint à la plus effrayante hauteur, n'est pas tout d'une pièce comme elle le semble d'abord ; elle est formée d'assises superposées qui rentrent plus ou moins en s'exhaussant, et laissent un rebord, une étroite corniche à la base de chacune d'elles. Ces sortes de degrés manquent en beaucoup d'endroits, qui sont, par conséquent, complétement inaccessibles ; mais si l'on suit à droite ou à gauche la corniche où l'on est arrêté par cet obstacle, on trouve immédiatement au-dessus une autre assise munie d'un rebord.

Dieu seul sait comment nous atteignîmes le sommet de cette haute escarpe, car les ténèbres ne nous laissaient rien voir, et chacun de nous ne savait rien de plus que ce qu'il faisait. Je m'imagine que dix à douze fois les grenadiers qui étaient à mes côtés me soulevèrent pour m'aider à arriver à l'assise supérieure, et qu'autant de fois ceux qui y étaient déjà parvenus, me prêtèrent leur secours pour venir jusqu'à eux. Mon fusil suivit le même chemin, et je donnai aux autres la même assistance que j'avais reçue. Les

assises avaient environ cinq à six pieds de haut, et leur rebord dix-huit pouces.

Au faîte de l'escarpement régnait un mur auquel s'appuyait intérieurement le terre-plein de la forteresse, et qui servait de parapet à une grande batterie à barbette, dirigée contre un ennemi venant de l'extrémité de la presqu'île. Nous franchîmes ce mur qui était assez peu élevé, et nous nous élançâmes dans la batterie aux cris de vive la République. La garde du fort, qui s'était sans doute abritée contre la tempête, accourut sur le parapet pour s'opposer à l'escalade, mais elle fut attaquée à revers et précipitée dans la falaise. Un corps de troupes ennemies, rallié par un colonel nommé Folmont, essaya de défendre le poste important qu'il avait laissé surprendre. Au lieu de répondre à ses coups de fusils, nous l'assaillîmes à la baïonnette et le mîmes en fuite. Le commandant resta sur la place avec plusieurs autres personnages de l'émigration ; le reste chercha un refuge dans la partie basse de la forteresse qu'on appelait le retranchement. Là le combat fut plus acharné ; la garnison était en force, il fallut la déloger des casernes, qui furent emportées d'assaut avec un terrible carnage.

Au moment où, maîtres du plateau de la citadelle, nous nous précipitions dans le retranchement, les troupes ennemies qui l'occupaient, étaient si loin de croire au péril de leur position qu'elles ouvraient le feu de leurs batteries sur la colonne du général Humbert, qu'attaquaient en même temps les chaloupes canonnières anglaises, mouillées sur son flanc gauche dans la baie de Quiberon. Lorsque le jour parut, cette colonne qui s'avançait le long du rivage ayant été découverte à la fois par ces chaloupes et par la forteresse se trouva exposée à leur artillerie. Ces feux simultanés ne laissèrent point douter que la colonne de droite n'eût

échoué dans son entreprise, et que les grenadiers réunis ne fussent perdus. Dans cette conviction, le commandant ordonna la retraite, et déjà elle s'opérait, quand, en levant les yeux vers le fort Penthièvre, on vit flotter sur ses hauts remparts le pavillon tricolore, déployé triomphalement dans toute son étendue par la brise du matin. Jamais l'apparition des couleurs nationales ne causa plus de surprise et de joie. L'armée, répandue dans les sables de la presqu'île, les salua par ses acclamations, et le général Hoche, sortant de son calme habituel, en donna l'exemple aux soldats. Nous y répondîmes du haut de ces murailles, que nous venions de gagner, et cette vive expression d'enthousiasme retentissant dans les airs parvint jusqu'à la flotte ennemie pour la convaincre de notre dévouement à la France et à notre illustre chef.

Maintenant il était en notre pouvoir de châtier les chaloupes anglaises qui avaient tiré à mitraille sur nos colonnes d'infanterie. Là, devant nous, étaient des mortiers à grande portée qui avaient été chargés par l'ennemi quand la forteresse était en sa possession. Il nous suffit d'en changer légèrement la direction, et bientôt, en éclatant au milieu de ces chaloupes, de redoutables projectiles apprirent à leurs équipages que le vent de la fortune venait de tourner contre eux. Quand il coupèrent leurs câbles pour fuir nos bombes, une immense risée partit du rivage et les poursuivit implacablement.

L'adjudant général Ménage, qui nous commandait lors de l'escalade, entra dans la batterie l'un des premiers. Le représentant Tallien fut toujours à la tête des colonnes d'attaque. Dans la terrible nuit de l'assaut, le général Hoche se montra digne de sa grande renommée et acquit de nouveaux titres à l'amour de l'armée. Il vint visiter le rocher

que nous avions gravi, et il remercia les grenadiers réunis de ce beau fait d'armes, qui venait de décider le succès de la campagne et de confondre les projets des ennemis de la France. « Mes enfants, ajouta-t-il, je viens vous féliciter au nom de la République ; actuellement, il m'est permis de vous dire que de ma vie je n'ai éprouvé d'inquiétude comme celle que vous m'avez causée pendant que vous étiez suspendus au flanc de ce rocher. » Ces paroles, dites avec un accent pénétré et une voix pleine d'affection, nous firent les venir les larmes aux yeux. Un trait caractéristique de ce temps, c'est qu'il n'y eut aucun avancement dans les grenadiers. Personne n'y songea ; chacun croyait n'avoir fait que son devoir.

La forteresse étant prise, l'ennemi qu'elle avait tenu hors de notre atteinte, était maintenant à découvert. Nous ne perdîmes pas un moment ; et l'armée formée en colonnes d'attaque traversa l'isthme défendue par le fort Penthièvre, s'avançant en bon ordre dans la partie de la presqu'île qui se trouve au delà. Il était difficile d'imaginer comment, de dessein prémédité, une armée d'invasion s'était cantonnée là, dans un lieu sans eau, sans position militaire, acculé de toute part à la mer et privé même de localité favorable pour se rembarquer. On ne pouvait concevoir pourquoi, au lieu de couvrir le fort, d'en éclairer et d'en défendre les approches et de s'appuyer à ses ouvrages armés de grosse artillerie, les chefs des troupes royales avaient été se poster derrière la forteresse qui ne pouvait ni les protéger, ni être protégée par eux. Assurément, ces chefs étaient des hommes honorables et courageux ; mais ils servaient bien mal leur propre cause et faisaient la guerre comme jadis à Minden et à Rosbach. La position principale qu'ils avaient choisie, gisait au milieu des sables de la presqu'île, à une

lieue du fort. C'était un méchant village nommé Kerdavis ou quelque chose d'approchant ; il était ceint de murs en pierres sèches, qui passaient pour des retranchements ; il y avait là plus de trois mille hommes sous les ordres de M. de Puysaie. Une nuée de tirailleurs s'en détachèrent et s'avancèrent avec assez de résolution ; mais aussitôt que nos colonnes les eurent reconnus pour des chouans, sorte d'ennemis qu'elles avaient en haine, elles coururent sur eux sans tirer un seul coup de fusil. Ce mouvement suffit pour les faire disparaître entièrement ; et bientôt, nos gardes avancées nous informèrent que la garnison du village l'évacuait par un chemin creux ou un ravin qui lui servait de caponnière. On n'atteignit que les derniers, qui payèrent pour tous les autres.

Ce village, dont nous visitâmes les maisons, était rempli de bagages, de munitions, d'armes de toute sorte. Nous en sortîmes promptement et nous marchâmes sur Saint-Julien, autre village situé à une lieue plus loin, et où le comte de Sombreuil avait établi son quartier général. Les ennemis, quoiqu'ils fussent encore au nombre de neuf mille hommes, étaient tellement démoralisés qu'ils fuyaient de toutes parts. Le comte de Puysaie donna l'exemple. Il se jeta dans un bateau pour aller, disait-il, informer de la défaite des émigrés l'amiral anglais, qui pouvait bien se passer d'un tel avis, puisque depuis le point du jour il voyait flotter le pavillon tricolore sur la forteresse, et nos troupes s'avancer au delà, le long du rivage de la presqu'île.

Dans leur déroute, les ennemis firent une halte au port d'Aliguen. Forcés de l'abandonner, ils se retirèrent dans le fort de Saint-Pierre, situé sur un rocher élevé au bord de la mer. Une frégate anglaise et plusieurs bricks battaient par leur artillerie la plage qui conduisait sur les deux flancs

de ce fort, et tandis que leur feu tenait nos troupes en échec, leurs chaloupes venaient prendre les fugitifs. L'embarquement au milieu des récifs était extrêmement périlleux. Les prisonniers nous dirent le soir que c'était là qu'on avait sauvé MM. de Damas, de Rohan, de Contade, de Vauban et d'Hervilly. Ce dernier se mourait; mais une foule d'autres y perdirent la vie. Les matelots anglais, qui craignaient que leurs embarcations surchargées ne coulassent bas, repoussaient impitoyablement ceux qui s'y attachaient et leur faisaient lâcher prise à coups de sabre. Deux pièces de campagne que nous mîmes en batterie coupèrent ces communications. Alors l'ennemi, sommé par le général Ménage de mettre bas les armes, se rendit à discrétion. On nous signala parmi ces malheureux prisonniers le comte Charles de Sombreuil, qui, je crois, commandait en chef, l'évêque de Dol, MM. De Rieux, de Soulange, de Broglie et un grand nombre d'autres portant des noms historiques ou connus honorablement. Les bâtiments anglais continuant à tirer obstinément après la reddition, je vis l'instant où leurs bons offices, tardifs et inutiles, allaient devenir funestes à leurs protégés.

Cette terrible journée arriva, si je ne me trompe, le 29 juillet, vingt-quatre jours après la prise du fort Penthièvre par l'ennemi. L'armée qui venait d'être détruite était forte alors de près de vingt mille hommes, savoir : dix mille émigrés, deux mille chouans, quatre mille prisonniers français recrutés dans les pontons, et environ trois mille matelots et soldats de marine appartenant à la flotte anglaise.

Autant la guerre m'avait complu avec le caractère de hardiesse et d'habileté que lui imprimait notre cher général, et surtout avec l'espérance de délivrer la Patrie d'un

péril imminent, autant elle me parut remplie de nécessités dures et cruelles, de soins abjects et révoltants, lorsqu'il fallut rassembler les prisonniers et les escorter, et lorsque nous dûmes enterrer dans les sables mouvants les corps de nos pauvres camarades, ainsi que ceux de nos ennemis dans lesquels nous reconnaissions nos concitoyens. Lors d'un combat naval, une fosse commune est toujours ouverte, et la mer, en se refermant, efface promptement les traces du carnage. Ici la terre manquait pour inhumer ceux dont elle était couverte. Sous la superficie du sol gisait une roche qui refusait de s'ouvrir pour les recevoir.

Mais un spectacle encore plus triste et plus douloureux fut celui d'une longue colonne de prisonniers entre deux files de gardes qui leur témoignaient tant d'égards qu'on voyait bien qu'ils marchaient à la mort. Il y avait là des prélats, des généraux, des officiers de marine, des gardes-chasse, des paysans, chacun avec les insignes de sa position sociale. Je remarquai beaucoup de personnes de la physionomie la plus distinguée, peu de jeunes gens et presque autant de vieillards que d'hommes d'un âge mûr. Des femmes avec leurs enfants les suivaient en pleurant; on leur permettait de les approcher, de rester avec eux à chaque halte. Les grenadiers ne cessèrent point, jusqu'au fort Penthièvre, de leur rendre tous les services qui dépendaient d'eux. Moi-même, comme plusieurs autres, je me chargeai d'un enfant que sa mère ne pouvait plus porter, et le capitaine, loin de le trouver mauvais, fit, en me voyant ce fardeau, un sourire de bienveillance et d'approbation.

J'eus plusieurs fois l'occasion de m'entretenir avec les prisonniers, et je fus forcé de reconnaître que la plupart étaient encore, malgré leur malheureuse situation et le témoignage des événements, dans une sorte d'infatua-

tion qui rendait leur perte inévitable. Réfugiés et entassés dans un fort sans issues, privés de toute défense du côté de la terre, ils avaient été forcés de se rendre à discrétion au moment où ils allaient être emportés à la baïonnette, et pourtant ils croyaient être prisonniers de guerre et devoir être traités comme tels ; ils ignoraient le décret qui les mettait hors la loi, et ils s'attendaient à être délivrés tôt ou tard par l'insurrection vendéenne. Il y en eut qui repoussèrent les avis et les facilités qu'on leur offrait pour s'échapper, soit par un faux point d'honneur, soit par de folles espérances, ou peut-être par une injuste défiance de nos conseils. Beaucoup cependant furent mieux inspirés ; ils profitèrent de la nuit et du tumulte pour gagner la côte du nord de la presqu'île qui n'était pas encore gardée, et les pêcheurs les conduisirent aux îles d'Houat et d'Hédic, près desquelles étaient mouillés les bâtiments anglais. Il s'échappa ainsi, ou dans la marche du lendemain vers la ville d'Auray, environ trois mille prisonniers ; mais le moindre nombre d'entre eux était composé d'émigrés, et ce furent surtout les chouans qui, connaissant les lieux, parvinrent à se sauver. Les autres, enfermés dans l'église du Saint-Esprit, à Auray, furent traduits de suite devant une commission militaire. L'effroyable massacre qu'exigeait la condamnation de tant d'hommes fit frémir les juges. Ils déclarèrent être incompétents. Ce ne fut qu'un répit pour les prisonniers. Une autre commission, formée par ordre de la Convention, ne recula point devant sa terrible tâche, et huit cents captifs furent fusillés, à raison de soixante par jour, dans une prairie située à la porte de la ville. Cent quatre-vingt-sept autres furent condamnés à Vannes et exécutés. M. Charles de Sombreuil et l'évêque de Dol furent au nombre de ces infortunés.

Je ne fus pas témoin, grâce à Dieu, de cette sanglante catastrophe. En revenant le soir, très-tard, de l'expédition qui nous avait rendus entièrement maîtres de la presqu'île, j'étais rentré au fort Penthièvre. Il était comblé de troupes qui y célébraient la victoire en buvant d'excellente bière anglaise et du vin de Porto, apportés en abondance par la flotte pour les besoins de l'armée royale et de ses alliés du Morbihan. Jamais on n'a prodigué les moyens de populariser une invasion avec une aussi grande magnificence. Il y avait dans chaque village une profusion étonnante d'approvisionnements de toute espèce, et si l'on avait jugé du nombre des ennemis par leurs magasins, nous en eussions compté plus de cent mille. On trouva cent trente mille paires de souliers, et la moitié autant avaient déjà été enlevés par nos soldats et par les paysans, qui s'associaient au pillage avec une rapacité vraiment celtique. Nous recueillîmes dans la presqu'île soixante-dix mille fusils anglais, mais il fallut menacer de brûler, sans autre forme de procès, les hameaux dont les habitants en auraient recélé. C'était une affaire très-grave, car le lendemain ils les auraient vendus aux chouans, pour s'en servir contre nous.

Ce fut à grande peine, au retour de l'expédition de la presqu'île, que je pus trouver place au fort Penthièvre pour y passer la nuit. La moitié de l'armée était là dans une orgie triomphale. La frugalité républicaine n'avait pu résister à la tentation d'une soirée de bombance, et la citadelle était changée en une immense hôtellerie où, dans cent foyers improvisés, entre deux canons, cuisaient de toute manière une innombrable quantité de jambons de Cork et de côtes de bœuf salé, du meilleur de l'Irlande. Les convives, rangés en cercle autour d'un baril de bière forte,

y puisaient tour à tour en attendant leur succulent repas, et s'évertuaient à chanter, sur mille tons différents, les hymnes de la République. Toute cette joie bruyante m'attristait. Les officiers des grenadiers réunis m'ayant aperçu, m'appelèrent pour partager leur bonne fortune : ils allaient prendre du café! On ne peut s'imaginer aujourd'hui quelle rareté c'était alors; il y avait là des jeunes gens qui en avaient entendu parler, mais qui n'en avaient jamais vu. L'Angleterre, qui dans ce temps-là avait tout le café du monde, en avait embarqué des ballots sur sa flotte, et nous en avions pris énormément. Toutefois, nous en tirions un fort mauvais parti, et, par exemple, celui dont nous faisions fête, avait été rôti dans une poêle à frire, broyé avec un boulet et fait dans une marmite de fonte. Aussi lui fallait-il un fort parfum de moka pour dominer tous ces autres goûts qu'il avait contractés en passant à travers tant de vicissitudes.

Les troupes partirent au point du jour, les unes pour Auray et Vannes, les autres pour garnir les forts de la presqu'île et les mettre en état de défense contre les attaques partielles de la flotte anglaise. Je pris congé de mes bons camarades, les grenadiers réunis, et de leurs chefs, qui m'avaient donné tant de marques d'affection. On ne sait pas combien de sentiments généreux sont inspirés par la fraternité des hommes au milieu des périls de la guerre.

Je gagnai un petit port de la côte du Nord d'où partait un bateau de passage allant à Lorient par le courant de Groix, détroit qui sépare cette île des rivages du Morbihan. Il y avait à bord une vingtaine de paysans, hommes et femmes, dans leurs plus beaux atours, et, de plus, deux soldats bas-bretons qui allaient en congé sous prétexte de je ne sais quel mal, et qui étaient accoutrés de manière à

montrer qu'ils avaient assisté à la déroute de l'armée royale. Ils avaient changé leur feutre grossier pour des chapeaux de castor, leurs longues guêtres de toile pour des bottes à l'écuyère, et leurs chemises de serpillière pour des chemises à jabot et à manchettes de dentelle. Ils avaient sans doute formé très-étourdiment le projet d'aller étaler dans leur paroisse ce luxe, qui me parut de si mauvais goût, que je ne tins aucun compte de leur présence. Les paysans se pressèrent pour me faire une place auprès du plus considérable d'entre eux, qu'il me fut facile de distinguer à ses vêtements très-soignés, et plus encore à son air d'autorité. A l'instant de faire voile, la prière fut dite en commun, comme il était d'usage en Bretagne, lorsqu'on allait se confier aux périls de la mer. Je n'hésitai pas à suivre l'exemple, et je mis ainsi les deux volontaires déguisés dans l'obligation de m'imiter, ce qu'ils firent d'assez mauvaise grâce. Nous étions encore agenouillés, quand le personnage qui était près de moi, se leva et fit en gaëlic une exhortation dont je ne compris pas un mot, mais qu'il prononça avec une émotion vivement partagée par ses auditeurs. En la terminant, il dit quelques paroles dont j'étais évidemment le sujet, car, en se relevant, les femmes se tournèrent vers moi et me firent une révérence, tandis que les hommes me tendirent cordialement la main. Pendant que je répondais de mon mieux à ces politesses, d'autant plus remarquables que les campagnards qui les faisaient sont excessivement farouches, je vis les deux soldats changer de couleur, perdre contenance, et, n'y pouvant plus tenir, se retirer à l'avant du bateau, derrière la misaine, où ils demeurèrent séquestrés pendant toute la traversée, sans avoir aucun rapport avec leurs compatriotes. En se rasseyant, mon voisin se tourna vers moi, et me dit en très-

bon français : « Monsieur, nous sommes déjà de vieilles connaissances, et même, j'en suis sûr, de vieux amis. Je suis le curé de Sainte-Barbe. Vous avez sauvé de la dévastation le jardin de mon presbytère, et, qui mieux est, la terre sacrée des sépultures de mes paroissiens. Je viens d'en instruire ceux qui sont ici, et ils me chargent de vous exprimer leur reconnaissance. Elle vous est acquise à bien juste titre, ainsi que la mienne. J'aurais voulu que ce devoir fût le seul que j'eusse à remplir, mais en voyant ces hommes se parer des dépouilles de la guerre civile et porter les vêtements des victimes dont la chair palpite encore, j'ai dû anathématiser ce cruel mépris des droits de la mort et de l'humanité, et mes paroissiens ont joint leur voix à la mienne pour réprouver cette action criminelle et pour prier Dieu de recevoir dans son sein les malheureux qui ont péri dans la sanglante journée d'hier. Dès que vous avez paru à bord, ajouta-t-il, ces paysans ont remarqué que vous n'aviez point partagé ces dépouilles odieuses, et ils ont jugé que vous étiez un homme selon leur cœur. »

Je fus surpris et ému de trouver, parmi les sauvages habitants d'un village ensablé de l'Armorique, ces sentiments élevés, cette vertueuse indignation, cette piété courageuse qui rappelèrent à ma mémoire une belle et généreuse pensée de l'historien romain : « Il faut, dit Tacite, aux victoires de la guerre civile, non des trophées, mais des larmes et des expiations. »

CHAPITRE VI.

OUTRE-MER. — ILE SAINT-VINCENT. — LES CARAÏBES.

Août 1795.

J'ai assisté aux derniers jours du dernier peuple indigène de l'Archipel américain, celui qui osa, avant tous les autres, se mesurer avec les Conquistadors espagnols, sans crainte de leurs vaisseaux de haut-bord et de l'invincible supériorité de leurs armes ; celui qui lutta pendant trois siècles pour défendre son pays et son indépendance, et qui, lorsqu'il succomba, avait vu détruire les grands empires autocthones du Nouveau-Monde et disparaître tous les habitants primitifs des Antilles.

Les deux campagnes que j'ai faites avec ces braves sauvages sont au nombre de celles dont j'aime le mieux le souvenir. L'occasion qui me lança dans cette carrière pleine d'aventures périlleuses fut, je dois le dire, extrêmement triviale ; mais la vie réelle est ainsi faite. La liberté helvétique et celle des Pays-Bas proviennent, l'une de la résistance d'un courageux paysan qui refusa de saluer un bonnet, et

l'autre, d'une marchande de choux qui refusa de payer une taxe de quelques centimes.

La frégate *la Perle* était sur la rade de Brest, prête à partir pour une mission lointaine. Le capitaine s'aperçut que son maître-canonnier non-seulement tenait fort mal la comptabilité, mais encore l'arrangeait pour en tirer profit. Résolu de remédier de suite à ce double inconvénient, il s'adressa à l'état-major qui me chargea de vérifier les comptes et de les tenir moi-même dorénavant en qualité de second maître. Je me rendis de suite à bord avec un vieux caporal nommé Parmentier qui avait été mon maître d'armes, et qui m'était fort attaché. L'intimidation ne pouvant avoir aucun succès avec des gens tels que nous, on recourut à la ruse, et nous fûmes complétement dupés. Un beau matin, le maître prétendit que des bons réguliers, qui justifiaient sa gestion, existaient au magasin général du port, et il me pria d'aller réclamer un certificat de leur existence. J'emmenai Parmentier, et nous fîmes tous nos efforts pour obtenir cette pièce; mais, dès lors, et c'était en l'an IV de la République, les bureaux des administrations s'ouvraient tard, travaillaient lentement ou même ne travaillaient pas du tout. On nous fit attendre éternellement; on nous renvoya de Caïphe à Pilate; et ce ne fut que vers midi que nous reçûmes enfin une pièce constatant que de tels bons n'existaient nullement. Nous fûmes piqués d'avoir été mystifiés ainsi, sans imaginer toutefois que nous l'étions mille fois plus encore. De retour à la cale de la mâture, pour retourner à bord par le moyen du canot qui partait toujours à heure fixe, nous éprouvâmes quelque étonnement de ne pas le trouver au rendez-vous ordinaire. En l'attendant, je m'assis sur des canons en chantier sur le quai, et je charmai l'ennui de cette contrariété en tirant de ma poche un

volume de l'Arioste dont la lecture était pour moi un plaisir inexprimable. Je fus interrompu brusquement par les exclamations de Parmentier qui, étant allé aux informations, venait d'apprendre que notre frégate avait tiré ses coups de canon de partance, et qu'elle avait fait voile deux heures auparavant. On ne pouvait douter, en consultant le vent, qu'elle ne fût déjà en dehors du goulet. On voit que le tour qu'on nous avait joué était complet, et qu'on ne nous avait envoyés à terre qu'afin de nous faire manquer le départ. C'était un cas très-grave qui pouvait nous mener devant le conseil de guerre comme déserteurs, indépendamment de la spoliation que nous éprouvions de tout ce que nous possédions au monde, et qui allait voguer sans nous à l'autre extrémité de l'Océan. Parmentier était inconsolable, et il énumérait sans fin aux marins assemblés autour de nous toutes les richesses renfermées dans nos coffres, et qu'on venait de nous ravir. Un beau jeune homme, attiré par ses plaintes, se fit raconter notre malheur, et aussitôt nous offrit ses bons offices pour le réparer. C'était le capitaine du *Vengeur*, corsaire armé dans la rivière de Landerneau, et qui partait le soir même pour une croisière dans la mer des Antilles. Il nous proposa de nous prendre à son bord avec promesse de nous réintégrer sur la frégate qu'il croyait pouvoir rejoindre, et il s'engagea, si c'était impossible, à nous faire sur son bâtiment tous les avantages dont il serait maître de disposer en notre faveur. Parmentier, qui avait une peur horrible de la justice militaire, me pressa si vivement, que je consentis à cet arrangement. Le soir, nous quittions la rade de Brest, parfaitement installés à bord d'un brick superbe, bien armé, excellent marcheur, et manœuvré par un équipage d'hommes de mer comme les vaisseaux de la République en avaient rarement. On conçoit que le

métier de corsaire, laissant peu d'espoir d'une longue vie, on faisait très-bonne celle qu'on passait à la mer. Aussi, nous fûmes fort étonnés de l'existence joyeuse que nous trouvâmes sur *le Vengeur*, et qui ne ressemblait en rien à la diète parcimonieuse et au dur régime qui affaiblissaient la santé des équipages de nos bâtiments de guerre.

Le voyage fut heureux en toute chose. La mer fut belle pendant trente jours; nous trouvâmes les vents alisés aux Canaries, et nous fûmes poussés par eux à travers l'Océan atlantique, comme s'ils eussent été à notre commandement. Nous traversâmes, sans être vus par elles, trois croisières anglaises dont le voisinage nous était annoncé par leurs mâts de perroquets, qui se projetaient au-dessus de la dernière limite de l'horizon. Enfin nous fîmes trois prises dont chacune payait l'armement du corsaire.

Le capitaine fut parfait de procédés et d'attention pour moi. C'était un jeune homme instruit et bien élevé, qui était fort aimé de son équipage. Il avait une petite bibliothèque dont j'usai largement; il me rendit un service important, en m'encourageant à suivre les opérations de la marche du bâtiment et à déterminer sa position par l'estime et l'observation. Tous les jours je faisais mon point, avec lui ou avec le maître timonier, comme si je devais être appelé à tracer notre route entre les deux hémisphères.

Un soir, au coucher du soleil, nous vîmes devant nous les Antilles. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une aussi belle perspective. On découvre, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, des îles verdoyantes formant une chaîne interrompue par des canaux qui servent de passage aux flots de l'Océan pour se précipiter dans le golfe du Mexique. Ces îles sortent de la mer et se projettent jusqu'au sein des nuages, où se perdent les sommets de leurs montagnes.

Sur leurs flancs se superposent les cultures, qui s'élèvent en gradins, et s'arrêtent devant la zone des forêts. Près des rivages on reconnaît les plantations de cannes à sucre, au vert tendre et brillant de leurs feuilles de roseau. Plus haut sont les quinconces des caféyers, dont les fleurs odoriférantes remplissent l'air de parfum. Vient ensuite la région des forêts, dont la verdure semble bleue à une grande distance. Du vaste massif d'arbres séculaires qui peuplent cette région, s'élancent des pics de basalte et de porphyre, revêtus de feuillages jusqu'à leur cime aiguë, et couronnés de nuages orageux.

Ce magnifique tableau, dont je fus émerveillé, est éclairé par la lumière éclatante du soleil des tropiques, et encadré dans la mer azurée de l'océan Équatorial.

En nous approchant de ces belles îles, nous vîmes vers le midi, dans un lointain presque effacé, les mornes amoncelés de la Grenade ; près de nous se dessinaient, comme de hauts murs crénelés, les volcans mal éteints de Sainte-Lucie ; à notre droite, nous distinguions les crêtes dentelées de la Dominique, et devant nous se déroulaient sur une multitude de plans divers les campagnes de la Martinique, dominées par des groupes de pitons les plus pittoresques qu'on puisse voir.

Nous diminuâmes de voiles pour ne pas devancer la nuit, qui nous permit par son ombre de pénétrer sans être aperçus dans le canal ouvert entre la Martinique et Sainte-Lucie. Nous prolongeâmes ce détroit dans toute sa longueur et nous entrâmes vers minuit dans une baie de la première de ces îles, située à son extrémité méridionale, et qui semble un recès creusé dans le massif du haut promontoire appelé : le Gros morne du Diamant. C'est une sorte de cuve circulaire, dont les bords sont fort élevés, et dont la pro-

fondeur est si grande que le brick vint s'amarrer à terre, aux rochers, et communiqua avec le rivage par un pont volant. Aussitôt nous jetâmes dans le bois qui couvre cette partie déserte de la colonie un nègre qui, je crois, avait été embarqué pour remplir le rôle spécial d'espion. Le drôle, qui connaissait le terrain, s'éloigna à toutes jambes, avec la satisfaction de jouer bientôt quelque méchant tour à ses anciens maîtres et amis. Au point du jour ayant reconnu, par le revers des montagnes, que deux navires chargés se disposaient à partir de la baie du Fort-Royal, il nous en avertit en allumant deux bûchers sur le penchant du Gros morne, lorsqu'en même temps une vigie que nous avions placée sur cette montagne, nous prévint qu'une goëlette se dirigeait vers nous, sans toutefois se douter de notre voisinage, attendu que nous lui étions cachés par la masse énorme du Diamant, rocher volcanique escarpé de toute part, haut de neuf cents pieds et séparé du rivage de l'île par un passage assez profond pour donner accès aux plus gros vaisseaux. Il était de la plus grande importance que ce petit bâtiment ne nous échappât pas, car il pouvait donner l'éveil aux frégates de la station, qui bientôt se seraient mises à notre poursuite. Sur un signal de notre vigie, nous sortîmes de notre embuscade, et en trois embardées nous fûmes bord à bord avec la goëlette. Son patron, qui était un jeune homme élégamment vêtu, crut que nous étions un brick anglais qui se méprenait en l'arrêtant, et il s'empressa de hisser le pavillon britannique. Nos joyeux matelots éclatèrent de rire en voyant l'erreur qu'il commettait lui-même; et ils nous firent ainsi reconnaître pour des Français, qui, comme on sait, sont les seuls du monde à trouver à rire en quoi que ce soit. En voyant sa méprise, le patron tira d'une cache des papiers qu'il se hâta de jeter à la mer;

mais l'un de nos marins se lança aussitôt par-dessus le bord du brick, et alla les pêcher à la nage. Tout cela fut fait si promptement qu'ils étaient à peine mouillés. Notre capitaine interrogea le patron qu'il avait fait venir et qui, après quelques hésitations, déclara qu'il était le capitaine Dawson, du corps royal des Ingénieurs; qu'il venait de Saint-Vincent et qu'il allait à la Martinique. Il insista vivement pour être relâché sur parole, promettant en échange de sa personne vingt prisonniers français, du nombre de ceux gardés dans les casemates souterraines du Fort-Royal. Il s'engagea à nous les remettre dans la journée, si nous voulions venir sous pavillon parlementaire à l'entrée de la baie où cette forteresse est située. Cette proposition parut insidieuse à notre capitaine et le disposa assez mal. Ce fut bien pire encore quand je lui eus donné connaissance du contenu des papiers jetés à l'eau et qui, comme de raison, étaient écrits en anglais. Le document principal était un mémoire adressé au général commandant les forces britannique à la Martinique. Le capitaine Dawson exposait qu'il avait eu l'occasion unique de pénétrer dans la partie de l'île Saint-Vincent habitée par les Caraïbes, et qui formait le dernier asile de leur population. Il avait profité du séjour qu'il y avait fait, pour reconnaître militairement ce pays d'accès difficile, étudier ses positions défensives, ses sentiers, ses ravins, ses cavernes fortifiées et le gisement de ses places d'approvisionnements, qui étaient pour ces sauvages un secret d'Etat. Il terminait par une évaluation du nombre des guerriers que pouvaient mettre en campagne les deux grandes peuplades de l'île : les Caraïbes rouges et les Caraïbes noirs ; et il traçait les opérations par lesquelles on pouvait envahir leur territoire, leurs villages, enlever leurs magasins de vivres, brûler leurs récoltes et

finalement les détruire par la famine, ou les exterminer par le fer et le feu.

Ce projet sanguinaire était signé de l'auteur qui en avait dressé le plan lorsque, étant malade, il avait cherché un soulagement dans les montagnes de l'île, dont l'air est éminemment salubre. C'était à l'abri de l'hospitalité que lui avaient donnée plusieurs familles caraïbes, qu'il avait conçu cette trahison et qu'il avait médité les moyens de l'exécuter. Plusieurs fois, pendant la lecture du document où il indiquait ces moyens, l'indignation de notre équipage éclata en menaces qui n'allaient pas à moins que de jeter à la mer sur-le-champ le capitaine anglais. Sous le poids de la haine publique, le prisonnier, s'il restait à bord, courait grand risque de quelque mésaventure ; aussi ne fit-il aucune réclamation quand il fut reconduit à sa goëlette et claquemuré dans sa chambrette, dont toutes les issues furent closes. Notre capitaine décida que je prendrais la conduite du petit navire, et qu'après avoir été à Saint-Vincent prévenir les chefs de l'île du complot tramé contre eux, je me rendrais à la Guadeloupe pour remettre l'officier félon à Victor Hugues, commissaire de la Convention, qui gouvernait énergiquement la colonie. Pendant mon absence, qui ne devait être que de deux ou trois jours, Parmentier fut chargé de mes fonctions à bord du brick. On me donna un matelot et un mousse pour manœuvrer la goëlette, et je partis.

L'île sur laquelle je me me dirigeai était devant moi, à une trentaine de lieues ; mais l'atmosphère lumineuse des Antilles me la laissait distinguer à l'extrémité de l'horizon comme une montagne arrondie sortant de la mer, et qui, d'abord, basse et nébuleuse, s'éleva et s'agrandit par degré, puis se teignit en un vert d'émeraude et divisa en plu-

sieurs cimes le sommet unique qu'elle montre au loin. Comme toutes les autres îles de l'Archipel, Saint-Vincent a pour origine un volcan sous-marin qui donne encore des signes de son ancienne activité par des eaux thermales, brûlantes, des fumeroles, des tremblements de terre violents et des éruptions de cendres et de pierres ponces portées par les vents à l'énorme distance de plus de cent lieues. Les Caraïbes, dépossédés successivement de toutes les Antilles, depuis Porto-Rico jusqu'à la Trinitad, s'étaient réfugiés à Saint-Vincent qu'ils occupaient entièrement; mais les colons anglais des îles voisines parvinrent à s'y établir et à y bâtir une ville défendue par une citadelle et par des forts. Ils mirent en culture les campagnes d'alentour, et, de proche en proche, ils s'emparèrent du territoire jusqu'aux montagnes boisées qui divisent l'île en deux parties inégales. La Basse-Terre qu'ils habitaient, avait l'avantage d'un port et d'une communication facile avec les autres parties de l'Archipel; mais la Cabesterre qu'ils convoitaient, était plus vaste, plus fertile et plus salubre. On pouvait, suivant les colons, sans trop d'injustice, la prendre à des païens qui, de plus, étaient les alliés les plus dévoués des Français, et qui, dans chaque guerre, depuis un siècle et demi, faisaient cause commune avec eux. Les circonstances étaient très-favorables. La Martinique, défendue par le général Rochambeau, avait été obligée de se rendre à des forces supérieures; la Guadeloupe venait, il est vrai, d'être reprise par Victor Hugues et une poignée de volontaires; mais les vaisseaux de l'Angleterre étaient les maîtres de la mer et pouvaient porter des troupes suffisantes pour enlever toutes les îles qu'elles attaqueraient successivement.

La destruction des Caraïbes était un projet qui remontait

à un siècle et qui, dix ans auparavant, avait été sur le point d'être effectuée. Après la guerre qui avait délivré les provinces de l'Amérique septentrionale du joug pesant de l'Angleterre, le cabinet de Saint-James avait fait préparer contre Saint-Vincent une expédition de quatre régiments ; mais le ministère français était intervenu assez à temps pour en empêcher le départ, en réclamant le maintien des traités qui consacraient le droit des Caraïbes à conserver la possession de leur patrie. Les désastres de nos flottes, qui laissaient l'Angleterre dominer aux Antilles, exposaient de nouveau les indigènes à son ressentiment, et c'était pour le servir, et surtout pour devenir colonel, que le capitaine Dawson avait formé son plan d'attaque en employant les indignes moyens de l'espionnage et de la trahison. On verra bientôt comment il en fut récompensé.

Jamais promenade sur mer ne fut plus belle, plus agréable que mon excursion à Saint-Vincent. Une brise douce et fraîche poussait la goëlette qui glissait sur la surface unie et argentée du canal de Sainte-Lucie. La Martinique, que je laissais derrière moi, projetait dans la haute région de l'atmosphère ses pitons environnés d'une auréole de nuages éclatants. Au-dessus d'une côte sinueuse et entièrement boisée, l'île de Sainte-Lucie montrait sa solfatare dont la fumée prenait des rayons du soleil les couleurs de l'iris. Presque chaque point de l'horizon laissait voir un site auquel s'attache le souvenir de ces intrépides Français qui vinrent attacher à ces rivages le nom de leur patrie, et qui, par le travail de leurs mains, fondèrent les colonies florissantes dont il ne reste plus que bien peu de débris.

Aux approches de Saint-Vincent, j'éprouvai quelque anxiété en découvrant que des bancs de corail ceignent la

côte orientale de l'île, celle où je devais aborder. Sans doute, il existait quelque passage pour pénétrer au delà de ces digues naturelles, mais la carte grossière que j'avais, n'indiquait pas même ces obstacles. Je hissai le pavillon tricolore que Parmentier avait eu la présence d'esprit de me donner, et aussitôt, comme par une opération magique, le rivage, qui était désert, se peupla d'une nombreuse population, et le lac tranquille, situé en dedans des récifs où se brisait la mer, fut sillonné par des pirogues armées d'habiles et robustes rameurs.

C'était la première fois que je voyais des hommes de la race indigène du Nouveau-Monde. Je fus frappé de leur aspect autant que Christophe Colomb. La première chose que je remarquai fut leur air grave, digne et fier. Il y avait en eux, à cet égard, quelque ressemblance avec des Espagnols. On reconnaissait de suite des gens qui n'avaient jamais été avilis par l'esclavage, et qui se croyaient bien fermement les égaux de qui que ce fût. Leurs regards étaient assurés et on y lisait le courage indomptable dont ils avaient fait preuve depuis plus de trois siècles. Leurs armes étaient à côté d'eux dans leurs pirogues. C'étaient un arc en bois de fer, un carquois plein de flèches redoutables et une sorte de casse-tête, une massue sans manche composée d'un morceau de bois pesant comme du plomb, enjolivé de dessins coloriés et manœuvré au moyen d'une lanière qui servait à le lancer, de près ou de loin, avec une force irrésistible. Leurs barques étaient sculptées, ornées, incrustées, construites d'un bois si léger que, quoiqu'elles continssent cinq hommes, il en fallait deux seulement pour les porter sur leurs épaules à travers les récifs, sans rien ôter de tout le bagage qu'on y entassait.

Quant à leurs personnes, les Caraïbes étaient des hom-

mes d'une taille moyenne, robustes, bien faits, agiles et d'une grande force corporelle. Leur peau était rouge de cuivre et fort semblable à la couleur que prennent en automne les feuilles de certains arbres avant d'être desséchées. Aucun croisement de la race noire ne donne une couleur pareille, et il est impossible de confondre un Caraïbe avec un mulâtre ou un autre métis, comme on l'a supposé, contre toute vérité, dans un roman contemporain. Les bras et les épaules des rameurs de toutes les pirogues étaient d'une beauté parfaite; on aurait pu les prendre au hasard pour des modèles académiques. Une autre perfection qui, se reproduisant dans les deux sexes, offrait un caractère de la race, c'était la petitesse des mains et des pieds; on aurait dit en Europe que c'étaient des individus d'une classe élevée, tandis que c'était un type commun. Aucun homme n'était blond, roux, châtain, chauve, barbu comme parmi nos populations. Tous avaient uniformément les cheveux noir de corbeau, relevés en touffe au sommet de la tête, et soigneusement peignés et attachés. Nul n'avait de barbe; et cet attribut de la virilité est étranger à l'espèce humaine dans le Nouveau-Monde, sans qu'il en résulte aucun préjudice, comme on pourrait le croire, à sa reproduction.

Le premier acte des sauvages fut un trait de défiance, qui montrait que leurs voisins leur avaient fait apprendre à leurs dépens qu'un pavillon sert souvent à déguiser un ennemi. Ils n'abordèrent la goëlette qu'après avoir examiné et reconnu l'équipage. Je leur dis que j'avais un avis important à donner à leurs chefs, et que je désirais qu'ils me conduisissent dans l'un des ports de la côte voisine. Aussitôt deux pirogues prirent la goëlette à la remorque, et la firent côtoyer la chaîne des récifs, jusqu'à une ouverture

étroite qui lui permit de la franchir. Les lames du large étant interceptées par cette muraille de coraux, la mer était au delà parfaitement calme, et sa surface unie et miroitante réfléchissait l'azur du ciel ainsi que les escarpements boisés du rivage. Dans ce beau lac, j'étais attendu par une réception qui avait la grâce et l'animation des plus jolies fêtes de l'Italie. Au moment où les pirogues avaient vu à ma cocarde et à mon uniforme que j'étais un militaire français, elles l'avaient fait connaître aux carbets ou villages de la côte par des fanfares éclatantes dont les sons étaient tirés d'une énorme coquille univalve qui prend aux Antilles le nom de lambis. En un clin d'œil la population entière s'était rassemblée. Les vieillards avaient pris place sur les blocs de basalte descendus des montagnes dans les eaux des torrents, ou lancés par les anciens cratères jusque sur la plage. Les enfants étaient perchés sur les arbres qui cachaient l'ouverture d'une vallée profonde ; les hommes groupaient leurs pirogues en escadrille, pour venir au-devant de nous. Les jeunes filles, confiantes dans leur habileté à fendre les flots à la nage, poussaient des planches d'un bois insubmersible, sur lesquelles, avec une adresse inimitable, elles parvenaient à s'asseoir, comme si elles eussent été dans un salon, au lieu d'être suspendues sur un fond de mer de quarante brasses. L'une d'elles vint ainsi s'établir sur le passage de la goëlette, me laissant douter si elle était guidée par la curiosité ou par la coquetterie. Sa toilette, quoique la plus simple du monde, laissait pourtant cette incertitude, tant sa grâce s'embellissait par les effets de l'art. Ses cheveux noués derrière sa tête, comme dans les statues de femme de la Grèce antique, étaient ornés d'une fleur rouge de balisier. Elle avait pour tout voile une ceinture de plantes herbacées d'un vert tendre comme le lin printa-

nier; et elle portait autour du cou une couronne de convolvulus bleu céleste.

Excepté les hommes qui croyaient, sans doute, qu'ils devaient dans leur dignité rester graves, toute cette foule était joyeuse, parlait sans cesse avec volubilité, riait sous cape ou aux éclats, et s'amusait des espièglerie que se faisaient les unes aux autres les plus jeunes filles. Par exemple, lorsque parmi les plus belles il s'en trouvait une qui posait avec complaisance pour se faire admirer, sa parure était presque toujours dérangée par l'une de ses compagnes, qui subtilement dénouait ses cheveux ou la guirlande dont les fleurs cachaient son sein. Ces malices étaient si favorables à celles qui en étaient victimes, que leurs meilleures amies n'auraient pu mieux les servir.

En nous approchant du rivage, nous vîmes sortir d'une entrée resserrée par des rochers et ombragée par de grands arbres une pirogue de guerre, manœuvrée par soixante rameurs. C'était le chef des Caraïbes rouges, qui venait officiellement me recevoir et honorer le pavillon de la République française. Il me fit une allocution, et dirigea lui-même la goëlette dans le port où nous devions rester, pendant notre relâche, sous la protection de son hospitalité fraternelle. Ce havre était un bassin environné d'une berme de basalte, haute de quinze à vingt pieds; la profondeur de ses eaux était telle qu'il aurait pu recevoir une frégate. Deux monticules couverts d'une végétation vigoureuse s'élevaient de chaque côté de son ouverture sur le rivage de la mer, et leurs arbres touffus lui formaient un portique en se penchant sur les flots. Sur les bords d'un ruisseau abondant, qui descendait des montagnes de l'intérieur et se jetait dans le port, s'élevaient les cases nombreuses d'un carbet; elles ressemblaient à des ruches d'abeilles par la

forme de leur toit, construit en feuilles de latanier, mais leurs parois en treillis laissaient passer les brises rafraîchissantes et les rayons du jour.

Au centre du village était une maison commune dont la salle d'assemblée avait au moins quatre-vingts pieds de long ; j'y trouvai réunis les chefs et les guerriers des deux tribus : les Caraïbes rouges et les noirs. Je n'avais pas encore eu occasion de voir ces derniers, et d'après d'ignorants récits je m'en faisais une très-fausse idée. Je croyais qu'ils devaient leur origine, comme l'ont dit les missionnaires, à des esclaves nègres échappés des colonies voisines. Je fut fort surpris de voir en eux des hommes d'une tout autre race. Au lieu d'une chevelure lanugineuse, d'un nez épaté, d'une bouche béante, bordée de grosses lèvres retournées en dehors, ils avaient les traits des Abyssins : des cheveux plats, longs, noirs, analogues à une crinière ; leur nez était droit, partant du front, légèrement recourbé vers la pointe, et comme on n'en a jamais rencontré depuis le cap Bon jusqu'au golfe de Guinée ; enfin leur bouche était garnie de lèvres minces, et n'avait rien de semblable à celle des nègres, sinon la beauté des dents. Ils avaient de plus un air souverainement orgueilleux, qui se changeait à la moindre contrariété en une physionomie sauvage pleine de menaces, d'arrogance et de férocité. Cependant le chef de cette tribut vint à ma rencontre et m'invita à visiter son carbet, qui gisait dans une autre partie de l'île. Lui et les siens ne frayaient avec les Caraïbes rouges que dans les circonstances importantes.

Le conseil de la nation ayant pris séance au centre de la grande case d'assemblée, j'exposai en peu de mots qu'un événement de mer avait livré à mon capitaine un secret dont il importait que les Caraïbes fussent instruits, et qu'il

m'avait prescrit de venir leur en faire part. Je leur rappelai qu'un officier de la garnison de Kingstown avait, l'année précédente, réclamé d'eux les remèdes qui pouvaient le délivrer d'une maladie dont il était atteint. Aussitôt le nom de Dawson parcourut les rangs des guerriers accroupis en cercle autour de moi. Je continuai en disant que, pour prix de leur généreuse hospitalité et pour récompense de la vie qu'ils lui avaient rendue, il avait dressé un plan d'invasion de leurs foyers, de dévastation et de pillage de leurs campagnes, et je donnai lecture lentement du détail de ce plan qui fut parfaitement compris, les Caraïbes entendant le français et même le parlant avec beaucoup de facilité. L'auditoire, stupéfait sans doute de cette ingratitude et d'une si grande perfidie, garda d'abord le silence; mais bientôt des accents de rage étouffés produisirent un murmure qui, s'élevant par degré, se changea en la plus terrible tempête que la fureur humaine ait pu jamais faire éclater. Le *tolle* des Hébreux, les cris de mort : A la lanterne ! à l'Abbaye ! n'avaient pas un accent de férocité plus sauvage. Je crus assister à l'affreux concert que les tigres et les hyènes de l'Afrique australe exécutent la nuit autour du voyageur abandonné dans le désert, témoignant ainsi l'impatience de le déchirer.

Heureusement l'objet de cette frénésie était en sûreté à bord de la goëlette, et ses ennemis ne pouvaient savoir qu'il fût si près d'eux. Je m'applaudissais du soin que j'avais pris de le leur cacher, lorsqu'un tumulte s'éleva parmi la foule qui environnait le carbet, et fut suivi de vociférations épouvantables qui m'apprirent qu'on venait de découvrir à la fois la captivité et l'évasion du prisonnier maudit. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins l'explication de ce fâcheux événement. Il paraît que le capitaine Dawson, en me voyant

relâcher à Saint-Vincent, au lieu d'aller directement à la Guadeloupe comme il s'y attendait, crut que nous étions résolus de le livrer aux Caraïbes. Sa terreur s'augmenta lors de notre arrivée au milieu d'eux, et pour échapper à un danger sans réalité, il se précipita dans le danger le plus terrible qu'on puisse imaginer. Lorsque la nuit vint, il démasqua, dans la chambre où il était renfermé, un soupirail ou hublot qui s'ouvrait près du gouvernail et qui avait échappé à notre vue. C'était un trou rond par lequel un enfant semblait ne pouvoir passer. Cependant le prisonnier réussit, en ôtant ses vêtements, à sortir par cette étroite issue où il risquait de rester pris comme dans un piége. Il se laissa tomber sans bruit dans l'eau du port, et en trois brassées il put gagner le rivage, se blottir dans les halliers, et bientôt s'enfuir dans les grands bois des montagnes en se prévalant d'une parfaite connaissance des localités. Le matelot qui gardait la goëlette, ayant été pour lui porter à manger, découvrit presque aussitôt l'évasion de son prisonnier. Dans sa colère, il se répandit en malédictions contre le capitaine, et révéla ainsi aux indigènes que le traître qu'ils vouaient à la mort, était dans leurs campagnes à la portée de leur vengeance.

Quand je sortis du carbet, je trouvai toute la population prenant les armes et allumant des torches pour visiter les rochers du rivage, la profondeur des forêts et les cavernes des mornes, afin d'y traquer le fugitif. Bien convaincu que, s'il était arrêté, il allait être mis en pièces, je me décidai à suivre la multitude dans le chemin des bois, pour tenter quelques efforts en faveur du proscrit et tâcher de le sauver des mains de ces furieux.

Les campagnes étaient tellement éclairées par la vive et brillante lumière des flambeaux de gommier, qu'il semblait

impossible qu'on ne découvrît pas son asile. Cependant, lorsqu'on poursuivit au milieu des bois cette recherche acharnée, l'épaisseur des ombrages, les accidents du sol, la multiplicité des sentiers diminuèrent par degrés la clarté de l'illumination, si bien que, lorsque je fus à une lieue du rivage, je me trouvai dans l'obscurité, séparé de la troupe des chasseurs, et absolument seul.

Affligé du mauvais succès d'une tentative qu'avaient inspirée les meilleures intentions, je m'assis tristement sur le tronc d'un arbre renversé, et je cherchai dans l'observation des phénomènes naturels à reconnaître ma position. La vie du marin et du sauvage est souvent attachée à cette sorte de prescience, et je n'avais eu garde de négliger de l'acquérir. La vivacité de l'air m'indiqua que le site où j'étais avait une élévation considérable au-dessus du rivage ; la direction de la brise me fit savoir que je devais être dans la partie méridionale de l'île, celle habitée par les Caraïbes noirs ; et mon oreille, accoutumée à saisir les bruits maritimes, me laissa distinguer le sourd clapotement des vagues annonçant la proximité de la mer. En interrogeant les ténèbres autour de moi, je fus fort surpris de voir à peu de distance des étincelles sortir du sol ; je crus qu'elles étaient l'effet de l'ignition de quelque volcan ; mais je dus renoncer à cette explication en reconnaissant que la végétation ne perdait point sa vigueur dans les alentours, comme il arrive aux environs des bouches volcaniques. En m'avançant vers ce lieu, j'entendis des voix, des cris, des gémissements qui partaient d'une demeure souterraine cachée dans les rochers, presque sous mes pieds. La voûte de cette caverne était formée de blocs de basalte lancés par quelque cratère voisin, et dont les interstices donnaient passage à la lueur d'un foyer domestique allumé dans cette habitation. Je pus, à l'aide de l'un

de ces soupiraux, plonger mes regards dans l'intérieur qui était complétement éclairé par le feu. Je ne vis d'abord que des femmes appartenant à la tribu noire; mais, en cherchant d'où provenaient les lamentations qui se faisaient entendre, je découvris avec horreur un homme blanc presque nu, serré étroitement dans un filet de pêche et couché en travers du foyer, si près de la flamme, qu'il devait en éprouver l'ardeur brûlante, augmentée d'ailleurs progressivement par le bois qu'une vieille femme jetait dans le feu. Le malheureux soumis à ce supplice était le capitaine Dawson. Comment était-il tombé dans cette caverne et au pouvoir de cette mégère? Voici par quelles circonstances la fatalité l'y conduisit :

Lorsqu'il s'évada de la goëlette, il se dirigea vers la passe des montagnes qui conduisait dans la partie anglaise de l'île, et, s'il eût été favorisé par la fortune, il aurait atteint la ville de Kingstown dans la nuit, et il serait rentré coucher chez lui. Il en fut tout autrement. En voyant les torches de ceux qui le poursuivaient s'avancer plus vite que lui, il crut que le chemin lui était coupé; et des enfants l'aperçurent lorsqu'il prenait un sentier différent qui aboutissait à la côte du sud. Il savait bien que, dans cette direction, les montagnes s'élevaient en hauts escarpements qui ne lui permettaient pas de les franchir pour passer sur le territoire anglais ; mais il connaissait une caverne qui communiquait par une sorte d'escalier avec un sentier en corniche au-dessus de la mer par lequel on pouvait contourner un promontoire, et sortir, non sans périls, du domaine des Caraïbes. Cette caverne était habitée par la mère du chef de la tribu noire, vieille femme décrépite, qui ne pouvait lui opposer aucun obstacle, et dont la réputation de sorcière ne l'intimidait point.

Après une longue route, faite en courant à travers les bois, il arriva, hors d'haleine, à une montée rapide qui conduisait à l'entrée du souterrain. Poussé par son mauvais génie, il y pénétra, et fut surpris et déconcerté lorsqu'il vit, avec la vieille femme, ses deux petites-filles qui, malgré leur jeune âge, égalaient des guerriers en force et en intrépidité. Il était armé d'un large couteau, et son air hagard mit en défiance toute la famille. Justement, quand il entra à l'improviste, la plus jeune des deux sœurs, qui avait assisté au grand carbet avec son père, venait de raconter que le capitaine Dawson avait été déclaré *taboulou*, c'est-à-dire mis hors la loi. Le proscrit, ayant traversé des buissons de plantes épineuses, était tout en sang et à peine vêtu ; il semblait épuisé, éperdu, frappé de vertige comme le sont ceux, disent les Caraïbes, que le pays repousse de son sein. Il demanda à boire ; puis, craignant qu'on lui donnât du poison, il alla lui-même étancher sa soif à une source qui jaillissait du rocher. Un regard, un geste, un mot de la vieille furie scella irrévocablement son sort pendant qu'il buvait. Cherchant des yeux l'ouverture du passage qui descendait à la mer, il s'avança pour y entrer ; mais, au moment où il baissait la tête pour passer sous la voûte, un filet de pêche, lancé subitement avec adresse, l'enveloppa de la tête aux pieds, et, tiré violemment par une secousse, le renversa à terre. Aussitôt les trois femmes se jetèrent sur lui, le garrottèrent avec des cordes de mahot, si fortes qu'on ne peut les rompre et qu'on peut à peine les couper ; elles lui arrachèrent son couteau, et le traînèrent devant le foyer, dont elles ravivèrent la flamme afin de le rôtir tout vivant et de le boucaner.

Mon entrée dans la caverne suspendit l'exécution de cet infernal projet. Reconnu pour le commandant de la goëlette

française, je fus accueilli comme un allié et un ami. La vieille sorcière, que je ne regardais qu'avec horreur, s'efforça même de me faire une mine agréable en me montrant, par un sourire affreux, ses dents pointues, dont la blancheur tranchait sur sa face noire et ridée. Ses deux petites-filles, qui venaient tout à l'heure de remplir l'office de bourreaux, étaient pourtant de jeunes beautés aux yeux doux et caressants. Surprises par ma visite inattendue, elles n'avaient aucune parure, et leur taille haute, leurs contours élégants, leurs bras arrondis, se montraient sans voile à l'admiration. Elles me servirent, en un instant, un repas abondant et soigné de racines et de fruits très-variés. Je refusai d'y prendre part tant que j'aurais sous les yeux le prisonnier, qui, pour me complaire, fut relégué dans une partie éloignée du souterrain, celle qui dominait la falaise battue par la mer. Je ne désespérai pas que cette première concession ne fût suivie de quelque autre qui permettrait au capitaine de s'évader. Mais lorsque je voulais entrer en négociation, les jeunes filles m'opposaient la volonté irrévocable de leur grand'mère et l'arrêt de mort porté contre le proscrit. Alors je prolongeai le repas, pour provoquer l'occasion d'en faire l'instrument du salut de ce malheureux. Il ne me fut pas difficile d'exciter le désir de plaire de mes belles hôtesses. Je louai leur magnifique chevelure ; elles la détachèrent pour m'en montrer la longueur ; j'admirai avec justice la petitesse de leurs mains, les lignes harmonieuses de leurs bras ; elles justifièrent mes éloges avec autant de complaisance que de naïveté. Je demandai leurs noms, en promettant de les retenir, ce que j'ai eu grande peine à faire, tant ils étaient baroques ; mais leur signification valait mieux que le bizarre assemblage des sons dont ils étaient composés. L'aînée s'appelait Etoile du Matin, et

la cadette Fleur des Bois [1]. Elles parlaient le français assez mal, et pourtant d'une manière intelligible. Quand un mot de notre langue leur manquait, elles mettaient à la place un mot anglais ou caraïbe. Très-contrariées de ne pouvoir m'offrir du vin, elles me proposèrent de faire du punch, dont on a toujours, aux Antilles, les ingrédients sous la main. Les jeunes filles en prirent fort peu, mais leur mère y prit goût, et ayant fait apporter ensuite une calebasse remplie d'eau-de-vie caraïbe, nommée ouicou, dont elle prétendait me régaler, elle me donna si bien l'exemple, qu'elle s'enivra et s'endormit. Je crus être maître du champ de bataille : je me trompais. Mes instances pour délivrer le prisonnier restèrent sans succès. La plus jeune des deux sœurs me semblait ébranlée; mais l'aînée, plus ferme dans ses idées de devoir et de subordination, refusa d'encourir la légitime colère de sa famille pour un criminel dangereux. Tout ce que j'obtins fut qu'on relâcherait les liens qui faisaient souffrir cruellement le proscrit. Nous allâmes dans le souterrain où il gisait, et Fleur des Bois, qui se chargea de cette tâche, la remplit si bien, pour me complaire, qu'il devint possible au captif de recouvrer sa liberté, sans y trouver beaucoup d'obstacles. Un regard furtif m'avait informé de ce dessein, qu'elle exécuta pendant que sa sœur se livrait au bonheur d'être trouvée belle, et qu'elle me faisait voir un diadème de plumes de colibri qui la rendait ravissante.

Une demi-heure après, pendant qu'Étoile du Matin me racontait des histoires d'amour, je vis le capitaine Dawson paraître, comme un spectre, au fond de la caverne, et se glisser cette fois sans obstacle sous la voûte du sentier qui

[1] Oualou-Couma. Illehuë-Arabou.

conduisait à la mer. Il était donc enfin dans le chemin de son salut. Je prolongeai la veillée pour lui donner le temps qui lui était nécessaire, et je partis fort tard, guidé par Fleur des Bois, qui me précédait avec un flambeau. Arrivé au pied des montagnes, à proximité du port, je remerciai de nouveau cette jeune fille, et je m'efforçai de lui faire accepter un cadeau de quelque valeur. Elle le repoussa en m'embrassant, et me laissa fort surpris et très-ému d'avoir trouvé, parmi ces filles des forêts, étrangères à notre monde, à notre race, à notre civilisation, les sentiments qui semblent ne devoir être l'apanage que des élus de l'humanité.

Je n'étais pas sans appréhensions sur la suite que le capitaine Dawson pouvait donner à ses projets militaires en revenant à Kingstown, et j'étais résolu de lui écrire à ce sujet, pour faire un appel à son honneur. Je chargeai donc le chef des Caraïbes rouges de s'informer de lui, par les intelligences qu'il avait dans la colonie anglaise. On lui répondit que le capitaine étant parti pour la Martinique, n'avait plus reparu. Ainsi sa tentative de sortir du pays des Caraïbes par le chemin de la Corniche était restée sans succès, et probablement il avait péri en l'exécutant ; un faux pas, une pierre roulante, un étourdissement suffisant dans ce sentier périlleux, pour faire engloutir un homme par la mer.

Le chef des Caraïbes noirs ayant appris qu'un officier anglais avait visité ce passage, en avait multiplié les dangers quelques jours avant que Dawson essayât d'y pénétrer, et sans doute il y avait dressé quelque embûche où le malheureux trouva la mort pour récompense de sa trahison.

CHAPITRE VII.

L'OURAGAN DES ANTILLES.

Septembre 1795.

L'influence des hommes sur les événements est vraiment prodigieuse, et pour changer la fortune, il suffit que le pouvoir tombe dans d'autres mains.

Tout était perdu aux Antilles, l'ascendant de l'Angleterre l'avait emporté sur celui de la France. Nos colonies de la Martinique, Sainte-Lucie, la Guadeloupe avaient été prises, et il ne nous restait pas un rocher où le pavillon tricolore fût encore arboré. Dans ces tristes conjonctures, arriva Victor Hugues, commissaire de la Convention. C'était un homme d'apparence médiocre, de manières vulgaires, de mauvaise éducation, mais d'un esprit naturel plein de ressources et d'un caractère rempli d'énergie et d'audace. Il lutta contre les ennemis avec une habileté, un courage et un bonheur dont aucun autre, avant et après lui, n'a pu donner l'exemple.

Parti de France pour secourir la Guadeloupe, il apprit, à l'atterrage, que cette île s'était rendue quinze jours aupa-

ravant. Au lieu de rebrousser chemin, comme on l'avait toujours fait en pareil cas, il dirigea son expédition sur le port du Moule, situé au vent de la Grande-Terre, et qu'on n'avait jamais regardé comme un point de débarquement. Aussi n'y trouva-t-il qu'une faible résistance. Il mit bientôt ses colonnes en mouvement, leur fit traverser l'île rapidement et enleva d'assaut le fort Fleur-d'Épée, qui couvre la ville de la Pointe-à-Pitre. Le fort Saint-Louis, qui est commandé par l'autre citadelle, ne pouvant offrir de résistance, le commandant anglais le fit évacuer, et concentra ses troupes à la Basse-Terre, île volcanique très-montueuse, qui est séparée de la Grande-Terre par un étroit canal maritime. Victor Hugues se trouva maître par cette attaque hardie de la meilleure partie de la colonie, de sa plus grande ville et de son premier port de commerce. L'ennemi, ayant appris qu'il avait effectué cette belle opération militaire avec une poignée de braves apportés par deux frégates et quelques transports, résolut de lui enlever sa conquête. Dans une nuit obscure, le 2 juillet, l'amiral Jervis fit filer vers la Pointe-à-Pitre des bâtiments chargés de troupes, qu'il réussit à débarquer en silence dans une partie déserte du bassin de la rade. Aussitôt à terre, les soldats anglais se formèrent par pelotons serrés en masse et entrèrent dans la ville, qui était ouverte du côté de la campagne. Deux petits postes qui se trouvaient sur la route, furent surpris et égorgés sans le moindre bruit. La colonne pénétra dans le cœur de la cité, et sans avoir aucun doute de la victoire, entra, l'arme au bras, au pas de manœuvre, dans la grande rue pour enlever d'emblée un fort situé à son extrémité en face de l'église. Ce poste consistait seulement en une batterie circulaire de gros calibre, occupant un monticule escarpé dans la moitié de son pourtour ; faible défense, mal

gardée par une garnison endormie profondément auprès de ses canons, pour se délasser des fatigues d'un jour brûlant, et profiter de la fraîcheur d'une belle nuit des tropiques. Il était deux heures du matin, lorsque inopinément une jeune fille caraïbe, couverte de ses longs cheveux, le mousquet sur l'épaule, se précipita au pas de course dans la batterie, en criant d'une voix retentissante : Aux armes! l'ennemi est dans la ville! Et aussitôt, s'élançant vers la pièce qui enfilait la grande rue, elle en arracha la platine pour découvrir l'amorce, qu'elle enflamma d'un coup de fusil. Le boulet de 24, chassé par l'explosion, atteignit la colonne des Anglais et la traversa dans toute sa longueur en faisant un terrible carnage. Les artilleurs, réveillés par cette décharge retentissante, accoururent à leurs pièces et continuèrent vivement le feu de la batterie, jaloux d'imiter l'exemple de cette jeune héroïne. L'ennemi, épouvanté de ses pertes, rétrograda en désordre, abandonnant derrière lui ses morts et ses blessés au nombre de mille hommes; mais alors les réserves et la plupart des habitants avaient eu le temps d'occuper les rues latérales à la grande rue, et d'ouvrir sur les flancs de la colonne un feu meurtrier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que les troupes anglaises échappées au double feu de l'artillerie et de la mousqueterie, regagnèrent leurs embarcations, après avoir perdu leurs meilleurs soldats et la réputation militaire qu'elles avaient acquise par de faciles succès.

Victor Hugues, devenu par ce combat tranquille possesseur de l'île importante de la Grande-Terre, alla chercher l'ennemi dans celle de la Guadeloupe proprement dite, où étaient concentrées ses forces. Dans les premiers jours d'octobre, le camp de Barville, où s'était retranché le général

Graham, fut vivement attaqué par nos troupes et forcé de capituler. Son commandant avec trente-deux officiers et six drapeaux furent pris et envoyés en France par la frégate *l'Andromaque*. L'île entière fut bientôt rendue à la France par la prise des autres postes des Anglais; et le commissaire de la Convention eut la gloire d'avoir reconquis une colonie importante, avec des forces inférieures de moitié à celles dont il sut triompher.

Dès que son autorité fut affermie, il tourna ses pensées vers les Antilles anglaises, adoptant pour système d'empêcher qu'elles l'attaquassent, en prenant lui-même contre elles une offensive vigoureuse. Il se servit pour ce dessein d'abord des corsaires, qui par ses encouragements se multiplièrent à l'infini, et devinrent un fléau pour le commerce et l'approvisionnement des établissements de l'ennemi. Il employa utilement pour ses projets l'esprit d'insurrection des esclaves, qui étaient animés par le décret de la Convention proclamant leur affranchissement. Enfin, il mit à profit la haine nationale que les Caraïbes portaient aux Anglais et les dispositions agressives qu'ils nourrissaient contre les colons de Saint-Vincent, leurs voisins et les spoliateurs de leur héritage.

Ce fut au milieu de ces occurrences que j'arrivai à la Pointe-à-Pitre. Un riche armateur, M. Meï, qui était le consignataire du corsaire *le Vengeur*, attendait l'entrée de la goëlette, et me reçut comme l'un des siens. Le soir même, il me présenta au proconsul, qui me fit mille questions sur Saint-Vincent. Mes réponses lui parurent, sans doute, satisfaisantes, car, dès le lendemain, d'après les pouvoirs qu'il avait reçus de la Convention, il me nomma lieutenant d'artillerie de marine. Vingt-quatre heures après, j'avais reçu mes instructions; ma goëlette était chargée de munitions de

guerre ; deux pièces de quatre étaient embarquées sur des pirogues caraïbes, et je mettais à la voile avec dix artilleurs de la marine, qui devaient être suivis d'une compagnie entière. On me donna pour pilote un sauvage, qui en amena un autre comme passager jusqu'à la Martinique. J'étais fort disposé à ne pas recevoir ce dernier, attendu qu'il me semblait hasardeux d'aller relâcher dans une île qui était le quartier général des forces anglaises de terre et de mer; mais le pilote m'assura gravement, ainsi que l'aurait pu faire un marin de la Gironde, qu'avec un navire comme le mien et un guide comme lui, nous pouvions passer impunément à portée de canon d'un vaisseau anglais à trois ponts. Je ne fus pas entièrement convaincu de la vérité de cette assertion. Toutefois, en réfléchissant que mes deux Caraïbes n'avaient pas plus d'envie que moi de tomber entre les mains de l'ennemi, je consentis à recevoir le passager.

C'était un vieillard encore agile et vigoureux, qui avait profité de l'expérience des années et des nombreux événements dont il avait été acteur ou témoin. Il parlait français intelligiblement, et pendant le voyage, il ne cessa de s'entretenir avec moi des hommes et des choses qu'il avait vus. Il aimait par-dessus tous les pays qu'il avait visités son île de Iouloumain, appelée Saint-Vincent par les navigateurs européens. C'était, me disait-il, la perle des Antilles. On ne pouvait la juger du rivage ; il fallait pénétrer dans son intérieur et parcourir ses montagnes dont le séjour était délicieux. Cinq merveilles ajoutaient beaucoup à l'intérêt de son histoire et fournissaient des épisodes sans nombre aux récits des veillées caraïbes. En voici l'indication : La forêt noire au pied des plus hauts volcans de l'île; on ne la traversait guère sans être épouvanté par des apparitions fantastiques. Le lac où résidait l'Esprit des eaux. C'était un cratère

obstrué où les nuages, attirés par les bois, se condensaient et donnaient naissance aux sources qui produisaient les rivières du pays. — Le dragon dont la tête était, disait-on, ornée d'une émeraude prodigieuse par sa grosseur et son éclat. Un voyageur, Robert Lade, fit autrefois plusieurs tentatives pour s'en emparer, comme on peut le voir dans la relation de ses aventures. — La Syrène, ou fille de la mer — Balana — qui était aussi belle à voir que dangereuse à connaître. J'ai fréquenté sa grotte qui était pour moi une demeure charmante. — Enfin, la Caverne de la mort, dont je ne puis faire un rapport aussi favorable et dont les souvenirs trouveront place dans la suite de ce récit.

On voit que les mêmes fables ont fait le tour du monde ou plutôt sont écloses spontanément, sur tous les points du globe, dans le cerveau malade des races les plus diverses et les plus distantes d'entre toutes celles dont l'espèce humaine est formée.

Quand je voulus savoir ce que le vieillard allait faire dans une île ennemie, il manifesta d'abord une circonspection ombrageuse. J'allais croire qu'il était chargé de quelque mission politique d'un aveu difficile, lorsqu'il m'expliqua que l'usage interdisait aux serviteurs de parler de leurs maîtres et surtout des femmes de leur famille; mais comme l'affection et le dévouement se complaisent à louer l'objet de leur culte, il prit occasion de l'amitié que me portait le grand chef de la tribu rouge, pour se livrer bientôt sans réserve au plaisir de faire l'éloge de la fille de ce chef dont il était le père nourricier, et qu'il allait rejoindre à la Martinique. Je la connaissais déjà par sa renommée; c'était l'héroïne du morne la Victoire, qui avait sauvé la ville de la Pointe-à-Pitre. On ne tarissait point à la Guadeloupe sur son courage et sa beauté. Pour venir donner l'alarme à la

garnison endormie et à l'instant d'être passée au fil de l'épée, il avait fallu qu'elle traversât, la nuit, avec une pirogue de guerre, toute l'escadrille des embarcations de la flotte anglaise. L'ennemi, qui n'osait tirer sur elle, crainte de se déceler, avait tenté plusieurs fois de l'aborder; mais la rapidité imprimée à la pirogue par soixante nageurs vigoureux, les mouvements anguleux qu'ils donnaient brusquement à sa course, et les flèches empoisonnées qu'ils faisaient siffler autour de ceux qui les poursuivaient de trop près, avaient écarté de cette nouvelle Clélie le danger qu'elle avait eu l'audace de braver et qui aurait arrêté les plus intrépides.

Cette jeune fille n'était pas moins bonne que courageuse. En apprenant que l'une de ses amies d'enfance, une créole du Macouba, venait d'être piquée par un serpent, elle était partie sur-le-champ afin de lui prodiguer ses soins et de s'efforcer de conserver ses jours au moyen des remèdes dont elle possédait la science mystérieuse. Elle avait rendu une foule de services de cette sorte à des habitants de la Guadeloupe et de la Martinique. Elle visitait souvent cette dernière île où elle avait été élevée au couvent des Dames, à Saint-Pierre. Sa mère étant morte en lui donnant la vie et son frère ayant péri dans des combats contre les Anglais, elle était l'unique objet de la tendresse de son père et toute sa consolation. Obligé de reconnaître la supériorité des hommes blancs, le chef des rouges avait voulu que sa fille eût leur esprit, afin d'en employer les ressources pour le bien de sa race et pour son salut. Ce projet avait complétement réussi. L'éducation avait greffé ses avantages puissants sur les qualités fortes et énergiques de la nature sauvage, et les Caraïbes reconnaissaient qu'elle avait autant de sagesse dans les conseils du grand Carbet

que de bravoure et d'habileté à la guerre. Seulement, au lieu d'attribuer à sa vraie cause l'ascendant de cette jeune fille, ils lui cherchaient une origine surnaturelle et l'expliquaient par des récits fabuleux. Ils prétendaient que leur chef, accablé par les malheurs de sa famille, avait consulté sur le sort de son dernier enfant la Syrène redoutée, qui habite une caverne creusée dans les rochers du Sud. Personne ne pouvait ou n'osait dire la réponse qu'il en avait reçue. On supposait pourtant que la fée, charmée de la beauté de cette petite fille, s'était attendrie en sa faveur et l'avait prise sous sa protection. Elle avait conseillé de recourir pour son éducation aux lumières des blancs, et l'on assurait qu'elle avait fait choix pour elle d'un nom symbolique qui était d'un heureux présage : c'était celui d'Eliama, qui signifie Arc-en-ciel, ou plutôt Arc du soleil. Il est singulier que le phénomène naturel qu'exprime ce mot signifiât chez les Caraïbes, comme jadis chez les Hébreux, l'espoir d'un meilleur temps. Il faut seulement en déduire que l'observation avait guidé les sauvages de l'Archipel américain aussi bien que l'avaient été les enfants d'Israël par l'antique sagesse de l'Égypte.

Je déposai le vieux serviteur de cette Jeanne d'Arc des Caraïbes sur les marches de l'escalier du Macouba. Ce sont des degrés taillés dans le massif d'un tuffa volcanique très-solide qui borde le rivage ; ils forment un débarcadère commode et dont la construction est ingénieuse. La goëlette reprit le large, et, au lieu de poursuivre son voyage en passant au vent des Antilles, elle entra au point du jour, toutes voiles dehors, dans le canal ouvert à l'océan Équatorial, entre la Dominique et la Martinique. Elle rangea d'abord les côtes escarpées de cette dernière colonie; mais elle passa à grande distance devant les ports de Saint-Pierre

et du Fort-Royal, où je distinguai à leur haute mâture des vaisseaux de guerre anglais. Pas un bâtiment ne daigna s'apercevoir de notre passage, les vigies nous ayant d'ailleurs signalés, grâce à notre pavillon, comme un sloop de Saint-Vincent. Je me dirigeai, sans mauvaise rencontre, sur la Cabesterre de cette île, et bientôt je me trouvai dans le havre que j'ai décrit, entouré de mes amis les Caraïbes qui me reçurent avec des transports de joie. Dans la nuit, je débarquai mes munitions et les fis transporter dans une grotte d'un abord facile, attendant avec impatience le moment de m'en servir pour la gloire de la France et le salut de mes hôtes. Le lendemain, les deux pièces de campagne arrivèrent et je n'attendis plus que le signal de marcher contre l'ennemi. Mon attente fut trompée par les événements qui reculèrent pendant plusieurs mois l'ouverture de la campagne.

Nous étions alors en plein hivernage, c'est-à-dire dans la saison des tempêtes. Dans l'enceinte resserrée du port, où la goëlette était amarrée, la chaleur était étouffante, et les maringouins obscurcissaient l'air. On sait que ces mouches, qui sont armées d'un dard venimeux, sont l'un des tourments les plus cruels auxquels l'homme puisse être exposé. Le grand chef Pakiri, attentif à notre bien-être, me donna, pour loger les artilleurs, une grotte fraîche et aérée, et pour moi un joli petit carbet, voisin de sa demeure, dans les mornes, et d'où l'on découvrait la mer du vent et une grande partie des campagnes caraïbes. C'était un lieu charmant, émaillé des plus belles fleurs de la création, arrosé par des sources d'eau vive, et où régnait une douce température, entretenue par la brise des vents alizés. Pendant son enfance, le fille du chef y résidait, et l'avait embelli de ses mains. Elle avait entrelacé ces bosquets de

jasmins gigantesques et odoriférants ; elle avait fait naître ces amaryllis éclatantes ; elle avait peuplé d'iris dorées le bassin de la fontaine ; tous ces myrtes fleuris, ces lauriers, ces palmes s'étaient élevés par ses soins vigilants. Elle avait fait plus : dans son jardin, elle avait cultivé pour les malades et les affligés une foule de plantes médicamenteuses dont elle connaissait les vertus et qu'elle donnait avec de sages avis, pour ramener la santé à ceux qui l'avaient perdue. Son père lui avait préparé, dans les derniers temps, une demeure plus grande et plus convenable pour un guerrier déjà renommé, qu'il voulait arracher aux douces occupations de la paix. Je dus à cette circonstance le bonheur d'habiter cet Élysée, qui est resté dans mon souvenir comme le séjour où j'ai passé les plus beaux moments de ma vie.

Je n'étais pas seul dans ce carbet. Quand les chefs noirs ou rouges avaient terminé leurs conférences avec moi, pour débattre le projet de quelque entreprise militaire, je me trouvais avoir pour compagnie une petite fille d'une dizaine d'années et un épagneul. Voici comment ces deux personnages m'avaient pris en affection. Le jour où j'abordai le rivage de l'île, je remarquai sur un bloc de basalte, à l'entrée du havre, un petit chien d'une espèce que je croyais avoir disparu avec les grandes dames d'avant la Révolution. Il humait le vent et poussait des gémissements. La manœuvre de la goëlette me le fit oublier ; mais le lendemain je le vis de nouveau ; il était sans doute allé au même lieu pour exhaler ses peines, et une petite Caraïbe le rapportait en s'efforçant de le calmer. L'enfant, que je fis appeler, étant venu à bord, aussitôt l'épagneul se mit à fureter partout, comme s'il eût découvert une piste, et il témoigna beaucoup de chagrin d'être désappointé dans sa recherche.

Ce petit animal avait, en effet, reconnu que le père nourricier d'Eliama avait séjourné sur la goëlette, et il le réclamait par ses cris. Ces traits d'intelligence et d'attachement excitèrent mon intérêt ; mais c'était un chien de race parfaitement aristocratique, qui recevait les caresses comme un tribut, et dont il me fallut gagner l'amitié par de nombreux services. Quant à la petite fille, son affection me fut acquise plus facilement. Lorsque je voulus savoir qui elle était, elle me répondit en bon français, à mon grand étonnement, qu'elle était la femme de chambre de Mademoiselle. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant cette Lisette des bois reproduire, dans la vie sauvage, le rôle le plus raffiné de la civilisation du XVIIIe siècle. Au reste, la jeune enfant était, comme l'exigeait son emploi, jolie, spirituelle et pleine de vivacité ; et son costume, composé en tout d'un petit tablier de rassades, n'était guère moins coquet que celui d'une soubrette, tant elle mettait d'élégance dans l'arrangement des fleurs qui ornaient sa ceinture et ses cheveux. Quand je fus installé au carbet des montagnes, ces deux petits êtres ne me quittèrent presque plus ; et, en toute occasion, ils me témoignèrent le même attachement qu'ils avaient pour leur maîtresse bien-aimée. La petite fille s'appelait Zami ; elle avait passé un an au couvent de Saint-Pierre avec Eliama, et, douée comme elle l'était de la faculté de l'imitation, elle avait fait dans notre langue d'étonnants progrès.

Le 4 septembre, de grand matin, je vis accourir le chien fidèle. Il témoignait une crainte extrême, et il chercha un refuge en se cachant dans mes vêtements. Zami, qui le suivait, me dit qu'il avait été, comme à l'ordinaire, attendre sa maîtresse au bord de la mer, mais qu'après avoir aspiré l'air, comme pour découvrir si elle venait, il avait été tout à

coup frappé d'effroi et s'était enfui. Je demandai si la vue de quelque lamentin ou autre habitant de la mer n'avait pas pu produire cet effet. L'enfant n'avait rien vu de pareil; elle avait remarqué seulement, avec son talent d'observation naturel, que l'eau du port semblait plus haute et plus agitée qu'à l'ordinaire, quoique le temps fût complétement calme. Sans attacher à ces particularités une grande importance, je suivis cependant l'habitude que j'avais prise à la guerre de ne rien négliger, et je me rendis près du chef. Je le trouvai sur un piton isolé, distant de notre demeure; il s'occupait d'une expérience météorologique qui, pour une invention de sauvage, me parut assez ingénieuse. Son objet était, me dit-il, de trouver le vent; or, comme il n'y en avait pas le moindrement, sa recherche me parut fort hasardée. Voici quelle fut son opération : Il alluma un bûcher de bois vert donnant, au lieu de flamme, une épaisse fumée qui, dans la stagnation absolue de l'atmosphère, s'éleva verticalement sans aucune déviation. Mais quand elle eut atteint la région supérieure de l'air, cette colonne perdit son aplomb, s'inclina vers le nord, et fut couchée dans cette direction par un courant venant du sud. Pendant que j'admirais ce moyen si simple de déterminer le lit des vents à des hauteurs inaccessibles, Pakiri, alarmé de sa découverte, se mettait en devoir d'en profiter, en prenant toutes les mesures qui pouvaient diminuer les désastres d'un ouragan près d'éclater sur nos têtes. L'indication d'un vent du sud s'établissant dans les couches élevées de l'atmosphère, pendant que les plus basses demeuraient stagnantes, était le présage de l'une de ces terribles tempêtes qui, dans l'hivernage, désolent l'archipel des Antilles. S'il était resté quelque incertitude sur ce péril, une foule d'autres phénomènes l'auraient bientôt dissipée. De même

que l'épagneul, qui, par son organisation délicate, avait eu le premier le pressentiment du fléau, d'autres espèces animales montraient déjà qu'elles en ressentaient l'influence, qui les glaçait d'épouvante. Des oiseaux de haut vol s'abattaient sur les cases caraïbes, d'énormes chauves-souris, des chats-huants aussi gros que des oies, des iguanes longs comme des crocodiles sortaient des rochers et venaient chercher un asile dans le carbet. Un serpent tête-de-chien monstrueux vint se réfugier chez moi et ne voulait plus en sortir. Des chèvres à poil fauve, comme des antilopes ou des biches, descendirent au galop des pâturages des montagnes et vinrent, toutes craintives qu'elles sont, s'établir sous l'abri de la salle du conseil. Je crus un moment qu'une bande de loups accourait du haut des mornes prendre gîte au milieu de nous. C'étaient des lévriers gigantesques, au pelage gris-noir, au museau allongé, à l'œil sanglant ; ils étaient de la race de ceux qu'employèrent autrefois les Espagnols à Saint-Domingue pour chasser les indigènes dans les bois. Les Caraïbes les avaient importés, et leur avaient donné la garde des passes des montagnes qui débouchaient sur le territoire anglais. Ces sentinelles hardies, vigilantes et féroces, avaient été saisies de crainte et venaient de déserter leurs postes.

Cependant, on ne sentait encore aucun souffle de vent, mais toute la nature prenait par degrés un aspect qui inspirait l'effroi. La mer se soulevait et bouillonnait comme l'eau d'une chaudière en ébullition. Elle avait changé sa température et son niveau ; au lieu d'être moins chaude que l'air, elle l'était beaucoup plus ; elle était devenue thermale. Sa surface s'exhaussait sous une pression inconnue, et ses eaux, franchissant leurs limites, débordaient dans le port et s'avançaient dans le lit des rivières, dont elles refou-

laient le courant. On voyait des marsouins, des dorades, des bonites, des bancs de poissons quitter la pleine mer, et s'engager entre les rochers du rivage, pour fuir un danger dont ils avaient la prévision, quoique les hommes ne pussent encore le connaître par leurs obscures perceptions. Un ressac, venant du fond de la mer, déracinait les grands fucus pélagiques, détachait les coquillages et les mollusques cramponnés aux rochers, faisait sortir de leurs gîtes submergés des crustacés énormes, poussant pêle-mêle sur le rivage tous ces animaux, qui faisaient côte pour la première fois.

C'était surtout l'atmosphère qui était le théâtre des phénomènes précurseurs de l'ouragan. A son lever, le soleil avait paru radieux et resplendissant dans un ciel pur, lumineux et profond ; mais à midi, il s'était voilé de vapeurs qui changeaient entièrement son aspect. Il était tout à fait privé de ses rayons et ressemblait à la lune. Son disque avait la couleur rouge-obscur d'une fournaise qui s'éteint. La clarté du jour diminua par degrés ; elle devint d'abord blafarde, fausse, tremblotante comme pendant une éclipse totale, puis un rideau de nuages sombres couvrit le ciel, tandis qu'une brume sortant du golfe du Mexique, s'élevait dans la région moyenne de l'air, et enveloppait tout l'horizon. Jusqu'alors il avait régné un calme fort extraordinaire et presque inconnu au climat des îles. Les feuilles des arbres pendaient le long des branches sans le moindre mouvement. On aurait dit que la vie se retirait des végétaux, et que les plantes, comme les hommes, subissaient, par l'effet de la chaleur étouffante qu'il faisait, une sorte d'asphyxie mortelle.

Nous fûmes tirés de cette torpeur par un long mugissement sous-marin, qui annonça l'approche du danger et qui fit jeter à la foule un cri d'effroi. C'était un flot impétueux,

un raz de marée, venant de l'Ouest, qui s'avançait sur un front immense, à travers les détroits ouverts entre les Antilles. Lancé par une force mystérieuse, il surmontait leurs eaux, les couvrait par une autre mer bouillonnante, et formait à leur surface un courant furieux dont la direction était contraire à la leur.

Derrière ce grand mascaret océanique rugissait le vent de la tempête. Dès qu'il atteignit la nue qui voilait la mer à nos yeux, il la déchira violemment du haut en bas ; et par une percée de vue à travers une fissure opérée tout à coup dans la masse des vapeurs, nous découvrîmes, avec un étonnement inexprimable, un bâtiment de guerre, une frégate, qui côtoyait le rivage de l'île, en cherchant à profiter de l'abri de ses rochers pour arriver au promontoire de la Soufrière, le doubler et entrer dans le port de Kingstown. L'entreprise était dangereuse, mais elle pouvait réussir ; et la population qui suivait avec anxiété les manœuvres du bâtiment, commençait à croire qu'il échapperait au double péril de l'ouragan et des écueils basaltiques dont il était proche, lorsque inopinément, par une cause dont nous ne pouvions avoir aucune idée, la frégate, qui naviguait au plus près sur ses huniers, vint au vent, masqua et fit chapelle, c'est-à-dire coiffa sa mâture avec ses voiles, dont l'effort l'abattit avec fracas sur le tillac. Elle était alors éloignée de la côte d'une à deux encâblures ; mais, dans le court moment qui s'écoula entre l'action rétrograde des voiles et la chute des mâts, elle reçut une impulsion tellement puissante, qu'elle franchit cet espace, et alla se jeter sur les rochers aigus du rivage. Aussitôt qu'elle y fut engagée, les hautes vagues du raz de marée vinrent se précipiter sur elle ; tantôt elles déferlaient sur le pont et enlevaient des matelots qu'elles entraînaient dans l'abîme en se retirant ; tantôt elles pas-

saient sous la carène, soulevaient le bâtiment, puis en le laissant retomber sur les pointes de l'écueil, elles démolissaient les bordages et faisaient pénétrer l'eau dans la cale par de si larges brèches que la frégate aurait coulé bas sans le secours du récif qui la soutenait.

La population caraïbe, réunie le long de la côte, suivait d'un œil avide toutes les circonstances de ce terrible naufrage. Dès que le chef eut reconnu, au point du jour, les présages encore obscurs et cachés de l'ouragan, il avait fait donner le signal d'alarme, qui, répété de carbet en carbet, de montagne en montagne, avait informé chaque famille de l'approche du danger. A l'instant, des mesures de conservation avaient été prises partout pour les personnes et pour les choses. Les vivres et les jeunes enfants avaient été mis en sûreté, du moins autant que possible, dans des grottes ou dans des cases qui avaient été construites pour cet objet dans des lieux abrités. Ce n'étaient guère que des terriers enfoncés dans quelque recès des mornes et qui ne donnaient aucune prise au vent de la tempête. Le grand avantage qu'avaient les sauvages sur les colons, c'est qu'étant instruits d'avance par leurs observations des pronostics de l'ouragan, ils pouvaient en détourner les effets en partie, tandis que dans les îles habitées par des Européens la population est constamment prise au dépourvu.

Quand toutes les dispositions particulières de préservation furent achevées, la foule se porta au bord de la mer pour mieux juger de l'imminence du péril. On retrouvait là, parmi les hommes d'une autre race, la curiosité, l'impatience que manifestent les peuples civilisés lorsque quelque événement menaçant est suspendu sur eux. Les Caraïbes noirs restèrent dans leurs carbets, mais ils envoyèrent demander si leur concours était nécessaire.

Un promontoire formé par le ressaut terminal d'un ancien courant de lave s'avance, au nord de l'île, dans le détroit de Sainte-Lucie. Il est escarpé de toute part et domine de plus de quatre-vingts pieds deux anses étroites, situées en arrière de chacun de ses flancs. Sur son plateau est un groupe d'énormes balsaltes superposées sur le sol. Quoiqu'il soit battu sans cesse par les vents de la mer, il est couvert, dans toutes les parties les moins exposées, d'arbrisseaux qui, en se courbant sous les rafales des tempêtes, échappent à la destruction. Ce fut là que nous nous rendîmes, Pakiri et moi, pour suivre les progrès de l'ouragan. Il nous fallut ramper pour atteindre l'abri des blocs de lave, et sans eux il nous eût été impossible de rester en ce lieu, le vent nous eût enlevés, et, nous roulant devant lui comme des feuilles desséchées, il nous eût lancés à la mer. Sa violence, qui allait s'accroître encore, avait déjà renversé les carbets, dispersé les moissons de maïs, déraciné les maniocs, couché à terre les bananiers et abattu une multitude d'arbres dans les mornes. L'air était obscurci par les débris qui le remplissaient et qui étaient chassés impétueusement par une force dont le moteur était invisible. C'est alors que la nue qui couvrait la mer, s'étant ouverte, nous avions vu le bâtiment de guerre qui venait droit à nous. Le chef caraïbe le reconnut sur-le champ pour une frégate anglaise qui voulait entrer dans le port de Kingstown, et dont la mission était sans doute de débarquer des troupes et des munitions pour servir à l'invasion du territoire des sauvages. L'idée de ce projet fit proférer au chef rouge les plus terribles malédictions contre ce bâtiment, qui portait dans ses flancs l'esclavage et la destruction du dernier peuple américain. On aurait dit que le ciel propice avait entendu ces vœux, car quelques minutes

après, la frégate fut jetée par une fausse manœuvre sur les rochers de la côte et y fit naufrage.

Un instant avant que cette catastrophe eut été amenée par quelque accident inconnu, qui avait désemparé le gouvernail de la frégate et fait porter ses voiles sur ses mâts, je découvris dans ses haubans à l'arrière, d'abord une personne, puis aussitôt une autre, qui me semblèrent être des Caraïbes. Il me fut impossible de m'en assurer, et je ne pus même distinguer si elles étaient rentrées dans le bâtiment ou si elles étaient tombées à la mer. Fallait-il croire qu'il y avait des indigènes prisonniers à bord de ce bâtiment? Pakiri ne savait rien qui pût le faire présumer. Nous voulûmes examiner si les flots n'avaient pas reçu quelque malheureux ; mais leur bouillonnement élevait à leur surface une masse de vapeurs agitées qui ne laissaient rien discerner, et de plus, nous étions aveuglés par le pulvérin des vagues, sorte de poussière d'eau que le vent nous fouettait dans la figure et qui nous brûlait comme des orties.

Un artilleur qui m'avait suivi, mais qui était resté au-dessous de nous à mi-côte du promontoire, ayant un point de vue différent du nôtre, aperçut ce que nous ne pouvions voir. Il m'appela, et dirigeant mon regard, il me montra deux têtes noires, qui apparaissaient par intervalle au-dessus des lames et qui plus souvent étaient surmontées par elles. Il ne fallut qu'un coup d'œil à Pakiri pour les reconnaître. C'est ma fille, s'écria-t-il, et me saisissant dans ses bras, avec un transport de désespoir, il ajouta : Soyez-nous fidèle et dévoué ; si je péris, n'abandonnez pas mes frères dans leur malheur. Il n'attendit pas ma réponse ; il s'élança dans la mer, et sur le dos écumeux d'une vague qui se retirait, il gagna le large pour secourir sa fille chérie et l'arracher au péril le plus grand qu'on puisse imaginer, ou pour

mourir avec elle. Ce n'était pas uniquement la terreur de voir les deux nageurs submergés par les vagues qui nous faisait frémir sur leur sort ; c'était de plus la vue du ressac, qui les attendait à l'approche du rivage, et dont la force irrésistible, maîtrisant leurs derniers efforts, devait les briser sur les rochers au moment de toucher au port. Il m'est impossible d'exprimer avec quelle anxiété douloureuse j'attendis le dénoûment longtemps suspendu de ce terrible drame. Plusieurs fois la jeune fille et son vieux gardien demeurèrent ensevelis entre les lames qui se heurtaient sur leur tête, et rien n'annonçait qu'ils ne fussent pas disparus pour toujours. Quand ils revenaient à la surface, je voyais, aux progrès qu'ils avaient faits, qu'ils avaient glissé sous ces montagnes d'eau, comme l'auraient pu faire des requins. Dix fois, lorsqu'ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, s'encourager ou se concerter, je crus qu'ils étaient au bout de leurs forces et qu'ils allaient couler, mais bientôt ils reprenaient le rude et difficile combat qu'ils livraient à la mer en furie et à l'ouragan. La première lueur d'espoir qui brilla dans mon esprit, fut due au succès avec lequel ils réussirent à doubler l'écueil de la pointe du promontoire, et à se tenir loin des brisants redoutables dont il est environné.

En cet instant la scène se ferma subitement à mes regards. Les nues orageuses qui s'étaient abaissées jusqu'à la région moyenne des mornes, s'étendaient par tout l'horizon ; elles crevèrent sur nos têtes et laissèrent tomber une pluie diluviale qui emplit et obscurcit l'atmosphère. Chaque goutte avait au moins deux pouces de diamètre, et faisait dans sa chute le même bruit que la grêle la plus grosse. Le tonnerre éclata simultanément de dix points du compas et illumina de ses sillons anguleux les nuages qui

descendaient jusqu'à terre. Des étincelles électriques se mouvaient en tous sens autour de nous, et le volcan de la Soufrière, répondant aux détonations de la foudre, fit entendre ses mugissements souterrains. La terre trembla trois fois. Je crus que l'île entière allait s'abîmer dans les gouffres de l'Océan. Cette crise terrible fut la fin des convulsions de la nature ; la pluie eut l'heureuse puissance d'apaiser les flots, d'épuiser et dissiper les nuages et de purifier l'air des vapeurs qui le surchargeaient. Le jour reparut à nos yeux. Le ressac, dont la violence rendait impossible l'abord de la grève, s'abaissa sensiblement et devint moins impétueux. Ce fut un grand bonheur, car, en ce moment, les nombreux Caraïbes qui s'étaient lancés à la mer pour sauver leur chef et sa fille, s'approchaient avec eux du rivage ; ils les couvraient de leur corps, leur donnaient des points d'appui, et ils réussirent par leurs efforts habiles et vigoureux à les déposer sans accident sur le sable de la plage. La multitude qui les attendait, pleine de crainte pour leur vie, poussa des cris de joie en les voyant, et les environna en leur prodiguant mille témoignages de respect et d'affection.

J'ai vu en Europe beaucoup de grandes dames recevoir les hommages de leur cour ; aucune n'avait plus de dignité, de grâce, d'affabilité que la jeune sauvage qui était là au milieu de ce peuple dévoué. Je ne la vis qu'un seul moment avant que la foule la dérobât à mes regards, mais je fus frappé profondément de sa beauté. C'était bien Vénus sortant du sein des flots. Un essaim de femmes la couvrit et lui donna tous les soins qu'exigeait la rude épreuve qu'elle venait de subir. On lui fit rejeter l'eau de mer qu'elle avait bue ; on la délivra de celle dont sa belle chevelure était imbibée, et des ablutions d'eau de pluie enlevèrent

l'eau salée qui s'était attachée à sa peau et qui l'aurait corrodée. Enfin, pour empêcher que l'action de l'air ne lui devînt nuisible après un exercice aussi violent que celui d'avoir nagé l'espace de plus d'une demi-lieue, elle fut revêtue de la tête aux pieds de bandelettes de coton et recouverte de nattes imperméables en fil de palmier. Son père, qui avait présidé à toutes ces dispositions avec la sollicitude de la plus vive tendresse, ne pouvait se résoudre à la quitter, quoique, plusieurs fois, on fût venu réclamer sa présence au lieu du naufrage de la frégate. En me voyant me tenir à l'écart, par discrétion, il m'appela, et dit à sa fille en français : Voici un ami ! — Je le connais déjà, répliqua-t-elle. Ces mots si simples furent prononcés avec la voix la plus douce et la plus expressive, et ils furent accompagnés d'un regard dont les plus superbes du monde civilisé se seraient enorgueillis.

Mais comment cette jeune fille avait-elle été livrée si fatalement à la merci des flots? Le lendemain, j'appris du vieillard qui l'accompagnait dans cette hasardeuse aventure à quelle épreuve avaient été soumis son courage et la fermeté de son caractère.

Le voyage qu'elle avait fait à la Martinique, s'était prolongé beaucoup au delà de l'époque fixée pour son retour. Enfin la jeune créole qu'elle avait assistée pour la guérir d'une piqûre de serpent, ayant échappé, par ses soins, à une mort presque inévitable, elle partit du Macouba avec son fidèle serviteur. Elle suivit, au milieu des hautes montagnes de l'île, la trace des bois, qui la conduisit jusqu'à la côte du canal de Sainte-Lucie sans être exposée à la rencontre des troupes anglaises en garnison dans les ports. Sa pirogue, cachée dans les palétuviers de l'anse Céron, avait été préparée pour la recevoir par un nègre du voisinage,

et, dès le point du jour, elle voguait à travers le canal, poussée par une brise légère et favorisée par une mer de cristal. Arrivés près des rivages sinueux de Sainte-Lucie, les hardis navigateurs les prolongèrent jusqu'à l'entrée du détroit qui sépare cette île de Saint-Vincent. Ici le vieillard fit remarquer à sa maîtresse qu'un rideau de nuages menaçants venait de cacher le ciel au couchant, et que plusieurs pronostics annonçaient une tempête, ou peut-être même un ouragan ; il l'exhorta à relâcher, pour attendre un moment plus propice ; mais Eliama, inquiète de son père, persista à vouloir traverser le détroit, espérant devancer l'orage. En s'éloignant de la terre, elle découvrit à une faible distance une frégate qui était tombée en calme ; cette vue n'avait rien d'alarmant, car un bâtiment de guerre ne daignait pas ordinairement prendre garde à un esquif. Il en fut cette fois autrement. Le capitaine ayant vu par le moyen de son télescope qu'il y avait une femme dans la pirogue, il la jugea de bonne prise ; et, quand une bouffée de vent souffla dans ses voiles, il en profita pour joindre la barque caraïbe, et pour ordonner à ceux qui la montaient de venir à son bord. Il fallut obéir à la force. La jeune sauvage, revêtue de ses nattes de palmier et de ses longs cheveux, monta l'échelle de commandement d'un pas ferme et sans vouloir d'appui. Elle était suivie de son serviteur qui portait ses armes. En arrivant sur le pont de la frégate, elle demanda en anglais qui était le capitaine, et ce qu'il lui voulait. Il lui fut répondu que c'était lord Seymour, et qu'il l'attendait dans la grande chambre. « Allez dire à Sa Seigneurie, reprit-elle, que se servir d'un vaisseau du roi d'Angleterre pour arrêter à la mer une femme qui voyage seule sous la foi du droit des gens, c'est l'action d'un forban, et que celui qui la commet est indigne de porter un nom

illustre. Messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant aux officiers, je me réfugie sous la protection de votre pavillon, et, plutôt que de quitter cette place, je me ferai mettre en pièces. » Elle dédaigna de rien répondre à plusieurs messages que lui envoya le capitaine. Celui-ci qui l'épiait, perdant enfin patience, sortit, et, la saisissant violemment par le bras, il s'efforça de l'entraîner après lui ; mais il rencontra une résistance non moins vive qu'inattendue. La jeune fille, au lieu de retirer son bras, le poussa avec tant de force qu'il glissa entre les doigts qui l'étreignaient, et que sa main fermée, atteignant son adversaire à la figure, en fit jaillir le sang. En même temps, la secousse qu'elle lui imprima lui fit perdre l'équilibre et l'envoya tomber sur l'un des canons du gaillard. Furieux d'être ainsi traité par une faible femme en présence de son équipage, le capitaine revint sur Eliama pour prendre sa revanche, mais il la trouva armée de l'une de ces flèches redoutables qui donnent, par la plus légère blessure, une atroce agonie. « Lord Seymour, lui cria-t-elle, si tu fais un pas, tu marches à ta mort! » Les officiers qui, avec un sang-froid britannique, étaient demeurés spectateurs de la lutte corps à corps, s'opposèrent à ce qu'elle devînt un combat à outrance, et ils firent rentrer leur capitaine en essayant de le calmer.

La jeune fille se retira à l'écart, à l'extrémité du dôme de la dunette ; elle s'assit sur le tillac, non comme nous ou à la manière orientale, mais accroupie à la façon des Caraïbes, ce qui permet de se relever par un bond tel que celui des kangourous ou des sauterelles de nos prairies. Elle vit alors qu'elle avait été blessée au bras par les doigts crochus du vautour auquel elle avait échappé. Elle fit dégoutter sur le pont son sang qui coulait abondamment ; puis, ôtant de sa chevelure une longue plume blanche de l'oiseau des

tropiques, qui d'ordinaire se dressait sur sa tête, elle la teignit de ce sang, et la lança dans l'air en disant : « Vole apprendre à mon père quels odieux traitements sa fille vient de subir sur ce vaisseau ; il saura quelle vengeance il doit en tirer. » La plume s'éleva en tourbillonnant, et se dirigea vers le rivage de Saint-Vincent dont on distinguait à deux portées de canon les formidables rochers. « Ce pourrait bien être, dit un vieux matelot, la sorcière rouge dont il est tant parlé à la Barbade ; et dans ce cas, camarades, nous devons recommander notre âme à Dieu. »

Pendant ce temps, l'ouragan, sorti du golfe du Mexique, avait atteint la chaîne des Antilles, et poussait devant lui un raz de marée qui refoulait dans les détroits de ces îles le grand courant de l'Atlantique équatoriale. Son flot puissant avait forcé la frégate à s'approcher de la côte pour gagner, à l'aide du remou produit par ses promontoires, le port de Kingstown où elle espérait trouver un asile. Le vent, qui devenait de plus en plus violent et tempêtueux, se refusait à la marche du bâtiment qui était orienté au plus près. Les officiers, après s'être concertés, avaient envoyé dire au capitaine que sa présence était nécessaire. Le danger s'accroissant, le plus ancien fut obligé d'aller lui-même réitérer cet avis pour la troisième fois. Enfin, lord Seymour sortit de sa chambre, pourpre de colère et frappé de vertige. En entrant sur le gaillard, il trouva, assise près du passage qu'il suivait, la jeune Caraïbe, qui, les yeux baissés, semblait étrangère à tout ce qui l'environnait. Sa vue ranima sa fureur, et il la heurta du pied. Exaspérée par cet acte brutal et méprisant, Éliama se dressa, comme l'aurait fait un serpent fer-de-lance sur lequel on aurait marché. Elle maudit avec une énergie sauvage le capitaine et sa frégate, et leur prédit qu'ils allaient périr. « Tiens, lord Seymour,

ajouta-t-elle, regarde, voilà le gage certain de ta perte ; ma vengeance commence à s'accomplir. » En levant les yeux vers l'endroit qu'elle montrait, l'équipage consterné vit les flammes sinistres, tremblotantes et livides du feu Saint-Elme, qui parcouraient lentement la grande vergue. Tandis que l'équipage est absorbé par l'aspect de cet effrayant phénomène, la jeune sauvage saisit une hache d'armes appendue auprès du mât d'artimon, et d'un seul coup, lancé d'une main sûre et vigoureuse, elle coupe la drisse du gouvernail, ce qui fait venir la frégate au vent, et, par l'effet des voiles sur les mâts, la fait culer sur les rochers où l'attendait un affreux naufrage. Éliama, suivie du vieux Caraïbe qui la seconde en tout, traverse le gaillard en faisant tourner sa hache d'armes autour d'elle ; elle s'élance sur un canon, atteint les haubans et se jette à la mer. Un coup de feu est tiré sur elle ; bien d'autres dangers sont bravés et surmontés par son courage. Elle surgit au milieu des siens sur la plage, après un combat victorieux contre les éléments et contre la perversité humaine, plus funeste encore que les périls de l'ouragan. Cette fille intrépide n'avait, comme moi, que dix-huit ans.

Lorsque, enfin, le chef rouge fut libre de venir au lieu du naufrage, nous nous hâtâmes d'y arriver. La mer, qui brisait avec furie sur la frégate engagée dans les rochers, en avait démoli et submergé une partie ; elle avait enlevé et précipité dans l'abîme la moitié de l'équipage, à commencer par le capitaine, qui périt des premiers. L'autre moitié s'était attachée au couronnement qui s'élevait au-dessus des flots, et des cris d'effroi étaient poussés par ces malheureux chaque fois qu'une lame du large, haute comme une colline, s'élançait impétueusement sur eux pour les arracher à leur asile et les entraîner à la mort. Comme si

la tâche de leur infortune n'était pas comblée, il leur était survenu d'autres ennemis aussi impitoyables que l'ouragan. Les Caraïbes noirs avaient escaladé le pic de basalte au pied duquel gisait la frégate désemparée, et de ce roc, où leurs archers s'étaient établis, ils perçaient de leurs flèches les matelots que la tempête avait épargnés. Il était temps que nous vinssions les sauver. Je fis entendre au chef de ces barbares que le plaisir qu'il prenait à tuer des hommes, lui coûtait trop cher pour qu'il continuât de se le donner. Je garantis qu'en faisant prisonniers ces messieurs, Victor Hugues en payerait chaque tête par de la poudre à canon et d'excellente eau-de-vie. Ma négociation eut le plus heureux succès. L'esprit des sauvages ayant été changé par cette manière de considérer l'existence de leurs ennemis, ce fut à qui s'empresserait de sauver les naufragés. L'humanité fut portée si loin que plusieurs matelots blessés ou malades, ne pouvant se confier au va-et-vient qui leur donnait moyen d'atteindre la côte, les guerriers noirs allèrent, au péril de leur vie, les chercher sur les débris de la frégate, et les ramenèrent non sans peine à terre.

Ce n'était pas un faible embarras qu'un nombre de prisonniers aussi considérable. Pakiri leva la difficulté. Il distribua ces nouveaux hôtes dans des cavernes où rien ne leur manqua que le pouvoir de s'échapper. Trois jours après, des corsaires de la Guadeloupe venaient les prendre pour les conduire au fort Saint-Charles de la Basse-Terre. On peut encore aujourd'hui apprendre des vieilles négresses de la colonie la complainte des malheurs éprouvés par l'équipage de la frégate *le Laurier*, par suite de la malédiction d'une jeune sorcière caraïbe, que le capitaine avait voulu violenter et qui s'en vengea on ne peut mieux.

A la fin de cette terrible journée, rien de l'ouragan ne paraissait dans les cieux; la brise rafraîchissante des vents alizés soufflait avec son haleine parfumée ; le soleil se couchait dans toute sa magnificence, et les étoiles, dont le scintillement est si beau entre les tropiques, commençaient à jeter dans l'air une clarté douce et abondante dont notre climat ne donne aucune idée. Mais le retour de la sérénité de l'atmosphère et du calme de la nature ne me rendait point ma case que je croyais détruite, comme les autres carbets, par la fureur de l'ouragan, et j'en étais à envier la caverne où les prisonniers pouvaient réparer leurs fatigues par un sommeil heureux. J'allais demander au chef rouge où il comptait poser sa tête, quand la petite Zami, alerte comme un colibri et parée comme un jour de fête, vint me chercher pour monter à l'habitation des Mornes. Elle m'apprit que rien n'y avait souffert des ravages de l'ouragan, dont la limite supérieure s'était arrêtée plus bas. Ainsi, cette effroyable perturbation de l'air était renfermée dans la couche inférieure de l'atmosphère, celle qui est en communication immédiate avec la mer, et ses effets avaient été bornés à la région basse des montagnes, comme s'il leur avait été dit : Vous n'irez pas plus loin ! Ce fut un grand plaisir pour moi d'apprendre que le jardin, les arbres, les fleurs, ouvrages des mains d'Éliama, avaient été respectés par la tempête, et que la jeune fille avait retrouvé sa charmante demeure comme elle l'avait laissée, sauf plusieurs plantes fleuries et odoriférantes que les navires d'Europe et d'Asie m'avaient fournies pour y ajouter quelques charmes de plus.

CHAPITRE VIII.

PORT D'ESPAGNE. — TRINITAD.

Septembre 1795.

Jusqu'alors les fléaux dont j'avais été témoin et qui avaient mis la force de mon âme à de si rudes épreuves, étaient nés de la violence des passions humaines, et la nature n'y était pour rien. Quand, le 10 août, le sang ruisselait entre les pavés du Carrousel et sur les dalles des Tuilleries, le ciel était radieux ; — quand soixante vaisseaux de ligne français et anglais précipitaient à la mer les corps encore palpitants des hommes tombés dans la bataille du 13 prairial, l'Océan développait des ondes tranquilles ; — ce fut enfin par une nuit stellaire, comme le Midi seul en connaît, que l'horizon fut éclairé par l'effroyable incendie du port et de la flotte de Toulon. Mais c'était, au contraire, la nature qui venait de réunir toutes ses forces dévastatrices pour ravager la malheureuse île de Saint-Vincent, et réduire au désespoir sa population. Il ne restait plus aucun vestige de ses cultures ; l'ouragan avait tout balayé ; ses carbets étaient renversés, et lorsque je descendis de la

montagne, je trouvai couchées sur la terre inondée, sans aliments et sans espoir d'en avoir, toutes ces familles caraïbes qui, la veille, étaient dans l'abondance et la prospérité.

Les chefs étaient rassemblés et assis en cercle sur la place où quelques heures avant s'élevait la grande case du conseil, ornée des trophées de la victoire. Pakiri, leur cacique, comme disaient les Haïtiens, m'appela près de lui, et me demanda par quelle inspiration de l'esprit supérieur des Blancs pouvait être secouru contre la famine ce peuple désolé.

J'écrivis aussitôt au crayon, sur une feuille déchirée de mon carnet, une lettre au général Hugues, pour le supplier d'envoyer, à l'instant, des subsistances aux Caraïbes affamés ; sans quoi, malgré leur haine contre les Anglais, ils n'auraient point d'autre ressource que de se jeter dans leurs bras. J'étais si sûr de l'effet que produirait cette expectative menaçante sur le proconsul, que je n'hésitai pas à promettre au conseil un prompt secours, si cette lettre parvenait de suite à la Guadeloupe. La pirogue la plus rapide fut expédiée sur-le-champ avec un chef chargé de remettre lui-même cette lettre au général, partout où il pourrait le trouver.

Il ne fallait pas moins qu'une espérance aussi vive pour faire supporter la triste nouvelle que Sainte-Lucie, dévastée pareillement, ne pouvait rien faire en faveur de Saint-Vincent, et qu'au moment où des secours lui avaient été demandés, ses habitants allaient en réclamer pour eux-mêmes.

Au milieu de ce désastre,on tira quelque assistance d'une particularité de l'organisation de deux plantes alimentaires. Toutes les moissons exposées à la violence de l'ouragan

avaient péri, et il ne restait aucun vestige des champs de maïs et des plantations de bananiers. Mais les racines féculifères : le manioc et l'igname avaient échappé dans la terre à la destruction, quoique leurs tiges eussent été coupées par le vent au ras du sol. On les retrouva sous les alluvions apportées des montagnes par les torrents, et la population put du moins attendre, en les recueillant, une subsistance plus assurée et moins insuffisante.

Un projet, qui me parut judicieux, fut proposé par Pakiri au conseil, dont il reçut l'approbation. A une époque éloignée, que ne pouvaient exprimer les chiffres de la langue caraïbe, un galion espagnol vint, à son retour du Mexique, se briser sur les rochers de Saint-Vincent. Il en fut retiré, avec des objets utiles, des barils remplis d'or monnayé. Les sauvages habitants de l'île, n'ayant que faire de ce trésor, l'enfouirent dans une caverne des Mornes, et le secret de cet endroit n'était connu que par la tradition qu'en conservait le grand chef. Il fut décidé qu'on prendrait sur ce trésor l'argent nécessaire pour acheter des subsistances à la Trinitad, île espagnole qui, touchant au continent de l'Amérique, était pourvue abondamment, et à bas prix, de toutes les sortes de vivres dont Saint-Vincent avait un si pressant besoin. Une pirogue de guerre, armée de soixante rameurs, fut équipée aussitôt, et Pakiri lui-même se chargea de conduire cette importante expédition. Il me pressa, ainsi que les autres chefs, d'y prendre part, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui pourraient se présenter, et d'employer, s'il le fallait, pour réussir, le nom redouté du général dont j'étais commissionné près d'un allié de la France, le plus fidèle qu'elle eut jamais, puisqu'il le fut jusqu'à la mort.

La vie incertaine de l'homme de mer et du soldat leur

fait croire volontiers aux pressentiments. J'ai connu bien des gens d'esprit et de cœur : l'amiral Villaret, le général Hoche, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui étaient obsédés par cette croyance. Mon éducation première me défendait contre elle. Cependant, je me suis étonné, dans la suite, d'avoir accueilli si froidement le projet de cette expédition ; moi, si ardent à m'embarquer dans de nouvelles aventures. Il fallait qu'il y eût dans celle-ci quelque mauvais pronostic qui m'apparaissait obscurément. Je me rendis aux raisons qui me furent données, et je sacrifiai mes répugnances instinctives à des motifs dont la puissance serait encore sur moi la même aujourd'hui.

Mon amour des voyages se réveilla quand nous prolongeâmes, dans notre navigation, la chaîne des Antilles, qui s'étendent au midi jusqu'au continent du Nouveau-Monde. Je comptai, dans les assises des hautes falaises de la Grenade, le nombre des éruptions volcaniques qui ont érigé cette île. J'admirai, en côtoyant le petit archipel des Grenadins, une chaussée basaltique moins colossale que celle des Géants en Irlande, mais non moins intéressante, puisqu'elle prouve l'identité d'action de la même cause géologique dans l'un et dans l'autre hémisphère. Mais lorsque, pour mettre à la voile, la pirogue se fut élevée au vent, je ne vis plus les terres que dans l'éloignement, et je ressentis la fatigue de mes longues et pénibles veilles ; je m'enveloppai dans mon manteau, je m'étendis sur une natte, et m'endormis profondément.

Je fus réveillé par les cris de joie que poussaient les Caraïbes pour saluer leur ancienne patrie, le continent de l'Amérique, dont les montagnes se montraient au sud à l'horizon. Notre pirogue avait fait plus de quarante lieues en dix heures, comme un vaisseau de guerre. La terre

s'étendait devant nous à perte de vue, de l'est à l'ouest. C'était la côte de la belle province de Vénézuéla où les Espagnols ont fondé les grandes villes de Caracas et de Cumana. Le rivage septentrional de l'île nommée Trinitad par Christophe Colomb, quand il la découvrit il y a trois cent soixante ans, prolongeait au loin, vers l'orient, la ligne des terres continentales. Mais quand nous fûmes plus proches, le détroit qui les sépare put être distingué. C'est une effraction de la chaîne des hauts reliefs volcaniques qui se projettent le long de cette côte. Des vestiges de son ancienne continuité se voient encore dans quatre ou cinq petites îles qui obstruent le détroit et le divisent en autant de passages ou pertuis d'un accès difficile et dangereux. Colomb, qui fut près d'y faire naufrage, les nomma les Bouches du Dragon, — *Boca del Drago*. Il fallait l'intrépidité héroïque de ce grand navigateur pour s'engager avec son lourd navire dans un détroit semé d'écueils où règne un courant tumultueux et violent, et qui semblait devoir infailliblement le conduire à sa perte.

Mes compagnons de voyage eurent besoin de toute leur habileté, de leur force et de leur expérience pour dominer ce courant et pour franchir ces bouches dangereuses. Enfin nous entrâmes dans le golfe de Paria, qui gît entre la Trinitad et les côtes continentales de Cumana. Les eaux de la mer s'y mêlent à celles du grand fleuve de l'Orénoque, qui se jettent, par cent embouchures, dans un vaste estuaire adjacent à l'Atlantique équatorial. C'est le courant du fleuve qui vient se décharger par les Bouches du Dragon, et qui y produit, en rencontrant la mer, un mascaret continuel, un raz de marée furieux.

Aussitôt que nous eûmes doublé le grand saillant de la Trinitad, qui ferme au nord le golfe de Paria, nous décou-

vrîmes l'île devant nous dans toute son étendue. Son aspect est admirablement beau. Une ceinture de terres basses borde le rivage; au delà s'élèvent en amphithéâtre des forêts d'arbres incorruptibles : l'acajou, le balata, le mahogani, et mille autres espèces précieuses. Le faîte des montagnes est couronné par des pics qu'ont érigés les anciens volcans auxquels l'île doit son origine. Le plus élevé de tous, et sans doute le plus puissant jadis, est celui nommé Tamana. Il était alors dégagé des nuages qui le cachent ordinairement, et je voyais distinctement s'élancer de son sommet une haute colonne de fumée, signe certain que son extinction n'était pas aussi complète que les habitants se le persuadaient. Ce phénomène excita vivement mon intérêt, et j'aurais bien voulu que Pakiri satisfît à mes questions; mais je n'en obtins que des récits aussi insensés que les traditions des anciens Grecs sur le mont Etna et l'île de Lemnos. Il est bien étrange que des hommes séparés depuis le commencement des choses aient été bercés par les mêmes fables.

Pendant que j'avais les yeux attachés sur la colonne de fumée que projetait le Tamana, je remarquai avec étonnement que sa hauteur, d'abord prodigieuse, diminuait par degrés. Quelques instants après, ce magnifique spectacle s'était évanoui. C'est un mauvais signe, me dit gravement Pakiri. Cette réflexion aurait dû m'éclairer sur la véritable menace du danger qu'elle indiquait. Mais, dans sa sollicitude pour la population qu'il régissait, le grand chef n'avait pas cessé, depuis notre départ, de tirer des pronostics de tout ce qu'il voyait afin d'y trouver des présages qu'il interprétait soit en faveur de notre expédition, soit contre son succès; je pris ses paroles pour un pressentiment sans motif; je refusai de le comprendre.

A cette époque, les campagnes de la Trinitad étaient encore à l'état sauvage, comme au jour de la découverte de cette île, quoique la colonisation espagnole datât de quatre siècles. Les terres d'alluvion qui bordent la côte occidentale, n'avaient pour habitants que des troupeaux de bœufs aussi farouches que les bêtes féroces de l'Afrique. Leurs pasteurs, qui les visitaient à cheval et la lance en arrêt, logeaient dans des huttes, sorte de granges qui offraient à peine un abri ; et la civilisation était aussi loin d'eux qu'elle l'était, il y a quatre mille ans, des bergers d'Abraham. Ce fut seulement quand nous eûmes dépassé les îles Coloras qu'enfin nous découvrîmes des cultures et des habitations. La beauté du climat et l'extraordinaire fécondité du sol donnaient à ces campagnes l'aspect du Paradis terrestre. Les arbres étaient chargés de fruits, et de magnifiques récoltes couvraient la terre.

Nous touchions alors au terme de notre voyage. Devant nous était le Port d'Espagne, dont les édifices semblaient être tous des églises, à en juger par le nombre de clochers qui la dominaient. Une grosse tour et quelques batteries mal armées formaient toute sa défense. A bâbord, on découvrait derrière un groupe d'îles qui lui servait de brise-lames, le fameux havre du Carénage, où venaient relâcher jadis les galères des Conquistadors de l'Amérique. Quant à nous, notre pirogue pouvant passer partout, nous pénétrâmes jusqu'au fond du port, près l'embouchure de la rivière qui s'y jette, et nous vînmes sans obstacle au débarcadère, comme le faisaient journellement les canots des sauvages de la Côte-Ferme, ou, pour mieux le dire, de la Guyane et de Vénézuéla.

Pakiri, qui connaissait la place, fut bientôt en rapport avec les négociants ; et il put facilement fréter plusieurs

goëlettes, et acquérir les cargaisons de vivres dont elles devaient être chargées immédiatement. Mais une inquiétude très-grande le tourmentait. La crainte d'encourir le déplaisir des Anglais et de s'attirer quelque mauvaise affaire avec leurs croiseurs, pouvait empêcher l'autorité espagnole de donner la permission d'exporter de la colonie des vivres destinés à des alliés de la France ; ou si l'on ne refusait pas positivement, il était bien possible que ces considérations fissent naître des retards funestes pour la population affamée de Saint-Vincent.

Dans son anxiété, Pakiri résolut de réclamer l'intervention d'un vieux médecin français, établi depuis longtemps à la Trinitad, et qui avait acquis, par sa pratique, beaucoup de richesse et de considération. Quelques services que les Caraïbes lui avaient rendus, permettaient d'espérer qu'il voudrait bien, en cette occasion urgente, leur prêter son assistance. Je m'offris pour intermédiaire dans cette négociation importante, et nous partîmes, le chef et moi, à la recherche du docteur, fort résolus d'obtenir son concours à tout prix.

Il nous fallut, pour trouver sa demeure, parcourir une grande partie de la ville. L'aspect qu'elle m'offrit, ne ressemblait nullement à celui des colonies françaises et anglaises. Au delà du port, où le mouvement commercial et maritime rappelait en miniature Saint-Pierre de la Martinique, tout était désert et silencieux. Les maisons tournaient leur dos à la rue, comme dans les villes de l'Orient, et leurs rares ouvertures consistaient dans de longues fenêtres grillées qui éclairaient si mal les appartements, qu'elles ne laissaient rien distinguer dans leur intérieur. Des murs, fort élevés régnaient de chaque côté de la plupart des rues, et n'étaient interrompus que par le portail d'une

église, la grille d'un monastère ou l'entrée d'un cimetière. On ne savait à qui s'adresser pour demander son chemin. Enfin nous arrivâmes à la maison du docteur, l'une des plus riantes de la ville, comme pour emmieller la mort. Une multitude de domestiques se hâtèrent d'accourir pour nous regarder avec une impertinente curiosité. Assez mal disposé par cette réception, je fus outré de la réponse d'une grosse mulâtresse, bouffie d'arrogance, qui prétendit que son maître ne recevait personne, parce qu'il faisait sa sieste. « Allez-lui dire, répliquai-je d'un ton impératif, que le médecin du général Hugues arrive de la Guadeloupe pour le voir, et souvenez-vous que je ne suis pas de ceux qu'on fait attendre. » Assurément ce fut la nécessité qui m'inspira sur-le-champ ce subterfuge; il s'agissait de la vie d'un peuple, et c'était une fraude pieuse. Quoi qu'il en soit, la vérité n'aurait pas eu un pareil succès. La mulâtresse, en entendant le nom du proconsul des Antilles, crut avoir devant elle l'avant-garde des terribles corsaires qui rappelaient par leurs exploits ceux des flibustiers; elle courut chercher son maître, qui, sur son rapport, survint avec une si grande précipitation, qu'il n'eut ni le temps de mettre sa perruque, ni celui d'endosser sa robe de chambre. C'était un petit vieillard rubicon, robuste, actif, plein de séve et de verdeur. Il m'embrassa avec affection et me félicita d'avoir la charge de conserver les jours précieux d'un personnage si fameux dans les Antilles par la hardiesse et le succès de ses entreprises. J'ouvris la bouche pour dire que j'étais, non son médecin, mais l'un de ses officiers d'état-major; mais, mon compagnon, qui craignait, pour les graves intérêts engagés dans notre mission, que le docteur fût refroidi par cette déclaration, l'arrêta sur mes lèvres en m'interrompant. Il expliqua le sujet de

notre visite, et je me joignis à son intercession pour déterminer le vieux médecin à employer son influence en faveur des Caraïbes. Nous n'eûmes pas plutôt exposé leur triste situation, que le docteur se fit revêtir de ses habits officiels, et fut trouver le gouverneur. Quand il rentra, il remit à Pakiri les trois Laissez-passer qui autorisaient la sortie des goëlettes; il les avait fait expédier, suivant l'usage du pays, en glissant quelques doublons dans la main du secrétaire de Son Excellence; et il les avait fait signer lui-même au gouverneur en lui donnant une consultation sur l'accès de goutte dont il était fort tourmenté. Si, par malheur, nous fussions tombés au pouvoir du commandant en second, tout aurait été perdu, car il était, disait-on, plus Anglais que le gouverneur de la Barbade.

Pakiri, au comble de la joie, courut expédier son convoi de vivres, refusant le dîner splendide qu'on commençait à servir, et me laissant pour gage de la reconnaissance que son pays et lui vouaient au bon docteur. Il me donna rendez-vous le lendemain au point du jour pour notre départ, et me confia, dans la sollicitude de son amitié, aux soins d'un jeune Caraïbe dont l'intelligence et l'intrépidité lui étaient connues.

Le repas, quelque improvisé qu'il fût, était superbe et digne d'un médecin qui recevait 100,000 francs de rente de sa clientèle et autant du revenu de ses biens. Le seigneur des Iles, comme il surnommait Victor Hugues, est bien loin dans ses meilleurs jours, dis-je à mon hôte, de vivre dans une pareille magnificence. Engagé, contre mon gré, à soutenir mon rôle de médecin, je le remplis avec un succès immérité qui m'offrit, à moi pauvre destitué au milieu des révolutions les plus propices, la riante perspective d'une riche fortune.

Une serre attenante au cabinet du docteur contenait, non pour les préserver du froid, mais bien de l'excessive chaleur, une collection de plantes les plus belles de la zone torride. Je les reconnus et les nommai par leurs noms linéens, spécifiant, pour la plupart, leurs propriétés médicinales. Ah ! s'écria le vieux médecin, que vous êtes heureux, vous autres jeunes gens, d'avoir vécu dans un temps où la science a reculé ses limites. Mes professeurs n'en savaient pas autant que les étudiants d'aujourd'hui, et encore ai-je mal profité de leurs leçons. C'est ce qui fait mon malheur au milieu de ma prospérité. Alors il me raconta que, quelques mois auparavant, un aventurier irlandais avait surgi au Port d'Espagne, se prétendant médecin de la nouvelle école, et guérissant infailliblement tous les maux par la chimie, l'électricité, le magnétisme, l'acuponcture, le moxa, et une multitude d'autres moyens, dont l'apparition avait plongé le vieux docteur dans la stupéfaction. Ce n'était pas tout, ce novateur avait accusé d'impéritie la pratique de mon hôte, et il s'emparait de ses malades avec une audace qui lui obtenait des succès. Dans cette triste conjoncture, mon pauvre confrère imagina un projet dont la réussite lui paraissait certaine. Renoncez, me dit-il, à votre service, honorable sans doute, mais qui ne vous conduira jamais à la fortune. Venez ici, je partagerai avec vous ma clientèle et ma maison ; nous aurons le monopole de guérir toute la colonie, et l'on viendra de Caracas et de Cumana nous consulter comme jadis l'oracle de Cos. Avec les avantages de votre activité, de votre science moderne et des illustres exemples que la France offre à votre imitation, joints à ma vieille expérience et à une réputation établie, nous n'aurons à redouter aucun rival, et nous obligerons cet intrus d'Irlandais à déguerpir.

En songeant que cet El Dorado, qui m'était promis à la Trinitad, était voisin de celui découvert par Walter Raleigh, de romanesque mémoire, je ne pus retenir un sourire d'incrédulité. Je vois bien, reprit le docteur, que vous prêtez à ce pays les habitudes de lésinerie de l'Europe. Sachez qu'ici pas un gentilhomme ne dérangera un médecin, comme vous et comme moi, sans reconnaître par un quadruple, ou même le double, la visite la plus insignifiante. Chaque soir, dans la bonne saison, je mets un millier de francs dans mon secrétaire, tandis que dans ma province j'avais grand'-peine à gagner un petit écu. Ce serait peu de chose que l'argent sans la considération; mais, à cet égard, je veux vous faire voir par vos propres yeux quelle haute position on obtient par nos fonctions magistrales chez les personnages les plus nobles et les plus puissants. L'accueil qu'on vous fera sous mes auspices vous donnera le désir de revenir ici pour me seconder.

Alors, dans l'intention déclarée de me séduire, le vieux docteur me proposa de l'accompagner dans quelques visites qui me fourniraient l'occasion de voir la bonne compagnie de Port d'Espagne. J'acceptai cette offre par curiosité de voyageur, ne prévoyant pas dans quel dédale d'événements j'allais m'engager. Par préliminaire, il fallut, pour paraître convenablement dans ce beau monde, changer mes habits de nankin contre un riche costume doctoral et laisser friser et poudrer à blanc mes cheveux noirs. Quand je me vis dans une glace, ainsi transformé, j'eus peine à me reconnaître. J'avais dix ans de plus, et je ressemblais étonnamment à une évocation de l'autre siècle. Mon hôte était dans l'admiration, et calculait le revenu de notre association future, se frottant les mains en signe de réjouissance de la déconvenue du charlatan qui avait osé

rivaliser avec lui. Un petit chapeau sous le bras et une canne à pomme d'or à la main, je m'acheminai avec le vieux médecin, qui s'enorgueillissait d'être le mentor d'un jeune confrère formé à une aussi haute école.

Il est superflu de dire que, suivant l'ancien usage des colonies, nous étions précédés et suivis par des domestiques dont l'effronterie donnait l'opinion la plus favorable du rang élevé de leurs maîtres. Nous allâmes ainsi visiter plusieurs personnes titrées, qui reçurent le docteur avec beaucoup de distinction, et nous invitèrent à des galas, des fêtes de famille ou des cérémonies religieuses. Nous nous excusâmes en termes généraux, et, d'hôtel en hôtel, nous arrivâmes à l'abbaye des Dames bénédictines de l'Annonciade, où devait se terminer notre laborieuse soirée.

Je crus, en pénétrant dans ce vaste monastère et en parcourant ses cloîtres, que c'était la Terre promise. La brise carabinée du nord, qui nous avait conduits si rapidement dans le golfe de Paria, était tombée subitement aussitôt que nous avions atteint le rivage de la Trinitad. Un vent de Sud brûlant lui avait succédé, et au coucher du soleil il était survenu un calme plat qui rendait la respiration difficile et augmentait encore l'impression pénible de la chaleur. Une odeur marécageuse s'était répandue dans l'air; l'horizon s'était voilé d'une vapeur blanchâtre, les feuilles des arbres pendaient le long des branches comme pendant une éclipse; les chiens affolés couraient comme si la rage, qui est inconnue dans ces pays, venait tout à coup de les frapper, et dans les rues on n'entendait qu'exclamation sur l'oppression que causait ce temps extraordinaire. Je fus délivré heureusement de ces désagréables sensations, en entrant sous les voûtes du couvent, où se trouvait conservée une fraîcheur délicieuse.

Le docteur nous ayant fait annoncer dans un style oriental, on nous attendait, et nous fûmes introduits, en grande cérémonie, dans l'intérieur du monastère. La présentation se fit dans une vaste salle où tout le couvent était réuni. L'abbesse était assise sous un dais, et les dames dignitaires occupaient des places inférieures sur les degrés de l'estrade où elle trônait. A droite et à gauche étaient les religieuses vêtues de blanc, avec des voiles noirs qui descendaient jusqu'à terre; puis à leur suite, les novices tout en blanc, et les pensionnaires en toilette de ville. Quand mes yeux se furent habitués au demi-jour de cette salle, ils parcoururent avec plaisir ce cercle de jeunes filles, qui étaient l'élite des colonies espagnoles. Nous fûmes admis à offrir nos respectueux hommages à l'abbesse, qui fut bienveillante et gracieuse. Pendant que le docteur lui faisait sa cour, une dame qui parlait très-bien français, m'interrogea sur la Guadeloupe où elle avait des amies. Notre conversation fut interrompue par une envoyée de l'abbesse, chargée de m'inviter à prendre le thé ce soir-là et tous les autres suivants. La novice qui remplissait cette mission, était une jeune fille d'une taille élevée, d'une physionomie pleine d'expression et d'une rare beauté. Je répondis qu'un si doux engagement me faisait regretter de partir dès l'aube du matin. Une exclamation accentuée qui échappa à la charmante Espagnole, m'obligea d'ajouter par politesse que je conserverais le souvenir de cette insigne bonté et de l'aimable messager qui, en l'exprimant, en avait augmenté le prix. Un instant après, on passa, par une longue galerie, dans un salon digne d'un palais par les tableaux dont il était orné, et par ses décorations architecturales. A l'une de ses extrémités s'élevait une fontaine en marbre et en bronze, dont les vasques super-

posées épandaient des nappes d'eau sans cesse renouvelées, afin de diminuer par leur basse température la chaleur brûlante du climat. La source de cette fontaine était située dans la montagne à une élévation considérable au-dessus de la ville.

Une collation composée de mille friandises dont le secret n'était connu que dans ce riche monastère, fut servie par les jeunes novices avec un empressement et des soins gracieux. La belle favorite de l'abbesse, qu'on appelait Dorothée, mit une attention toute particutière à venir m'offrir les bonnes choses les plus exquises; ce que j'attribuai à la recommandation de la supérieure en faveur d'un étranger. Pouvais-je deviner que cette jolie personne faisait servir des sucreries à sa politique, et que ses politesses séduisantes étaient des ruses diplomatiques pour préparer une négociation? Je ne me tins en garde que contre la quantité de ses dons, qui menaçaient de me faire éprouver le sort de Vert-vert, mort, comme on sait, d'une indigestion causée par les excellentes dragées des religieuses de Nevers.

L'abbesse était rentrée dans ses appartements; le docteur avait été visiter ses malades, et j'allais me retirer, croyant la soirée finie, quand elle allait commencer avec plus d'intérêt. L'une des dignitaires du couvent était chargée de l'éducation des novices et des pensionnaires. C'était une dame encore jeune, qui avait l'estime et l'affection de toutes ses élèves, et qu'elle méritait par son savoir et sa bonté. Elle fut fort aise de trouver l'occasion très-rare de s'entretenir avec un voyageur français, et qui plus est un médecin dont on vantait les connaissances. Elle insista pour que je restasse au travail de la communauté qui, chaque soir, devait durer deux heures. Aussitôt, conformément à la règle, toute la brillante jeunesse de l'abbaye s'agroupa autour de

guéridons qui portaient des bougies, et l'on se mit à l'ouvrage silencieusement. Les travaux étaient fort divers. Les unes faisaient de la dentelle ou brodaient ; d'autres composaient des fleurs artificielles pour l'oratoire de leurs parents, ou bien imitaient de vieux tableaux avec des découpures de papier coloré qu'on revêtait d'un vernis ; d'autres encore traçaient des cartes géographiques ou copiaient de la musique d'église. On imagine aisément que je prodiguai mes éloges à ces artistes, qui en furent comblés de joie. La confiance enfantine de tout ce troupeau d'écolières me fut promptement acquise ; et de partout on m'apporta des œuvres nouvelles qui étaient emmagasinées dans les cellules du couvent. Mais il y eut tant d'allées et de venues qu'en ouvrant les portes on fit pénétrer dans la salle la température de feu qui régnait au dehors et qui agissait violemment sur ces jeunes filles habituées à la fraîcheur de leurs salles voûtées. Les voiles qui couvraient leur tête et leurs épaules étaient insupportables par une telle chaleur. La permission de les ôter fut donnée aux novices seulement, les dames étant assujetties à toute la sévérité de la règle, quelque graves qu'en fussent les suites sous un climat si différent de celui de l'Europe. La dame qui avait accordé cette indulgence s'en excusa, en alléguant que les jeunes créoles reçues dans le monastère, appartenant à de grandes familles et ayant été élevées dans l'habitude de faire toutes leurs volontés, on ne pouvait les soumettre à toute la rigueur de la discipline ; mais que néanmoins l'abbaye ressemblait bien plus que les monastères du Mexique et de la Terre-Ferme aux couvents rigides de l'Espagne. En acceptant cette explication, je ne pus m'empêcher de remarquer avec quel plaisir ces futures religieuses profitaient des derniers moments de leur liberté, et se prévalaient des avantages que

leur avait prodigués la nature et dont elles allaient être bientôt privées à jamais. En écartant son voile, la belle Dorothée découvrit une magnifique chevelure qu'elle ne devait plus conserver que quelques jours, la cérémonie de sa prise d'habit étant fixée irrévocablement. Quand elle ajusta ses cheveux, elle dit, les yeux humides de larmes, qu'elle devait leur faire ses derniers adieux.

La conversation continua avec cette effusion, et quoique ces dames fussent d'une haute extraction, elles se montrèrent toutes sans le moindre orgueil, et j'admirai leur naturel, leur franchise, leur bonne éducation et surtout leurs bons sentiments. Je pus avec sincérité en faire l'éloge et témoigner à l'excellente religieuse qui dirigeait leur éducation, combien j'appréciais l'œuvre à laquelle était dévouée sa vie. Docteur, me dit-elle, l'ami que vous représentez si bien a pour mes chères filles une bonté paternelle si grande qu'il ne vient point ici sans écouter leurs doléances sur les maux dont elles se croient atteintes ou menacées; et, depuis une heure, elles me demandent de vous consulter pareillement. J'ai beau me récrier sur l'indiscrétion d'une telle requête, elles prétendent que, rempli de bonté pour de pauvres recluses, vous ne vous refuserez pas à leurs vœux. Quoique je me fusse bien passé de cette épreuve qui ne laissait pas d'être embarrassante, je dus m'y soumettre et répondre que j'étais entièrement au service de ces dames. Aussitôt une petite pensionnaire me prit par la main et me conduisit au vaste fauteuil qu'occupait ordinairement le docteur quand il rendait ses oracles. Le secret en était gardé, par la situation à l'écart de ce dispensaire, dans l'embrasure d'une large fenêtre; car, pour rien au monde, ces jeunes filles n'auraient voulu que leurs maux fussent connus dans la crainte qu'on ne s'en raillât. Le silence que

plusieurs d'entre elles avaient gardé à cet égard leur avait été funeste. La confiance sans bornes de cette innocente enfant me rendit confus, et ses confidences m'auraient fait sourire si j'avais été moins pénétré de la gravité de mon rôle ; elle n'était malade que de ses quinze ans. Je la rassurai de mon mieux et lui donnai l'assurance qu'avant six mois écoulés elle serait l'une des plus brillantes élèves de l'abbaye ; elle accepta cette prédiction et m'en exprima sa reconnaissance. Une religieuse qui vint ensuite, avait eu recours inutilement aux remèdes du docteur ; aucun n'avait pu la débarrasser de mouvements fébriles qui avaient un type régulier intermittent. Vous demeurez, lui dis-je, au rez-de-chaussée ; elle fut fort étonnée que je connusse sa cellule. La science, ajoutai-je, m'en a révélé la situation ; il faut y renoncer, quelque agrément qu'elle puisse vous offrir ; et votre santé se rétablira dès que vous aurez habité pendant quinze jours l'endroit le plus élevé de l'abbaye. Elle me promit d'exécuter, dès le lendemain, mon ordonnance, sans néanmoins y rien concevoir. Il vint ainsi me consulter nombre de malades réels ou imaginaires. Les dernières étaient les plus difficiles à guérir.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis s'approcher la señora Dorothée, dont la fraîcheur et le coloris auraient pu rivaliser avec les plus belles fleurs. Elle ne pouvait avoir à se plaindre que d'une santé trop prospère. Elle s'assit sur un tabouret devant moi, et, fixant ses yeux sur les miens, elle me dit à voix basse, avec une intonation profonde et saccadée : Je sais, Monsieur, qui vous êtes. J'ai foi dans votre honneur et dans votre générosité ; sauvez-moi : si je reste ici, je suis morte. Vous partez dans quelques heures ; emmenez-moi. Je suis jeune, noble, riche, belle ; si vous m'aimez, vous m'épouserez. Sinon, vous m'enverrez à la

Martinique. J'ai là, aux Dames de Saint-Pierre, une tante qui m'aime et qui n'exigera pas que je prenne le voile contre ma volonté. Interdit par cet étrange discours, je ne trouvai pas de paroles et restai dans un silence causé par ma confusion. La charmante novice se hâta de l'interpréter comme un acquiescement; elle se leva aussitôt, et, croisant ses belles mains sur sa poitrine, elle s'inclina plusieurs fois, comme pour me témoigner sa reconnaissance de mes bons avis. Mais, avant de s'éloigner, elle ajouta, sans attendre ma réponse, qui ne lui semblait pas douteuse : C'est convenu; à une heure, avant le jour, à la petite porte de l'église, à la gauche du grand portail !

Je crus rêver, en me trouvant engagé, sans le vouloir, à commettre un rapt, un sacrilége, un odieux abus de confiance, un acte désespéré, qui devait m'imposer un mariage mal assorti. Un incident interrompit tout à coup mes réflexions et mit brusquement un terme à mes consultations. Une rumeur soudaine mit toute la compagnie en émoi. C'était l'immense volière établie dans le cloître, dont les oiseaux s'étaient réveillés en sursaut au milieu de la nuit et faisaient entendre leurs bruyantes clameurs. Presque aussitôt, il se joignit à ce concert un charivari de cris aigres, perçants, rauques et discords, et l'on vit entrer dans la salle une longue colonne de perroquets, de perruches, d'énormes aras, de cacatoës et d'autres espèces qui m'étaient inconnues. Tous ces animaux, qui, d'ordinaire, dorment jusqu'au jour, avaient quitté leur perchoir d'un commun accord, et, moitié volant, moitié marchant, ils s'étaient mis à la recherche de leurs maîtresses, les appelant par des vociférations inouïes, en battant des ailes et en menaçant de leur bec crochu les domestiques qui voulaient les arrêter. On eut beaucoup de peine à repousser cette étrange

invasion ; on ne put renvoyer ces hôtes incommodes qu'après les avoir repus de gâteaux, et encore fallut-il que, pour retourner à leur logis, des dames les y reconduisissent. Leur conduite extraordinaire fut attribuée à la présence de quelques vautours sortis de la montagne, pour épier dans la ville les oiseaux de basse-cour. Cette explication laissa des doutes dans mon esprit, lorsque j'appris que les perroquets n'avaient jamais commis d'autre incartade que celle dont je venais d'être témoin. Assurément si les vautours en avaient été la cause, ces oiseaux de proie devaient chaque nuit leur en fournir de nouvelles occasions, puisqu'ils avaient leur gîte si proche de la ville.

Mon incrédulité fut justifiée par l'arrivée bien autrement surprenante d'un personnage qui n'avait rien à redouter des vautours, et qui inspirait bien plutôt la crainte qu'il ne l'éprouvait.

Pendant qu'on me racontait l'histoire des perroquets, qui sont là dans leur pays natal, un tumulte se fit entendre dans les cloîtres, et une foule de mulâtresses et de métisses, qui étaient les femmes de chambre de ces dames, se précipitèrent dans la salle en poussant des cris d'effroi. Derrière elles entra lentement un monstre hideux, un alligator, ou, comme on dit en Europe, un crocodile. Sa longueur excédait dix pieds, et les écailles dont il était recouvert le rendaient invulnérable. Il fouetta de sa queue puissante les dalles de marbre et les fit retentir ; puis, ouvrant sa gueule armée de dents tranchantes, il claqua ses larges mâchoires les unes contre les autres, comme pour montrer leur force et comment il s'en servirait pour couper un membre et procéder à une mastication de chair humaine; mais il n'attaqua ni ne poursuivit personne, et la lumière sembla l'éblouir. Il eut, au reste, à peine le temps de se recon-

naître. Le jardinier, un nègre robuste, accourut, et lui jeta un *lasso*, c'est-à-dire une forte lanière tressée, qui s'enroula autour de son corps, et dont il se servit pour l'entraîner. L'animal résistant à ses efforts, il fallut capituler à moitié, en lui donnant un poulet, un gigot, qu'il engloutit d'une seule pièce dans son estomac. Il se laissa dès lors conduire comme un mouton.

Cette scène, qui, d'abord, était menaçante, finit par piquer ma curiosité. Je demandai comment, au milieu de cette compagnie d'élite, il survenait de tels hôtes, qui, sans doute, n'avaient aucun droit à s'y trouver invités. On m'apprit que c'était à la science du docteur qu'on devait cette connaissance. Voici comment c'était arrivé. Le jardin de l'abbaye confinait d'un côté à des marais qui s'étendaient vers la montagne. Des grenouilles vinrent s'établir dans leurs eaux, non pas comme celles d'Europe, d'une petite taille et d'une voix argentine, mais des grenouilles grosses comme la tête d'un homme, ayant des mugissements semblables à ceux d'un taureau et tout aussi bruyants. — *Bull-Frogs*. Du soir au matin, elles remplissaient l'air de leurs chants sataniques, et il était impossible de dormir à l'abbaye. Le docteur fut consulté, et, grâce à lui, on fut délivré de ces insupportables animaux. Il envoya chercher au continent un jeune alligator, à peine adolescent, et le fit mettre dans le marais. Les chants eurent bientôt cessé ; les grenouilles furent croquées, ou bien s'expatrièrent pour échapper à la dent meurtrière de leur ennemi. Pour récompenser ce service, les religieuses recommandèrent leur libérateur aux cuisines de l'abbaye, d'où, chaque jour, une copieuse pitance lui fut apportée au bord de son marais. On m'assura qu'il connaissait parfaitement l'heure de son repas, et qu'une fois, son pourvoyeur l'ayant négligé, il s'é-

tait acheminé à travers le jardin pour venir faire ses réclamations. C'était uniquement dans cette occasion qu'il avait pris une telle liberté, et l'on ne pouvait imaginer comment et pourquoi il s'était hasardé à faire l'étrange visite dont je venais d'être le témoin.

Des exemples récents m'avaient appris que les espèces animales les plus dépourvues d'intelligence étaient cependant organisées de manière qu'elles avaient la prévision des grands phénomènes de la nature, dont les hommes méconnaissaient l'imminence. Il n'y avait pas, à Saint-Vincent, jusqu'aux serpents boas qui n'eussent pressenti l'approche de l'ouragan. Mais quand je voulus expliquer par cet instinct la visite de l'alligator, il me fallut bien renoncer à cette conjecture, car il demeura bien prouvé que la Trinitad était, par sa position géographique, à l'abri de cette terrible tempête, et que jamais elle n'en avait éprouvé les ravages.

La soirée, déjà avancée, touchait à sa fin, et j'allais prendre congé de ces bonnes Espagnoles, quand inopinément les eaux jaillissantes de la belle fontaine qui s'élevait à l'extrémité de la salle, cessèrent de couler. Les orifices qui leur donnaient issue, se mirent à ronfler comme des tuyaux d'orgue. Il faut croire que la source venait d'être tarie par quelque commotion dans la montagne, et que des fumeroles échappées par les fissures de cet ancien foyer volcanique s'étaient emparées des conduites d'eau et en avaient fait des conduites de gaz. Tant est-il qu'aussitôt il se répandit dans la salle une vapeur sulfureuse empestée, et que toutes les lumières s'éteignirent. La peur et l'obscurité produisirent un tumulte inexprimable. Au milieu des cris, des pleurs, des prières, je m'efforçais, comme les autres, de gagner la porte ; une main m'arrêta,

et une voix me glissa dans l'oreille le mot : *remember*.

Je me trouvai fort heureux, quand j'atteignis le cloître, de pouvoir mettre un terme à ces épreuves. Je priai une élégante mulâtresse, qui était sur mon chemin, de me conduire à la porte extérieure. Je ne sais ce qu'elle me dit en m'accompagnant, étant fort préoccupé de tout ce qui venait de m'arriver ; mais mon attention fut éveillée, lorsque, en me quittant, elle me souhaita, en riant, un bon voyage, en m'appelant commandant.

Au parloir, où l'on recevait les hommes qui n'avaient pas, comme moi, l'immunité de la science médicale, était demeuré pour m'attendre le jeune Caraïbe que son chef avait chargé de m'accompagner. Les femmes de chambre du couvent lui avaient apporté à dîner par un tour qui servait aux relations avec le dehors ; elles avaient pris grand soin de lui, et l'une d'elles, qui était sans doute la caméristе de la señora Dorothée, lui avait surpris, malgré sa défiance de sauvage, l'aveu que j'étais officier, et non médecin ; elle avait témoigné une grande joie quand elle avait appris quelle estime et quelle affection avaient pour moi les Caraïbes de Saint-Vincent.

Nous arrivâmes, sans encombre, à mon logis, chez le véritable docteur. Je me hâtai de me dépouiller de ma friperie d'emprunt, et de me débarrasser avec des torrents d'eau de ma frisure poudrée. Je revêtis joyeusement mes habits de marin ; je préparai mes armes, et je me jetai par le travers de mon lit, tandis que mon compagnon s'étendait sur une natte. Nous avions quatre heures à dormir ; nous en dormîmes cinq, et l'aube du jour allait paraître quand nous quittâmes la maison, où tout le monde sommeillait encore. C'était le moment du rendez-vous de Pakiri pour partir, mais l'heure de celui de la jeune novice était

passée, ce qui n'importait guère, puisque je m'étais bien promis de ne pas m'y rendre.

La ville, que nous parcourûmes à grands pas, était silencieuse et déserte; ses habitants, accablés par la chaleur, étaient plongés dans un sommeil léthargique qui ne devait pas avoir de réveil. Je croyais que nous allions descendre au port, et je fus surpris de trouver que notre chemin nous avait conduits sur la place de l'Abbaye. Le clair de lune permettait de voir, comme s'il eût fait jour, ce respectable édifice. Sous le porche qui couvrait une entrée à la gauche du parvis, il y avait un cierge allumé, et à côté un bouquet, que je reconnus à une fleur bleue, belle et rare, pour celui que j'avais admiré dans les mains de Dorothée. Évidemment, la jeune novice était venue au rendez-vous, et, n'y trouvant personne, elle avait pris le sage parti de rentrer au couvent.

Cette résignation me toucha, et je me demandai si je n'avais pas eu trop de sévérité pour cette malheureuse et imprudente enfant. Dans ce moment, où mon cœur s'amollissait, j'entendis avec émotion les chants religieux qui s'élevaient sous les voûtes de l'église, et qui parvenaient jusqu'à nous, comme des accents aériens à demi étouffés. Je compris que les dames de l'abbaye étaient descendues au chœur pour les matines; et je cédai au désir de voir une dernière fois ces pauvres recluses.

La porte était ouverte devant nous et nous pénétrâmes dans la nef; sa partie supérieure était éclairée par la lune, dont la lumière passant à travers des vitraux colorés faisait apparaître sur les vieux murs des images colossales et fantastiques. Le bas de l'église était dans l'obscurité, et l'on voyait seulement, de loin en loin, quelques cierges allumés devant de saintes images. Nous nous approchâmes

de la grille du chœur, et je pus distinguer, par l'étroit intervalle des ses épais barreaux, toute la communauté rassemblée pour la prière. Les voiles étaient baissés, les fronts inclinés vers la terre, et les traits effacés par l'ombre du sanctuaire. Cependant lorsque, quittant leur stalles, les sœurs et les novices passèrent processionnellement devant la grille, je reconnus plusieurs d'entre elles, et malgré le changement de mon costume, elles me reconnurent aussi, et me témoignèrent, par un signe, qu'elles n'avaient pas perdu mon souvenir. Je me laissai aller à ces douces idées, sans prévoir que la mort était suspendue sur ma tête et qu'elle devait frapper à l'instant ces innocentes et belles créatures.

Soudain les cloches de la grosse tour de l'abbaye se mirent en branle, et tintèrent comme pour un glas funèbre ou le tocsin. Une lampe de bronze qui était suspendue par une chaîne à la voûte de l'église, s'agita d'elle-même et oscilla comme un pendule. Un bruit lointain et se rapprochant avec rapidité semblait être le mugissement de la marée montante, mais quand ses causes inconnues agirent sous nos pieds, il devint plutôt comme le bruit du train d'artillerie d'une armée roulant sur les pavés d'une ville. Tout est perdu! c'est Baribarou, s'écria mon jeune compagnon, et sa prédiction sinistre, quoiqu'à moitié inintelligible, fut accomplie aussitôt que proférée. La terre trembla avec une si grande violence que nous faillîmes être renversés; nous perdîmes pied comme dans le tangage d'un vaisseau, et tout, autour de nous, s'ébranla jusqu'à la grille massive du chœur, à laquelle nous nous retenions pour ne pas être culbutés.

Une scène affreuse eut lieu là, devant mes yeux, derrière cette funeste grille. Les jeunes sœurs, les pensionnaires se

précipitèrent, en poussant des cris d'épouvante, vers la porte de sortie, qui devait leur permettre de fuir la mort; mais déjà les secousses du sol avaient fait s'écrouler la voûte de cette issue, et le passage en était fermé par un mur de décombres. Ces malheureuses filles revinrent sur leurs pas, et coururent en foule à une autre porte qui désormais était leur seul espoir. Elles firent de vains efforts pour l'ouvrir, et redoublèrent leurs cris déchirants. Plusieurs vinrent, dans leur égarement, se cramponner à la grille qui nous séparait d'elles; nous avions déjà employé toutes nos forces contre ce fatal obstacle, nous n'avions pu faire sur lui la moindre impression. On l'avait élevé pour en faire au monastère une clôture de fer infranchissable, et l'on n'y avait que trop bien réussi. A cette heure dernière l'abbesse, appuyée à l'autel, les bras en croix, les regards vers le ciel, priait pour ses chères filles, et les bénissait. Il n'y eut entre cette agonie et l'instant suprême, que le court intervalle qui sépare de la mort l'homme agenouillé devant le billot de la décapitation. Un nouveau choc remua jusque dans leurs fondements les murs de la vieille église. Un craquement épouvantable se fit entendre au-dessus de nous, la voûte se déchira et me laissa voir le ciel bleu à travers. Aussitôt, le dôme qui couronnait l'autel, s'abîma sur le chœur et l'ensevelit sous un énorme amoncellement de ruines. Il n'échappa pas une seule victime à cette avalanche de pierres qui étaient tombées de cent pieds de haut. Pas un cri, pas un gémissement ne sortit de ce sépulcre, qui engloutissait vivantes quarante jeunes filles, belles de tous les dons que peuvent réunir la nature et la société.

Le ceintre du transept qui était sur nos têtes, ne résista que quelques secondes de plus, et fit pleuvoir bientôt une

grêle de pierres de taille qui nous terrassèrent. Mon jeune compagnon s'étant relevé le premier m'entraîna sous les arches d'un bas-côté de l'église qui résistait encore aux secousses multipliées de la terre. J'ignore complétement comment de là nous gagnâmes la porte par où nous étions entrés. Je sais seulement qu'en arrivant sur la place nous nous assîmes éperdus, épuisés, meurtris et presque privés de jugement.

Dans ce lieu, à moins que la terre ne s'entr'ouvrît, comme on en était menacé par ses convulsions, il y avait quelque sécurité par l'éloignement des édifices qui s'écroulaient; et ce devint le refuge des malheureux qui parvenaient à sortir de dessous les décombres de leurs maisons. Surpris pendant leur sommeil, ils étaient nus et n'avaient sauvé que leur vie. Encore beaucoup d'entre eux étaient blessés ; il fallut dépouiller un enfant de sa chemise, pour en faire des bandes afin d'arrêter le sang d'un homme. Les fontaines étaient taries, et l'on ne pouvait étancher la soif des mourants. Des familles entières avaient été écrasées sous leurs lambris dorés; il n'en restait qu'un faible enfant qui errait dans la foule en demandant sa mère. Des femmes échappées au péril, ne voyant pas auprès d'elles quelque objet de leur amour, rentraient dans leur maison pour l'en retirer, et périssaient victimes de leur dévouement. D'autres, ne trouvant plus d'issue pour sortir de leur demeure, et voyant les murs près de se renverser sur elles, se précipitaient du haut d'un balcon, et venaient se briser sur les dalles de la place. A chaque nouvelle secousse, on entendait le fracas de l'écroulement des maisons, avec des cris d'angoisses, d'agonie et des invocations à Dieu, pour qu'il arrêtât cet affreux fléau. Comme si ce n'était assez de tant de maux, des terreurs paniques se

répandirent dans cette multitude. On prétendit que les esclaves de la geôle, libérés par la chute des murailles de leur prison, parcouraient la ville, égorgeant les habitants qui se sauvaient en emportant leur or et leurs bijoux. Si ce ne furent des hommes qui ajoutèrent aux calamités publiques, ce furent certainement des animaux féroces et puissants. Un tauréador qui avait eu des succès à Caracas, était arrivé à Port d'Espagne, depuis quelques jours, afin d'y donner le spectacle attrayant d'un combat de taureaux. Dans ce but, il avait amené une douzaine de ces animaux, choisis parmi les plus forts et les plus farouches. Cette troupe formidable fut délivrée de ses entraves, par le tremblement de terre, qui abattît toutes les clôtures ; elle s'élança dans la ville, poursuivant et foulant aux pieds les infortunés qui croyaient avoir épuisé la coupe de l'adversité. Nous entendîmes les mugissements de ces animaux et le bruit de leur galop infernal, quand ils passèrent à une extrémité de la place, et jetèrent autour de nous l'effroi et la consternation ; mais continuant leur course furieuse, ils nous laissèrent, par bonheur, derrière eux.

L'aspect de tant de misères sans aucun remède nous fit souffrir plus patiemment nos propres maux. Il faisait alors grand jour ; nous nous levâmes tout endoloris et nous nous acheminâmes vers le port. Nous y arrivâmes très-difficilement, les rues étant obstruées par des amas de ruines. Pakiri, qui désespérait de nous revoir, nous reçut à bras ouverts ; il nous fit porter à bord de la pirogue et nous prodigua toutes sortes de soins. Un moment après, nous sortions du port. Je ne me crus délivré de la fatalité attachée à cette île, si belle et si féconde, que lorsque notre embarcation fut balancée par les flots du golfe de Paria. La mer

me parut un port de salut auprès de la terre agitée que je venais de quitter.

Quand j'eus recouvré quelque tranquillité d'esprit, Pakiri me raconta que, grâce aux laissez-passer du docteur, ses trois goëlettes, chargées de subsistances, avaient pu surmonter les difficultés de la douane et faire voile dans la soirée et dans la nuit. Lors de la première secousse qui s'était fait sentir sur le quai, il avait tenu ses hommes à leur poste, et cette mesure lui avait permis de garantir la pirogue des effets que le tremblement de terre avait exercés sur les eaux du port. Deux fois la mer s'était retirée à perte de vue, laissant les navires à sec; puis, elle était revenue en furie et avait rempli et coulé ceux de ces navires qui s'étaient couchés faute d'être soutenus. La pirogue, maintenue par ses rameurs, n'avaient souffert aucune avarie.

Pakiri ajouta, à ma grande surprise, qu'il avait fait partir pour la Martinique les deux mulâtresses que je lui avais envoyées. Ceci, assurément, exigeait une explication ; voici celle qu'il me donna. Dans la nuit, deux jeunes filles, qu'il prit à leur costume pour des Mestives, l'avaient fait appeler, et s'étaient recommandées, de la part du commandant d'artillerie de la Guadeloupe, pour passer à Saint-Vincent ou à la Martinique. Un balaou à cette dernière destination étant prêt à partir, il leur avait offert cette occasion en garantissant le soin qu'on aurait d'elles à bord ; mais elles avaient différé d'accepter cette proposition. Alors le tremblement de terre étant survenu, il avait veillé sur elles autant que le permettait un si grand désastre. Ne me voyant pas revenir après ce terrible événement, il avait dû croire que j'avais péri et que c'était vainement qu'on m'attendait. Alors ces deux femmes s'étaient résignées, en sanglotant, à s'embarquer pour Saint-Pierre, et quelques mi-

nutes après, le balaou avait pris le large. Il était probablement l'une de ces voiles blanches qui paraissaient dans le golfe à l'horizon. Je reconnus dans ces deux voyageuses Dorothée et sa caméristе, et je me félicitai d'être au moins pour quelque chose dans le salut de cette charmante fille, la seule, sans doute, qui, de toute cette brillante jeunesse, eût échappé aux étreintes de la mort.

Les funèbres images de cette nuit de désastres me poursuivirent longtemps; mais de nouveaux malheurs en affaiblirent les tristes impressions ; et, lorsque, en débarquant à Saint-Vincent, je trouvai l'île ravitaillée par le succès de notre expédition, et sa population joyeuse et reconnaissante d'avoir été délivrée de la famine, j'éprouvai la satisfaction d'avoir concouru à causer cet heureux changement. Trois goëlettes de la Guadeloupe, chargées de vivres, venaient d'arriver. Les insulaires pouvaient attendre sans inquiétude la récolte que le maïs précoce leur promettait dans quarante jours, et il ne leur restait plus à redouter d'autre fléau que la guerre et d'autres ennemis que les Anglais.

CHAPITRE IX.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE SAINT-VINCENT. — ATTAQUE DE KINGSTOWN. — UNE CAVERNE.

Décembre 1795.

Pendant trois mois que je passai au carbet de la montagne, avec mes amis les Caraïbes, mes jours furent tissus de soie et d'or. C'était bien là l'Eden, comme l'a peint Milton, avec son printemps perpétuel, ses forêts ombreuses, ses magnifiques aspects, ses bosquets fleuris, ses oiseaux chanteurs, parés des couleurs les plus variées et les plus brillantes. Rien n'y manquait, car une autre Héva habitait ce riant séjour.

Pakiri, le chef rouge, s'était épris pour moi d'une vive affection, et sa fille, d'une douce amitié. C'étaient, non des sentiments, comme en Europe, passagers, au milieu des innombrables distractions du monde, mais bien des sympathies profondes, à l'épreuve de la vie et de la mort. Le sauvage n'avait que deux pensées, l'une dans son esprit et l'autre dans son cœur. La première était l'amour de la guerre, la seconde l'amour de sa fille. La défense de son pays et le bonheur d'Éliama l'occupaient sans cesse; et

cet homme, qui semblait impassible devant les guerriers de sa nation, s'affligeait jusqu'à laisser échapper des pleurs quand il me parlait du sort dont sa patrie et son unique enfant étaient menacés, si nous n'étions pas victorieux de nos implacables ennemis. Je m'associai à ses sollicitudes, à ses espérances, à ses projets, et je préparai, autant que le permettaient ma jeune expérience militaire et nos faibles moyens, la campagne que nous étions impatients d'ouvrir contre nos voisins, les colons anglais de Saint-Vincent.

Déjà, depuis longtemps, les Caraïbes avaient adopté l'usage des armes à feu, quoique, par nécessité et par habitude, ils continuassent de se servir de leurs flèches, de leur casse-tête et d'un coutelas qu'ils maniaient avec une grande habileté. J'avais obtenu de la Guadeloupe de la poudre, des balles et quelques fusils; j'en retirai dix fois plus de la frégate naufragée, que d'intrépides nageurs allèrent explorer en plongeant dans ses flancs submergés. Aussitôt nos artilleurs furent changés en instructeurs, pour apprendre aux sauvages à manier leurs mousquets et à manœuvrer comme nos troupes légères. Le succès fut très-prompt et très-facile. Ce n'étaient point là de lourds paysans qu'on devait dégourdir; c'étaient des chasseurs alertes, vigoureux, ayant le coup d'œil juste et le pied ferme, qu'il fallait seulement former aux évolutions d'ensemble. Ils réussirent si bien à tirer à la cible que je fus obligé d'en attribuer l'honneur à la vieille mère du chef de la tribu noire, dont la sorcellerie avait dû présider à leurs rapides progrès. Ses deux petites-filles : Étoile du Matin et Fleur des Bois, ne manquaient pas le but une seule fois. En voyant cette levée en masse de jeunes filles, armées pour défendre leurs foyers domestiques, au lieu de gémir et de s'en remettre à la Providence, comme on le fait en Europe,

je ne pus croire que la fortune de la guerre fût infidèle à une cause si belle et si sacrée.

J'avais déjà entrevu combien, dans les îles de l'Archipel, la prodigieuse multiplicité des accidents du terrain rend difficile l'étude du théâtre de la guerre, et complique les opérations qui peuvent avoir lieu dans une aire très-circonscrite. Je résolus d'acquérir une connaissance étendue du pays, afin d'apprendre par quels moyens il était possible de le défendre efficacement, et d'y trouver des bases aux lignes les plus avantageuses pour attaquer l'ennemi sur son territoire. Chaque jour je parcourais un canton de l'île, jusqu'à la frontière de la colonie anglaise, en me faisant accompagner dans ces excursions par les guides les plus intelligents. Pakiri lui-même voulut que nous visitassions ensemble la crête des montagnes qui séparaient la partie caraïbe de l'île de celle envahie par les Anglais. Une suite d'escarpements ne laissait de passage que dans un petit nombre d'endroits; et ces défilés avaient été fermés presque tous par d'énormes abatis. Les cols qui avaient été laissés ouverts, étaient gardés par des vigies chargées de donner l'alarme, et par des chiens de race espagnole, grands comme des loups, agiles comme des panthères, et qui étaient les sentinelles les plus vigilantes et les plus farouches qu'il fût possible de trouver. Il faut dire que leurs habitudes, qui les rendaient propres à ce service, leur avaient donné, ou peut-être mérité, une assez mauvaise réputation. Quand un nègre des habitations voisines de leurs chenils venait à mourir d'apoplexie, on ne manquait pas d'assurer que les lévriers caraïbes l'avaient étranglé; ce que tout le monde croyait parce qu'ils en étaient bien capables. Moi-même, sans ajouter foi précisément à leurs méfaits, pas plus qu'aux méchants tours que les nègres de la Martinique jouaient,

disait-on, à leurs maîtres, en avalant leur langue, je me tenais en garde contre eux. Quand je visitais les bois de la frontière en compagnie d'Éliama, ils accouraient se coucher à ses pieds, avec toutes sortes de flatteries, mais, en rampant vers elle, ils tenaient leurs yeux blancs fixés sur moi comme sur une proie, et ils grommelaient hargneusement en montrant les dents pointues dont leurs longues mâchoires étaient armées. Ils me prenaient pour un Anglais, et ils ne revinrent de cette erreur qu'en m'entendant parler avec d'autres inflexions de voix et un autre langage, ou, plus probablement, en distinguant par la finesse de leur odorat que la piste n'était pas la même que celle de leurs ennemis. Je ne veux pas oublier ici un service qu'ils me rendirent.

Éliama m'avait proposé de faire une excursion matinale à la montagne de la Soufrière, dont l'aspect lointain excitait vivement ma curiosité. C'était le premier volcan que je visitais, et l'observation des phénomènes qu'il offrait fut pour moi du plus grand intérêt. Le cône se projetait jusqu'à la région des nuages; mais ce jour-là, le ciel était serein, et nous permit d'embrasser d'un coup d'œil une perspective immense. Sainte-Lucie et la Grenade, avec ses îlots, étaient là sous nos yeux, toutes hérissées de pics nébuleux. On distinguait nettement la Martinique, quoiqu'elle fût à une distance de trente lieues. Les grands arbres qui ceignaient la base de la montagne, disparaissaient aux approches de ses versants supérieurs, et ses flancs étaient revêtus d'un bois touffu d'arbrisseaux charmants, couverts de fleurs élégantes, et appartenant, la plupart, à la famille des mélastomes. Le sommet circulaire du volcan était creusé profondément; il contenait un vaste bassin que bordait de toutes parts un orle haut de cinquante à soixante pieds, et

couvert de plantes vertes et robustes. Le fond de ce bassin était un sol rugueux, privé de toute végétation, retentissant sous les pas et fendillé par la chaleur souterraine, comme le serait la terre d'un marais desséchée par le soleil. En douze ou quinze endroits, jaillissaient, par des fissures, d'abondantes fumeroles blanchâtres qui, en s'élevant dans l'air, se coloraient des couleurs de l'arc-en-ciel. Vers le milieu de cette grande arène, se projetait un piton haut d'une centaine de pieds, et dont on n'aurait pu escalader les parois presque verticales, si des arbrisseaux n'y avaient pris racine, et ne l'avaient recouvert jusqu'à sa cime aiguë. Il nous prit une envie d'écolier ou de savant d'atteindre à cette cime; et déjà nous nous accrochions aux plantes pour nous aider à gravir l'escarpement, quand Éliama s'arrêta, prêta l'oreille, et d'un geste suspendit mes mouvements. Elle était douée d'une perception des sons si parfaite, que les Caraïbes disaient proverbialement qu'elle pouvait entendre une souris grignoter dans la lune. Elle se pencha entre les branches, et découvrit, sur l'orle du volcan vis-à-vis nous, un chasseur avec des domestiques et des chiens d'arrêt. Ce devait être un officier anglais, attiré dans ce lieu par l'amour de la chasse ou par la curiosité de visiter la Soufrière. Il était armé d'un fusil double, et ses gens avaient des mousquets. Nous échappions à sa vue par notre position derrière le piton, et nous pouvions, de là, prévenir son attaque par le feu bien ajusté de nos carabines. Il est vrai que l'avantage de notre embuscade ressemblait beaucoup à celui d'un guet-apens; mais nul doute ne pouvait exister que si nous n'en profitions pas, l'ennemi ne se ferait pas scrupule de nous assaillir en nombre triple ou quadruple, et de ne rien épargner pour nous prendre ou nous tuer. Dominé par cette certitude, je visai l'officier, et

j'allais faire feu, quand ma belle compagne m'en empêcha, et tirant de sa ceinture un long sifflet d'ivoire, comme en portaient tous les chefs caraïbes, elle en fit sortir deux fois un son aigu et prolongé qui fendit l'air. Les chasseurs s'arrêtèrent, inquiets et incertains, en entendant ce signal, et croyant avoir affaire à une troupe de sauvages. C'était à peine une erreur. Pendant qu'ils délibéraient, deux lévriers d'un poste voisin, répondant à l'appel du sifflet, parurent tout à coup sur l'orle du cratère; ils n'eurent pas plutôt aperçu l'officier et sa suite, qu'en reconnaissant des ennemis, ils se précipitèrent sur eux. Dans leur course impétueuse, ils tuèrent, d'un coup de dent, deux ou trois chiens de la meute qu'ils trouvèrent sur leur passage, et ils fondirent sur les maîtres, sans tenir compte des coups de fusil qu'on leur tira, et que leur fit éviter la rapidité de leur élan. En une minute, les chasseurs qui avaient épuisé leur feu, furent mis en fuite, poursuivis sans relâche par les lévriers sur les versants rapides de la montagne, et culbutés dans les ravins par le choc violent de ces animaux, lancés sur eux avec une force d'impulsion irrésistible. Lors de notre retour au carbet, Éliama envoya à nos utiles alliés un témoignage de notre gratitude pour le secours qu'ils nous avaient apporté avec tant de promptitude et d'intrépidité.

Nos préparatifs d'invasion étaient terminés, et nous n'attendions plus pour attaquer la colonie anglaise que l'assistance des troupes de la Guadeloupe, qui nous était promise depuis longtemps ; mais Victor Hugues avait plusieurs entreprises en cours d'exécution, et la nôtre n'était pas à ses yeux la plus pressée. Ses retards donnèrent à l'ennemi le temps de rassembler et d'organiser ses moyens de défense et de nous opposer une puissante résistance. La

ville de Kingstown, capitale de la colonie anglaise, fut couverte par un camp retranché et défendue par des lignes fortifiées qui se reliaient à la citadelle, vieux château dominé par les mornes voisins, mais qui, par la hauteur et la force de ses murailles, était à l'abri d'un coup de main. Enfin, il nous arriva un bataillon d'infanterie, et une douzaine de corsaires débarquèrent une partie de leurs équipages pour concourir à l'attaque. Je voudrais pouvoir dire que cette armée ressemblait à mes bons camarades de Quiberon que l'amour de la patrie guidait dans toutes leurs actions, et dont l'héroïsme sans reproche était inaccessible aux mauvaises passions humaines. Mais la vérité historique exige que je peigne sous des traits différents cet assemblage de réfractaires des dépôts coloniaux, de marins déserteurs recueillis par des pirates, de nègres marrons enrégimentés, et d'une levée en masse de sauvages, dont les rangs étaient grossis, comme ceux de nos ancêtres les Gaulois, par leurs femmes et leurs filles transformées en guerriers belliqueux. Ces sauvages, il faut bien l'avouer, étaient les hommes les plus civilisés de l'armée, et ceux qui avaient le moindre penchant pour le pillage, l'incendie et la dévastation. Ils étaient plus disciplinés que les soldats, moins féroces que les nègres, et même ils n'étaient pas aussi ivrognes que les matelots.

J'étais trop officier d'artillerie pour ne pas avoir en antipathie la vie désordonnée et licencieuse de ceux qui m'environnaient, et ce fut avec satisfaction que je reçus une destination qui me séparait d'eux. Tandis que la colonne d'infanterie, grossie par les marins, suivait le chemin du rivage, je prenais, avec un corps de Caraïbes rouges, les sentiers des montagnes, afin d'arriver sur le flanc des positions de l'ennemi et de poster avantageusement les deux

pièces de campagne dont j'avais le commandement. Tout me réussit à souhait. Je franchis les crevasses ouvertes dans le massif des mornes par d'anciens tremblements de terre : je traversai la forêt Noire et les cols qui séparaient le territoire des sauvages de celui des Anglais, et je débouchai dans la campagne de la colonie, précédé d'une nuée de tirailleurs qui balayaient le terrain. Seulement, quelques habitations ayant résisté, elles furent emportées de vive force et incendiées par accident ou par représailles.

Dans toutes les îles volcaniques du grand Archipel américain, les collines sont de hautes coulées de laves, qui partent d'un centre commun où gisait le foyer ignivome ; elles se ramifient et diminuent d'élévation en se rapprochant du rivage de la mer. Ainsi, quand on est maître du point culminant, on a la clef de toutes les positions militaires de la côte et de ses environs ; on les domine par un commandement avantageux, et l'on peut les attaquer par des routes divergentes. C'est ce qui explique comment je pus prendre poste avec mon artillerie sur le flanc du camp fortifié de l'ennemi, et ouvrir un feu de but en blanc qui démonta ses pièces ou les fit abandonner par leurs canonniers. Aussitôt la colonne, qui s'était avancée par le bord de la mer, assaillit les retranchements et les escalada sans peine, les sauvages ayant comblé les fossés avec des fascines. Tous les ouvrages furent emportés, et leurs défenseurs furent la plupart taillés en pièces, attendu qu'ils ne s'étaient pas ménagé de moyens de retraite, et qu'ils avaient fermé leur redoute à la gorge. Si, poursuivant ce beau succès, nos troupes s'étaient lancées à la suite des ennemis, elles seraient entrées avec les fuyards dans la ville et même dans la citadelle ; mais le camp offrait une proie qui arrêta les pillards, et une fabrique de rhum située

près de là attira les ivrognes, c'est-à-dire la plus grande partie de l'armée. Un millier de pièces de taffia furent englouties par les vainqueurs, qui restèrent par centaines sans mouvement sur la place. Pakiri, voyant que, non-seulement il était impossible de continuer l'attaque, mais encore que nous serions infailliblement écrasés si l'ennemi profitait de notre désarroi, fit mettre le feu à la fabrique, qui brûla comme un bol de punch, au grand désespoir de ceux dont la soif était inextinguible.

Le lendemain, les troupes s'ébranlèrent fort tard ; la moitié dormaient encore en marchant à l'ennemi. Le faubourg fut pris facilement, et la ville aurait éprouvé le même sort sans un incident imprévu qui fit tourner la fortune. La veille, à l'approche des corsaires, une corvette qui était dans le port avait filé ses amarres et, mettant à la voile, elle avait disparu. Pendant la nuit, elle gagna le vent, et, quand le combat fut engagé, elle revint vers Kingstown, se dirigeant sur les douze corsaires de la Guadeloupe, qui étaient au mouillage sans défense, puisque leurs équipages, débarqués en masse, étaient dans les rangs de l'armée. A la vue du danger que couraient leurs bâtiments, les capitaines s'émurent ; ils rappelèrent leurs hommes, sans plus s'inquiéter du succès de l'attaque sur la ville, et, les réunissant sur la plage, ils se jetèrent dans leurs canots pour gagner promptement leur bord. Ce mouvement, qu'on ne s'expliqua pas d'abord, jeta du désordre dans les opérations et de la crainte dans les esprits. Il fut pris pour une retraite, et, de proche en proche, il en produisit une qui devint générale. Si l'ennemi s'en était aperçu de suite, il pouvait faire une sortie dont la réussite n'eût pas été douteuse. Pour lui dérober l'évacuation du faubourg, Pakiri fit mettre le feu aux premières maisons. L'incendie s'éten-

dit rapidement, et le rideau de flammes et de fumée qu'il jeta entre les combattants permit aux nôtres de se retirer avant que la ville eût reconnu que nous abandonnions notre entreprise.

Pendant cette journée si différente de la veille, j'avais tenu en échec l'artillerie de la citadelle qui aurait pu nuire considérablement à notre attaque sur la ville. J'avais porté mes pièces sur le dernier ressaut d'une longue colline dont la crête étroite se rattachait aux montagnes centrales de l'île. De là je battais de revers une partie des défenses du château, et je n'avais à craindre qu'un cavalier crénelé dont l'élévation était encore plus grande que celle de ma batterie. Je parvins à éteindre son feu, et j'empêchai les autres ouvrages que je dominais, de continuer à tirer sur nos troupes lorsqu'elles occupèrent le faubourg et attaquèrent la ville. J'avais avec moi un détachement qui devait me soutenir et mettre obstacle à ce que, dans la position avancée où j'étais, je ne fusse coupé par quelque corps de l'ennemi. Mais quand le faubourg fut pris, chacun voulant avoir sa part du butin, se hâta de descendre de la colline pour arriver des premiers à la curée, et je restai seul.

Du haut de la cime où j'étais posté, je voyais au-dessous de moi se développer successivement tous les malheurs qui ruinaient mes espérances et qui conduisaient mes amis à leur perte. Quand la retraite se fut changée en déroute et que l'ennemi eut fait sortir de toutes ses poternes des colonnes chargées de poursuivre nos troupes, je songeai qu'il était temps de rétrograder. A peine pouvais-je me flatter de sauver mes pièces, n'ayant pour les traîner jusqu'aux montagnes que quelques artilleurs épuisés de fatigues, et surtout ayant à leur faire franchir l'obstacle d'une pente rapide, qui, dans plusieurs passages, se dressait comme un

escarpement. Néanmoins, nous partîmes et nous remontâmes peut-être une demi-lieue le long de la crête du morne qui était bordée de chaque côté de falaises tapissées de lianes, cachant des précipices. Pendant une halte, plusieurs Caraïbes passèrent près de nous; je voulus les arrêter; mais ils s'y refusèrent, et me dirent des choses qui, en me montrant toute l'étendue de notre désastre, me décidèrent à jeter l'une de mes pièces du haut de la montagne dans le ravin dont nous ne pouvions distinguer la profondeur. Au moment où je venais de faire ce sacrifice, je vis venir vers moi, en gravissant un roc presque à pic, un jeune Caraïbe noir, qui, par la longue plume rouge huchée sur sa tête, s'annonçait comme un chef de sa tribu. Ce guerrier, qui était couvert de ses nattes de combat et qui portait en bandoulière sa hache d'armes et une excellente carabine, n'était autre que la belle Fleur des Bois, la fille du chef de la tribu noire. Du plus loin qu'elle put se faire entendre, elle nous cria que nous étions coupés et qu'il fallait décamper à la course, ce que les artilleurs ne se firent pas dire deux fois. Ne croyant pas le danger si pressant, j'attendis qu'elle m'eût rejoint. J'ai pensé, me dit-elle, que dans ce tumulte on ne songerait point à vous prévenir de la retraite; et je suis partie aussitôt pour vous en informer. J'ai d'autant mieux fait qu'en chemin j'ai vu un fort détachement de troupes nègres filer par une crête, derrière vous, pour vous surprendre. Tenez, ajouta-t-elle vivement, les voilà! En effet, il apparut subitement au-dessus des halliers, des figures mâchurées et des fusils qui s'abaissaient pour me coucher en joue. Mais, en même temps et aussi prompte que l'éclair, la jeune fille me saisit fortement par le bras et se précipita du haut de la falaise, en m'entraînant avec elle, dans la profondeur du ravin qui gisait au-dessous de nous à plus de

six cents pieds. Les balles de l'ennemi sifflèrent au-dessus de nos têtes; et quand on fit sur nous de nouvelles décharges, notre chute, presque verticale, nous avait fait arriver d'un seul bond à une distance qui, jointe à l'abri des lianes appendues sur l'escarpement, nous mettait hors de danger. Cependant, pour ôter aux noirs l'idée de toute poursuite, ma compagne, qui m'avait donné à grand'peine le temps de respirer, s'élança de nouveau dans l'abîme, en franchissant quarante à cinquante pieds d'un seul saut, et nous recommençâmes dix fois ce terrible exercice. Sans aucun doute, nous nous fussions brisés sur les rugosités du rocher si un immense tapis de plantes saxatiles ne nous eût préservés de leur dangereux contact; et nous fussions tombés tout d'une pièce, comme d'une haute tour, si un réseau de lianes et de rameaux touffus, à travers lesquels nous passions, n'eût amorti fort heureusement notre chute. Je crois bien pourtant que jamais jeune fille n'a mené si vite et si rudement son partner, et ne lui a fait faire tant de chemin en si peu de temps. Par un bonheur miraculeux, nous arrivâmes au pied de la falaise, sur une belle pelouse d'herbe fleurie, sans autre mal que quelques égratignures; mais cette manière expéditive de voyager m'avait tellement essoufflé que je restai assez longtemps sans savoir si j'étais encore de ce monde. Quant à Fleur des Bois, elle trouva le jeu si plaisant qu'elle partit d'un éclat de rire, et me dit que j'étais son prisonnier. Elle s'occupa plus sérieusement de réparer le désordre de sa toilette, et ce ne fut qu'après avoir réussi à son gré dans ce soin important, qu'elle chercha comment nous pourrions sortir du ravin où nous étions renfermés entre deux murailles hautes comme des montagnes. Si nous le descendions, nous allions nous rapprocher des postes de l'ennemi et tomber en leur pouvoir. Si,

au contraire, nous le remontions, il deviendrait à chaque pas plus difficile de nous en tirer, attendu que ses escarpements s'exhaussaient et se resserraient à mesure qu'il pénétrait dans le massif des volcans du centre de l'île. Son lit était alors presque desséché, et nous pouvions le parcourir malgré les blocs de basalte dont il était semé. Mais l'énorme torrent qui avait charrié ces laves pouvait à chaque instant nous surprendre comme une avalanche; il suffisait pour nous submerger qu'une nuée orageuse crevât sur les montagnes, et versât sur la source des rivières ses eaux diluviales.

Le péril qui nous atteignit vint d'une autre cause. Les soldats nègres à qui nous avions échappé, ne pouvant nous poursuivre, hélèrent une troupe de leurs camarades en marche sur le bord opposé du ravin, et ils nous dénoncèrent à eux comme des chefs qu'il importait de prendre. Ceux-ci ayant trouvé un sentier, se mirent à le descendre, et nous obligèrent à chercher un asile dans la partie la plus reculée du lit du torrent, sous peine de tomber dans leurs mains. L'enceinte où nous nous réfugiâmes, était fermée de tous côtés par des falaises sur lesquelles le ciel semblait s'appuyer, et qui étaient verticales comme d'immenses murailles. Composées de couches superposées, d'éruptions boueuses, leurs parois étaient totalement dépouillées de végétaux et n'offraient aucun moyen de les escalader ou seulement de s'y cacher pour fuir, un moment, l'œil d'un ennemi. Nous n'avions réussi à nous soustraire, par une action hardie, aux balles qui nous étaient destinées, que pour tomber dans une chausse-trappe, où nous allions subir avant la mort des traitements ignominieux et barbares, dont nous entendions la menace dans les cris de joie féroce des nègres attachés à nos pas. Si

nous n'avions eu à combattre que cinq ou six hommes, je n'aurais pas hésité, sûr, comme je l'étais, du courage de mon compagnon, à prendre vigoureusement l'offensive; mais que faire contre trente coups de fusil qui allaient être tirés sur nous avant que nous pussions joindre nos ennemis corps à corps? Il me prit un accès de rage quand je pensai à quels supplices était réservée cette brave jeune fille, qui pour me sauver avait quitté les siens, et dont le dévouement allait recevoir pour récompense le plus affreux martyre. Je roulais dans mon esprit d'horribles pensées, quand Fleur des Bois, qui s'était avancée plus loin, revint pour me dire que près de là était une caverne qui pouvait à toute extrémité nous servir de refuge. C'était la partie basse d'une immense fissure qui partageait la montagne, et qui, comme toutes celles qu'on trouve à la Martinique et à la Guadeloupe, montrait la puissance des tremblements de terre causés par les volcans. Quand j'avais traversé, la veille, avec mes pièces d'artillerie, la haute chaîne de mornes qui séparent la colonie anglaise du domaine des Caraïbes, j'avais rencontré dans mon chemin cette fissure, qui avait la largeur des fossés de nos champs, avec cette différence qu'elle était si profonde, qu'une ligne de deux cents brasses s'était trouvée, disait-on, trop courte pour la mesurer. Un pont volant m'avait fait franchir ce singulier obstacle. On m'avait assuré que le massif entier de la montagne était divisé par cette fente ténébreuse dont on estimait la longueur à une lieue et demie. Les chefs rouges qui m'accompagnaient, ne s'expliquèrent qu'avec réserve sur ce phénomène géologique ; et je demeurai persuadé que quelques traditions mystérieuses, quelque superstition effrayante était attachée à son existence. En effet, lorsque Fleur des Bois me parla de la caverne qu'elle avait décou-

verte si heureusement, elle manifesta une grande crainte d'y pénétrer, et m'affirma qu'aucun de ceux qui avaient eu le malheur d'y entrer, n'en était sorti. Je calmai le mieux que je pus sa frayeur, et je la déterminai à me suivre dans le redoutable souterrain. L'entrée avait été agrandie par des éboulements ou par l'action des eaux; elle formait une sorte de vestibule obscur, où venait s'ouvrir, au-dessus d'un seuil élevé, la fissure prolongée et encore plus ténébreuse qui s'enfonçait dans les entrailles de la montagne.

Nous y prîmes poste, le mousquet tendu, prêt à tirer dès que l'occasion s'offrirait de frapper à coup sûr. Nous ne l'attendîmes pas longtemps. Les soldats nègres accourus devant la caverne, et n'osant nous y poursuivre, tâchèrent de nous atteindre par une fusillade faite au hasard, et dont nous étions parfaitement à l'abri. Nos balles, au contraire, furent choisir leurs chefs, qui tombèrent morts ou blessés. A cette vue, la troupe s'éloigna en poussant des hurlements sauvages. Elle se tint dès lors à l'écart pour se concerter, préparer de meilleurs moyens d'attaque, et attendre la nuit qui commençait à venir. En effet, le jour nous avait donné l'avantage de voir nos ennemis, lorsque l'obscurité de la caverne nous dérobait à leurs yeux, tandis que les ténèbres allaient leur permettre de nous approcher sans pouvoir être découverts. Nous eûmes bientôt un exemple de la confiance que leur donnait la nuit. La jeune fille me racontait à voix basse une histoire des esprits malfaisants qui habitaient la caverne, quand tout à coup elle s'interrompit et lança devant elle un vigoureux coup de la hache d'arme qu'elle avait à la main; elle avait vu, par bonheur, dans l'ombre au-dessous de nous, le scintillement d'un œil. Un cri perçant et une chute bruyante nous apprirent qu'un

nègre avait eu l'audace de s'introduire en rampant dans le souterrain, et que, conduit par le murmure de nos paroles, il s'était avancé jusqu'à nos pieds; il cherchait sans doute la place où il devait frapper quand il fut prévenu par sa propre mort.

Cet épisode sanglant me montra l'imprudence de demeurer plus longtemps dans le vestibule de la caverne; nous nous retirâmes dans son étroite entrée, dont le seuil élevé de deux à trois pieds était plus difficilement abordable. Ici, d'ailleurs, nous étions maîtres de battre en retraite dans l'intérieur de la fissure, où j'étais bien sûr qu'on n'oserait pas nous poursuivre. De cet asile, nous pouvions entendre les mouvements de nos ennemis, qui semblaient devenus encore plus nombreux et qui s'agitaient étrangement. Les bruits que nous saisissions, me firent croire qu'ils avaient entrepris d'établir solidement un poste devant le souterrain, pour surveiller notre sortie, ou même pour l'empêcher, et que peut-être ils travaillaient à en fermer le passage, dans l'espoir de nous enterrer tout vivants. Nous restâmes fort longtemps dans une grande anxiété sur les projets dont nous devions être victimes. Enfin nous les vîmes éclater : une lueur rougeâtre, qui grandit rapidement, éclaira l'ouverture de la caverne. Elle provenait d'un vaste bûcher dont les tisons enflammés roulèrent jusqu'à nos pieds. A moins de quelque explosion, je ne concevais pas comment on attendait de ce foyer ardent des effets qui pussent nous être nuisibles. Cette incertitude se dissipa bientôt. Une infinité de fagots de bois verts [1], furent lancés dans le feu, et l'étouffèrent à moitié; il en sortit une fumée bleue, épaisse et d'une infection que rien ne

[1] *Sterculia fetida.* LINN.

saurait exprimer. La voierie de Montfaucon et son lac stercoral sont des cassolettes d'eau de rose près de cette fumée empestée. Nous fûmes à l'instant suffoqués, et pris d'une toux violente dont les bruyants accès furent entendus de nos bourreaux, et excitèrent leur gaieté. Notre supplice fut augmenté par leurs rires et leurs cris de triomphe. Pour échapper à ce fléau, nous nous précipitâmes dans le long couloir de la caverne; cette horrible fumée, poussée par le vent du soir, nous y suivit et nous obligea à nous y enfoncer davantage.

Je savais quelle est l'opiniâtreté de la race qui conspirait notre perte. Il y a des nègres qui pour arriver à des empoisonnements, en ont poursuivi le dessein pendant vingt années. Il fallait donc renoncer à lasser la patience de pareils hommes, qui s'attachent à leur proie jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul lambeau. Je pris sans hésiter ma résolution. Ma jeune compagne m'avait dit que, suivant les récits qu'on en faisait, la caverne traversait les montagnes de part en part, et venait déboucher dans un vallon du domaine des Caraïbes ; seulement on ajoutait à ce fait principal des circonstances accessoires, merveilleuses et très-effrayantes, que je considérai comme des fictions enfantées par la peur et la superstition. Il ne faut pas oublier que j'étais un enfant de ce XVIIIe siècle, le plus incrédule de tous ceux qui forment l'histoire des hommes. J'exhortai Fleur des Bois à vaincre sa terreur et à montrer, dans la situation où nous étions, la même intrépidité que dans le combat du matin et de la veille ; je l'assurai qu'il n'existait point d'esprits malfaisants dans ces lieux, et que d'ailleurs il ne pouvaient avoir aucun pouvoir sur moi, ni sur elle, qui était sous ma protection. Je ne sais pas si elle en fut bien persuadée, mais elle me répondit, en

tremblant d'effroi, qu'elle me suivait, parce que sa vie était attachée à la mienne. Nous nous embrassâmes, non comme des jeunes amants qui cèdent à l'entraînement de leur passion, mais avec une étreinte convulsive, comme des hommes de cœur résignés à mourir ensemble.

Nous partîmes. Je ne me dissimulais point qu'il nous faudrait surmonter des obstacles effrayants et échapper aux plus grands périls; et pourtant la réalité se trouva mille fois plus terrible que tout ce que mon imagination avait pu prévoir. Pendant la plus grande partie de notre marche, le passage souterrain qu'il nous fallut parcourir si longtemps, était tellement étroit que nous dûmes nous suivre l'un l'autre, et qu'en beaucoup d'endroits les deux bermes se rapprochaient à ce point qu'il fallait se glisser entre elles de côté. Quand leurs parois s'éloignaient et formaient de longues chambres, nous étions en crainte de manquer la direction du prolongement de la fissure, ou de prendre pour elle quelque couloir sans issue, où nous nous serions égarés dangereusement. Ce n'était encore là que nos moindres épreuves; le sol sur lequel nous marchions nous en faisait subir de bien plus chanceuses; il était hérissé de laves détachées des escarpes, et qui nous auraient fait trébucher à chaque pas sans le soin que nous prenions de les reconnaître dans l'obscurité avec les baguettes de nos fusils, qui nous guidaient comme le bâton de l'aveugle. Parfois le sentier descendait rapidement et semblait devoir nous conduire au-dessous du niveau de la mer ou dans quelque foyer mal éteint du volcan. Des coquillages vomis dans des éruptions boueuses m'avaient montré qu'il y avait des communications entre la base des montagnes et l'Océan, et personne ne doutait qu'il n'y eût sous la Soufrière une fournaise prête à se rallumer et dont nous devions être fort

voisins. Parfois aussi, le sentier, au lieu de continuer sur le même plan, s'élevait par une pente abrupte et difficile à gravir; il montait si haut que nous concevions l'espoir qu'il atteindrait à l'orle de la fissure et nous donnerait une sortie dans la montagne; mais à son point le plus élevé, nous nous trouvions, comme au plus bas, emprisonnés étroitement entre deux murailles centuples de la hauteur des plus grandes qu'aient jamais construites les hommes. Cependant une fois nous aperçûmes sur nos têtes, dans un immense lointain, une lumière bleue, et bientôt la lune passa rapidement devant nos yeux. Ce fut dans cette longue nuit le seul objet du monde extérieur qui frappa notre vue, et loin d'être une consolation, cet objet redoubla nos anxiétés, car il nous permit de mesurer à quelle profondeur effrayante nous étions captifs et quelle distance désespérante nous séparait du séjour des vivants.

En voyant que depuis longtemps nous étions en route sans qu'aucune apparition d'êtres surnaturels se présentât sur notre passage, ma compagne s'était rassurée à ce point qu'elle voulut marcher la première. Je dois confesser qu'elle remplit bien mieux que moi les difficiles fonctions de guide au milieu des ténèbres, et dans des lieux où tout nous était inconnu; elle reconnaissait plus promptement avec sa baguette les obstacles qui se dressaient sur notre chemin, et elle avançait davantage; mais souvent elle s'arrêtait épouvantée par quelque bruit sinistre ou par quelque vision de son esprit. Je n'étais guère moins troublé qu'elle quand elle me signalait des mugissemeuts lointains, qui ressemblaient à ceux des flots, des sifflements aigus et modulés tels que ceux des fumeroles volcaniques, ou bien encore le bruissement des eaux tumultueuses d'une cataracte souterraine. Il était très-vraisemblable que dans une coupe

de terrain aussi étendue, il devait y avoir des cours d'eau s'ouvrant des routes caverneuses, et peut-être formant des lacs, des torrents, qu'il nous serait impossible de reconnaître et de franchir. Il n'était pas moins probable que les gaz qui s'échappaient perpétuellement de la Soufrière, avaient leurs réservoirs dans les tristes lieux que nous parcourions, et qu'à l'approche de ces grands laboratoires du volcan, nous devions être subitement asphyxiés. Un effrayant témoignage de la réalité de ces conjectures s'était trouvé sur notre chemin ; pour en dérober la connaissance à ma craintive compagne, j'avais été forcé de m'en éloigner à la hâte ; mais j'en savais assez pour croire que les Caraïbes avaient raison d'affirmer que ceux qui étaient entrés dans cette caverne n'en étaient point sortis.

L'agitation de notre esprit, plus encore que les fatigues qu'il nous avait fallu subir, avait épuisé nos forces, et nous pouvions à peine nous soutenir. Quoique Fleur des Bois fût beaucoup plus robuste que moi, je sentais, lorsque nous marchions ensemble, qu'elle s'affaissait sur elle-même. D'un commun accord, nous nous assîmes sur une butte de sable, et aussitôt la jeune fille, vaincue par une lassitude qui ne lui permettait plus l'usage de sa volonté, laissa tomber sa tête sur mes genoux et s'endormit. Je cédai à la même puissance, et l'instant d'après j'étais plongé dans un sommeil aussi profond que celui de la mort.

Quand nous nous réveillâmes, nous avions l'esprit plus calme et le corps moins harassé. Nous reprîmes notre marche avec une espérance moins flottante, et qui devint plus certaine quand nous eûmes reconnu que les obstacles diminuaient manifestement. La fissure s'élargissait au point que nous pouvions marcher de front, ce qui faisait le bonheur de ma compagne, dont le courage avait besoin

de s'appuyer sur le mien pour affronter le courroux des génies de la montagne. Il y avait aussi moins d'éboulements à gravir et à descendre, et nous pûmes avancer davantage. Nous commencions à croire à notre salut, quand Fleur des Bois, qui avait, comme tous les siens, une acuité de perceptions extraordinaires, me dit qu'elle entendait le brisement des flots de la mer. Au bout d'un moment, elle m'assura qu'elle voyait devant nous la lumière du jour. Je dus la croire sur parole; je n'entendais rien et je ne distinguais pas la moindre lueur. C'était pourtant la vérité. En doublant le pas, nous arrivâmes à un endroit de la caverne d'où nous découvrîmes, à travers un arceau très-élevé, la perspective d'une campagne verdoyante, se déroulant dans le lointain avec des accidents d'ombre et de clair, qui montraient que le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon. Quant au bruit qui nous inquiétait, c'était celui d'une chute d'eau considérable formée par un ruisseau souterrain sortant de l'un des flancs de la caverne. La force du courant avait creusé un bassin circulaire qui occupait tout le vestibule de la fissure et qui nous en défendait la sortie. Sa largeur était au moins de quarante pieds, et sa profondeur ne pouvait être appréciée, attendu que l'eau qui le remplissait, était sans cesse agitée comme celle d'une chaudière en ébullition, et qu'il s'en dégageait une vapeur pesante, rampant à sa surface et paraissant ne pouvoir s'élever plus haut. Ce bassin avait vraiment un aspect infernal; il ressemblait à ces cuves d'eau bouillante où jadis on jetait les martyrs pour éprouver par un affreux supplice la constance de leur foi. Il nous fallait bien pourtant le franchir pour retourner au monde, et nous ne pouvions différer, car, depuis deux jours, nous n'avions pris aucun aliment; mais comment atteindre l'autre bord?

Il était trop distant pour songer à y arriver par un saut périlleux; et dès lors aucun autre expédient ne nous était laissé que celui de traverser ce bassin formidable en nous plongeant dans ses eaux brûlantes. Après avoir échappé tant de fois à la mort, nous la retrouvions ici plus douloureuse et plus terrible que jamais.

Pressé de mettre fin à nos angoisses, je me baissai pour mettre la main dans cette vaste chaudière. Ma surprise fut extrême en trouvant que cette eau tumultueuse avait une température si peu élevée qu'elle ne brûlait point par son contact. Mais le danger dont elle nous avait épouvantés n'en existait pas moins; seulement, au lieu d'être dans la chaleur de l'eau, il était dans la nature délétère des vapeurs qu'elle exhalait, et qui lui donnaient en la traversant l'apparence de l'ébullition. Dès qu'en m'approchant de la surface du bassin, je me fus trouvé un instant dans l'atmosphère des gaz qui s'y accumulaient, j'en ressentis la pernicieuse action. Je fus pris d'éternuements violents et d'une toux convulsive. Je vis qu'il n'y avait pas un moment à perdre, ou que mon secours manquerait à ma jeune compagne qui allait périr avec moi. Je lui dis d'arrêter sa respiration, et je l'entraînai dans le bassin en la soutenant avec le peu de vigueur qui me restait. Nous ne fûmes point obligés de nager; mais les eaux s'élevèrent jusqu'à notre poitrine, et nous restâmes pendant un court instant au milieu des vapeurs qui en sortaient en sifflant. Sans doute la jeune fille, oubliant ma recommandation, respira, car je sentis qu'elle s'affaissait et qu'elle allait s'enfoncer sous l'eau. La menace de ce malheur me rendit toute ma force; je saisis la pauvre enfant entre mes bras, j'achevai de traverser le bassin, je montai son orle extérieur, et, sortant de la caverne, je déposai sur l'herbe ce corps inanimé. Une

minute de plus, et nous périssions tous deux dans la grotte. Quoique de retour dans une atmosphère pure, je me sentis défaillir. J'eus à peine le temps d'armer mon fusil et de tirer pour appeler du secours, et je tombai évanoui à côté de cette jeune fille qui venait de me donner tant de preuves de courage, d'affection et de dévouement.

Lorsque je repris connaissance, il me sembla que j'étais au fond de la mer, ballotté par les flots. Ce n'était pas tout à fait une illusion ; j'étais roulé sur une natte, d'un côté sur l'autre, par une demi-douzaine de femmes caraïbes, sous la direction d'un matelot qui m'aspergeait tantôt avec de l'eau chaude, tantôt avec de l'eau glacée. Ce remède violent me tira de mon asphyxie. Il avait eu le même succès, et même plus promptement, lorsqu'on l'avait appliqué à ma jeune compagne, que ses amis avaient déjà emportée au carbet de son père dès qu'elle avait eu recouvré à moitié ses sens. Mon mal fut plus tenace, et j'étais encore privé d'une partie de mes facultés quand Pakiri et sa fille, qu'on avait avertis, accoururent près de moi pour me donner leurs soins. Ils me firent conduire à l'habitation de la montagne, où je me rétablis par degrés, mais fort lentement.

Le vallon où la fissure aboutissait était désert, et nous y fussions morts abandonnés, sans une circonstance favorable à notre salut. Les sauvages et les militaires qui avaient quitté le champ de bataille les derniers, n'avaient atteint le revers de la montagne que longtemps après le lever du soleil, et ce fut en descendant les mornes qu'un coup de fusil appela leur attention et leur fit découvrir, étendus sur l'herbe, les deux malheureux asphyxiés de la caverne. Les Caraïbes n'auraient pas osé s'appocher de ce lieu redoutable, mais les soldats et les marins leur donnè-

rent l'exemple, et bientôt on vint nous prodiguer les secours qui nous rendirent à la vie.

Dès que je pus marcher, j'allai voir Fleur des Bois; elle était très-changée, mal rétablie, souffrante et fort triste. Je lui dis, pour ranimer son courage, tout ce que m'inspira la tendre affection qu'elle avait si bien méritée par son dévouement pour moi. Je lui rappelai combien les siens avaient besoin de ses services, et je fis briller à ses yeux la promesse des victoires qui allaient bientôt venger son pays; elle ne me répondit que par ses larmes; et nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir.

Le soir même, je reçus un ordre de Victor Hugues qui m'appelait à la Guadeloupe. Furieux de l'échec que nous avions éprouvé devant Kingstown, il voulait envoyer au supplice ceux qu'il accusait d'en être cause, et il comptait sur moi pour l'aider dans ce dessein. Je me révoltai contre l'idée de cette association sanguinaire; et je me souvins, avec un serrement de cœur douloureux, qu'au moment où, dans la caverne, ma jeune compagne se réveilla, elle exprima vivement le regret que son sommeil n'eût pas toujours duré. J'eus la même pensée qu'elle, lorsque, en rentrant dans la vie, je trouvai devant moi les hommes du Pouvoir, avec leurs mauvais penchants et leurs passions fougueuses et perverses.

CHAPITRE X.

UNE CAPTIVITÉ. — DEUXIÈME CAMPAGNE DE SAINT-VINCENT. — DESTRUCTION DES CARAÏBES.

Juin 1796.

La plus chétive occurrence s'enchaînant à des hasards funestes faillit me faire périr, à dix-neuf ans, d'une mort ignominieuse, et me fit retenir captif dans un cachot à quatre-vingts pieds sous terre, pendant que mes amis, qui attendaient mon secours, étaient impitoyablement massacrés. Voici comment ces malheurs m'arrivèrent :

Lorsque après notre expédition à Saint-Vincent, contre la ville de Kingstown, je retournai à la Guadeloupe, je dus me présenter à Victor Hugues ; mais on me dit qu'il était d'une humeur farouche qui ne permettait pas de l'approcher. J'en pris très-facilement mon parti, et je me mis à travailler avec l'ardeur d'un jeune homme qui sait déjà le prix du temps et de la liberté. M. Meï, qui m'avait pris en amitié, facilita mes dispositions laborieuses, en me donnant, dans sa maison, une chambre agréable et tranquille, d'où je pouvais découvrir l'aspect pittoresque du port de la Pointe-à-Pitre et les hautes montagnes volcaniques de la Guadeloupe.

Pendant mon séjour à Saint-Vincent, j'avais tracé une esquisse topographique des mornes de cette île, de ses forêts et des reliefs qui bordent ses rivages. Toutes les communications, par des traces au milieu des bois, y étaient soigneusement indiquées; et l'on y voyait les positions militaires dont l'occupation pouvait être avantageuse. J'entrepris de mettre au net cette carte, et, quoique elle fût assez mal dessinée, c'était un chef-d'œuvre, en comparaison du mauvais croquis qu'on avait gravé à Londres, et qui était tout ce qu'on possédait sur cette île. Ce fut, du moins, le jugement qu'en porta M. Meï, qui voulut absolument, dans son admiration, la montrer au proconsul. Celui-ci la garda, et m'envoya chercher dès le lendemain. Je le trouvai examinant mon esquisse avec une profonde attention. Il me fit asseoir, et commença un interrogatoire qui dura une heure. Quoique tout à fait étranger aux études de la topographie, il saisissait, avec une grande sagacité, les procédés par lesquels était rendue la configuration des terrains, et il en déduisait parfaitement les opérations militaires que cette configuration nécessitait. J'ai vu, depuis, plus d'un général qui lisait une carte beaucoup moins bien.

Deux heures après cet entretien, un aide de camp m'apportait un brevet de lieutenant d'artillerie de marine attaché à l'état major, et il m'annonçait que l'intention du commissaire de la République était de me charger d'une mission spéciale et secrète. Je fis de vains efforts pour deviner à quoi j'allais être employé; mais, mon vieil ami, le capitaine du corsaire *le Vengeur*, s'alarma pour moi de la faveur dont je venais d'être l'objet; et, bien persuadé, d'après le caractère de celui qui me l'accordait, qu'il me faudrait l'acheter chèrement, il m'offrit de me dispenser de la reconnaissance, en

partant pour France à son bord, sans demander congé. Cet expédient me parut un mauvais procédé, et je ne pus me résoudre à m'en rendre coupable. L'événement prouva pourtant que le conseil était bon.

Mandé bientôt au quartier général, le secrétaire de Victor Hugues, un nommé Viel, et qui, disait-on, était son âme damnée, m'expliqua, en son nom, ce qu'il attendait de moi. Malgré la supériorité des Anglais, qui reprenaient partout l'offensive, le proconsul songeait à leur enlever par surprise la Martinique, comme il leur avait enlevé la Guadeloupe. Il comptait pour exécuter ce hardi dessein sur un renfort qui lui avait été promis, et qui devait être prêt à partir des ports de France. Il comptait surtout sur les dispositions des nègres et sur celles des habitants de la ville de Saint-Pierre, qui n'étaient pas moins partisans zélés de la République que les colons des campagnes l'étaient de l'ancienne monarchie. Il manquait sans doute de moyens pour faire le siége des deux forteresses de l'île ; mais, en s'emparant des campagnes et de la ville de commerce, il pouvait ensuite bloquer les citadelles, les serrer de très-près et les réduire à capituler. D'ailleurs, il ne désespérait pas de les acheter, argent comptant, des commandants chargés de les défendre. Il avait très-bien compris que, pour prendre Saint-Pierre, au moyen d'une attaque inopinée faite par les hauteurs qui dominent la ville, il fallait des dispositions militaires compliquées, exigeant une très-bonne carte des lieux. Or, cette carte lui manquant, il avait jeté les yeux sur moi pour l'exécuter immédiatement, dans les mêmes conditions que celle de Saint-Vincent dont il était satisfait. La difficulté de cette tâche c'est qu'il me fallait la remplir au milieu des ennemis, en bravant leurs soldats, leurs partisans et les limiers de leur

police. Si j'étais découvert, surpris, reconnu, arrêté, l'entreprise échouait, et j'étais livré à un conseil de guerre, une cour martiale, un grand prévôt, qui, procédant sommairement, m'envoyait à l'heure même au supplice. Le pire de l'aventure, c'est qu'il ne s'agissait point ici d'être passé par les armes, événement fâcheux, sans doute, mais, qui ressemblant beaucoup à un combat malheureux, n'excitait pas très-vivement ma répugnance; c'était une destinée bien plus effrayante dont j'étais menacé. La Martinique avait conservé avec un attachement religieux les us et coutumes de la vieille France, et l'on y continuait, comme au xve siècle, de pendre et de brûler vif qui de droit. Chacune de ses villes avait en permanence un haut gibet, érigé dans l'endroit le plus fréquenté, et, en outre, un lieu propice pour construire un bûcher dans des dimensions qui ne le cédaient en rien à celui du Parvis de Notre-Dame. L'attachement que la magistrature locale portait à ces antiques monuments, était tel que douze ans après, en plein régime impérial, elle en maintint l'existence privilégiée, à l'encontre d'une tentative du capitaine général Villaret pour les abattre. La domination anglaise, établie par la conquête de la colonie en 1794, ajoutait encore à cette prédilection pour le supplice favori du moyen âge. A cette époque, le Livre des Statuts qui servait de code criminel à l'Angleterre, n'énumérait pas moins de trois cents actes qu'un homme pouvait commettre en un jour, et dont chacun lui méritait d'être pendu. On imagine bien que, dans cette nomenclature on n'avait eu garde d'oublier le cas où j'allais me trouver, en sorte que je ne pouvais avoir la moindre incertitude sur le destin qui m'était réservé. J'eus grand'peine à me familiariser avec cette prévision; mais j'étais trop engagé pour pouvoir reculer, et d'ailleurs j'étais

séduit par l'espoir de contribuer efficacement, au moyen d'un service personnel, à chasser l'ennemi de la plus belle de nos colonies des Antilles, et à venger l'affront que nos armes avaient reçu à l'attaque de Kingstown. Je me préparai donc à cette périlleuse mission. On me laissa entièrement maître des dispositions qui pouvaient la faciliter et l'assurer ; et je fus traité, à tous égards, comme ces moribonds à qui l'on ne refuse rien à l'approche de leur heure suprême. Je coupai mes jeunes moustaches; je pris des lunettes et je me munis d'un passeport de médecin voyageur et botaniste, déjà visé et timbré par je ne sais combien d'autorités dont le secrétaire Viel appliqua, sans scrupule, les signatures et les cachets simulés. Je fus mis en rapport avec un brave marin, plein d'intelligence et d'audace, le capitaine Allègre, qui commandait un beau brick de guerre, mais qui se servait habituellement pour ses expéditions hardies d'un bateau du pays, appelé : Balaou. Ce fut sur cette espèce de chasse-marée, dont la vue n'excitait aucune défiance, qu'il me conduisit à la Martinique et me débarqua, au point du jour, à la Grande-Rivière, tout au nord de l'île; nous convînmes de nos rendez-vous et de nos signaux, et il s'éloigna, me laissant seul sur cette terre ennemie , où chacun de mes pas était un nouveau danger.

J'oubliai complétement ma position critique dès que j'eus jeté les yeux autour de moi. J'avais déjà vu, à la Guadeloupe, de beaux aspects, mais rien, ni là, ni ailleurs, n'égalait la grandeur et la magnificence du spectacle qui frappait mes regards. Entre deux escarpements parallèles, élevés de deux à trois cents pieds, coulait de cascade en cascade un torrent dont les eaux se couvraient d'écume ou glissaient pures et limpides, en réfléchissant l'azur du ciel. D'énormes blocs de laves qui hérissaient son lit, montraient

quelle était sa puissance lorsqu'il était grossi par les pluies diluviales de l'hivernage, ou seulement par l'abaissement des nuages de la tempête dans la vaste anfractuosité où il prenait sa source, sur la région la plus haute de la Montagne pelée. La végétation brillante des tropiques couvrait toute la surfaces des projections de ce vaste volcan. Des lianes fleuries formaient, sur les rochers, des guirlandes, des draperies, des festons ondoyants. Les tuffas étaient ornés de cactus aux fleurs écarlates, et d'agavés qui ressemblaient à des narcisses gigantesques. Sur l'orle des escarpes se penchaient des arbres robustes dont les racines étaient cramponnées à des basaltes, et dont la cime servait de hune à des cordages formés par des milliers de plantes volubiles, qui descendaient jusque dans la vallée, et tenaient lieu de haubans aux nègres fugitifs pour escalader la berme de la rivière. Au-dessus du lit caverneux du torrent qui s'enfonçait comme une tranchée obscure dans les flancs de la montagne, on voyait se dresser les hautes régions du volcan, couvertes de forêts bleues. Quand les nuages n'en dérobaient pas la vue, le sommet du cône, crénelé par les pitons de ses cratères, apparaissait à l'extrémité de cette immense perspective, qui joint à la majesté des Alpes la beauté gracieuse des Pyrénées.

Tout ce paysage où la nature prodiguait tant de fécondité, n'était pourtant qu'un désert; et pour m'y reconnaître, bien m'en prit de savoir mon chemin par cœur. Je trouvai, dans l'escarpement qui bordait la gauche du torrent, un sentier qui se repliait vingt fois sur lui-même, et qui pourtant était si rapide qu'il n'était possible de le descendre qu'à la ramasse, sans pouvoir se tenir debout. La grande terrasse à laquelle il me conduisit n'était que la première des trois assises que je devais gravir. J'arrivai à la dernière,

par un chemin sinueux qui me sembla pratiqué plutôt pour les chèvres que pour les hommes. J'étais enfin au bout du prologue de mon voyage. Au milieu d'un jardin, dont les cultures offraient autant d'abondance que de variété, s'élevait une case appuyée à la montagne et encadrée dans un bois de lataniers. Des clôtures épineuses de campêche en rendaient l'accès difficile; et des chiens vigilants la gardaient. Leurs cris appelèrent le maître du logis, qui vint au-devant de moi. C'était un vieux nègre ridé, balafré, mais encore robuste et dispos. En étudiant sa figure qui, comme celle de ses semblables, paraissait inerte, on y découvrait de la résolution et de la malice cachées sous une feinte stupidité. En l'abordant je lui demandai s'il n'était pas le citoyen Lubin, ancien caporal dans l'armée française, à la Guadeloupe; l'orgueil de sa contenance, bien mieux que sa réponse entortillée, m'ayant montré que je ne me trompais point, je fis un geste convenu, et je lui dis le mot d'ordre : ça bon. Il répondit aussitôt : ça ben bon, et fit un signe de reconnaissance; puis, convaincu qu'il trouvait enfin quelqu'un de sa religion politique, il se mit à crier : Vive la République! vive le général! au diable les Anglais! Cette bruyante effusion fit sortir de tous les coins de l'habitation une légion de petits nègres tout nus qui firent chorus, avec des sauts de joie, des contorsions, des grimaces si étranges, qu'il me prit un fou rire dont ils se prévalurent comme d'une approbation.

Un déjeuner splendide suivit cette joyeuse réception. Le pain et le vin y manquaient; mais on m'y servit des ortolans, des œufs de pintade et des cuisses de crapaud, grosses comme celle d'un chapon. On me promit, pour le dîner, des friandises plus recherchées : des vers palmistes et des thermites, nommés poux blancs; mais je demandai de pré-

férence un poulet dinde avec des tranches d'igname cuites sous la cendre. Je dois confesser que le dessert fut superbe, et composé de vingt sortes de fruits, dont l'orange et l'ananas sont les seules qu'on connaisse à Paris.

J'appris à table l'histoire de mon hôte. C'était un nègre, libre de naissance, avantage dont il était aussi fier que s'il eût été un Burckhart ou Bouchard, c'est-à-dire un Montmorency. Il avait pris les armes dès les premiers troubles de la Martinique; et ses souvenirs militaires remontaient à à M. de Béhague. Le général Rochambeau l'avait choisi pour guide; et lors de l'arrivée de Victor Hugues à la Guadeloupe, il avait pris du service dans les troupes françaises, et avait été blessé à l'assaut du fort Fleur-d'Épée. Revenu à la Martinique, le séjour de Saint-Pierre était devenu dangereux pour lui, le procureur du roi se proposant de lui faire un mauvais parti à cause de son dévouement à la France. Il s'était retiré sur les hauteurs de la Grande-Rivière, loin des lieux habités, et là, il avait créé un fort joli domaine, où il vivait à l'abri des persécutions, avec une famille nombreuse, élevée dans l'amour de la République et la haine des Anglais. Il avait conservé des relations avec la Guadeloupe, où il allait tous les trois mois chercher une petite pension; et Victor Hugues, qui avait le bon esprit de ne mépriser personne, ajoutait toujours à ce peu d'argent quelques pièces de monnaie et de bonne paroles pour le pauvre soldat nègre. C'était là le guide sûr, habile et dévoué, qui m'avait été destiné par le proconsul.

Dès le lendemain je commençai les opérations de l'exploration difficile et dangereuse que je devais exécuter, et, pendant trois semaines je les continuai jour et nuit. Je relevai, pendant cette longue période, le gisement des reliefs, des cours d'eau et des communications de toute sorte exis-

tant dans l'aire du volcan éteint de la Montagne pelée, qui forme, par son massif, la partie septentrionale de la Martinique, et comprend les plus beaux quartiers de la colonie. Je traçai, sans beaucoup de peines, le figuré de ceux de ces quartiers qui sont situés au vent ou à l'est; il en fut encore ainsi de la haute région de la montagne; mais aux approches de la ville de Saint-Pierre, je rencontrai de nombreux obstacles dans la multiplicité des chemins, la clôture des terrains, la concentration de la population, et surtout le voisinage des troupes et des autorités, dont les regards étaient pour moi mortels. Néanmoins j'achevai ma tâche, et je pus indiquer clairement les lieux de débarquement de vive force ou par surprise, les chemins servant aux débouchés des colonnes d'attaque, les sentiers pour prendre à revers les batteries de la côte, les lieux de la ville où l'on trouverait de la résistance, et ceux qu'il faudrait occuper et fortifier après la reddition; enfin, les moyens d'intercepter les secours et de couper les corps de l'ennemi qui voudraient les donner. La carte militaire qui contenait ces détails topographiques, sur une grande échelle, formait quarante-cinq feuillets, renfermés dans un étui en cuir ressemblant à un livre. Ces feuillets servaient à un herbier, pendant l'exploration, afin d'en masquer la destination.

Il serait interminable de dire quelles épreuves il me fallut subir pendant ce travail. D'abord, je dus vaincre ma répugnance et coucher dans des cases à nègres, Lubin ne voulant, par aucune raison, me laisser dormir à la belle étoile, parce que j'aurais infailliblement pris la fièvre. Je vécus pendant tout ce temps de pain sec et de café à l'eau. C'étaient le soir et le matin qui étaient les heures favorables; dans le jour, il survenait autour de nous des fâcheux pour nous observer ou entrer en conversation. L'un me prenait

pour un arpenteur et croyait que j'étais chargé d'examiner ses propriétés pour augmenter les impôts qu'il payait. Un autre s'imaginait que j'étais le grand-voyer de la colonie, et protestait qu'il ne laisserait point ouvrir de chemin sur ses terres. Un autre encore, supposant, non sans raison, que j'étais un officier d'artillerie, m'attribuait le projet de vouloir élever dans son voisinage quelque batterie dont l'attaque ferait brûler sa maison par ce damné Victor Hugues qu'on redoutait et qu'on attendait partout. Tous s'éloignaient en disant qu'ils allaient porter plainte, ce qui pouvait m'attirer les irruptions de l'autorité. Beaucoup me suivaient par pure curiosité, ou bien pour me montrer des plantes vulnéraires que j'avais l'air de chercher. Nous rencontrâmes plusieurs fois des soldats anglais, mais ils étaient si étrangers au pays qu'ils me virent sans suspicion. J'échappai avec le même bonheur à d'autres ennemis très-formidables : les serpents fer-de-lance, qui fourmillaient dans la campagne, et dont la piqûre tue, avec d'atroces douleurs, en quelques heures seulement. J'en vis peut-être une douzaine, surtout à la lisière des champs de cannes à sucre, aux environs de la ville. Heureusement ils étaient à la chasse des rats ou des oiseaux, et ils ne daignèrent pas s'occuper de moi. Leur aspect était effrayant, soit à cause de leur grandeur et de leur agilité, soit par cet étrange phénomène d'êtres privés de membres et possédant pourtant une locomotion rapide, le pouvoir de grimper dans les arbres les plus élevés, et la faculté de s'élancer, comme le tigre, à une grande distance pour saisir leur victime.

Ayant à peu près terminé mon ouvrage, je pensai que c'était assez braver les hasards de la fortune, et je m'acheminai par les hauteurs du Prêcheur vers l'anse Céron, où je devais trouver le balaou du capitaine Allègre. Nous dé-

couvrîmes à l'ancre, près de la côte, ce bienheureux bateau qui devait être pour nous le port du salut, et nous nous hâtâmes de descendre les mornes pour nous y embarquer.

En suivant un chemin creux qui conduisait à la grève, Lubin, qui était chargé du précieux fardeau de ma carte, me devança en courant pour appeler le canot du balaou, afin qu'il vînt nous prendre sans délai. Au moment où, par ce soin opportun, il mettait hors d'atteinte mon utile travail, un homme, se jetant à corps perdu du haut de la berme du bas chemin où j'étais encore engagé, tomba sur moi et me terrassa. Un dizaine de ses camarades, qui étaient embusqués dans le même endroit, sautèrent pour le rejoindre, et je fus en un clin d'œil désarmé, dévalisé, garrotté et emmené prisonnier. Le capitaine Allègre ni Lubin ne purent me secourir ; mais ils résolurent de ne pas m'abandonner dans mon malheur et de recourir pour me délivrer à tous les moyens possibles.

Quelques heures après, j'entrais à Saint-Pierre, escorté par les misérables miliciens qui m'avaient surpris sans défense, et bientôt la porte de la geôle s'ouvrait pour moi. Un attroupement, que je crus hostile, obstruait l'approche de la prison ; j'appris par ses menaces que c'étaient, au contraire, des amis, et je ne pus en douter en voyant Lubin s'agiter au milieu de la foule. Néanmoins les grilles se fermèrent derrière moi, et je me trouvai dans un lieu dont aucune expression ne pourrait peindre l'horreur. La nuit était venue, et je ne distinguais les objets qu'à travers une clarté douteuse ; mais je fus suffoqué par une abominable odeur de cloaque, de charnier, de ménagerie, d'hôpital pestiféré. Le guichetier me délia les bras et me conduisit près d'une longue barre pour me mettre aux fers avec

des nègres qui y étaient déjà entravés par les deux pieds. L'indignité de ce traitement, dont la possibilité ne s'était jamais offerte à mon esprit, provoqua la révolte de toutes les forces de mon âme. Me relevant de toute ma hauteur, j'ordonnai à cet homme, avec la voix impérative d'un supérieur habitué à être obéi, d'aller chercher le concierge en chef de la prison. Il y fut sans réplique, et m'amena ce personnage. Préparez de suite, lui dis-je du même ton, votre meilleur logement de la pistole; qu'il n'y manque rien, et n'épargnez pas vos soins; vous serez payé suivant vos mérites : les bandits du Prêcheur m'ont volé ma bourse, mais je vous donnerai un mandat sur mon banquier. Oserai-je, Monsieur, demanda-t-il, m'informer de son nom? Il vous est assez connu, répliquai-je ; c'est le général Victor Hugues. A ce nom redouté, le geôlier se découvrit, s'inclina respectueusement, et me dit d'une voix pateline : Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. En une minute, il mit en mouvement toute la valetaille de la maison, et il me fit préparer un appartement qui n'était pas fort agréable, mais qui, comparativement à l'affreuse cour où j'avais failli loger, était un lieu aussi enchanteur que le palais d'Alcine. On m'apporta bientôt, toujours pour être payés sur le même compte, du linge et des vêtements qui remplacèrent mes habits poudreux et déchirés, et je me trouvai métamorphosé subitement de manière à pouvoir rivaliser d'élégance avec les meilleurs gentilshommes du pays. Je me dédommageai par un bon dîner de ma longue abstinence, et je dormis d'un aussi profond sommeil que si je n'avais pas été menacé d'une sentence capitale. Il avait fallu qu'on me mît en prison pour que j'eusse l'avantage de coucher dans un lit.

Je fus éveillé fort tard par quelqu'un qui me chuchotait

dans l'oreille; j'ouvris les yeux, et je vis une jeune mulâtresse à la mine agaçante, que j'avais déjà entrevue la veille rôdant autour de moi. Monsieur, me dit-elle, Lubin, mon oncle Lubin, me charge de vous dire que cette nuit, par hasard, le feu a pris à la maison de l'homme qui vous a arrêté au Prêcheur. La maison est brûlée et l'homme est mort. Ce hasard-là me parut fort suspect; et lorsque sept ans après j'en fis des reproches à Lubin, il m'avoua qu'il y était bien pour quelque chose; mais il s'excusa en m'assurant que du temps de M. de Béhague c'était toujours ainsi qu'on en agissait. Le vieux soldat nègre, qui n'avait pas l'esprit prévenu par les tristes leçons de l'histoire, croyait fermement que la bonne cause ne pouvait succomber. Il avait donc dit à sa nièce, qui était l'esclave du geôlier, que si elle me servait bien, je lui ferais octroyer sa liberté quand nous serions les maîtres. La jeune fille avait accueilli cette espérance comme une prochaine réalité, et par une anticipation de la reconnaissance qu'elle me devrait un jour, elle m'était tellement dévouée que pour m'être utile elle n'aurait pas hésité le moindrement à rivaliser de zèle avec son oncle, en mettant le feu à la prison. Ainsi, par une suite de circonstances bizarres, dans cette ville, où je venais d'entrer lié comme un criminel, je pouvais, au bout de quelques heures, disposer de la bourse du geôlier et de son bon vouloir, correspondre au dehors en toute sécurité par l'intermédiaire du blanc corset d'une jeune fille courageuse et fidèle, menacer l'ennemi de représailles, en répondant à l'assassinat juridique par le poignard et la torche; enfin rendre opportun et profitable le tumulte de la rue, et peut-être recouvrer par des esclaves ma liberté.

Toutefois, ma situation avait un fort mauvais côté. Il était à craindre que dans ces temps de violence, dans ce

pays d'oppression, le procureur du roi, qui avait l'omnipotence d'un pacha, ne me fît étrangler entre deux portes par les nègres guichetiers. Un cadavre sortant de la prison pour aller chercher une fosse au cimetière de l'hôpital aurait été d'un bel exemple pour l'attroupement qu'il aurait traversé. Ce fut la petite mulâtresse Zélie qui s'avisa de cette possibilité, dirigée, sans doute, par quelque souvenir semblable. Pour obvier à un tel événement, elle m'apporta un grand couteau de cuisine qu'elle mit sous mon oreiller, et elle prépara, d'après une recette de son oncle, pour rafraîchir les assassins qui se présenteraient, une bouteille d'excellent vin si parfaitement empoisonné qu'il suffisait d'en boire une gorgée pour rendre l'âme. Je ne sais comment cela se faisait; mais lorsque mes honorables alliés voulaient me défendre, il y avait toujours dans leurs moyens de résister à l'oppression quelque chose de la vengeance de l'esclave ou du sauvage; et la première chose qui s'offrait à leur esprit c'était de recourir à l'incendie, au poignard ou au poison. J'imagine que c'était l'effet de la tradition ou de quelque biais d'esprit de leur race.

Ce procureur général, qui était redouté comme le plus cruel tyran, vint à la prison avec son substitut pour procéder à mon interrogatoire. C'était un homme sec à figure coupante, privée entièrement de front, son crâne étant terminé juste au-dessus des sourcils par un plan horizontal, ce qui le faisait ressembler à un oiseau de proie nocturne de la pire espèce. Son seul aspect m'inspira, comme celui d'un reptile, un mouvement instinctif de répulsion, et je me mis aussitôt en révolte ouverte contre lui et son autorité. Je maintins qu'il n'avait reçu ni du roi de France, ni de la République, ni du roi d'Angleterre l'institution qui investit un magistrat du pouvoir de représenter l'État ou la société

comme accusateur public. Je soutins qu'il n'avait nullement qualité pour remplir ces importantes fonctions et qu'il le reconnaissait lui-même puisqu'il n'avait point opéré dans ma cause comme le lui prescrivaient l'ordonnance de Louis XIV sur l'instruction criminelle, les nouvelles lois de procédure rendues par l'Assemblée nationale, ou bien les formes rigoureuses prescrites par la législation anglaise et déduites dans le Livre des Statuts. De l'abstention de ces actes essentiels, je conclus qu'il confessait n'avoir aucun droit à s'immiscer dans une procédure intentée contre moi, et qu'il était en flagrante contradiction avec lui-même dans la tentative de m'interroger. Je déclarai que c'était mon intention formelle de résister à cette prétention arbitraire et abusive; et je demandai acte de mon opposition, me réservant de me pourvoir par-devant qui de droit à l'effet de poursuivre la vindicte et la réparation d'actes extra-légaux, d'intrusion illicite, d'abus de pouvoir et d'une captivité pour chaque jour de laquelle j'obtiendrais des dédommagements et intérêts, indépendamment du châtiment exemplaire de ceux qui en étaient les auteurs, fauteurs et complices.

Le méchant homme que j'attaquais avec autant de sang-froid que d'énergie, avait fait pendre plus de vingt personnes sans qu'aucune y trouvât un mot à redire, tant il leur en imposait par son insolente autorité. On peut juger quelle fut sa rage quand il se vit braver en face, renié, confondu, accusé à son tour, et menacé dans tous ses intérêts. Il perdit toute mesure, et me laissa voir qu'il ignorait qui j'étais, en m'imputant d'avoir été envoyé par les révolutionnaires de France pour soulever la colonie. Il était si loin de deviner en moi un militaire, que lorsque son substitut parvint à l'emmener, il lui dit, au rapport de Zélie :

C'est un avocat ou c'est le diable. Sa colère fut tellement violente qu'en rentrant chez lui, il fallut le coucher et le saigner. Un incident fort inattendu redoubla son malaise et me délivra de ses mauvais desseins.

Un jeune officier qui avait servi dans l'armée française sous le général Rochambeau, était demeuré à la Martinique, après la prise de l'île, retenu par l'amour qu'il portait à une grande dame de Saint-Pierre, qui le payait de retour. Obligé d'aller à la Guadeloupe pour y reprendre du service, il mourut presqu'en arrivant. Un paquet à son adresse étant parvenu au secrétaire du gouvernement, M. Viel, celui-ci, scrupuleux comme un agent politique, le décacheta, mais il en fit mépris en n'y trouvant qu'une lettre passionnée. Cependant, lorsqu'il apprit que je venais d'être arrêté au Prêcheur, il résolut de s'en servir pour donner le change sur l'objet de mon voyage à la Martinique. Cette lettre me fut remise de sa part, et dans ma candeur, je n'y conçus rien, sinon qu'une belle dame dont Zélie me dit le nom, ne pouvant plus supporter l'absence de son bien-aimé, le conjurait de revenir au plus vite, lui donnant l'assurance qu'il ne courrait aucun danger, attendu que le procureur du roi était tombé amoureux d'elle, et que ce tyran était enchaîné à ses pieds avec des rubans roses. J'avais l'esprit si lourd que je ne voyais pas en quoi cette confidence pouvait me concerner, et il fallut que l'intelligente soubrette m'expliquât comment je devais passer pour le défunt et avoir été appelé à la Martinique par une grande passion, ce qui était bien pardonnable, au lieu d'y être venu pour dresser une carte du pays, ce qui était un cas pendable.

Il paraît qu'en préparant ce quiproquo, le secrétaire Viel ne s'était fié que médiocrement à mon intelligence en fait

d'intrigue, car, d'une autre part, il fit donner avis à la dame que, malgré de sages conseils, son ami, cédant à son invitation, s'était rendu à la Martinique, et que, par jalousie, le procureur du roi l'avait fait arrêter indignement et jeter dans les cachots les plus infects de la geôle, pour lui préparer une mauvaise fin. A cette nouvelle le désespoir et la colère s'emparèrent de la dame; elle descendit au milieu de la nuit, avec une longue suite de ses gens, chez le magistrat, qui tremblait la fièvre, et elle lui fit une scène dont il faillit mourir. Elle prétendit qu'il devait remettre en liberté, sur-le-champ, son prisonnier; et ce fut à grand'peine qu'elle lui accorda un répit de vingt-quatre heures. Aussitôt la prison fut assaillie par ses messagers qui, sans les bons offices de Zélie, fussent parvenus jusqu'à moi, et auraient mis un terme, par leur rapport, à l'illusion de leur maîtresse, car probablement je ne ressemblais guère à celui qu'ils croyaient trouver. Le méprise se serait sans doute dissipée le lendemain à mon détriment; mais un autre incident vint la prolonger.

L'officier anglais qui commandait à Saint-Pierre, s'inquiétant des attroupements formés chaque soir autour de la geôle, en rendit compte au gouverneur de l'île, qui demeurait au fort Royal, et il ne manqua pas d'attribuer à ma présence cette agitation. Il reçut l'ordre de me faire partir sur-le-champ, et deux heures avant le jour, un piquet de grenadiers vint me chercher à la prison. On me donna dix minutes pour me préparer, et je fus embarqué dans une grande pirogue qui, suivant les rochers escarpés de la côte sous le vent, entra quelques heures après dans la superbe baie du fort Royal, vaste bassin formé par l'intervalle des reliefs de six volcans éteints. Nous abordâmes à la Savane, promenade charmante qui gît entre la ville et la citadelle,

où je devais prendre gîte. Je passai, accompagné de mon escorte, les ponts-levis, les poternes et tous les dehors de la place ; et j'entrai dans une sorte de chemin couvert, d'une grande longueur, fermé d'un côté par le rempart extérieur que baignent les eaux du port nommé le Carénage, tandis que de l'autre se projette une berme de rochers, haute de cent pieds, couronnée par les batteries de la forteresse et creusée à sa base profondément, pour donner à la garnison des logements à l'abri de la bombe. Une porte d'épais madriers ouvrit l'entrée de l'une de ces casemates, et se referma sur moi. J'étais dans le cachot qui m'avait été destiné. C'était, je dois le reconnaître, un palais, du moins par sa vaste étendue. J'avais, pour moi seul, une demi-douzaine de salles, longues de cinquante pieds et larges de trente, communiquant par des arcades et s'éclairant par de rares ouvertures grillées, qu'on aurait pu nommer soupiraux. Le jour que donnaient ces fenêtres, était d'autant moins vif qu'elles le prenaient dans un chemin couvert, ressemblant au fossé d'une place forte, et qu'elles s'ouvraient dans un roc dont l'épaisseur n'avait pas moins de douze pieds. Au premier moment, je me trouvai dans une obscurité profonde, mais bientôt mes yeux s'habituèrent à ces ténèbres, et me laissèrent distinguer tout ce qui m'environnait. Ces grands souterrains sont excavés dans le massif d'un courant d'éjections boueuses, sorti de quelque foyer secondaire du grand volcan du Carbet. L'énorme terre-plein qui les surmonte, est formé de couches superposées de brèches volcaniques, d'origine et de composition différentes; et j'étais là sous cette montagne de produits volcaniques, enfoui véritablement dans les entrailles de la terre.

J'examinai tous les coins de cette caverne, sans y découvrir le moindre signe qu'elle eût été jamais habitée.

Seulement dans une retirade, je déchiffrai sur sa paroi le millésime 1722, avec un nom qui avait été rendu illisible. Je frappai du pied; le sol résonna comme s'il eût été creux, et j'imaginai qu'il y avait là quelque sépulture cachée, où de vieux ossements auraient pu rendre témoignage d'une mort violente comme celle dont j'étais menacé. En effet, mon enlèvement nocturne de la prison civile, pour être claquemuré dans une citadelle, annonçait une extradition devant un tribunal militaire; et dès lors, il suffisait d'une constatation de mon identité, d'une procédure sommaire, d'un arrêt griffonné et annoté par un greffier pour me faire mettre douze balles dans la tête, sur la place même où j'étais, et sans plus de bruit, au milieu de ces souterrains, que si l'on avait seulement fermé quelque porte.

Je dus croire pourtant que cette exécution n'était pas pour le jour même, car on avait préparé mon coucher. Je trouvai dans le recès le meilleur un hamac indien tout tendu et parfaitement confortable, avec une table, une chaise et le ménage entier d'un officier en garnison. A ces avantages ma nouvelle demeure en joignait deux autres auxquels je ne fus pas insensible. La température n'y était pas brûlante, ni l'air altéré, comme à la geôle où j'avais logé, et, de plus, ayant à ma disposition un immense espace, je pouvais jouir de l'exercice de la promenade, si nécessaire à un prisonnier. A midi sonnant, un déjeuner anglais, rostbeef et pommes de terre, me fut servi avec un soin et une propreté qui ne permettaient pas de supposer la moindre mauvaise disposition.

J'éprouvai une bien autre surprise quand, la porte de ma galerie s'étant ouverte, je vis entrer une nombreuse suite de gens qui tâchaient de se reconnaître dans le demi-jour

de mon souterrain. Le premier de ces personnages était Lubin, habillé en jockey des colonies, avec veste bleue à collet rouge galonné. En sa qualité de nègre libre, il portait des souliers ornés de boucles d'argent, et, pour plus de distinction, il avait réussi à trouver dans sa chevelure courte et lainée la matière d'une queue, longue d'un demi-pouce, et dont il n'était pas médiocrement fier. Derrière lui venait Zélie, parée comme les élégantes de Saint-Pierre d'un corset blanc avec une jupe de Perse à grands ramages. Un beau mouchoir des Indes, de haut prix, coquettement plissé et arrangé comme les dames créoles, couvrait sa tête, et un autre, de différentes couleurs, lui servait de fichu. Des bandeaux de cheveux, lissés tant bien que mal, sortaient de dessous son madras pour encadrer sa figure mutine, et surtout pour montrer orgueilleusement la part qu'elle avait dans la race blanche. L'apparition, dans la citadelle, de cette flamboyante beauté, si supérieure en toilette et en séduction aux mulâtresses du Fort-Royal, fit une vive impression sur les officiers anglais de la garnison, qui se promirent bien de cultiver une aussi gracieuse connaissance. A la suite de l'oncle et de la nièce venaient des porteurs chargés de malles et de caisses, comme au débarquement d'une troupe de passagers. Lubin m'annonça qu'il venait avec Zélie pour me servir dans mon donjon, et que déjà tous deux en avaient obtenu l'autorisation du commandant de la place, qui leur avait donné l'assurance qu'il pourvoirait à tous leurs besoins. Quant à ces bagages, quoique je fusse arrivé à la Martinique avec deux chemises et un pantalon de rechange, il me garantit que c'était ma garde-robe et celle de mes gens. L'origine de plusieurs caisses de vin de Bordeaux, de liqueurs et autres friandises me fut expliquée par la générosité de la grande dame qui,

persuadée que je souffrais pour elle de rudes et injustes persécutions, avait chargé Lubin de m'apporter ces nouveaux témoignages de son affection. Je ne pouvais, sans compromettre ma vie, refuser ces dons, mais je résolus de ne pas profiter, à cet égard du moins, de l'illusion que j'aurais voulu détruire.

Cette illusion produisit bien d'autres merveilles. Un adjudant vint me prier, de la part du major Campbell, de monter au fort pour y recevoir de lui une communication satisfaisante. Je fus conduit par un escalier voûté de plus de cent marches et à travers je ne sais combien de batteries étagées jusqu'à l'esplanade du sommet de la citadelle où s'élevait la maison du commandant. Cet officier, qui aurait eu la charge de me faire supplicier, était un beau jeune homme, d'une physionomie douce, expressive et du type le plus distingué. Il me dit en très-bon français que le gouverneur venait de recevoir de Saint-Pierre une lettre dont il s'empressait de me donner connaissance. Le procureur du roi lui mandait que, dans son zèle empressé pour le service de S. M. B., il avait procédé rigoureusement contre un étranger qui semblait être un agent de trouble et de révolution envoyé de France, mais que les faits considérés mûrement n'avaient point justifié la prévention, et que, d'après des renseignements donnés par des personnes honorables, cet étranger était tout simplement un jeune officier de la Guadeloupe que quelque amourette avait attiré à Saint-Pierre. Le judicieux magistrat ajoutait que la gravité des inculpations s'étant ainsi heureusement évanouie, il croyait que cet officier, qui avait été transféré au Fort-Royal, pouvait être regardé seulement comme prisonnier de guerre, et que même, étant cautionné par des personnages de la plus haute distinction, il était susceptible d'être

admis, sous toute réserve, à la faveur de jouir de sa liberté dans les limites que, dans sa sagesse, S. Ex. le gouverneur jugerait bon de lui tracer.

Je reconnus la main blanche et potelée qui avait tracé cette lettre, et qui avait serré la gorge du procureur du roi pour la lui faire signer. Je répondis en termes généraux, sans m'écarter de la vérité, que je possédais un document qui aurait montré à ce magistrat l'erreur où il était tombé, mais que je n'avais pas voulu m'en servir par une discrétion dont les motifs pouvaient être facilement appréciés. Le major m'assura que, toute louable que fût cette réserve, elle était sans succès, attendu que l'aventure s'était ébruitée, puisque le commandant de Saint-Pierre en avait rendu compte. Il ajouta que le gouverneur ne lui avait pas encore donné ses ordres en ce qui me concernait, mais qu'il ne doutait point, d'après son honorable caractère, qu'ils ne fussent, comme je le désirais. Effectivement, le général Drummond ayant été annoncé, et le major m'ayant présenté à S. Ex. dans toutes les formes de la civilité anglaise, il m'accueillit à merveille, et se livra avec beaucoup de bonhomie à une conversation dans laquelle il déploya d'heureuses qualités. Je me rappelle un trait qui frappa mon esprit. Le gouverneur, soit par un orgueil de race parfaitement justifié, soit par courtoisie pour un officier des armées de la République, me dit que du côté de sa mère il descendait du général Fairfax, le commandant des troupes du Long-Parlement, opposé à l'armée du roi Charles Ier. A ce nom que, depuis mon enfance, je vénérais comme celui de l'un des hommes qui, les premiers, avaient attaqué le vieux despotisme sous lequel gémissaient les peuples de l'Europe, je me levai, je saluai respectueusement, et je dis d'une voix grave : « Milord, je souhaite

à notre siècle et à notre patrie d'enfanter encore des héros aussi illustres que votre glorieux ancêtre. » Le général répondit à cet hommage avec une vive émotion, et s'avança vers moi pour me serrer la main. Le major vint m'embrasser, et je trouvai dans mes ennemis les amis les plus affectueux.

Un incident fort imprévu vint interrompre cet entretien. On informa le gouverneur qu'un brick de guerre français portant pavillon parlementaire se présentait à l'ouvert de la rade, et qu'il louvoyait déjà entre l'Ilet aux Ramiers et la Pointe des Nègres. On le découvrait des fenêtres de l'édifice où nous étions, et je le signalai au général comme étant le bâtiment du capitaine Allègre, qui, en l'absence de la division navale, commandait la station à la Guadeloupe. Cet officier descendit de son canot au débarcadère de la Savane, où le capitaine de port était allé le recevoir. Il se banda les yeux lui-même avec son mouchoir, et fut conduit par les détours du chemin couvert jusqu'au plateau de la forteresse. Après avoir salué le général, il me sauta au cou, en me disant que j'allais être convaincu que mes amis ne m'avaient pas oublié. Il exposa au gouverneur qu'il était chargé par le commissaire de la République de lui proposer, pour être immédiatement effectué, mon échange contre un officier anglais, prisonnier de guerre, qu'il avait à son bord, et dont il apportait une lettre. Cet officier était un neveu du gouverneur, qui, s'ennuyant à la Dominique où il était employé, était allé dans un canot relever les sondages du mouillage des Saintes. Surpris dans cette occupation par un de nos cutters, il avait été conduit à la Guadeloupe, fort inquiet du sort qui lui était réservé; mais, à son grand étonnement, il avait été très-bien traité, et son échange était proposé par Victor Hugues au général Drum-

mond. Celui-ci, comme on l'imagine bien, l'accepta sur-le-champ. Je lui fis mes adieux avec beaucoup de témoignages de gratitude, et le colonel Campbell nous reconduisit, Allègre et moi, jusqu'à l'embarcadère où venait d'arriver le jeune officier anglais. Un quart d'heure après, j'étais encore une fois sous le pavillon tricolore, à bord d'un bâtiment de guerre français, délivré de l'horrible angoisse qui m'avait étreint l'âme pendant un mois, m'obsédant, jour et nuit, de la peur d'être pendu. Il faut avoir eu, pour ainsi dire, la corde au cou, pour se faire une idée de cette cruelle situation.

En arrivant à bord, je fus choyé comme un homme qui revient des sombres bords. On voulut savoir mon histoire lamentable et comment j'avais échappé à la barre de justice de la geôle et à l'ensevelissement des catacombes du Fort-Royal. On se mit à table, et l'on fêta gaiement ma délivrance ; une cuve, presque aussi grande que celle d'Heidelberg, fut remplie de punch et vidée en buvant à la gloire de la République, à la confusion de ses ennemis et à la beauté des dames créoles des colonies françaises. On célébra pareillement la générosité des grandes dames de Saint-Pierre en portant leur santé avec leur excellent vin, car Lubin, qui m'avait suivi à bord, n'avait eu garde de l'oublier dans les casèmates, et il en faisait sauter les bouchons avec un plaisir infini.

Il fallut bien en venir aux choses graves de la vie. Le commandant Allègre m'emmena dans sa chambre pour m'entretenir. Il commença par m'annoncer que ma carte militaire des environs de Saint-Pierre avait pleinement satisfait le général Hugues qui comptait en tirer bon parti ; mais, par malheur, pendant que les factions politiques se battaient en France, les Anglais faisaient filer des troupes

vers les Antilles, et ils avaient maintenant des forces triples des nôtres. Cette supériorité leur permettait d'étouffer l'insurrection des noirs à Sainte-Lucie, à la Grenade, et d'exterminer les Caraïbes à Saint-Vincent. Leur débarquement dans cette dernière île était au moins de six mille hommes, et la Guadeloupe n'avait pu en envoyer qu'un millier au secours des sauvages, qui, malgré leur résolution, devaient être infailliblement écrasés. J'avais été réclamé plusieurs fois par eux comme nécessaire à leur salut, et le général avait dit à Allègre que si je voulais aller les joindre, il m'en laissait le choix. Le commandant m'en détourna, en alléguant qu'il était probablement trop tard pour que je pusse leur être utile. Néanmoins, croyant être engagé d'honneur dans ce devoir, j'insistai pour être jeté sur la côte de Saint-Vincent, et le balaou qui suivait le brick reçut l'ordre de m'y conduire, en se hâtant, pour me débarquer dans la nuit. Je pris congé d'Allègre qui me voyait partir avec peine, et je me mis en route pour le Sud. A dater de ce moment, la fortune, qui venait de me donner tant de marques de sa prédilection, m'abandonna tout à fait, et je tombai dans l'une des plus cruelles vicissitudes de ma vie.

La brise de mer, qui s'était levée avec la lune, poussa mon bâteau si rapidement que, deux heures avant le jour, il m'avait déposé sur une roche solitaire de la côte orientale de l'île Saint-Vincent. J'étais parfaitement armé, je connaissais très-bien les lieux que je devais parcourir, j'avais pris librement ma résolution, et pourtant lorsque le balaou poussa au large, et me laissa seul au pied des hautes falaises du rivage, séparé des amis dont le dévouement venait de me rendre la liberté et de me sauver la vie, je me sentais triste, inquiet, oppressé par je ne sais quels pressenti-

ments sinistres. Il est vrai que le morne silence qui régnait autour de moi, contrastait étrangement avec la réception joyeuse et animée qui m'avait été faite dans ce même lieu, quelques mois auparavant, par la population caraïbe venant saluer le pavillon de la France et accueillir l'un de ses enfants. Maintenant, me disais-je, cette population est rassemblée dans ses montagnes, pour en défendre l'accès à l'ennemi, et si jamais la Providence a protégé le faible contre l'iniquité, elle doit assurément donner la victoire aux Caraïbes et garantir d'une subversion fatale le dernier peuple aborigène de ce vaste archipel.

Livré à ces réflexions, je suivis, à la base des rochers du rivage, un étroit sentier qui me conduisit à l'entrée du bassin, où, lors de mon premier voyage, j'avais relâché avec ma goëlette. Je m'enfonçai sous les grands arbres qui couvraient cette entrée de leurs cimes touffues, et j'entrai à pas lents et silencieux dans une trace qui conduisait, à travers une savane fleurie, jusque parmi les cases du carbet voisin. Je m'attendais, à chaque pas, que les lévriers caraïbes allaient éveiller leurs maîtres en leur annonçant l'approche d'un étranger ; mais tout resta muet, et je crus qu'ils m'avaient reconnu pour l'un de leurs amis. En m'avançant davantage, je découvris des lueurs rougeâtres qui rasaient la terre et d'où s'élevaient des étincelles lors des rafales de la brise de nuit. Alarmé par cette vue, je précipitais ma marche dans cette direction, quand je heurtai brusquement un objet qui barrait le chemin. Je me baissai pour le reconnaître, et je vis avec un sentiment d'horreur que c'était un cadavre, celui d'un Indien massacré. En pénétrant plus loin, la même rencontre se renouvela trente fois ; tantôt c'était un guerrier, puis une femme avec son enfant, et plus souvent un vieillard.

Le village avait été surpris par une troupe d'ennemis impitoyables qui en avait mis en pièces les malheureux habitants, et qui avaient incendié leurs maisons. Il ne restait plus de ce carbet que des cendres dont le vent faisait jaillir encore des flammes livides comme celles d'un bûcher qu'alimentent des ossements humains. J'eus le courage d'examiner tous ces corps dont la terre était jonchée, croyant découvrir dans chacun d'eux une personne qui m'était chère. Cette terrible recherche fut heureusement frustrée de son triste objet.

Nul n'étant resté là qui pût m'éclairer et me guider, je m'acheminai vers l'habitation de la montagne, profitant de la clarté de la lune, dont bientôt j'allais être privé.

En parcourant le sentier sinueux qui montait entre d'épais fourrés de bois jusqu'à la haute région des mornes, je n'omis aucune des précautions nécessaires pour me garantir de toute surprise et pour apprendre où était l'ennemi. Aucun bruit lointain ne sortait de ces campagnes désolées, et les soldats anglais fatigués de carnage, les sauvages consternés par leur défaite, se reposaient sur leurs armes dans leur position, en attendant, les uns avec impatience, les autres avec crainte, l'instant où le lever du soleil donnerait le signal de nouveaux combats. L'air ne m'apporta d'autres sons que le chant matinal de quelques oiseaux qui devançaient le jour et faisaient entendre les expressions harmonieuses de leur joie et de leur amour, comme si rien n'était changé autour d'eux.

Quand j'approchai de l'habitation où j'avais passé d'heureux jours embellis par l'amitié de la jeune Indienne et de son brave père, le chef des Caraïbes rouges, l'anxiété que j'éprouvais, devint plus violente, et je fus forcé de m'asseoir.

Autant que je pouvais en juger, les ennemis n'avaient point porté leurs pas dans ces lieux. Tout y conservait le même calme et le même aspect. Les passiflores, les jasmins, les phaséoles multicolores y formaient toujours d'admirables berceaux embaumés des plus suaves odeurs. J'entrai dans ma case dont les murailles étaient des nattes de latanier; chaque chose y était rangée comme le jour de mon départ; mon hamac à treillis élégants en fils d'agavé était tendu et paraissait préparé pour moi. Je venais de m'y asseoir pour reprendre haleine, après ma longue course ascendante, losqu'un chien accourut précipitamment et se coucha à mes pieds avec mille démonstrations de tendresse. C'était l'épagneul d'Éliama, si fidèle dans ses souvenirs et dans ses affections. Il s'était échappé des mains de Zami, la petite bonne de la fille du chef, qui le retenait avec elle dans une cache au fond des rochers. En entendant ses cris de joie, qui annonçaient la rencontre d'un ami, la jeune enfant le suivit. Aussitôt qu'elle me reconnut, elle se jeta à mes genoux en les embrassant avec des sanglots qui semblaient devoir faire éclater sa poitrine. Je la pris dans mes bras et je fis mille efforts pour calmer ou endormir cette douleur, cette angoisse d'une âme prête à se séparer d'un corps délicat et fragile. Je n'osais l'interroger; j'étais épouvanté des malheurs qu'elle avait à m'apprendre. Avec qui donc es-tu ici? lui demandai-je. — Personne, répondit-elle. — Eh quoi! tu es seule? — Seule! — Et ton maître? — Tué! — Ta maîtresse? — Morte! A ces mots, entre-coupés de gémissements et prononcés d'une voix défaillante, je fus saisi de désespoir. Je voulus douter de la réalité d'une catastrophe aussi terrible; mais l'enfant en avait été témoin. Elle avait vu périr le chef à la tête de ses guerriers, frappé d'une balle dans le côté qui lui avait subitement arraché la

vie. Sa fille, blessée plusieurs fois dans la retraite à travers les forêts, sentant que ses forces l'abandonnaient, avait cherché un refuge sur le sommet de la Soufrière ; elle y avait été poursuivie par les chasseurs nègres de l'ennemi ; et voyant qu'elle allait tomber entre leurs mains, elle s'était précipitée dans la grande fissure du cratère, d'où s'exhalent des torrents de fumée sulfureuse. Les barbares acharnés à sa perte s'étaient avancés, pour s'emparer d'elle, jusqu'au milieu des fumeroles ; et l'enfant qui, sur l'orle de la montagne, faisait des vœux impuissants pour sa pauvre maîtresse, n'avait point vu revenir ces misérables qu'avait sans doute engloutis le volcan.

La défaite des Caraïbes eut pour causes : la connaissance de leurs moyens de défense donnée aux généraux anglais par le capitaine Dawson, la grande supériorité des forces de l'ennemi, l'arrivée tardive des secours de la Guadeloupe, et surtout l'utile emploi que fit le général Abercromby d'un bataillon de nègres levés à la Martinique et commandés par deux créoles habitués par la chasse des esclaves à la guerre des bois. Ces nègres se glissèrent à plat ventre dans des passages jugés inaccessibles, et parvenant sur les derrières des positions militaires, ils arrivèrent jusqu'au réduit qui servait de refuge aux femmes et aux enfants, et de repaire pour les munitions et les approvisionnements. Ils mirent tout à sac, tuant sans pitié cette population inoffensive, pillant et brûlant les subsistances qui devaient soutenir leur vie et celle des combattants. Ceux-ci, à la nouvelle de ce désastre, perdirent courage. La mort de leur chef laissait flotter le pouvoir. Plusieurs troupes entrèrent en négociation, et se laissèrent persuader de mettre bas les armes, pour être conduits à Kingstown. Mais d'autre résolurent de résister jusqu'à la dernière extrémité. Le major général

Stuart, qui depuis s'est distingué en Egypte, leur fit des propositions réitérées; il leur promit qu'en échange de leurs terres de Saint-Vincent, il leur en serait donné d'autres dans une île bien plus fertile. Les sauvages répondirent à cette offre que, si le pays qu'on voulait leur donner, était si bon, les Anglais feraient bien mieux d'aller l'habiter eux-mêmes, et de laisser aux Caraïbes la terre de leurs aïeux. Ils déclarèrent à l'officier parlementaire qu'ils préféraient mourir plutôt que d'exhumer les ossements de leurs pères, et de les porter en exil dans une contrée étrangère. Dans cette résolution ils concentrèrent tout ce qu'il leur restait de guerriers, et ils se joignirent aux Français, qui occupaient militairement les positions en avant du morne la Vigie.

Dans la soirée, conduit par la petite Zami avec un habileté admirable, j'arrivai à ce poste fortifié, après avoir côtoyé toute la journée les gardes avancées de l'ennemi. Un simple aperçu de l'état des choses me convainquit que nous serions obligés de capituler promptement. Les vivres et la discipline manquaient également. J'aurais été réduit à la diète si l'enfant n'avait pas déterré des patates et des ignames, qu'elle découvrit dans un silo, et qu'elle fit cuire pour moi. Le lendemain, une ligne de tirailleurs anglais s'étant portée entre nos postes, je demandai au commandant Marinier la permission de les déloger pour rétablir nos communications. L'attaque fut faite et soutenue vigoureusement, et nous forçâmes l'ennemi à évacuer les positions qu'il avait prises. Cet exemple fut heureusement imité le jour d'après; et nous obtînmes ainsi successivement plusieurs avantages dans des affaires partielles. Mais pendant ce temps, le général anglais faisait chasser dans les mornes la population caraïbe, et la faisait conduire au port, où aus-

sitôt elle était embarquée sur les transports qui avaient servi aux troupes de l'invasion. Ces transports, attachés aux mouvements du port de la Barbade, étaient infectés de la fièvre jaune; et cette terrible maladie se communiquant aux déportés enfermés à fond de cale, en fit périr une immense quantité avant qu'on pût les débarquer à l'île de Rattan, lieu désert, inculte et à moitié stérile, qu'on leur abandonnait. Quant aux sauvages qui nous avaient rejoints, ils combattirent à nos côtés avec la plus grande intrépidité jusqu'au dernier instant. Lorsqu'ils apprirent que la capitulation ne pouvait plus être reculée et que tous nos efforts étaient sans succès, ils résolurent d'échapper à la captivité, en s'esquivant la nuit dans leurs canots de guerre qu'ils avaient cachés dans la grotte de la Syrène. Je fis très-mal de ne pas les suivre, comme ils me le demandaient; mais, j'étais alors chargé de défendre un poste regardé comme la clef de la position, et mon départ furtif eût été une désertion. Malgré la surveillance des bâtiments anglais, les pirogues dont les avirons étaient garnis de coton, pour empêcher le bruit, s'éloignèrent de Saint-Vincent et débarquèrent sur les côtes de la Terre-Ferme, aux environs de la Trinitad, les malheureux qui venaient de perdre, sans retour, leur chère patrie.

Après avoir lutté bravement, pour prolonger une résistance inutile, il fallut bien écouter les propositions de l'ennemi. Elles étaient honorables et fort dures. Abercromby nous accordait volontiers de sortir de notre bicoque avec armes, bagages, enseignes déployées et même avec des canons que nous ne pouvions traîner, puisqu'ils n'avaient plus d'affûts; mais il exigeait que nous fussions prisonniers de guerre, sauf les blessés qui seraient renvoyés directement en France pour y être comptés dans les échanges des

deux pays. Il appuyait ces propositions, pour les faire accepter, du déploiement d'une demi-douzaine de colonnes d'attaque qui étaient là, sous nos yeux, prêtes à nous enlever d'assaut. Quoique ce fût un résultat infaillible, nous continuâmes de nous débattre absolument comme si nous avions eu le choix de nous rendre ou de nous défendre ; et l'ennemi mettait la plus grande complaisance à répondre à nos raisons par d'autres raisons, quand un événement fort imprévu et fort malheureux pour moi vint tout à coup hâter le dénoûment.

Un chef de Caraïbes noirs, furieux de la prochaine reddition du fort, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains des Anglais, pénétra dans le magasin à poudre et le fit sauter pour être bien sûr de mourir en nombreuse compagnie. J'étais à cinquante pas de ce magasin, debout sur le rempart, qui était élevé d'une trentaine de pieds au-dessus du glacis. L'explosion me jeta en bas et me lança au loin. La grêle de pierres qu'elle fit tomber, acheva de tuer la plupart de ceux qui, comme moi, avaient été projetés à travers les airs : j'eus le bonheur d'être épargné par elles, mais je tombai si rudement sur les roches rugueuses dont le sol était formé, qu'aussitôt je vomis le sang à grands flots, et je m'évanouis. Le médecin en chef de l'armée anglaise, le docteur Gildchrist, étant accouru pour donner des soins à un officier anglais blessé par l'explosion, trouva près de moi la petite Zami qui se lamentait et qui lui demanda de me secourir, protestant que je n'était pas mort. Le docteur s'étant assuré que l'enfant avait raison, me saigna sur la place, me fit relever et m'envoya par mer à Kinsgtown, en me recommandant comme officier d'artillerie des troupes françaises. Touché de l'attachement que me montrait la jeune sauvage, il l'autorisa à m'accompagner. Quelques heures

auparavant, dans la prévision de ma mort, j'avais écrit en français et en anglais quelques mots qui faisaient connaître le triste sort de cette petite fille, adjurant les hommes humains qui pourraient la protéger, de ne pas lui refuser leur généreuse assistance. Ce papier que Zami montra au docteur, me fit connaître et fit bien venir cette pauvre enfant.

Quand je repris connaissance, je me trouvai dans une salle qu'habitaient pareillement plusieurs officiers anglais, blessés récemment. Zami était à genoux, près du bord de mon lit, le front appuyé sur l'une de mes mains, qu'elle tenait entre les siennes. Le docteur, qui craignait une maladie cérébrale, avait ordonné qu'on me fît perpétuellement des applications d'eau froide et de vinaigre sur la tête et la face. Zami voulut absolument se charger de cette opération, et elle s'en acquitta avec tant de soin et de persévérance qu'elle refusait de s'interrompre pour boire et manger, et les officiers anglais furent touchés de son dévouement. L'un d'eux me disait lors de ma convalescence, qu'il n'avait jamais cru que cet attachement pût être trouvé dans l'espèce humaine, et qu'il s'était toujours imaginé que l'honneur en était réservé aux animaux, spécialement aux chiens de son pays, qui communément se laissaient mourir de faim sur la fosse où leur maître était enterré.

Pendant que je me rétablissais par degré, la malheureuse enfant dépérissait de plus en plus. Quand elle cessa d'être excitée par l'idée de remplir un devoir difficile, qui, dans son esprit se rattachait au pieux souvenir de ses maîtres, elle s'affaissa et ne retrouva plus que par intervalles la lucidité de son esprit. Alors elle regrettait de ne pas s'être précipitée, après sa bonne maîtresse, dans la bouche du volcan, et elle se reprochait d'avoir été retenue

par une crainte plus forte que sa volonté. Nous appréhendions qu'elle ne s'enfuît pour exécuter ce dessein, mais déjà elle était trop faible pour pouvoir l'entreprendre. J'étais bien décidé à ne pas me séparer d'elle, et à l'emmener avec moi en Europe ; mais le docteur me remontra que ce serait hâter sa mort, et que dans la consomption qui la dévorait, il fallait, pour prolonger sa vie de quelques jours, qu'elle demeurât dans une existence tranquille, sans tumulte et sans émotion. J'eus beaucoup de peine à me laisser persuader, et pour me faire renoncer à ma résolution, il me fallut la certitude que l'affection du docteur serait plus efficace et plus heureuse que ne pouvait être la mienne pour cette pauvre petite fille.

Un navire ayant été frété pour conduire en France les prisonniers blessés, M. Gildchrist m'y fit réserver un passage, et je pris congé de ce digne homme, qui me promit que si la jeune Caraïbe échappait à la mort dont sa maladie la menaçait, il aurait pour elle la tendresse d'un père.

Le même jour, 11 juin 1796, pendant que nous étions réduits à capituler, et à livrer à l'Angleterre l'île Saint-Vincent, qui était le dernier domaine des indigènes de l'archipel des Antilles, le général Nicholson prenait la Grenade. Le détachement de troupes françaises qui occupait les forts de Maboura et de la montagne Goyave, était forcé de se rendre, et le nègre Phédon, qui était à la tête des insurgés, abandonnait le morne Guagno, poste situé dans la forêt Noire, et qu'on croyait être imprenable. La colonie entière fut bientôt soumise, et celle de Sainte-Lucie s'étant déjà rendue au général Ralph Abercromby, il ne resta plus à la France d'autres possessions, en Amérique, que les seules îles de la Guadeloupe.

La traversée fut longue et monotone ; j'avais le cœur

navré, et je ne pouvais me livrer à aucune occupation. Je ne trouvai rien de mieux pour distraire mes chagrins que de me faire raconter par les marins anglais leurs périlleuses navigations. Ces récits simples et énergiques des maux d'autrui me firent prendre les miens avec plus de résignation. Je fus débarqué à l'entrée de la rivière de Morlaix, ville d'où je me rendis à Brest, à ma demi-brigade. On m'y reçut fort bien, mais mon brevet de lieutenant d'artillerie fut déclaré sans valeur, parce qu'il avait été délivré par un commissaire de la Convention, puissance dont les actes étaient attaqués avec violence par une réaction victorieuse. On me promit la première place vacante, et l'on m'offrit le grade de sergent-major, commandant une compagnie sans officiers. Je refusai opiniâtrement toute composition, et je demandai à reprendre l'humble grade que j'avais à terre auparavant, et qui était alors le refuge des jeunes gens distingués par leur éducation et leur conduite.

Je ne veux pas oublier de dire qu'au moment de m'embarquer pour la France, la maison Meï m'avait fait compter, par ordre de Victor Hugues, une année de mes appointements, et, de plus, une autre somme pour part de prises du corsaire *le Vengeur*. Je fis un utile usage de cette fortune. Je louai, rue de Siam, une chambrette, et, m'étant procuré d'excellents livres de la Bibliothèque du port de Brest, je me mis à étudier avec autant d'ardeur que si je n'avais pas appris, par une récente expérience, qu'il ne sert à rien dans ce monde, pour y obtenir une place, de l'avoir méritée.

CHAPITRE XI.

BANTRY.

Décembre 1796.

Tous ceux qui ont habité les côtes de l'Océan, savent qu'au lieu de frimas ce sont des vents tempêtueux qui caractérisent l'hiver de ces contrées. A l'approche du solstice, les ouragans redoublent de violence, et la mer devient alors si grosse que les vagues surmontent les navires, démontent leur gouvernail, enlèvent les embarcations amarrées sur leur pont, ou même enfoncent leur plat-bord et brisent ses épais bordages comme le ferait un boulet de canon.

Dans certaines années, par des causes inconnues et qui seront toujours un mystère de la nature, ces ouragans s'étendent, se multiplient et grandissent leur puissance de destruction. L'automne de 1796 annonça, par les signes de l'atmosphère, qu'il y avait tout lieu de redouter l'une de ces terribles époques. La mer, même dans ses moments de calme, bruissait sourdement et s'agitait ; des oiseaux étrangers venaient chercher un abri dans les creux des rochers du rivage, et des bancs de poissons, poussés par leur ins-

tinct, remontaient dans les rivières de la Bretagne pour trouver un refuge.

Il y avait alors sur la rade de Brest une escadre de trente bâtiments de guerre, ayant à bord des troupes de débarquement. La destination de cette expédition était l'objet de mille conjectures ; les uns l'envoyaient ravager les Antilles anglaises, et les autres secourir les insurgés d'Irlande. Mais on s'accordait généralement à penser qu'elle ne devait plus partir, attendu que, de délai en délai, on avait laissé arriver l'hiver et la domination des vents d'ouest, qui ne permettent pas aux navigateurs de franchir l'étroite sortie du goulet. Il était d'ailleurs manifeste qu'une partie de nos vaisseaux, étant vieux et mal armés, ne pouvaient tenir la mer dans cette saison redoutable sans courir les plus grands périls.

On discourait encore sur ce sujet à bord de la frégate *la Coquille*, dont j'étais capitaine d'armes, quand la frégate *l'Immortalité*, qui portait le pavillon du vice-amiral Bouvet, se couvrit de signaux et tira les coups de canon de partance. L'escadre, formée de quinze vaisseaux de ligne et d'une douzaine de frégates, fut bientôt sous voiles, poussée par un vent impétueux qui n'inspirait que peu de confiance aux marins expérimentés.

Chargés de prendre les derniers ordres qu'on attendait de Paris, nous ne pûmes appareiller que vers le soir, longtemps après avoir perdu de vue nos vaisseaux, et il était nuit close lorsque, après avoir débouqué, nous arrivâmes à Berthaume, vaste baie semi-circulaire qui forme, avec celle de Camaret, l'entrée du magnifique bassin de la rade de Brest. Un aviso, qui nous y attendait, et qui, à travers l'obscurité, avait aperçu nos fanaux, vint nous transmettre un ordre fort imprévu. A la fin du jour, les frégates qui

devançaient l'escadre pour en éclairer la marche, avaient découvert sous l'île d'Ouessant une flotte anglaise de trente vaisseaux ou frégates, qui était prête à nous barrer le passage. Aussitôt, notre amiral, résolu d'atteindre à tout prix le but de l'expédition, avait fait signal à l'escadre, pour éviter un engagement, de sortir par le Raz, défilé périlleux ouvert à travers les rochers entre les côtes escarpées du Finistère et les écueils dont l'île de Sein est environnée. Nos vaisseaux s'étaient à l'instant précipités dans cet étroit et redoutable passage, et c'était en suivant la même route que nous allions les joindre, si nous parvenions, au milieu des ténèbres, à nous dérober aux dangers qui, de toutes parts, nous menaçaient.

Notre capitaine était l'un de ces hommes éprouvés pour qui le devoir est une religion; il monta sur le banc de quart, prit le commandement de la frégate, et prescrivit avec un calme admirable les mesures qui pouvaient nous donner quelques chances de salut. Les embarcations furent dégagées pour être mises promptement à la mer et nous servir d'asile; — des matelots d'élite furent placés aux drisses afin d'amener les voiles aussi rapidement que l'ordre en serait proféré; — les charpentiers, armés de leurs haches, prirent poste au pied des mâts pour les couper au premier signal; — des officiers, la sonde à la main, s'établirent dans les porte-haubans pour reconnaître la profondeur des eaux; — des gabiers se tinrent sur le beaupré et sur la vergue de misène pour signaler les brisants; — des artilleurs, le sabre à la main, gardèrent les écoutilles pour empêcher les hommes de manœuvre de quitter le pont et les hommes inutiles d'y venir. Les phares de la côte furent relevés par des opérations réitérées, afin de déterminer notre position et celle de l'entrée du Raz; la moindre erreur,

dans le calcul des angles, nous devait conduire inévitablement à notre perte. Puis ayant fait venir le plus ancien contre-maître, le capitaine remit entre ses mains des pistolets d'abordage, lui ordonnant de tuer quiconque romprait le silence qu'il prescrivait pour le salut commun. Cette sévère disposition fut accueillie avec une approbation tacite, unanime, chacun étant persuadé que c'est uniquement avec un équipage discipliné qu'un bâtiment qui vogue au milieu des récifs peut avoir le bonheur d'échapper au naufrage.

En ce moment, un personnage étranger à la frégate et que nous ignorions être à bord, parut sur le pont, et produisit par son aspect une impression singulière. C'était un homme de petite taille, mais dont la force athlétique était évidente quand on considérait ses épaules carrées, ses jambes musculeuses et sa poitrine velue. Je reconnus en lui l'un de ces Gaëls qui peuplaient l'Armorique entière il y a deux mille ans, et qui ont conservé, depuis Jules César, leur physionomie, leur langage et même leur costume. Les longs cheveux noirs de celui-ci sortaient de dessous une calotte de laine bleue, et flottaient épars au gré d'un vent impétueux. Au lieu du pantalon qui caractérise la civilisation moderne, il portait l'énorme haut de chausse dont la forme frappa tellement les Romains qu'ils désignèrent, par le nom de cet étrange vêtement, le pays où l'on en faisait usage [1]. Il inspecta d'un air narquois la voilure de la frégate ; il y fit faire des changements, et fit cacher par des écrans les lumières des timoniers qui l'incommodaient. Il prit place sur le banc de quart à côté du capitaine, qui lui abandonna son autorité, ou qui plutôt ne s'en servit que pour exécuter tout ce qu'il prescrivait. Cet

[1] Bracata Gallia.

homme dont les arrêts nous dominaient comme s'il eût été le destin, était un pilote bas-breton, sorte de marins qui ne savent ni lire, ni écrire, mais qui possèdent les connaissances précieuses et l'expérience transmises, de père en fils, dans chaque famille, depuis les nautoniers vénètes qui guidaient, il y a vingt siècles, les flottes des Romains. Une particularité qui frappa les hommes de l'équipage et qui fit naître des idées superstitieuses, c'est que ce pilote voyait à travers la nuit la plus profonde, et que pour diriger la frégate au milieu des écueils, il consultait les ténèbres les plus épaisses. En effet, ses yeux demeuraient fixés sur des points de l'horizon où l'on ne découvrait pas la moindre lueur, et il semblait y trouver les éléments de la direction de notre route. Plusieurs fois j'imaginai que quelque feu éloigné lui servait de guide; mais aucun de nous ne put rien discerner de semblable, et l'équipage en conclut que le pilote était l'un de ces hommes qui sont doués d'une seconde vue. Dans la position dangereuse où nous étions, nous avions grand besoin d'un secours surnaturel. En portant au sud, la frégate semblait courir à sa perte, car à chaque minute les horribles rugissements de la mer devenaient plus violents et nous annonçaient que l'instant du naufrage s'approchait. Ce ne furent d'abord que des pointes de rochers isolées contre lesquelles les flots se dressaient avec fureur; mais bientôt les récifs se lièrent entre eux et formèrent une chaîne continue couverte de vagues tumultueuses, hautes et menaçantes, qui nous apparaissaient comme des montagnes d'eau près de nous engloutir. Loin de pouvoir nous éloigner de ce périlleux voisinage, il fallut nous en rapprocher, parce qu'une chaîne pareille se projeta sur l'autre bord à une si faible distance de la première, que des flocons d'écume venaient tomber à bord des deux

côtés. Dans ce chenal creusé entre des murs de granit crénelés par la puissance de l'Océan, il suffisait pour briser le bâtiment par un seul choc que le vent sautât d'un point ou que le gouvernail fît un faux mouvement; éventualités qui se jouent des vains efforts de la prudence humaine.

Il y avait peu de temps, sans doute, que nous étions engagés dans ce terrible passage, quoiqu'il nous semblât qu'il se fût écoulé des heures, quand une lumière brilla soudainement au milieu de la nuit, et fut suivie presque aussitôt du bruit d'une forte détonation. C'était le coup de canon de détresse d'un vaisseau qui allait périr. Chaque autre signal semblable faisait frissonner les plus intrépides d'entre nous. La force du vent donnant à la frégate une extrême vitesse, l'amena instantanément sur le lieu de ce désastre, et presqu'en contact avec le bâtiment naufragé. C'était *le Séduisant*, vaisseau de 74, ayant à bord douze cents hommes, marins et soldats. Un coup de mer l'avait fait dévier de sa route; et il s'était précipité sur le grand Tevennec, rocher formidable auquel il était enchaîné. Son avant, battu par les brisants, était déjà démantelé et submergé, pendant que l'arrière, où s'était réfugié l'équipage, talonnait sur le roc, qui, à chaque soubresaut, défonçait ses bordages et ouvrait des brèches à la mer, pour pénétrer dans ses flancs. Ses fanaux de combat éclairaient cette scène de désolation. On voyait appendus à ses bas mâts, les seuls qui restassent debout, une foule d'hommes saisis de terreur par l'aspect des lames qui déferlaient sur le pont, et entraînaient chaque fois quelques malheureux dans l'abîme. Les anciens malelots qui s'étaient liés ensemble, pour mieux résister à l'impulsion des vagues, travaillaient à former avec des vergues et des mâts de hune un radeau de sauvetage dont ils espéraient leur salut. Au mo-

ment où la frégate passa près du vaisseau, avec la rapidité d'une flèche, les naufragés se crurent secourus, et nous comblèrent de bénédictions; mais, en se voyant abandonnés, ils jetèrent des cris de rage et nous maudirent. Notre impitoyable résolution était semblable à celle du grenadier qui monte à l'assaut, et qui écarte du pied le corps de son camarade, dont l'obstacle l'empêche d'escalader la brèche. Un cri de commisération se fit pourtant entendre à notre bord. Un jeune aspirant, ayant reconnu son frère parmi les naufragés, s'élança sur le bastingage, en disant qu'il voulait partager son sort; il faillit être tué par le contre-maître chargé de faire garder le silence; et il dut la vie à un officier qui, le saisissant d'un bras robuste, l'enleva comme un enfant, et l'emporta dans l'entre-pont. Deux minutes après, le terrible spectacle de cette catastrophe avait disparu à nos yeux, comme une illusion; et la frégate, poussée par la tempête, continuait sa route dans l'obscurité, sans autre guide que la lueur phosphorescente de l'écume des brisants. Enfin, nous atteignîmes l'extrémité du détroit; la houle qui venait du large, et qui nous prenait en travers, nous annonça que nous allions entrer dans l'Océan, et que nous étions sortis de ce terrible labyrinthe où, depuis deux mille ans qu'il est connu, sont restés tant d'infortunés navigateurs.

Le jour parut, mais brumeux et crépusculaire, éclairant un horizon sombre et borné, et nous montrant une mer noire et clapoteuse. Une embellie du ciel nous permit, vers midi, de découvrir notre escadre désemparée et dispersée. Nous ralliâmes la division de Rochefort, commandée par l'amiral Richery; et par sa jonction, nous formâmes une flotte de seize vaisseaux de ligne, avec une douzaine de frégates et de corvettes, et plusieurs transports. Il nous

manquait encore une partie de nos forces, et nos yeux cherchaient vainement la frégate *la Fraternité*, qui portait le vice-amiral Morard de Galles, et son major-général Bruix, qu'on regardait comme l'âme de l'expédition. Le général Hoche, commandant l'armée de débarquement, était aussi à bord de cette frégate. Par un événement qui n'a pas son pareil dans l'histoire de la marine, *la Fraternité* s'égara dans la brume, et laissa l'escadre et les troupes privées d'ordre et de direction. Il était pourtant impossible d'avoir pour chefs deux hommes comparables à Hoche et à Bruix.

Le 21 décembre, le sixième jour de notre départ de Brest, nous vîmes la terre d'Irlande. C'était, je crois, la pointe de la Misaine. Bientôt, malgré un vent contraire et une mer furieuse, nous entrâmes dans la baie de Bantry, grand bassin ouvert dans la côte occidentale de l'île et qui pourrait contenir toutes les forces navales de l'Europe. En jetant les yeux autour de nous, nous n'éprouvâmes point la joie du marin qui, sauvé de la tempête, revoit la terre encore une fois.. Rien au monde ne peut être plus triste et plus désolé que le pays qui se développait sous nos regards. Il semblait inhabité; on n'y voyait ni clochers lointains, ni villages, ni même aucune trace de culture ni de population. Les collines qui s'élevaient abruptement à quelque distance du rivage, étaient couvertes de broussailles; mais la plaine était nue, offrant çà et là des nappes de neige que le vent soulevait et qu'on voyait tourbillonner dans l'air. La côte était bordée de rochers qui, en se détachant du littoral, formaient des îles ou se projetaient en hauts promontoires. Partout la mer irritée s'élançait en flots écumeux sur ces rives inhospitalières, et faisait retentir le choc des galets dont les plages sont formées. Elle n'était pas plus

propice dans la rade où nous venions de jeter l'ancre que sur les rivages où nous devions débarquer. Les lames du large rendaient difficiles et périlleuses les communications entre nos bâtiments, et l'impétuosité du vent menaçait les vaisseaux de les faire chasser sur leurs ancres et de les jeter à la côte. Une autre inquiétude nous tourmentait : l'escadre ennemie pouvait venir nous attaquer dans cette position critique, et l'absence de nos généraux paralysait nos mouvements. Le bruit courait qu'un conseil de guerre était assemblé à bord de *l'Immortalité*, et que le général Grouchy voulait qu'on le mît à terre avec les six mille hommes de troupes qui étaient sur l'escadre. Pendant cette délibération, un signal fut fait à *la Coquille* de tenter une reconnaissance afin de nous mettre en rapport avec les insurgés qu'on supposait être les maîtres de cette partie de l'Irlande. Le grand canot fut armé, et l'on y embarqua une douzaine d'hommes commandés par un lieutenant. Je n'étais point appelé à cette expédition; mais le capitaine me voyant examiner curieusement la côte, me dit : Allez-y si vous voulez. Je fus si empressé à me prévaloir de cette autorisation que je me jetai dans le canot sans autre arme que mon sabre. Ce fut un officier qui me fit envoyer des pistolets d'abordage que j'attachai à ma ceinture.

Aussitôt que nous fûmes à terre, le commandant nous fit marcher en avant avec la même confiance que s'il s'agissait d'aller à quelque joyeux Pardon d'un village de la Basse-Bretagne. Cette confiance s'augmenta encore quand nous eûmes découvert sur un plateau situé en arrière de l'ouverture d'une vallée, des paysans irlandais qui nous faisaient des signes pour nous engager à les joindre. Ce fut là, du moins, l'interprétation que le commandant donna à leurs manifestations, qui pouvaient bien plutôt signifier le con-

traire, puisque ces hommes seraient tout simplement accourus à nous s'il n'y avait eu là quelque obstacle caché. J'en faisais la remarque quand un corps de cavalerie, embusqué derrière une colline, s'élança tout à coup dans la plaine et nous chargea au grand galop. Notre détachement surpris, au lieu d'attendre l'ennemi pour tirer à bout portant, perdit son feu et se rompit pour courir à notre embarcation. Je jugeai que la distance était trop considérable pour ne pas laisser à l'ennemi le pouvoir de nous couper la retraite, ce qui nous mettrait à sa merci, dans l'alternative d'être sabrés ou faits prisonniers. Au lieu donc d'imiter mes camarades en fuyant vers la mer, je courus en avant vers les montagnes, où j'espérais ne pouvoir être atteint par les cavaliers. L'un d'eux, qui s'était attaché à me poursuivre, déchargea sur moi ses pistolets sans me toucher. Je ripostai, et sans doute je blessai son cheval, car il s'arrêta, et lorsque je fus en sûreté au sommet de la colline, je le vis s'en retourner en marchant au pas. En portant mes regards sur la plaine, je découvris le détachement dont je m'étais si heureusement séparé, s'avançant vers l'intérieur de l'île environné par les Yeomen, qui l'emmenaient en captivité jusqu'à Dublin, comme un trophée glorieux remporté sur la République française.

Ma position n'était certainement pas digne d'envie. J'étais seul, abandonné, sans ressources, sur une terre ennemie, dans une contrée sauvage, déserte, stérile, battue par la tempête, et qui, tout à l'heure, allait être enveloppée par l'obscurité d'une nuit d'hiver. Néanmoins, je m'estimais heureux d'être en liberté et de pouvoir courir les champs, au lieu de coucher comme mes camarades dans une geôle, sur la paille avec des félons, ou bien d'essayer de dormir à bord dans un hamac, en entendant me crier

aux oreilles : La frégate chasse sur son ancre ; elle dérape, elle court à la côte ; nous allons toucher, nous sommes perdus! et autres propos qui disposent aussi mal au sommeil. Sans doute j'avais la perspective d'un mauvais gîte : la terre nue, rien à manger et la température glaciale du mois de décembre. Mais les insurgés qui étaient en campagne bravaient tout cela. Je pouvais bien en faire autant qu'eux, moi, Français de la Révolution, à qui les plus brillantes destinées étaient promises. Il ne me fallait que trouver nos amis les Irlandais, dont nous venions, au milieu des tempêtes, opérer la délivrance. Je me mis donc à leur recherche; il était temps de s'en occuper et de reconnaître le pays, car la nuit tombait.

La colline escarpée que j'avais gravie, et qui m'avait sauvé de la poursuite des cavaliers, s'étendait par son revers jusqu'à un rentrant de la côte assez profond. Je la descendis dans cette direction, persuadé qu'un chemin devait suivre le rivage, et, en effet, j'en trouvai un, parallèle aux falaises qui opposaient leur haute muraille à l'effort des flots de l'Atlantique. Ce chemin devait nécessairement conduire à quelque lieu habité : un village, des huttes de pêcheurs, la case d'un pilote. Je me réjouis de cette découverte, et je poursuivis ma route avec toutes les précautions possibles contre les mauvaises rencontres. Je marchai pendant plusieurs heures, éclairé uniquement dans une route scabreuse par la lueur blanchâtre, flottante et incertaine qui s'élève dans l'air au-dessus des brisants. Aucun bruit ne se faisait entendre, autre que les sifflements aigus du vent et les mugissements des vagues. Enfin, le chemin qui couronnait la crête des rochers, s'abaissa jusqu'au niveau de la mer, et je reconnus qu'il était traversé par un ruisseau qui était guéable à l'aide de grosses pierres placées dans son

lit. Ce fut là le premier signe que je vis de l'existence des hommes dans un pays où maintenant on ne sait plus qu'en faire. Bien convaincu que j'allais trouver quelques hôtes plus ou moins disposés à me recevoir, je remontai l'une des rives du ruisseau, et j'arrivai, en effet, à un hameau d'une trentaine de cabanes rangées en cercle autour d'une vallée que resserraient des escarpements élevés. Je heurtai à plusieurs portes, personne ne répondit, pas un chien n'aboya, et, quoiqu'il fût minuit, pas un coq ne se fit entendre. J'en conclus que ce village était inhabité. Fatigué comme je l'étais, je résolus de ne pas aller plus loin, du moins pour le moment, et ayant trouvé à l'écart une meule de paille, je fis un trou à son sommet et je m'y enfonçai jusqu'au cou. Un instant après, j'étais endormi du plus profond sommeil.

Je fus réveillé par les miaulements d'un chat ; je crus avoir rêvé, mais il me fallut bien en croire le témoignage de mes yeux. Une jeune fille était là, à quatre pas de moi, donnant à manger à un chat maigre et affamé. C'était une enfant de quatorze à quinze ans, grande, mince, avec des yeux bleus, dont le regard était doux et triste. Ses longs cheveux noirs retombaient sur son visage, et souvent elle les écartait par un mouvement de tête naturel et gracieux. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une pauvre robe de toile bleue, qui laissait ses bras et son cou à découvert. Il y avait dans toute sa personne une expression de souffrance et de malheur qui me frappa d'une tendre pitié. C'était chose difficile que de me montrer sans lui causer de l'effroi, et de lier conversation avec elle lorsque chacun de nous ne savait pas un mot du langage de l'autre. J'avoue, à la honte de mon intelligence, que je ne trouvai pas d'expédient plus ingénieux que celui de contrefaire son chat. C'était assurément bien

puéril, mais le succès justifia le moyen. Elle leva aussitôt les yeux vers moi ; la surprise et la crainte se peignirent dans ses traits quand elle vit un militaire ; mais lorsque, par une heureuse inspiration, je lui eus montré ma cocarde, elle se prit à sourire, comme si elle eût compris de suite comment j'étais là, et d'un geste elle indiqua la position de l'escadre française pour me dire qu'elle savait bien d'où je venais.

L'adversité rapproche les humains et forme entre eux une alliance fraternelle. Cette jeune enfant, empressée de m'être utile, courut à sa maison et m'en rapporta pour mon déjeuner des pommes de terre chaudes, cuites sous la cendre comme des marrons ; elle se chargea du soin de les éplucher pendant que, pour satisfaire mon féroce appétit, je les dévorais toutes brûlantes. Je ne compris pas d'abord comment elle était seule dans ce hameau. Le récit qu'elle me fit de ses malheurs était dans un langage mélangé de gaëlic et de carthaginois tout à fait inintelligible, et qui, malgré la douceur de sa voix, me parut aussi barbare que le plus rude dialecte du Morbihan. Cependant ses gestes étaient si expressifs que je savais déjà presque toute cette triste histoire quand j'eus d'autres moyens d'en apprendre les particularités. Toute cette partie du Munster s'était liée avec les insurgés d'Irlande par des engagements religieux. La défection des habitants des campagnes avait été provoquée par les excès que commettaient impunément, comme en pays ennemi, des Hanovriens à la solde de l'Angleterre. Ces soldats, qui étaient un ramassis d'aventuriers recrutés sur le continent, étaient désignés par le nom de Saxons ; leur conduite barbare en avait fait le synonyme de brigands et de bourreaux. Plus occupée de pillage que de surveiller la côte, cette troupe avait laissé un brick français débar-

quer près de Bantry des armes et des munitions qui furent portées dans l'intérieur et disparurent comme par enchantement. Dans les perquisitions qui furent faites à ce sujet, on découvrit que le frère de la jeune Mary avait sauvé un matelot français tombé à la mer. On en conclut sa complicité ; il fut condamné prévôtalement et fusillé sur la place. Les autres habitants, menacés du même sort, prirent à l'instant leur parti ; les hommes allèrent rejoindre les insurgés, les femmes et les enfants furent à Cork demander l'aumône. Le village demeura abandonné. Mary seule y resta pour soigner sa grand'mère qui était paralytique.

Quoique je ne connusse alors que par divination quelques-unes de ces circonstances, j'étais bien persuadé que ma petite hôtesse savait le lieu où je pouvais trouver les insurgés. Quand je le lui demandai, elle feignit de ne pas me comprendre et prit l'air sérieux d'un personnage qui possède un secret d'État. Je crus, avec raison, qu'elle était contrainte de se taire par un serment qui engageait son salut. Je lui dis alors que j'étais résolu à partir de suite pour chercher le camp des Irlandais-Unis. Elle s'effraya de ce projet, et fit tous ses efforts pour me le faire abandonner en me remontrant que ceux des habitants qui pouvaient me guider ne le voudraient pas, et que, d'ailleurs, c'était courir à la mort que d'entreprendre de parcourir le pays en plein jour lorsque les patrouilles hanovriennes battaient la campagne. Elle m'offrit de venir à sa chaumière passer la journée pendant une absence qu'elle était obligée de faire. Elle me fit comprendre qu'elle reviendrait avant la nuit et qu'alors elle pourrait peut-être m'apporter quelque utile avis. Je me laissai guider par cette enfant, non sans m'étonner de la maturité de jugement que lui avaient donnée les épreuves

du malheur. Après s'être assurée que nous n'étions pas espionnés, elle me conduisit à sa cabane ; la porte en avait été barricadée, et pour y pénétrer il fallait suivre entre des palissades un couloir long et circuiteux, coupé par des barrières. Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité de ce triste logis, je découvris, étendue sur un lit, une femme âgée qu'on aurait crue morte, tant ses yeux étaient éteints et sa figure décolorée. Sa fille se mit à genoux devant elle et lui parla. Alors il sortit une voix de ce corps inanimé. Ce fut, je crois, une prière à Dieu en ma faveur et une adjuration pour la délivrance de l'Irlande. Sur un ordre de la malade, Mary alla chercher et remit entre ses mains une veste de laine bleue, criblée de trous, que ses doigts paralysés s'efforcèrent de trouver. C'était le vêtement que portait son fils lorsqu'il avait été fusillé. Les bourreaux l'avaient vendu à cette malheureuse mère, qui tous les jours se le faisait apporter et le mouillait de ses larmes.

Avant de partir, Mary m'établit dans le grenier de la chaumière, où l'on montait par une échelle facile à retirer. Une lucarne qui donnait sur le toit, offrait une sortie pour gagner la campagne. La berme de rochers à laquelle le village était adossé, laissait entre elle et la maison un espace d'une dizaine de pieds qui formait une sorte de fossé. Une planche, jetée en travers, servait de pont volant et permettait une prompte retraite dans les marais voisins dont l'accès et le passage étaient fort difficiles.

Fidèle à mes habitudes militaires, qui me défendaient de m'établir dans un lieu sans en explorer les environs, je fus en reconnaissance pendant le voyage de ma petite hôtesse, espérant que j'en tirerais profit pour notre expédition après le prochain débarquement des troupes. Cet événement, sur lequel je comptais, me parut encore reculé lorsqu'en me

rapprochant du rivage j'eus considéré notre escadre. La tempête, qui se prolongeait avec des redoublements, avait tellement tourmenté nos vaisseaux qu'ils s'étaient éloignés de la côte, et avaient amené leurs vergues et leurs mâts. Il y en avait de nouvellement arrivés; mais en revanche, je crus que d'autres étaient partis. Il était évident qu'aucune tentative de mettre les troupes à terre n'aurait lieu qu'après un changement de temps que rien ne laissait prévoir; je pouvais donc aller rejoindre les insurgés, et j'en avais le loisir. Quoique mes regards embrassassent une grande étendue de pays, je ne vis personne autre qu'une vingtaine de soldats ou de douaniers en habits verts; ils disparurent dans une direction opposée, et je n'en pris aucun souci.

Lorsque Mary revint de son excursion, elle m'apprit, comme je m'y attendais, qu'elle était autorisée à me conduire au camp des insurgés. Ses rapports avec eux me firent songer que peut-être elle pourrait me procurer quelques cartouches pour mes pistolets; la précipitation de mon départ de la frégate ne m'ayant pas permis d'en prendre, et le cavalier qui m'avait poursuivi m'ayant fait tirer les deux seuls coups que j'eusse pour ma défense. La jeune enfant pourvut de suite à ce besoin urgent avec la même intelligence dont elle m'avait donné déjà tant de preuves. En sortant du grenier de la maison par le pont volant, qui nous fit atteindre la crête des rochers, nous contournâmes une partie du hameau et nous parvînmes à une chapelle délabrée qui s'élevait au centre. On avait muré la porte de cet édifice sacré pour en empêcher la profanation par les soldats païens, et pour y pénétrer, nous dûmes passer par une fenêtre. Mary se jeta à genoux en y entrant et dit une fervente prière. Son dessein ne s'expliqua que lorsqu'en passant derrière l'autel elle eut ouvert la porte d'un caveau

sépulcral où étaient cachées des munitions de guerre : plusieurs barils de poudre et une caisse de cartouches restant d'un débarquement fait par un bâtiment français, et que les insurgés n'avaient pu emporter entièrement. En sortant de l'église, la jeune enfant me fit remarquer un ormeau planté devant sa porte. C'était le seul arbre de cette côte désolée; et dans des temps moins funestes, on venait danser sous son ombrage. Bien d'autres souvenirs devaient être attachés à cet arbre maudit.

Après un frugal repas, j'embrassai tendrement cette excellente petite fille, et j'allai, plein d'espérance, me coucher sur la paille de mon grenier.

Plusieurs heures avant le jour, mon jeune guide vint me réveiller, et je fus prêt à partir aussi promptement que si j'eusse couché au bivouac. Nous sortîmes de la chaumière par le pont volant qui fut retiré soigneusement après notre passage. Après avoir traversé, par d'étroits sentiers, un immense marais, nous suivîmes longtemps la crête de hautes collines arides, et nous arrivâmes à une rivière encaissée et bordée de roseaux. Nous la traversâmes à gué. Ici, le pays changea de face et se hérissa d'épais fourrés formés de plantes épineuses. Cette contrée d'embuscades, qui me rappelait la Bretagne, devait être le quartier général des insurgés; et, en effet, la petite Mary ayant fait des signaux, il sortit tout à coup d'un hallier deux grands gaillards armés jusqu'aux dents, mais déguenillés à un point qu'on ne saurait dire. Ils nous accueillirent de leur mieux, et nous introduisirent dans leur place forte. C'était, autant que je puis me le figurer, un camp retranché semblable à celui du roi Alfred, dans les marais de l'Avon. Le vaste terrain qu'il embrassait dans ses fortifications naturelles, formait un archipel dont les îles couvertes de bruyères, d'ajoncs, de

genêts, étaient séparées par des *Bogs* profonds, bourbeux ou inondés. On ne pouvait franchir ces canaux que sur certains points difficiles à reconnaître, et gardés par des postes vigilants. Dans beaucoup d'endroits, le passage n'était même possible qu'en se servant de ponts de fascines, qui étaient enlevés aussitôt.

Quand nous eûmes passé ainsi plusieurs fois d'un îlot à l'autre, j'arrivai à celui occupé par l'état-major, et qui ne contenait qu'une demi-douzaine de baraques. Le commandant qui vint à ma rencontre, était un beau jeune homme de 25 à 28 ans, d'une taille élevée, d'une figure noble et gracieuse et de manières distinguées; il parlait français parfaitement, et une partie de ses officiers, qui avaient appartenu au collége de Saint-Omer, conversèrent avec moi, en se servant de la même langue, sans plus de difficultés que s'ils avaient toute leur vie habité Paris.

Un déjeuner abondant fut suivi d'un conseil de guerre auquel j'assistai ; on y arrêta les dernières dispositions d'une entreprise hardie, projetée depuis plusieurs jours, et qui avait pour but de remporter quelque avantage signalé en profitant de l'effroi qu'avait répandu l'apparition de l'escadre française. On se proposait aussi d'empêcher les troupes anglaises de se porter vers la côte, en les inquiétant sur la possession des points qu'elles devaient garder. J'insistai pour faire partie de cette expédition ; et le commandant en chef, qu'on nommait simplement : le Laird ou le Lord, m'annonça avec beaucoup de courtoisie que je l'accompagnerais. Il ajouta en me donnant un joli fusil à deux coups, qu'il était bien sûr que j'en ferais un usage utile et glorieux pour la bonne cause.

Le départ s'effectua dans la soirée, par détachements et par des routes différentes; le camp était entièrement désert

quand nous le quittâmes. Des chevaux nous attendaient à peu de distance, et des éclaireurs étaient postés sur notre route. Longtemps avant la fin de la nuit, nous fîmes halte dans un vieux manoir, où nous nous établîmes pour toute la journée. Nous le quittâmes à la brune, avec l'espoir d'être à minuit en présence de l'ennemi. Les insurgés étaient tout à fait maîtres du pays.

Notre expédition avait pour objet la ville de Cork. Sans doute, il n'était pas en notre pouvoir de l'attaquer sérieusement, mais il avait été résolu d'insulter la place, d'intimider la garnison, d'encourager les partisans de l'insurrection, et enfin de faire une reconnaissance militaire, qui frayerait le chemin aux troupes françaises aussitôt qu'elles seraient débarquées. En conséquence, deux fausses attaques avaient été préparées afin de détourner ou partager l'attention de l'ennemi pendant qu'on essayerait d'enlever de vive force l'un de ses postes principaux. C'était une caserne fortifiée, qui couvrait un faubourg, et qui était défendue par un corps d'infanterie qu'on accusait d'avoir, dans plusieurs rencontres, tué les prisonniers tombés en son pouvoir. Les approches de ce poste avaient été découvertes pour prévenir toute surprise, et des sentinelles avancées formaient un cordon au pied du glacis. Cependant les nôtres, guidés habilement, étaient parvenus, en profitant des accidents du terrain, à s'embusquer presque à brûle-pourpoint des factionnaires, et à moins de deux cents pas de la caserne. Nos premiers pelotons étaient arrivés là en rampant ; et ils y restaient tapis, ventre à terre, dans l'attente du signal de l'attaque. Le commandant, ses aides de camp et moi nous fûmes conduits sur la ligne par un jeune homme qui montrait une intelligence et une intrépidité remarquables ; il se nommait Sheill. Nous fûmes postés par lui dans l'intervalle

de deux sentinelles ennemies, qui nous auraient entendus si le vent de la tempête n'eût continuellement mugi. De cette avant-scène, rien n'échappait à notre observation. Les lumières qui éclairaient l'intérieur de la caserne, nous permettaient d'en distinguer l'entrée et même les meurtrières ouvertes dans ses flancs. C'était là le sujet de mon anxiété; j'avais proposé, dans le conseil, de pétarder la porte, qui au rapport de nos espions, était solide et bien défendue; mais il avait fallu renoncer à ce dessein, parce que nous manquions de tout ce qui était nécessaire pour l'exécuter. Il avait fallu revenir au moyen plus simple, mais plus aventureux, d'enfoncer la porte à coups de hache; et des volontaires avaient été choisis parmi ceux qui s'étaient présentés pour remplir ce service périlleux.

Déjà des estafettes qui circulaient à pied d'une colonne à l'autre avec une prodigieuse agilité, avaient informé le commandant que tout était prêt pour l'attaque, et il levait le bras pour tirer le coup de pistolet qui devait en être le signal, lorsque la porte de la caserne s'ouvrit pour donner passage à une ronde destinée à surveiller les sentinelles. Le fanal que portait le tambour, répandait une vive lumière en avant, mais il laissait complétement dans l'obscurité l'officier qui marchait en arrière. Nous pûmes cependant estimer la distance à laquelle il était quand il répondit au qui vive d'un factionnaire. La ligne qu'il suivait, le conduisait droit à nous, et il ne pouvait manquer de nous découvrir et de donner l'alarme, si nous tardions un seul instant à l'arrêter. « A vous, Messieurs! » nous dit le commandant; et aussitôt un coup de fusil abattit l'officier. Un reflet de la lumière sur son hausse-col avait marqué sa place et dirigé la balle dont il fut frappé. Un hourra furieux sortit soudain de tous les halliers, et, comme un immense rugisse-

ment de bêtes féroces, domina la voix de la tempête. En reconnaissant le cri de guerre de l'Irlande, les sentinelles, les hommes de ronde se précipitèrent vers la caserne pour y chercher un refuge. Mais nous étions sur leurs pas et nous y arrivâmes avec eux. La porte ouverte pour les recevoir ne put se refermer, car déjà elle était encombrée de cadavres. Les insurgés, sans répondre à la fusillade, s'élancèrent dans l'intérieur, et en quelques minutes la garnison fut égorgée jusqu'au dernier homme. L'édifice, livré aux flammes, fut renversé de fond en comble par les explosions des munitions de guerre qu'il renfermait.

Pendant cette sanglante opération, des tirailleurs s'étaient portés sur deux points opposés de l'enceinte de la ville et avaient tenu la garnison en échec. Ils nous facilitèrent ainsi une reconnaissance qui ne laissa aucun doute sur la possibilité d'enlever la place aussitôt que des troupes françaises donneraient leur appui à l'insurrection.

Nous venions de remonter à cheval lorsqu'une scène étrange attira mon attention. D'un enclos adjacent au faubourg partaient les cris d'une multitude d'animaux qui répondaient à des cris humains non moins rauques et discordants. Ceux-ci étaient un appel, une excitation ; ceux-là manifestaient le désir, l'impatience, la colère d'une immense quantité de chevaux, de bœufs, de taureaux, frappant la terre de leurs pieds ou heurtant de toute la puissance de leurs cornes la clôture qui les tenait renfermés. Une partie de ces animaux avaient été saisis pour solder des impôts arriérés ; d'autres, pour acquitter le loyer des plus misérables chaumières ; le plus grand nombre, pour payer la dîme à l'Église anglicane. Ils avaient été parqués hors la ville afin d'être vendus à l'encan le lendemain. Leur enlèvement était entré dans le projet de notre expéditon noc-

turne, et s'il n'avait pas été effectué, c'est que l'officier chargé de cette entreprise n'avait pu résister à l'envie de prendre part avec son détachement à l'attaque de la caserne, qui lui paraissait plus glorieuse. A défaut de forces militaires, une foule de femmes et d'enfants s'étaient rassemblés pour tenter de recouvrer leurs bestiaux. Toutefois, ils n'osaient en approcher, crainte de l'ennemi, et ils entretenaient de loin avec eux le colloque bruyant et passionné dont j'avais cherché vainement l'explication. En reconnaissant la voix de ceux qui les avaient nourris, tous ces animaux avaient poussé des cris d'allégresse ; mais en voyant qu'on tardait à les délivrer, ils entrèrent en fougue, et, se ruant contre l'enceinte qui les retenait en captivité, ils la renversèrent et sortirent par la brèche serrés en masse, jetant de sauvages et effrayantes clameurs et faisant trembler le sol sous le galop furieux de leur colonne lancée dans la plaine impétueusement. Quelques heures après, tous avaient retrouvé, avec un admirable instinct, le toit domestique qui les avait vus naître.

De retour au camp des insurgés, je m'établis dans l'une de ses baraques, croyant y trouver le sommeil profond que la fatigue m'avait préparé ; mais, poursuivi par l'image des événements dont je venais d'être témoin, je revis dans mes rêves l'assaut de la caserne fortifiée et le massacre de sa garnison ; j'entendis les cris lamentables de ceux qu'on égorgeait, et l'impression qu'ils firent sur moi fut si violente que je me réveillai. Quand j'ouvris les yeux, je les entendis encore. C'était, au lieu d'une illusion, une funeste réalité. A quelques pas, un homme couché à terre, garrotté comme un porc qu'on va saigner, poussait des cris lamentables. Ses cheveux roux m'indiquaient assez qu'il appartenait à cette race saxonne si détestée en Irlande. Aucune

blessure ne justifiait ses plaintes, et il paraît qu'il était demeuré silencieux depuis qu'on l'avait apporté dans le camp ; mais il venait de découvrir près de lui des insurgés occupés à fendre de vieilles planches de sapin en éclisses pour en faire des fagots, et, par une effroyable prévision du sort qu'on lui préparait, il avait reconnu sur-le-champ qu'on allait le brûler vif à petit feu. En apercevant ma cocarde, il conçut quelque espérance, et, malgré les cordes qui le liaient étroitement, il rampa jusqu'à mes pieds pour me demander en anglais d'obtenir sa vie, ou, du moins, une mort sans supplice. Je crus d'abord que la frayeur troublait l'esprit de ce malheureux et lui exagérait le péril de sa situation. Je fus détrompé par un officier qui me dit que cet homme avait été condamné à mort pour ses crimes par un tribunal secret, et que, en exécution de la sentence, il devait mourir par le feu. Au reste, ajouta-t-il, ce misérable aurait à perdre mille vies dans les tourments qu'il n'expierait pas encore les maux qu'il a fait souffrir à ce pays. Mais, continua-t-il, en observant les sentiments d'horreur et de pitié que j'éprouvais, vous ne connaissez donc rien de cet odieux personnage. C'est un homme de rapine et de trahison, qui a fait verser plus de larmes qu'il n'a de sang dans les veines. Intendant d'un lord, il lui persuada de mettre en pâture à moutons un immense domaine, qui, depuis un temps immémorial, était loué à des laboureurs, et six cents personnes furent chassées, au milieu de l'hiver, de la terre que leurs sueurs avaient fertilisée ; elles virent arracher leurs arbres, niveler leurs jardins, démolir leurs maisons, et on ne leur laissa pas même la consolation de mourir sous leurs ruines : on les chassa comme des bêtes fauves. Recommandé puissamment par cette inhumaine invention, cet homme fut nommé

percepteur, place qui remit entre ses mains tout pouvoir de mal faire. Alors, pour nous dépouiller, il put se servir de l'autorité de la loi et de la force publique. Pour y mieux réussir, il exhuma de son office de vieux registres inconnus à notre génération, et il en fit sortir des persécutions terribles. Il fit revivre des dettes oubliées, et pour leur payement, il fit saisir la vache dont le lait soutenait la vie d'un enfant. Cet enfant mourait de besoin et sa mère de douleur. C'est ainsi qu'il avait confisqué une multitude d'animaux que nous avons la nuit dernière arrachés aux ongles crochus du fisc. Il exerçait pour lui-même une pareille industrie. Il se procurait à vil prix d'anciennes créances, ou plutôt il les fabriquait, car personne n'en avait jamais entendu parler ; et tout à coup il réclamait la maison, le champ qu'on avait reçus de son père, et il montrait qu'ils étaient criblé de redevances. Ne pouvant, faute d'argent, ni payer, ni contester en justice ces dettes supposées, de nombreuses familles étaient évincées de leurs propriétés par ce détestable larron qui s'en enrichissait.

Malgré ces détails et beaucoup d'autres, la vengeance qu'on voulait tirer de cet homme me parut affreuse, et j'allai trouver le Laird, pour lui représenter que des hommes civilisés, des chrétiens, des citoyens armés pour la sainte cause de la liberté de leur patrie, ne pouvaient, sans se dégrader, obscurcir leur gloire et tarer leurs noms, imiter la cruauté des plus odieux tyrans. Je lui parlai avec liberté, avec entraînement, peut-être avec l'éloquence d'une vive conviction. Il m'écouta froidement, se retrancha derrière la sentence qui avait été rendue, et me déclara qu'il ne pouvait pas même changer le genre de mort du condamné. Ma résolution fut prise aussitôt, je lui fis mes adieux et je me retirai. Je lui renvoyai la carabine qu'il m'avait donnée,

il refusa absolument de la reprendre, et me fit offrir de me faire escorter dans mon retour vers la côte, ce que je refusai à mon tour. Les officiers du camp insistèrent affectueusement pour me faire rester avec eux, et ils vinrent me reconduire jusqu'à leurs avant-postes, se promettant que nous ne tarderions pas à nous revoir, et à mettre en oubli ce dissentiment.

Lorsque je quittai le camp des insurgés, la nuit commençait à tomber. Je profitai des dernières lueurs du jour pour tâcher de me reconnaître; j'y réussis sans beaucoup de peines. Je sortis des halliers à pas de loup, l'œil au guet, l'oreille attentive, l'arme prête à faire feu. Je traversai la rivière que j'avais rencontrée en venant, et je gagnai sans encombre le sentier de la crête des collines. La tempête n'avait point cessé, cependant le vent mollissait par intervalle; et j'espérai qu'il permettrait, le lendemain, les communications de notre escadre avec la terre; je voulais, pour en profiter, me rapprocher du mouillage, et attendre une occasion favorable, soit au village abandonné si j'y trouvais la jeune Mary, soit dans quelque cachette que je pourrais découvrir dans les rochers escarpés du rivage.

Après une marche de plusieurs heures je fus prévenu du voisinage de la côte par le bruit des flots. Je ne pouvais être désormais loin du hameau, mais l'obscurité ne laissait rien distinguer qui pût m'en annoncer l'approche. En regardant au rez du sol pour mieux saisir le relief des objets, il me sembla que des sons très-faibles faisaient vibrer l'air à ma droite. Je m'avançai dans cette direction, et bientôt je ne pus en douter. Je ne tardai pas à discerner que c'étaient des voix humaines; et enfin en m'approchant davantage j'entendis distinctement des cris de détresse et de douleur, qui étaient dominés par des jurements et des

imprécations. Quelques pas de plus, et j'arrivai sur le bord de la falaise, au pied de laquelle les maisons du village s'étendaient en cercle. On ne voyait de lumière que dans la maison d'où partaient les cris, et je reconnus avec effroi que c'était celle où j'avais reçu l'hospitalité. Avant qu'aucune réflexion pût me guider, je m'élançai par un saut périlleux vers la fenêtre ouverte sur le toit, et du grenier je me précipitai dans la salle à corps perdu. Je ne saurais dire quel odieux et horrible spectacle s'offrit à mes yeux.

Très-tard dans la soirée, deux soldats de la légion étrangère, qui étaient venus au village, en maraude, ayant sans doute entendu la grand'mère de Mary réciter ses prières, crurent volontiers que cette maison habitée serait d'un meilleur pillage que les autres. N'ayant pu se la faire ouvrir, ils s'y introduisirent par une brèche qu'ils firent dans le mur. On peut juger quelle fut, pendant qu'ils la pratiquaient, la lente agonie des deux malheureuses femmes, que chacune des pierres qui tombaient successivement, livraient, par degrés et de plus en plus, à la merci de ces loups dévorants. La vieille femme, qui, privée de l'usage de ses membres, ne pouvait fuir, exhorta sa fille à se sauver pendant qu'il en était encore temps ; mais celle-ci, qui, dans son ignorance, croyait n'avoir à redouter que la mort, refusa d'abandonner son aïeule. En entrant, les soldats les trouvèrent, l'une à genoux, l'autre sur son lit, serrant sur sa poitrine la croix de son rosaire ; toutes deux implorant l'aide de Dieu. Ils se bornèrent d'abord à demander à manger et à boire, et comme on ne put leur donner de whisky, ils s'emportèrent en menaces, accompagnées de serments et de blasphèmes. C'était une sorte de prologue par lequel ils se préparaient à l'exécution

du drame dont cette pauvre chaumière allait être le théâtre. Affamé de rapine, le plus âgé s'approchant de la vieille malade, lui arracha son chapelet dont les petites médailles d'argent excitaient sa cupidité. Elle devait avoir, disait-il, quelque trésor caché, et il jurait qu'elle le lui découvrirait ou qu'il prendrait sa vie. L'autre brigand, qui s'était attaché à la jeune fille, la trouvant sourde à ses paroles, se jeta sur elle, comme une bête féroce, et la renversa sur le plancher. Mais à défaut de force, cette frêle enfant lui opposa une si vive résistance, en usant de ses ongles et de ses dents, qu'il appela pour la tenir son misérable complice. La vieille femme ne fut pas plutôt délivrée de celui-ci, que voyant dans toute son horreur la situation de sa petite-fille, elle tomba dans un accès de frénésie qui lui rendit toutes ses facultés perdues et lui donna la puissance musculaire des forcenés. Elle se leva subitement de son lit, saisit à la gorge l'homme qui tenait les bras de la malheureuse enfant, et l'obligeant à se défendre lui-même, elle roula sur la terre avec lui.

Au moment où de quinze pieds de haut je tombai au milieu de cette scène de rage et de douleurs, les forces de la jeune fille expiraient, et ses cris n'étaient plus qu'un râlement comme celui qui précède la mort. Le soldat qui avait terrassé sa grand'mère, la tenait sous lui, mais il n'avait pu lui faire lâcher prise; il se débattait vainement sous cette main desséchée qui lui serrait le cou, et arrêtait au passage sa respiration et ses blasphèmes. Furieux de ne pouvoir se délivrer de cette terrible étreinte, il saisit sa baïonnette et il la plongea plusieurs fois dans le corps de cette pauvre femme qui rendit l'âme aussitôt.

La justice du ciel ne se fit pas attendre. Le meurtrier se relevait, couvert du sang qu'il venait de verser, et il allait

m'assaillir quand un coup de feu l'étendit mort à mes pieds. Son camarade, qui avait abandonné sa proie avec des cris de rage, s'élança sur moi en se servant de son sabre avec autant d'adresse que de vigueur. Je fus réduit à parer ses attaques avec mon fusil ; car, en sautant du haut de l'échelle avec plus d'impétuosité que de prudence, la secousse avait fait jouer l'une des deux batteries, et le coup que j'avais tiré était le seul qui me restât. Je ne pouvais, dans ce péril imminent, recourir à mes autres armes, puisque le moindre mouvement pour les prendre m'aurait découvert et aurait infailliblement causé ma perte. Heureusement le feu de genêt qui flamboyait dans l'âtre laissant tomber sa clarté sur mon adversaire, me permettait de l'observer et de prévoir ses coups ; il s'en aperçut et fit une volte pour changer de place ; mais au moment où il revenait sur moi l'arme haute, son bras descendit privé de force et comme échappant à sa volonté. Il venait d'être frappé par le fer d'une faux dont la jeune fille s'était armée en voyant la lutte inégale que je soutenais pour la défendre, et qui menaçait d'avoir pour tous les deux une si fatale issue. Avant de savoir la cause qui suspendait le coup qu'il me destinait, la balle de l'un de mes pistolets mit fin à ce combat à outrance.

Nous venions, Mary et moi, de sauver notre vie ; mais il fallait encore, pour la conserver, échapper à tous les périls dont nous étions environnés. Les brigands avaient fait une brèche pour entrer dans la maison ; il nous fallut avant tout la boucher, car leurs camarades attirés par le bruit des coups de feu et guidés par la lumière, allaient nous découvrir à l'instant ; et ils pouvaient du dehors nous voir par cette large embrasure et nous viser à loisir comme des lapins qu'on tire dans une garenne. Sans doute il valait mieux

abandonner la place sur-le-champ; mais la jeune fille ne put s'y résoudre avant d'avoir donné à sa grand'mère les dernières preuves de son attachement. Elle lui prodigua tous les soins que reçoivent les morts; et l'ayant enveloppée du meilleur linceul que pût fournir la chaumière, elle l'arrangea sur son lit, les bras en croix sur sa poitrine, avec un buis bénit dans la main. Il fallut aussi nous occuper des cadavres des deux soldats, qui, s'ils étaient trouvés par les leurs, feraient infailliblement brûler le village. Nous les chargeâmes de pierres et nous allâmes les jeter dans une mare profonde et limoneuse dont les eaux noires et fétides leur servirent de tombeau. Je fus aidé, dans cette exécution, par cette malheureuse enfant qui était à moitié morte d'exténuation et de chagrin; et moi-même je me sentais défaillir en respirant cette odeur de sang, chaude et nauséabonde, et en maniant ces cadavres déjà glacés à moitié par le froid de la mort. Ma répugnance à les toucher était d'autant plus grande que leurs visages hideux retraçaient encore leurs passions malfaisantes, et qu'il me semblait que, pour exercer sur ces hommes son inexorable justice, le ciel m'avait dévolu l'office de leur bourreau.

Enfin, après avoir barricadé les portes et fait disparaître toutes les traces de ces meurtres, nous quittâmes la maison. Nous en sortîmes avant le jour par le chemin de la falaise; et une heure de marché suffit pour nous conduire à une caverne ouverte au bord de la mer, et dont l'asile avait déjà reçu autrefois la famille de Mary, dans des temps de persécution. Plusieurs issues et de nombreuses caches en faisaient un lieu sûr. De là j'aurais pu voir presque toute la baie de Bantry si le temps n'eût été brumeux; mais je distinguais aisément nos vaisseaux à l'ancre, tourmentés par une grosse mer qui ne laissait aucune espérance d'opérer

dans cette journée le débarquement des troupes. Cédant à la fatigue, je m'endormis. A mon réveil, Mary, qui n'avait pas discontinué de prier avec ferveur, me dit qu'elle regrettait d'avoir laissé le corps de sa grand'mère à découvert, qu'elle craignait pour lui quelque outrage si la maison était forcée de nouveau, et qu'elle voulait aller le soustraire aux atteintes des mécréants en le transportant dans un caveau creusé dans la falaise, et dont il était difficile de découvrir l'entrée. Je m'opposai vivement à ce dessein qui me paraissait téméraire ; mais elle y persista sans doute par l'effet de ses scrupules religieux qui lui faisaient voir, comme une horrible profanation, que les restes d'une sainte femme pussent tomber entre les mains de ces hommes de crime et d'impiété. J'insistai pour l'accompagner ; elle s'y refusa, parce qu'en partant de suite, elle n'avait, disait-elle, rien à craindre des maraudeurs qui, pour battre la campagne, attendaient l'obscurité. Elle me promit d'être de retour longtemps avant la brune, et elle me quitta, me laissant, quoi qu'elle eût pu dire, dans la plus vive inquiétude. Que fut-ce donc, quand les heures se succédant lentement, amenèrent le soir et puis la nuit sans que je la visse paraître ! Dix fois je fus au-devant d'elle et je revins dans l'espoir qu'elle était retournée par un autre sentier. Il me fallut enfin renoncer à cette illusion, et ce fut avec des pressentiments funestes que je m'acheminai d'un pas rapide vers le village abandonné.

La nuit précédente, j'avais déjà parcouru la route qui devait m'y conduire ; mais j'étais alors dans une agitation si grande que je n'en avais gardé aucun souvenir. Je marchais donc au hasard quand j'aperçus une lueur rougeâtre qui s'élevait au-dessus de l'horizon. Je ne doutai point que ce ne fût là qu'était le village et que cette lueur ne fût celle

de l'incendie de ses maisons. Guidé par cette clarté sinistre, je m'avançai vers la crête de la falaise à laquelle sont adossées les chaumières du hameau. J'eus lieu de croire, en m'approchant davantage, que je m'étais alarmé par une fausse conjecture, car un embrasement aurait répandu, dans ses progrès, une lueur de plus en plus étendue, tandis que celle-ci ne variait que très-peu, et ne semblait point en proportion avec la cause que je lui avais attribuée. En effet, dès que j'eus atteint le sommet des escarpements qui dominent le village, je vis que cette clarté était produite par un feu de bivouac, allumé au pied du rocher où s'élevait l'église, et tout proche de l'arbre qu'avaient protégé pendant plusieurs générations des croyances religieuses. Il y avait autour de ce feu une demi-douzaine de soldats, ayant près d'eux leurs armes en faisceaux, et gardés seulement par une sentinelle placée à la croisée des chemins vers le bord de la mer. C'était probablement une patrouille de Hanovriens qui, au lieu de surveiller la côte, était venue s'établir en cet endroit pour s'enivrer avec le whisky volé aux paysans, et se chauffer avec les bois de charpente enlevés aux maisons voisines. Les chansons bachiques, les querelles, les jurements, le tapage, m'annoncèrent assez que l'orgie était dans toute sa fougue, et qu'elle avait dû commencer depuis longtemps. Je ne jetai qu'un coup d'œil sur ces pillards, et je gagnai par plusieurs détours la partie de la falaise qui était derrière la chaumière de Mary. Je ne pouvais manquer d'y apprendre par l'état des lieux si cette jeune enfant l'avait visitée. Je me glissai le long du rocher pour chercher la planche qui servait de pont volant, et au moyen de laquelle on atteignait la lucarne du grenier. Je fus surpris de voir qu'au lieu d'avoir été retirée, après qu'on en avait fait usage, elle était restée en place. Évidemment Mary

était venue en ce dangereux endroit pour remplir la pieuse mission qu'elle s'était imposée ; mais avait-elle eu la témérité de s'en acquitter presqu'en présence de ces brigands, ou bien avait-elle quitté la maison à leur approche, sans avoir le temps de leur ôter le moyen de la poursuivre? C'est ce que je résolus d'éclaircir, à tout risque, en descendant dans la chaumière. Quel fut mon étonnement quand je vis que l'intérieur en était éclairé ! La lueur du feu du bivouac y pénétrait par la brèche que nous avions refermée et qui avait été rouverte et agrandie. Les soldats avaient tout saccagé ; ils avaient enlevé jusqu'au suaire de la vieille femme dont le cadavre dépouillé gisait la face contre terre. Ils avaient démoli une partie du toit, où nous avions caché dans le chaume les fusils des deux maraudeurs tués dans la nuit précédente ; et ils avaient pu apprendre par le témoignage de ces armes le sort de ceux à qui ils elles avaient appartenu. Mais qu'était devenue Mary? l'avaient-ils surprise dans la chaumière près du corps de son aïeule? Cet enfant était donc leur prisonnière ; et, s'il en était ainsi, quel devait être le sort qu'ils lui avaient réservé, si, comme je ne pouvais en douter, ils ressemblaient aux deux misérables dont, la veille, elle avait été délivrée d'une manière si miraculeuse? Etait-il possible que le ciel eût, cette fois, abandonné cette malheureuse fille, et qu'elle fût là, au milieu de ces ravisseurs, forcée, la baïonnette sous la gorge, d'assister à cet odieux festin, où le crime était assis entre l'ivresse et la débauche? Cette pensée me fit éprouver une angoisse inexprimable, et je sortis à l'instant de la maison, décidé à examiner de près l'orgie dont j'attendais cette horrible révélation.

Au moment où je venais de quitter la chaumière et où j'atteignais la crête de la falaise, les soldats poussèrent de

grands cris qui me firent croire qu'ils m'avaient découvert. Mais c'était seulement leur sentinelle qu'ils rappelaient pour prendre part au banquet ou pour l'associer peut-être à quelque nouvelle scélératesse. Je prolongeai l'escarpement à distance, de manière à ce que son orle couvrît ma marche jusqu'au point le plus rapproché du bivouac ennemi. Là, m'avançant jusqu'au bord de la falaise, je vis au-dessous de moi, à quarante ou cinquante pieds, tous ces malfaiteurs assis ou couchés autour d'un grand feu, trinquant, buvant, criant à tue-tête tous ensemble et hurlant un refrain de walse, entre-coupé de risées, pendant qu'un d'entre eux, monté sur un tonneau, faisait pirouetter un objet que le mouvement m'empêcha d'abord de discerner, mais qui était suspendu au vieil ormeau planté devant l'église. Tout à coup ma vue se troubla, mes yeux se remplirent de larmes, ma poitrine se gonfla de sanglots étouffés ; j'avais reconnu, attaché aux branches de cet arbre, un cadavre dont le visage décelait une mort violente après d'atroces douleurs, et c'était la pauvre Mary, cette innocente enfant, à qui les barbares avaient fait subir cet horrible supplice !

Les pleurs que m'avait arrachés cet affreux spectacle se séchèrent soudainement. Je fus saisi d'un accès de rage, qui, d'abord, m'ôta tout jugement. Je m'accusais de la mort de cette jeune fille, qui, la veille, m'avait sauvé la vie. Mais si j'étais arrivé trop tard pour la défendre, je pouvais du moins la venger. Dix projets pour y réussir s'offrirent à mon esprit ; aucun ne put me satisfaire, car il était difficile que leur exécution s'étendît à tous ces bourreaux et qu'aucun n'y échappât. Dans cette perplexité, j'appelai à mon secours tous mes souvenirs de guerre, et aussitôt le démon du meurtre me souffla l'une de ses inspi-

rations. Je courus vers l'église ; je pénétrai dans son sanctuaire dévasté ; je fouillai derrière l'autel dans le caveau sépulcral que j'avais visité huit jours auparavant ; j'en tirai un baril de poudre à canon ; je le chargeai sur mes épaules malgré sa pesanteur, et, revenant d'un pas ferme et rapide au bord de la falaise, je le lançai dans le feu de bivouac qui brûlait au pied et qu'entouraient les assassins. L'explosion fut subite et terrible ; elle m'atteignit et m'enveloppa d'une nappe de flamme, et m'envoya tomber à vingt pas de là dans un marais bourbeux. J'étais perdu si les cartouches que j'avais sur moi eussent sauté. Mon immersion éteignit le feu de mes vêtements, mais j'eus les cheveux, la figure et les mains brûlés. Quand je parvins à me tirer de la vase, j'étais dans un état pitoyable. Je me traînai pourtant au bord de la falaise et je regardai en bas. Tout était sombre et silencieux. Rien ne restait.

Au point du jour, j'avais atteint péniblement les rochers du rivage, et je cherchais à retrouver la caverne qui m'avait déjà donné asile, quand je m'entendis héler du côté de la mer. C'était une embarcation du brick *l'Affronteur*, qui s'était approchée d'une grève pour tâcher de se procurer un pilote irlandais. L'officier qui la commandait, m'avait pris, me dit-il, pour un sauvage du pays, et dans l'équipage où j'étais, noirci par la poudre, couvert de boue, de la tête aux pieds, il était difficile de deviner qui je pouvais être. Il me recueillit avec intérêt, et me conduisit à son bord où je fus traité avec bienveillance. Nous levâmes l'ancre le soir même, et nous partîmes pour Brest en compagnie de plusieurs vaisseaux. La tempête qui nous avait surpris au départ, et qui avait duré constamment pendant les huit jours que je passai à terre, redoubla de furie dès que nous eûmes appareillé. Elle nous poursuivit jusqu'à

notre arrivée au port, et causa dans la flotte de nouveaux désastres non moins grands et terribles que ceux qui avaient signalé notre sortie par le dangereux passage du Raz. Le vaisseau *le Scévola* coula bas ; la frégate *l'Impatiente* fut jetée sur les rochers du cap Clear ; le transport *le Fils-Unique* tomba entre les mains de l'ennemi ; *la Résolue* perdit tous ses mâts dans un abordage et fut sauvée par *le Pégase* qui la remorqua ; plusieurs vaisseaux, battus par l'ouragan sur la côte d'Irlande, furent forcés de se réfugier dans le Shannon, c'est-à-dire d'entrer dans un fleuve comme la Seine ou la Loire, et lorsque rien de pareil n'était jamais arrivé ; la plupart des bâtiments ne quittèrent la baie de Bantry qu'en coupant leurs câbles et en abandonnant leurs ancres ; enfin, la tempête était si violente que lorsque l'amiral Linois rentra à Brest, il put se frayer un chemin avec sa division à travers l'escadre anglaise sans qu'il fût possible à celle-ci d'engager le combat.

Si les vingt-cinq mille hommes de l'expédition eussent été débarqués, ou seulement si la division du général Grouchy, forte de six mille hommes, eût été mise à terre comme il le voulait, l'Irlande eût échappé infailliblement à la domination de l'Angleterre.

L'opinion publique eut peine à croire que le mauvais choix d'une saison tempêtueuse fût la seule cause qui eût fait échouer l'expédition. On s'évertua en conjectures de toutes sortes, et l'on prit pour un prétexte l'allégation que la frégate *la Fraternité* s'était égarée dans la brume, avec les amiraux qui devaient guider la flotte. Un blâme dont l'objet n'offrait aucune incertitude, fut déversé sur celui qui avait refusé obstinément de débarquer les troupes, malgré l'avis unanime du conseil de guerre, présidé par le général Grouchy.

Quelque temps après notre retour à Brest, j'étais à l'hôtel du commandant de la Marine, au conseil de guerre. L'amiral Bruix me fit demander ; je le trouvai avec un personnage venant de Paris, et qui, je crois, était Hughes Maret, quoique quarante ans après je n'aie pu le reconnaître. « Mon enfant, me dit l'amiral, vous étiez à Bantry ; dites-moi ce que vous y avez vu. Je fis de vive voix le récit que je viens d'écrire, sauf les circonstances qui m'étaient personnelles. Quand je parlai du chef des insurgés, l'amiral me fit le dépeindre, et s'écria : « C'est Fitz-Gérald ; en vérité, je plains la belle Pamela ; son favori finira mal. » En effet, ce lord irlandais ayant été fait prisonnier, et conduit au château de Dublin, on le trouva étranglé dans sa prison, et l'on assura qu'il s'était suicidé. « Mais, me demanda l'amiral, comment diable étiez-vous allé là ? » Je racontai que mon capitaine m'en avait fait l'offre, et que je m'étais empressé d'en profiter. « Ah ! reprit l'amiral, vous avez aussi marché hors de tour ; je ne m'étonne pas si cela ne vous a pas mieux réussi qu'à moi. Il faut nous féliciter tous deux qu'il n'en soit pas pire. »

L'amiral Bruix daigna souvent se rappeler de moi, et quand il y avait quelque mauvais cas de justice militaire, il m'envoyait chercher. Mais dans les termes de bonté où il avait bien voulu se mettre avec moi, il ne songea pas le moindrement que mon héroïsme me plongeait dans un grand embarras. J'avais brûlé mon uniforme dans l'explosion de Bantry, et le capitaine d'habillement de la demi-brigade voulait me le faire payer, assurant que, d'après ses registres, je ne devais en recevoir un autre qu'un an après. Je me consolai en songeant que les orgueilleux descendants des Carthaginois, les lieutenants du lord Fitz-Gérald étaient encore bien plus déguenillés que moi.

CHAPITRE XII.

UNE CROISIÈRE.

An VI. 1797.

Une grande dame de Saint-Domingue, fort renommée, avait eu, grâce à ses charmes et à l'influence du climat, une douzaine de maris. Douée de la mémoire la plus heureuse, elle savait par cœur leurs noms, prénoms et qualités ; mais, par une singulière lacune dans ses souvenirs, elle avait oublié leur ordre chronologique, et elle ne pouvait dire si elle avait épousé celui-ci avant celui-là, ou bien celui-là avant celui-ci.

J'ai le malheur d'être quelque peu comme cette dame ; je me rappelle à merveille mes aventures de mer, sans pouvoir dire si l'une arriva dans l'an VI, et l'autre dans l'an VII, et si le jour de tel ou tel combat, la République était gouvernée par un intrépide tribun ou bien par celui qui l'avait envoyé à l'échafaud. Au fond cela n'importait guère ; et l'essentiel était que la France triomphât de ses ennemis.

J'espère donc qu'en considération de ce dernier motif, on me pardonnera de ne pouvoir dire quand et comment

je fis sur la frégate *la Sémillante* une croisière dont voici un succinct récit.

Je revenais de je ne sais où, mais, je m'en souviens bien, j'étais tout endolori, car il faut qu'on sache qu'on ne bat point la mer sans attraper quelque écorchure, meurtrissure, enflure, rupture et autres sortes d'endommagements externes ou internes. L'ordre me fut donné d'être le lendemain à bord de la frégate qui faisait son armement en rade de Brest. En arrivant, le lieutenant du bord m'assura gracieusement que j'étais le bienvenu; mais qu'il était survenu un petit changement dans ma destination. Je crus qu'il allait me proposer d'être gabier ou timonier, et que ma résignation aux coups du destin allait être encore éprouvée. Ce n'était seulement qu'une permutation. Je pris la place du capitaine d'armes, qui occupa la mienne à la Sainte-Barbe comme second maître canonnier. Je fus mis aussitôt en possession de mes nouvelles fonctions, qui m'étaient familières, et je ne tardai pas à les exercer dans une rude épreuve.

Les poudres qu'on n'attendait pas sitôt, nous arrivèrent lorsque rien à bord n'était préparé pour les recevoir. Au lieu de les descendre à fur et mesure dans la soute, il fallut, à cause de la rapidité de leur embarquement, les laisser sur le pont, et ce danger était d'autant plus grand que les barils qui contenaient cet approvisionnement étaient vermoulus. Le tillac et nos habits étaient couverts de poudre à canon. Il est inutile de dire que nous avions pris d'ailleurs toutes les mesures de rigueur : le pavillon rouge, l'extinction des feux, et l'injonction aux bâtiments du mouillage de se tenir loin de nous. Les choses ne se faisaient alors pas avec la même ponctualité qu'aujourd'hui. On exécutait lentement les ordres, ou bien parfois on n'en tenait aucun compte.

Ce fut là précisément ce qui advint à un brick de notre voisinage ; il ne jugea pas qu'il dût se donner la peine de s'éloigner. Mais comme nous nous imaginions être plus redoutables pour lui qu'il ne l'était pour nous, nous l'avions tout à fait oublié, quand tout à coup il se couvre d'une épaisse fumée, qui annonce un incendie à son bord. Que faire ? fuir ce maudit brûlot, en nous touant ou en mettant à la voile ! Avant que ces opérations eussent pu nous mettre hors de sa portée, nous aurions sauté plutôt dix fois qu'une, car vingt barils de poudre étaient là exposés aux flammèches dont il allait remplir l'air. Il valait donc mieux s'attaquer à l'incendie ; je le proposai au lieutenant, et à l'instant le grand canot, armé d'artilleurs intrépides, fut dirigé sur le brick. Une partie d'entre eux monta à bord, et, s'enfonçant dans un nuage de fumée, parvint à border et orienter les voiles nécessaires, tandis que je coupais à coups de hache le câble qui retenait près de nous ce malheureux bâtiment. Quand nous le vîmes voguer, nous l'envoyâmes de bon cœur au diable pour la peur qu'il nous avait faite, et dont les plus hardis n'avaient pu se défendre. Le péril de l'explosion n'étant plus à craindre, des chaloupes vinrent de toute part pour sauver le brick de sa destruction, et l'on y réussit à peu près. De retour à la frégate, le lieutenant m'embrassa et le capitaine me tendit la main, car, dans ces temps éloignés, l'orgueil du rang n'étouffait presque jamais les sentiments du cœur.

Quelques jours après, nous étions sous voiles dans l'Iroise, grand débouquement de Brest, — sans découvrir aucune trace de l'escadre anglaise qui devait nous barrer le chemin. Le capitaine décacheta ses instructions, et nous mîmes le cap sur les côtes de la Péninsule espagnole pour croiser à l'ouest du détroit de Gibraltar. Ces instructions

n'étaient pas, comme on va le voir, des œuvres philanthropiques; mais il est assez curieux d'apprendre comment alors on concevait la guerre et comment on s'appliquait à la rendre de plus en plus désastreuse. L'ennemi nous avait donné l'exemple de son habileté à faire le mal, et nous lui disputions, non sans succès, cette triste supériorité.

En arrivant dans les parages qui nous avaient été assignés, nous nous attendions à y trouver une division anglaise pour nous en chasser. Pas un seul bâtiment ennemi ne se montra, et je commençai à croire, comme le faisait tout l'équipage, qu'une sorcière de la rue des Sept-Saints, qui nous avait prédit une heureuse croisière, lisait à livre ouvert dans le grimoire de nos destins. Il fallait qu'elle fût bien sûre de son fait puisqu'elle avait refusé l'argent qu'on voulait lui donner pour sa bonne aventure, disant qu'elle attendrait à notre heureux retour le témoignage de notre satisfaction et de la vérité de ses prédictions.

Quelques heures après, trois navires paraissaient à l'horizon, et leur examen qui nous les montrait comme des marchands richement chargés, garantissait incontestablement l'exactitude de notre horoscope. Nous nous dirigeâmes sur le plus proche à petites voiles, comme des gens qui se promènent et n'ont aucune affaire. Notre flamme anglaise, notre girouette et nos allures inspirèrent à ce navire plus de confiance que nous n'en méritions. Il crut même que c'était sa faute s'il ne comprenait pas les signaux que nous lui faisions et que le diable n'aurait pu déchiffrer pas plus que nous. Quand il reconnut sa méprise, il n'était plus temps de la réparer par la fuite. Il fut amariné; et son équipage conduit à bord fut confiné dans le parc à moutons, avec ordre de dormir en attendant de nouveaux camarades de lit.

Les deux autres navires éprouvèrent le même sort. Seulement le dernier qui, par nos manœuvres, nous avait devinés, fit tous ses efforts pour nous échapper, sans toutefois pouvoir y réussir.

Jusque-là tout s'était bien passé; mais en continuant ainsi, nous allions affaiblir notre équipage et nous exposer à la révolte de nos prisonniers; nous n'avions d'ailleurs aucune chance de faire arriver nos prises dans nos ports, qui étaient bloqués étroitement par l'ennemi. Le seul parti à prendre était de les détruire pour empêcher les croisières anglaises de les recouvrer et d'en profiter à nos dépens. C'était, il est vrai, un parti sauvage, barbare; mais nous n'avions pas à en examiner la justice; nos instructions nous en faisaient la loi.

L'opération commença sur-le-champ; elle avait été préparée par les marins qui étaient allés prendre possession des prises; et il ne restait qu'à faire passer sur la frégate le butin qu'ils avaient choisi avec un grand discernement.

La mer favorisa ce brigandage légal, par sa placidité. Aussitôt ce déménagement exécuté, je m'assurai qu'il ne restait personne sur le beau brick dont le sort m'était confié, et j'y fis mettre le feu. Quoique ce ne fût qu'une bien faible représaille de l'incendie de Toulon, encore présent à ma mémoire, je me reprochai cette action comme un crime. Les trois navires ennemis ayant subi le même destin, nous nous hâtâmes de nous éloigner d'eux, car la lueur sinistre qu'ils répandirent au loin sur l'horizon, pendant deux nuits, devait informer les vaisseaux anglais que nous étions passés par là.

Le lendemain, le pont de la frégate ressemblait à un bazar. Le partage du butin fut fait, avec la plus rigoureuse équité, en trois lots principaux. Le premier, formé de

l'argent, des valeurs en papier, de l'argenterie et des bijoux, fut réservé pour la République; il en fut dressé inventaire en due forme. Le second fut destiné à l'équipage : il comprenait, dans quarante ou cinquante sacs énormes, tout ce que les trois navires nous avaient donné de linge, d'habillements et autres bagages. Le troisième lot, qui excitait le plus vif intérêt, appartenait à la frégate. C'était le vin, l'eau-de-vie, les jambons, les volatiles, avec une foule de choses bonnes à manger, dont nous n'avions jamais goûté au service de la République, et dont nos gourmands ennemis se régalaient.

Sans savoir ce qu'il y avait de richesses dans chaque sac, il en fut donné un pour deux hommes; et l'on ajourna aux premières prises que nous ferions les matelots qui, cette fois, ne purent prendre part au butin. On trouva cette délégation sur l'avenir parfaitement sûre, tant chacun de nous avait foi dans notre étoile! Le soir, il y eut distribution extraordinaire de comestibles, suivie d'un punch copieux, fait dans des cuviers qu'on nomme bailles de combat. Je ne veux pas omettre de dire que cette réjouissance s'étendit aux prisonniers, fort étonnés que, dans leur malheur, ils fussent l'objet d'une pareille attention. Personne n'avait suggéré aux matelots cette bonne action. Leur naturel généreux se montra encore autrement. Les maîtres de chaque service, ainsi que moi, leur ayant déclaré renoncer à prendre aucune part au butin, les matelots, dès qu'ils commencèrent à examiner leurs richesses, s'ingénièrent à y trouver ce qui pourrait nous être le plus agréable, et ils venaient nous l'apporter. Tous les livres me furent réservés, avec un soin scrupuleux, plein d'égards et de bienveillance, et j'eus ainsi des volumes dépareillés de plusieurs ouvrages, qui me rendirent bien heureux. Je

suis fier de pouvoir me vanter que, malgré mon habit usé jusqu'à la doublure, ma moustache inculte et ma chevelure épave, j'étais bien connu, il y a soixante ans, parmi les marins, pour un jeune savant digne d'encouragement et de récompense. Je n'ai pas toujours été si bien traité depuis par des gens qui, certes, ne valaient pas les braves matelots de *la Sémillante*.

Exécutées en pleine mer, ces opérations étaient plus périlleuses qu'un combat ; elles exigeaient une grande résolution, un froid mépris de la mort et une habileté supérieure à surmonter d'effrayants dangers. Il faut un coup d'œil juste, une main ferme, un jarret vigoureux et beaucoup d'intrépidité, pour se lancer d'un bord à un autre, passer d'un canot sur un bâtiment ou d'un bâtiment sur un canot, quand l'un et l'autre, soulevés alternativement par les vagues de l'Océan, s'abaissent et s'exhaussent, s'avancent ou se reculent, et menacent de vous écraser en se heurtant, ou d'ouvrir un large abîme pour vous engloutir au moment où vous croyez franchir un fossé. Le vaisseau qui, dans le port, vous paraît un colosse, n'est plus qu'un point dans l'espace, quand il est au milieu de l'Atlantique, à huit cents lieues de toute terre et suspendu sur une mer sans fond. Qu'est-ce donc un malheureux canot, ouvert aux lames mugissantes qui l'environnent, et porté tour à tour sur leur crête écumeuse, ou s'enfonçant dans les concavités profondes qui se creusent devant lui? Il n'y a rien au monde de si effrayant! A quoi penses-tu? disais-je, dans cette situation, à un rameur qui était proche de moi, et qui regardait une muraille d'eau se dresser au bout de son aviron à vingt-cinq pieds de hauteur. Je pense, me dit-il, à Notre-Dame de Recouvrance. Il avait raison : c'était là le seul secours possible.

Les scènes que je viens d'esquisser se renouvelèrent bien des fois encore, sans doute avec des variantes, mais toujours avec les mêmes résultats. Douze navires tombèrent en notre pouvoir, et tous éprouvèrent le même sort. La frégate était encombrée d'hommes et de bagages depuis la cale jusqu'aux porte-haubans où nous étions forcés de loger des prisonniers, fort mal à leur aise, comme on peut croire. Enfin, comme notre bonne fortune nous exposait à devenir victimes du typhus, le capitaine se détermina, d'après mon rapport, à congédier nos hôtes. Les prisonniers, au nombre de plus de cinquante, furent transbordés sur un brick dont nous avions fait la capture. On pourvut à leurs besoins, et nous leur souhaitâmes un bon voyage. J'aurais voulu m'en tirer toujours aussi bien qu'eux.

Il fut reconnu que nous avions usé suffisamment de notre bonheur, et que nous y confier plus longtemps ce serait s'exposer à en trouver la fin. Nous fîmes donc voile pour le port le plus proche, n'ayant plus à craindre que la tempête et l'ennemi.

Vers l'atterrage, un navire d'assez mauvaise mine se rencontra sur notre route. Valait-il la peine de nous arrêter? C'était douteux. Toutefois, le capitaine s'y décida pour obéir à ses instructions. Je me rendis à bord. C'était un brick venant de Lisbonne et allant à Hambourg pour le compte d'une maison anglaise ; il était chargé d'huile. Je fis embarquer son équipage dans le grand canot, et je l'incendiai. Nous étions déjà à distance, et le feu montait le long des mâts, quand un gros chien parut sur le bord du navire et se mit à japer après nous, comme pour nous dire : Auriez-vous bien le cœur d'abandonner ainsi un superbe dogue de Terre-Neuve? Je fis arrêter le canot, quoique les vagues fussent rudes et menaçantes. Le chien, qui avait

disparu un moment, revint sur le passe-avant, portant à sa gueule un gros paquet. Il se jeta aussitôt à la mer et nagea vers nous. Je ne sáurais exprimer notre anxiété quand nous découvrîmes que ce paquet était un enfant vivant, qui, la moitié du temps, dans ce terrible trajet, demeurait submergé, et ne cessa pas d'être battu par les flots. Notre émotion fut si grande en voyant cette pauvre petite créature suspendue sur l'abîme à la merci de l'habileté et du bon vouloir d'un animal, qu'oubliant notre propre sûreté, nous nous penchâmes trop pour les recueillir et nous faillîmes faire chavirer le canot. L'eau le remplit à moitié, et la moindre lame l'aurait fait couler bas si la frégate ne fût arrivée à notre secours. Le capitaine, qui, depuis un quart d'heure suivait, non sans crainte, tous nos mouvements, s'était rapproché de nous, et venait alors de nous couvrir des vagues en mettant la frégate en travers au vent du canot. Aussitôt des amarres, des palans vinrent à notre recherche, et je pus monter à bord portant un malheureux enfant, qui, disait-on par raillerie, mais avec vérité, devait être le plus net de mes parts de prise. Jamais je ne reçus un accueil aussi empressé et aussi tendre. Tout le monde se jetait au-devant de moi, et je ne savais à qui répondre. J'allai présenter ce jeune navigateur au capitaine qui le baisa paternellement et prescrivit qu'on lui ôtât son linge trempé d'eau salée. On doit bien imaginer que n'ayant point songé à une telle aventure, nous manquions de tout pour vêtir notre enfant, et pourtant, en une minute, on lui fit une garde-robe complète avec les mouchoirs de batiste et les cravates de mousseline des officiers ; les langes furent trouvés dans les pans d'une redingote.

Mais le plus important était une nourrice. Le capitaine fit venir, à cet effet, dame Catherine, notre excellente chèvre,

bien connue à Brest par ses voyages sur mer. A la vue de notre enfant, l'instinct maternel de cette bonne bête s'éveilla tout à coup. On aurait dit qu'elle venait de retrouver sa progéniture. Elle nous le réclama avec la plus vive insistance, et se couchant entre deux canons du gaillard, elle lui offrit son lait. Le petit malheureux, affamé par un long jeûne, la prit à l'instant pour sa mère; et personne n'aurait pu croire, en les voyant un quart d'heure après, que c'était une famille improvisée au milieu de l'Océan.

Un peu plus tard, rien de tout cela n'eût été possible. L'horizon devint sombre, la mer noire et clapoteuse, le vent variable, soufflant par rafales qui faisaient craquer nos mâts et tiraient des gémissements des œuvres mortes de la frégate. On se demanda si nous arriverions ou bien si nous irions rejoindre les navires nos victimes dans les profondeurs de l'Océan. Quand la nuit vint, la tempête nous força de serrer toutes nos voiles, excepté la misaine dont l'étendue était réduite à moitié, et qui suffisait pour nous faire fendre la mer avec la plus effrayante rapidité. Vers minuit, plusieurs matelots signalèrent, au vent à nous, par le travers du grand mât, un bâtiment de haut bord qui semblait suivre et imiter notre marche. Etait-ce un vaisseau ennemi? N'était-ce pas plutôt une vision de nos marins qui, à force de plonger leur vue dans les ténèbres avaient gagné la berlue? Je me fis indiquer avec précision la position du prétendu navire, mais je ne vis rien à travers l'épaisse atmosphère qui nous enveloppait. Un officier n'eut pas plus de succès; un autre crut distinguer quelque chose; un troisième garda un silence de mauvaise augure qui fut interprété tout au pire. Je remarquai que les gens de l'équipage se parlaient mystérieusement et avaient un air consterné: je n'y compris rien, car il était évident que si c'était l'esca-

dre anglaise, dont vingt fois nous avions bravé la supériorité, nous n'avions rien à en redouter par un aussi mauvais temps. Au retour de Bantry, un brave amiral de mes amis — Linois — avait fait passer sa division au beau milieu de la flotte du blocus de Brest, et il n'en avait pas reçu un seul coup de canon, attendu qu'il faisait alors si grosse mer que le diable n'aurait pas eu le cœur de mettre une pièce en batterie. Moi-même, s'il m'est permis de me citer après ce digne et excellent homme, n'ai-je pas, dans un grain blanc des Antilles, passé parmi les vaisseaux de l'amiral Nelson sans qu'aucun de ses gens d'armes m'ait demandé mon passeport?

La première lueur dont fut éclairé mon esprit me vint d'un vieux capitaine anglais, prisonnier à bord, et dont j'avais brûlé le navire. C'était un homme distingué que je me reprochais d'avoir rendu malheureux, et j'avais obtenu, par une faveur spéciale, qu'il aurait la liberté de demeurer sur le gaillard d'arrière, où du moins il avait le bonheur de pouvoir respirer. Il me demanda le motif qui répandait tant d'inquiétude. A peine en fut-il instruit qu'il n'hésita pas à m'affirmer que c'était le *Capitaine hollandais*. « Deux fois, me dit-il, en doublant le cap de Bonne-Espérance, j'ai eu le malheur de le rencontrer dans un coup de vent pareil à celui-ci; et deux fois j'ai couru risque d'une perdition totale, sans compter pour rien des avaries majeures. » Je priai le vieux capitaine de me réserver le récit de cette aventure pour le moment où nous ne risquerions plus d'ajouter quelque chose à son tragique dénoûment, et j'accourus au-devant de notre capitaine qui venait vérifier les rapports alarmants qu'on lui avait faits. Il devina de suite, par la terreur des matelots, que c'était *le Vaisseau-Fantôme*, l'une de ses vieilles connaissances de la mer; et comme il savait

par expérience le danger d'avoir un équipage effrayé au moment où la tempête exige de chacun le plus grand courage, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, il me parut très-peu flatté de cette rencontre inattendue. Cependant il n'en dit pas son opinion, et il se borna à recommander que ceux qui découvriraient l'apparition donnassent sur-le-champ de ses nouvelles à l'officier de quart.

— Et vous, mon enfant, me demanda-t-il, l'avez-vous vu? Qu'en pensez-vous? Je répondis que je n'avais rien distingué dans l'obscurité; mais que si de meilleurs yeux que les miens voyaient en réalité quelque chose ressemblant à un bâtiment, c'était l'image du nôtre, qui, par une sorte de mirage, se reproduisait sur les vapeurs nuageuses qu'exhalaient les flots agités. Enhardi par l'accueil qu'il fit à mon humble explication, je me hasardai à le prier de me permettre de faire une expérience qui diminuerait peut-être l'incertitude où nous laissait l'imperfection de nos sens, et qui leur substituerait des organes d'une puissance plus grande. Il y consentit et se mit à sourire quand il me vit amener sur la dunette notre chien de Terre-Neuve. L'intelligent animal comprit, au moyen de deux mots, ce qu'on attendait de lui. *Look and hark*, lui dis-je. Aussitôt il se dressa sur le bord, allongea son museau, secoua ses oreilles, clignota des yeux, renifla l'air, puis il me regarda avec tranquillité comme pour me dire : Mais il n'y a là rien du tout. Son langage fut parfaitement entendu, et chacun s'écria que s'il y avait eu quelque intrus dans notre voisinage, notre excellent chien n'aurait pas manqué d'en découvrir la piste et d'aboyer après eux comme après des voleurs.

Le jour en éclairant l'horizon confirma le témoignage que j'avais obtenu; aucun navire n'était en vue, et nos vigies ne découvrirent pas une seule voile dans toute la so-

litude de l'Océan. Le lever du soleil ayant dissipé à moitié la tempête, je pus aller retrouver mon vieux capitaine anglais et apprendre de lui l'histoire du bâtiment-fantôme qui nous avait fait éprouver une si chaude alarme.

« Le maître d'un gros navire hollandais avait, me dit-il, une femme charmante par laquelle il se faisait accompagner dans ses voyages de long cours. Comme il était fort jaloux, il s'imagina qu'elle s'était éprise d'un passager. Un beau matin, la pauvre dame avait disparu du vaisseau qui était alors en pleine mer. Qu'était-elle devenue? On l'apprit bientôt. Le timonier ayant voulu mettre la barre au vent, le gouvernail refusa d'obéir, et un cri de douleur, d'angoisse, un cri déchirant, se fit entendre et glaça d'horreur l'équipage. On reconnut que le capitaine, qui avait étranglé sa femme pendant la nuit, l'avait précipitée dans les flots du haut de la galerie de sa grande chambre, mais que son cadavre était resté engagé dans le gouvernail et empêchait qu'on pût le manœuvrer. Depuis l'instant de cette horrible découverte, l'équipage, frappé d'épouvante, fut en proie à d'affreuses hallucinations. Chaque grincement des poulies, chaque craquement des mâts, chaque bruit à bord sembla répéter, comme pour appeler la vengeance divine, le mot qui poursuivit Caïn : *Murderer!* Dès qu'une côte fut en vue de ces hommes, ils mirent les embarcations à la mer et abandonnèrent ce navire maudit. Ils s'en éloignaient à peine qu'un grain enleva ses voiles ; mais il n'en continua pas moins sa route, poussé par une puissance surnaturelle qui lui fait battre sans relâche les flots de l'Océan en furie et qui condamne son capitaine au supplice d'une continuelle tempête jusqu'à ce que son corps devienne la pâture des requins dévorants.

J'admirai, dans cette histoire du gaillard d'avant, com-

ment de pauvres matelots avaient joint dans leur récit la catastrophe d'Othello à celle du Juif errant.

Dans les dispositions où se trouvait notre équipage d'expliquer chaque occurrence par des causes surnaturelles, la tempête que nous venions d'essuyer, fut regardée comme un heureux épisode de la bonne croisière qui nous avait été prédite. Et en effet elle avait éloigné des côtes de France les bâtiments anglais du blocus, ce qui nous permit d'atterrir sans mauvaise rencontre. Cependant, comme la frégate était en un si triste état que le premier accident l'exposait à couler bas, au lieu de doubler le promontoire tempêtueux du Raz pour entrer à Brest, nous allâmes chercher un refuge à Lorient. Nous vînmes mouiller devant la ville, demandant à cor et à cris des pompes pour nous délivrer de je ne sais combien de voies d'eau. Voilà comment finit notre croisière triomphale.

Je dois ajouter cependant qu'en outre de huit ou neuf millions de perte que nous fîmes subir à l'ennemi, nous obtînmes du Club de Lorient, qui était alors une Puissance, les distinctions les plus flatteuses qui pussent alors satisfaire l'ambition humaine. Cette célèbre Société, dont personne maintenant n'a le moindre souvenir, se fit présenter dans une séance solennelle le chien, l'enfant et la chèvre, et déclara, par un plébiscite qui doit être au *Moniteur* ou autre part, que nous avions bien mérité de la Patrie et de l'humanité. J'enregistrerais ici ce précieux document, s'il n'était pas resté enfoui dans la vase profonde d'un Bog de l'Irlande, trop heureux que je fus d'en être quitte à pareil prix.

On rechercha comment l'orphelin se trouvait abandonné à bord d'un navire condamné aux flammes. On apprit seulement qu'une jeune dame allemande, qui s'était embar-

quée à Lisbonne, était morte en couches pendant la traversée. Son enfant, un beau garçon, ma foi ! fut recueilli par un matelot qui l'allaita pendant trois ou quatre jours, avec de l'eau et du sucre. Il était grand temps qu'il fît notre fortunée rencontre; mais son père nourricier, en nous voyant aborder le brick, s'était souvenu d'un certain décret qui nous ordonnait de ne pas faire de prisonniers, et il se crut condamné à mort. Sa terreur lui fit perdre l'esprit, et il se laissa jeter dans notre canot, sans pouvoir ouvrir la bouche en faveur de l'enfant. Par bonheur, le chien de Terre-Neuve, qui reconnaissait ce petit malheureux pour son maître, lui resta fidèle et dévoué dans cette terrible épreuve, et il le sauva du feu et de l'eau.

Les dames de Lorient adoptèrent nos protégés, l'orphelin avec sa chèvre et son excellent chien.

La frégate, qui était *éreintée*, fut mise en désarmement, et je pris congé de mes bons compagnons de guerre, pour retourner à Brest, à ma demi-brigade.

Quelque temps après, je rencontrai sur le quai l'un des matelots les plus mirliflores de la frégate. Il m'accosta avec les meilleures manières du gaillard d'avant, et me dit d'un air contrit : Ah ! maître, quelle perte ! quel malheur ! — Eh quoi ! lui demandai-je, est-ce que *la Sémillante* a coulé en rade, sur son ancre? — Non, non, répliqua-t-il, elle est entre deux chameaux dans le port de Lorient où nous l'avons amenée, et chacun peut la voir encore; mais ajouta-t-il en fouillant dans sa poche, la voici et vous allez en juger. Il me présenta aussitôt un chiffon de papier qui contenait un morceau de bois vermoulu. C'est un échantillon, me dit-il, de l'une de ses membrures, et les autres ne sont pas autrement. Nous allons en envoyer de pareils au Directoire en lui demandant de nous faire le plaisir de pendre

tous les commis de la marine qui nous font naviguer sur des planches pourries. — Mais, es-tu bien sûr, lui dis-je, que la faute en soit à ceux-là? — Qu'importe, répondit-il, que ce soit ceux-là ou d'autres, pourvu qu'on en fasse justice sur la place du château? ce sera un bon exemple pour tous.

— Il me semblait, ajoutai-je, que tu voulais m'annoncer une grande perte. — Sans doute, reprit-il, et vous allez voir qu'il n'y a plus pour nous d'avenir. Hier, en arrivant ici avec une demi-douzaine des meilleurs de *la Sémillante*, chacun avait à rendre ses premiers devoirs à ses connaissances; donc nous chargeons l'un d'entre nous d'aller présenter nos respects à la sorcière de la rue des Sept-Saints, et de lui payer la bonne aventure que nous lui devions à si juste titre. Il ajouta à cet argent une bouteille d'eau-de-vie et du sucre, pour boire un fameux punch en notre honneur, et se régaler pendant la semaine. Ce matin, il est retourné la voir : il l'a trouvée couchée sur le carreau, près de la bouteille, qui était vide. La pauvre vieille était morte, et nous allons lui faire en pique-nique un bel enterrement. J'approuvai ce projet, et je m'inscrivis pour la moitié de la dépense, mais il paraît que la Sibylle ne jugea pas à propos de profiter de notre générosité, et qu'elle revint à la vie, comme si elle n'avait jamais été ivre morte.

Longtemps avant, l'amiral Bruix et le général Hoche, au moment du départ de l'expédition de Bantry, rencontrèrent à Recouvrance notre sorcière, et l'amiral, qui la connaissait d'ancienne date, lui demanda en riant s'il atteindrait son objet. — Vous ne le verrez seulement pas, lui répondit-elle. Assez mal satisfait de cette réponse, l'amiral lui jeta une pièce d'argent qu'elle ramassa en grommelant.

On ne le sait que trop, la frégate *la Fraternité*, qui avait à son bord Bruix et Hoche, ne put arriver en Irlande, et cet événement sans exemple fit échouer fatalement l'expédition. L'amiral se souvint alors de la prédiction que leur avait faite la sorcière de la rue des Sept-Saints; et quoique, dans le récit qu'il en fit devant moi, il se moquât de la devineresse et de son art mensonger, je restai persuadé que cette occurrence l'avait impressionné plus vivement qu'il ne voulait l'avouer.

Il est fort difficile aux marins, dont la vie est livrée sans cesse au hasard, de ne pas croire à la fatalité et de ne pas admettre qu'il y ait des gens qui lisent couramment dans le Livre de nos destins.

CHAPITRE XIII.

INSURRECTION DE LA FLOTTE ANGLAISE. — NORE.

Mai 1797.

La vie humaine était exposée dans ce temps à de terribles orages. Le marin, le militaire, l'homme politique couraient risque, chaque jour, de leur liberté, de leur vie, de leur honneur, dans les combats à outrance de la guerre civile ou étrangère sur notre territoire ou dans les pays voisins. Tel qui se levait joyeux, plein d'espérance, gémissait le soir dans une captivité qui n'avait d'autre issue que la mort. Voici un exemple de ces vicissitudes : ce chapitre a pour première scène l'opéra-comique ; la dernière est au pied de l'échafaud.

C'était au printemps, en 1797. J'étais au spectacle à Brest, et l'on donnait des pièces charmantes dont personne n'a le moindre souvenir. Un personnage de bonne mine vint s'asseoir près de moi, et dans les entr'actes, qui étaient encore plus longs, s'il est possible, qu'aujourd'hui, nous parlâmes d'art dramatique, de littérature et autres objets qui n'étaient guère à l'ordre du jour. Quand nous dûmes

nous séparer, il me demanda très-poliment mon nom, et en l'apprenant, il me dit qu'il espérait me revoir, ce que je pris pour une simple civilité. Le lendemain, le bureau des classes me fit donner un ordre pour m'embarquer sur le côtre ou cutter *l'Agile* en qualité de maître canonnier.

Je fus fort surpris, en arrivant à bord, de trouver que le commandant était mon gracieux interlocuteur du spectacle, qui, après avoir pris des informations sur mes services de mer, m'avait demandé à l'état-major. Ce fut mon érudition dramatique qui me valut d'abord sa prédilection et qui me fit tomber dans le plus terrible guêpier où j'aie été de ma vie.

L'Agile était un joli bâtiment, fin voilier, et pourtant pris ou repris toutes les fois qu'il faisait campagne; il est vrai qu'il était toujours chargé de missions périlleuses ou désespérées, qui conduisaient infailliblement son équipage dans les pontons de Portsmouth quand il avait été armé par la France, ou dans les tours du château de Brest quand il était sorti des ports de l'Angleterre. Aussi, quoiqu'on fût à merveille à son bord, c'était à qui n'y viendrait point, dans la crainte de prendre part à sa mauvaise destinée. Les effrayantes révélations qu'on me fit à ce sujet ne produisirent sur moi aucun effet, et pourtant je dois avouer qu'il y en avait de fort singulières, propres à ébranler la confiance la plus robuste.

Dans les vingt-quatre heures, le bâtiment fut à la chaîne du port, à moitié préparé déjà pour mettre à la mer; le lendemain, il fut en rade, et mouilla vis-à-vis de la Linon, espèce de hameau, alors délabré, qui gît hors des fortifications de la place, au pied des rochers où s'élève le faubourg de Recouvrance. Une si grande rapidité d'opérations donna lieu à toutes sortes de conjectures sur notre destina-

tion, et le silence que gardait le capitaine servait à confirmer les plus sinistres. Dans cette disposition d'esprit, les matelots accueillaient comme des pronostics les circonstances les plus insignifiantes. Par exemple, un gros chat noir ayant paru tout à coup sur le gaillard, sans qu'on pût dire comment il était venu à bord, sa présence devint un événement de la plus grande importance. Le capitaine, à qui l'on en rendit compte, ordonna de jeter à la mer ce visiteur importun; mais l'équipage fit de respectueuses représentations sur ce procédé cavalier, et, à ses pressantes sollicitations, un canot fut armé et orné de ses pavois; on y porta le matou avec beaucoup de soins et de civilités, et on le transporta à terre comme s'il eût été un personnage de la plus haute distinction.

Les matelots croyaient avoir détourné ainsi la fatale influence de cette visite; mais leur inquiétude fut bientôt réveillée par un autre augure. Une frésaie, sortie à la brune des masures de la Linon, vint se percher sur nos mâts, et fit retentir l'air de ses cris lugubres jusqu'au moment où une embarcation nous aborda. Chacun courut le long du bord pour examiner les nouveaux venus et chercher si leur aspect confirmait ces mauvais présages. En montant précipitamment, le passager principal faillit tomber à la mer; il perdit son chapeau, qui s'en alla en dérive sans qu'il fût possible de le repêcher. C'est preuve, me dit un vieux marin, que le diable s'y est embarqué. Il va en porter le maître sur son rôle d'équipage, et vous pouvez compter qu'il viendra bientôt nous le réclamer. Cette croyance superstitieuse me rappela que déjà j'avais vu, dans une autre occasion, des matelots menacer d'un mauvais parti un cuisinier qui avait jeté des coques d'œufs par-dessus le bord sans les casser, comme l'exigeait la prudence, attendu

qu'à défaut de ce soin, on fournissait une embarcation au diable, qui saisit toujours cette occasion de naviguer pour s'en servir au détriment des marins.

Malgré ces présages menaçants nous appareillâmes avec une brise favorable qui nous permit de sortir rapidement du Goulet de Brest. Au point du jour nous avions déjà débouqué par l'Iroise, et nous échappions à l'escadre anglaise du blocus, qui, ayant couru la bordée du large pendant la nuit, revenait trop tard à son poste pour nous barrer le chemin. Néanmoins, pour mieux tromper sa vigilance, le capitaine nous ouvrit une route dont son expérience conjura les dangers; il nous fit passer au milieu de cet archipel de rochers granitiques dont la côte du Finistère est bordée, quand on la contourne vers le nord; et il se servit tour à tour de leur masse et de leur ombre pour faire disparaître le bâtiment aux yeux de l'ennemi et pour lui en dérober la présence.

Nous suivîmes le littoral de la Bretagne jusqu'à notre entrée dans la Manche. Le temps était superbe, la mer douce, le vent propice; notre navigation ressemblait à un voyage de plaisance. On profita du calme pour donner au bâtiment des façons, des accessoires, une physionomie qui me parurent étranges. Je m'informai du motif de ces changements; on me répondit que c'était pour en faire un véritable cutter anglais. Je fus médiocrement édifié de cette anglomanie, qui me parut fort suspecte et me sembla cacher quelque stratagème de guerre. D'autres circonstances confirmèrent mes conjectures.

Le personnage que nous avions reçu à bord, au moment de partir, avait pleinement justifié les préventions des matelots. On ne saurait croire quelle sagacité d'observation possèdent ces hommes sous une enveloppe grossière; ils

devinent le caractère et la capacité de leurs supérieurs ; ils les apprécient avec la même certitude que lorsqu'il s'agit des phénomènes de l'atmosphère. Notre passager n'avait pu, malgré l'importance qu'il se donnait, obtenir d'eux aucune considération ; tout en lui leur déplaisait : son habit thermidorien, ses cheveux nattés relevés sur un peigne, ses oreilles de chien, ses breloques bruyantes, et surtout son air tour à tour gourmé ou familièrement trivial. Ils ne le nommaient que le commissaire, appellation qui, dans leur esprit, équivalait à celles de gabelou, rat de cave, tortionnaire, et qu'on pouvait traduire littéralement par celle de fripon. Je fus plus réservé dans mon jugement ; mais je restai convaincu que c'était un aventurier, ou pour le moins, comme on disait alors dédaigneusement, un parvenu. Je n'avais pas la moindre idée d'un agent de police, et je n'imaginais pas qu'il y en eût déjà en France. Nous étions en l'an V de la République.

Le commissaire qui, avec une parfaite réciprocité n'avait fait aucune attention à un aussi petit compagnon que j'étais, devint, au bout de quelque jours, d'une politesse et d'une prévenance qui m'étonnèrent. Le capitaine m'en expliqua le motif. Il avait apporté à bord une série de journaux de Londres tout récents, dont il brûlait de savoir le contenu ; et quoiqu'il parlât anglais avec une grande facilité, il ne pouvait les lire. Il demanda au capitaine si quelqu'un pouvait lui rendre ce service, prétextant, pour cacher son ignorance, la fatigue que lui causaient les caractères d'imprimerie en usage en Angleterre. Il avait assurément appris la langue de ce pays en retenant de mémoire et en répétant les phrases qu'il entendait dire, comme il arrive aux enfants ; mais la prononciation et l'orthographe étant fort différentes, il ne reconnaissait plus les mots qu'il savait, quand il

les voyait imprimés. Je consentis à le tirer d'embarras, m'attendant bien que la lecture de ces journaux me procurerait quelques notions curieuses. En effet, mon espérance fut complétement réalisée ; et je trouvai, dans ces feuilles immenses, une multitude de nouvelles du plus grand intérêt. Parmi les événements dont le récit fixa mon attention, il y en eut un dont je fus surtout frappé.

Le gouvernement aristocratique de la Grande-Bretagne ayant étouffé, par des mesures pleines d'astuce et de violence, l'esprit de la révolution française qui s'était répandu parmi les populations des trois royaumes, il oublia dans l'orgueil de ses succès que la justice n'est pas seulement le premier devoir des puissances, et qu'elle est encore leur meilleure politique. Il maintint dans toute leur rigueur les traditions despotiques des Stuarts, et n'allégea en rien la pesanteur du joug qu'imposa jadis cette fatale dynastie. Il continua, lorsque les lois de barbarie disparaissaient de tous les codes de l'Europe, de faire mourir les soldats à coups de lanières, et les matelots par le supplice atroce de cette sorte de martinet qu'on appelle le chat à neuf queues. Ces hommes traités si cruellement venaient pourtant de sauver par leurs victoires ce gouvernement ingrat ; car on ne peut douter que si nous avions remporté la grande bataille navale du 13 Prairial, la flotte française ne fût entrée dans la Tamise, et que l'Angleterre ne fût devenue, pour la seconde fois, une république.

De nouvelles injustices mirent à bout la patience des marins de l'escadre de Portsmouth commandée par l'amiral Bridport. Au mois d'avril, ils se concertèrent et adressèrent au Parlement des pétitions qui contenaient des plaintes amères sur les mauvais traitements et les

peines rigoureuses qu'ils subissaient; ils dénoncèrent l'insuffisance de leur ration, et la qualité nuisible des vivres, et enfin l'état misérable où les laissait leur solde, qui n'avait pas été augmentée depuis le règne de Charles II. Trois amiraux envoyés à bord du vaisseau *la Reine Charlotte*, pour conférer avec les délégués des équipages, voulurent les intimider, et l'un d'eux, Gardner, jura son âme que chaque cinquième homme serait pendu. Ces violences eurent un effet contraire à celui qu'on en attendait; les marins s'irritèrent à leur tour, et faillirent faire aux amiraux un mauvais parti. Le vaisseau *le Royal George* hissa le pavillon rouge en signe d'insurrection, et appela une assemblée des députés de toute la flotte, qui débarqua ses officiers, refusant désormais de reconnaître leur autorité.

Les détails de ces événements, que j'abrége, étaient déjà connus du commissaire, mais leur certitude officielle lui causa beaucoup de satisfaction; et ses exclamations ne me laissèrent aucun doute qu'il ne fût chargé de se mettre en rapport avec les insurgés et de leur faire les ouvertures que comportait leur situation. C'était la revanche de Quiberon. Mais des journaux postérieurs à son départ de Paris avaient donné à cette grave affaire un dénoûment inattendu. Pendant que Fox et Whitebread accusaient le ministre Pitt, devant la chambre des communes, d'être la cause de la rébellion, et que, malgré son indomptable opiniâtreté, ils le forçaient à entrer en négociation, le grand conseil de l'Amirauté se rendait à Portsmouth et se servait de l'influence populaire que possédait son doyen, le vieil amiral Howe, pour ramener les insurgés à des sentiments pacifiques. Sans lui, le Parlement aurait vainement accordé aux marins leurs demandes; et ce fut le respect et l'affection

que la flotte avait pour cet illustre marin, qui la firent rentrer dans ses devoirs. Les délégués vinrent à terre chercher l'amiral, et comme il avait soixante-douze ans et la goutte, ils le portèrent sur leurs épaules à bord de chaque vaisseau. Il était accompagné par sa femme. Aussitôt l'ordre fut rétabli, le pavillon rouge amené, et l'escadre se prépara à mettre à la mer, pour combattre la France.

Cette étrange issue d'une insurrection formidable, qui se calme soudainement à la vue d'un vieil homme et d'une vieille femme, et sur la foi trompeuse de promesses illusoires, me parut l'une des plus grandes aberrations de l'esprit humain qu'on pût trouver dans l'histoire. Le commissaire en fut consterné; je le consolai en lui lisant un petit article qui annonçait qu'on avait des craintes très-vives sur l'escadre de la Tamise, au mouillage de Nore, plusieurs symptômes de rébellion s'étant manifestés parmi ses équipages.

Il me sembla que le capitaine et son passager étaient liés par leurs instructions à persister dans l'objet de notre expédition, du moins jusqu'à un certain point, car nous continuâmes notre route, et remontâmes la Manche jusqu'à la hauteur du Havre; alors nous la traversâmes, en nous dirigeant sur la côte d'Angleterre, comme si nous voulions aller à Newhaven. C'était une navigation périlleuse. Nous rencontrâmes une foule de petits navires côtiers; mais, chacun allait à ses affaires, et nous paraissions trop inoffensifs et trop petits pour qu'on prît de nous aucun souci. Notre atterrage fut calculé, d'ailleurs pour nous couvrir par la nuit. Quand nous eûmes atteint sous son ombre la mer qui baigne les rivages escarpés du Sussex, le capitaine rechercha soigneusement quelque objet qui devait être en vue. Je crus d'abord qu'il voulait communiquer avec l'un

des villages dont nous apercevions les lumières, et dont les habitants sont la plupart de hardis contrebandiers. Son dessein se développa lorsque son télescope lui eut montré un navire mouillé à l'ouvert d'une baie. Aussitôt il manœuvra pour s'en approcher, et il fit hisser un fanal qui donnait un feu bleu, signal auquel il fut répondu par un feu jaune. Le commissaire était dans la joie et l'exprimait hautement ; il était impatient d'aborder ce navire; mais, par malheur, la brise était tombée tout à fait, et notre bâtiment, loin d'avancer, avait grand'peine à conserver sa position, le courant de la Manche tendant à le faire reculer. Un quart d'heure se passa sans aucun progrès; le capitaine et le commissaire étaient sur des charbons ardents; le premier parce que la situation de son bâtiment était extrêmement dangereuse; le second parce qu'il touchait presqu'à son but sans pouvoir l'atteindre, et que l'apparition d'un garde-côte pouvait nous obliger à prendre le large sans le laisser profiter des intelligences dont il attendait indubitablement d'importants services. Pour sortir de cette anxiété, il se présentait un moyen : celui de mettre un canot à la mer et de se rendre à bord du navire qui répondait à nos signaux; mais le capitaine s'y refusait, et ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance qu'il céda. La yole fut préparée pour ce service et munie de deux matelots d'élite, pour en manier les avirons; le commissaire obtint que je serais chargé de la conduire, et il y prit place à côté de moi. Quoiqu'il ne dût pas nous perdre de vue, le capitaine me donna des instructions, et me recommanda la plus grande prudence; il s'assura que nos armes étaient en état, et, de plus, il fit mettre dans l'embarcation deux tromblons chargés. On sait que ce sont des mousquets très-courts dont le canon évasé en entonnoir contient une quinzaine de balles.

Le clair de lune me permit d'examiner le navire que nous allions aborder. C'était une goëlette de fortes dimensions, bien équipée, et qui me parut n'avoir que quatre hommes à son bord. Ce nombre ne pouvait nous intimider puisque nous avions une force égale. En accostant le navire, nous fûmes accueillis par ces paroles qui furent dites en français : Messieurs, soyez les bienvenus. C'étaient précisément les mots de reconnaissance qui assuraient au commissaire qu'il était avec des amis ; il fut invité à monter à bord ainsi que nous, et l'on ajouta, sans doute pour nous y déterminer à l'instant, l'attrayante annonce d'un bol de punch. Je demeurai sourd à ces politesses ; quant au commissaire, il monta sur le pont et entra en close conversation avec le capitaine de la goëlette.

Jusqu'alors rien n'avait décelé qu'on nous eût tendu une embuscade ; seulement l'insistance qu'on mettait à nous faire venir à bord pour partager un régal fraternel, excitait ma défiance ombrageuse. Suivant ma consigne, le matelot qui était à l'avant de la yole surveillait la goëlette anglaise dans la partie correspondante de son tillac, tandis que l'autre matelot et moi avions fixé toute notre attention sur son gaillard d'arrière. Il vint me donner avis à l'oreille qu'il y avait sous des voiles jetées sur le pont près du beaupré des hommes cachés qui lui semblaient nombreux. Évidemment à la distance où nous étions de notre bâtiment qui ne pouvait nous secourir, nous étions perdus. Je saisis un tromblon, et le premier matelot, qui avait ordre de m'imiter en tout, s'arma pareillement aussitôt. En cet instant, le commissaire éleva la voix, refusant de faire quelque chose qu'on exigeait de lui, comme par exemple de descendre dans l'entrepont, ou bien de nous intimer de venir à bord. Des piétinements se firent entendre, puis un coup de feu et la

chute d'un corps pesant sur le tillac. Simultanément il parut au-dessus de nos têtes, le long du flanc de la goëlette, non quatre hommes, mais un nombre double, qui nous assaillirent par une décharge de pistolets et de fusils. Nous ripostâmes coup pour coup par un feu d'écharpe qui fit porter trente balles sur la ligne de l'ennemi, renversa nos adversaires et nous ouvrit le chemin de l'abordage. Quand nous nous élançâmes sur le pont, le sabre à la main, deux hommes seulement restaient debout; ils s'enfuirent vers l'avant du navire et se jetèrent à corps perdu dans un canot dont ils coupèrent l'amarre afin de pousser au large. Le matelot qui me secondait, s'avança vivement jusqu'au bord de la goëlette et tira sur eux ses pistolets; un coup de feu par lequel ils répondirent au hasard, l'atteignit à la tête et le tua. Ce fut alors que je m'aperçus que je restais seul, l'autre matelot ayant sans doute été frappé en montant à l'abordage et étant tombé à la mer. Convaincu que les fuyards allaient revenir en force, je coupai le grelin qui tenait le navire à son ancre, et je hissai le grand foc pour le faire virer de bord et lui donner la direction du large au lieu de celle de la côte. Il fallait, pour compléter cette manœuvre, déferler la grande voile et la border. En revenant au gaillard d'arrière afin d'exécuter cette opération, je reçus un coup de pistolet d'un homme qui gisait sur le pont parmi les cadavres, et qui n'était que blessé. Ce fut un avertissement qui me fit songer qu'au nombre des morts il y avait peut-être bien plus d'un vivant, et que le vainqueur courait risque d'être égorgé par les vaincus. Dans la position désespérée où j'étais, je n'avais pas le choix des moyens de salut : en un clin d'œil, je nettoyai le pont et fis du navire une solitude. J'eus besoin pour remplir cette tâche de tout mon courage et de l'aiguillon de la douleur que me causait ma

blessure. Nous sommes moins sensibles quand nous perdons notre sang au triste spectacle de celui que les autres ont versé. D'ailleurs il faut se souvenir que les marins ayant un séjour suspendu sur l'abîme, il suffit pour les faire disparaître, morts ou vivants de la scène de ce monde, que la planche qui les soutient, vienne à manquer sous eux.

Dans ce sanglant abordage l'ennemi avait perdu six hommes et nous trois; mais un des nôtres avait été assassiné. Les trois combattants qui échappèrent à la mort étaient, je crois, tous blessés. Cette action meurtrière fut amenée et dirigée par le hasard qui se joue des vains projets des hommes. Rien ne se passa, dans les particularités de cet événement, comme les deux partis l'avaient prémédité. Le commissaire s'imaginait aller à une conférence avec des gens qui étaient d'intelligence avec lui, et il tomba dans une embuscade où il nous entraîna. L'Amirauté, qui avait découvert les rapports qu'entretenaient quelques insurgés avec la France, avait préparé une souricière au lieu du rendez-vous, et une corvette était apostée à peu de distance pour surprendre notre bâtiment attiré par de faux signaux. Mais le calme, qui nous avait empêchés d'approcher de la goëlette anglaise, avait également tenu la corvette dans l'immobilité. Ce ne fut qu'après le combat, lorsque le vent se leva et que notre cutter put venir à mon secours, qu'enfin le bâtiment ennemi sortit de l'ombre où il était sous la terre et s'avança toutes voiles dehors pour capturer *l'Agile;* celui-ci, en apercevant à quel adversaire redoutable il allait avoir affaire, m'abandonna à mon triste sort, et prit le large avec toute la vitesse possible.

Dès qu'à travers l'obscurité qui s'accroissait rapidement, j'eus pu discerner ces terribles complications, je pris chasse vent arrière, en déployant tout ce que j'avais de voiles.

Seul dans une barque au milieu de la Manche, enveloppé par un grain qui allait se changer en tempête, blessé, couvert de mon sang et de celui des autres, j'étais encore moins à plaindre que si j'eusse été sur le cutter, car son équipage avait bien peu de chances d'échapper aux prisons de l'Angleterre, poursuivi comme il l'était par un bâtiment d'une force supérieure. Dans ce cas, j'allais être encore cette fois dépouillé de toute chose, et mon bagage, mes livres, jusqu'à mes papiers de service, étaient de bonne prise pour l'ennemi. Il est vrai que, maître de la goëlette dont j'avais bien gagné l'héritage, je pouvais peut-être y trouver ma revanche; je m'y installai comme un légitime possesseur, et je pus en échange de mes habits souillés dont l'infection me soulevait le cœur, prendre une suite de vêtements beaux et confortables qui me donnèrent l'apparence d'un gentleman naviguant dans son yacht pour ses menus plaisirs. Je ne trouvai point de trace du punch dont on avait voulu employer l'appât pour nous alleurer; mais je découvris d'excellente eau-de-vie de contrebande, qui me servit à laver ma blessure; et je ne me fis pas faute, pour la panser, de déchirer le linge le plus fin de mes hôtes les contrebandiers. J'aurais bien volontiers en ce moment donné tout leur luxe pour un instrument essentiel que je ne pus trouver à bord : une boussole. Je cherchai vainement la cache où sans doute on l'avait serrée. Il me fallut abandonner à la grâce de Dieu la direction du navire, et conjecturer par une vague appréciation quelle était l'aire de vent que je suivais.

Au reste, toute la science nautique m'aurait été de peu d'utilité. Le calme qui avait été l'origine de toutes nos mésaventures, était, comme il arrive presque toujours, le précurseur d'une tempête. Le vent qui s'était levé au cou-

cher de la lune, au moment où nous prenions la goëlette, avait fraîchi par degrés; il s'était changé en une brise carabinée et avait pris enfin la violence d'un coup de vent. Il n'était plus en mon pouvoir de manœuvrer les voiles ou de les diminuer, et j'étais forcé de fuir devant l'ouragan. En cédant à son impulsion, il s'en fallait encore de beaucoup que je pusse conjurer le danger. La force de ses rafales était si grande que parfois elle enlevait le navire et le lançait au-dessus des vagues comme un poisson volant, tandis qu'un instant après elle le plongeait sous les lames écumantes qui semblaient commencer à l'engloutir. Cette effrayante immersion eut cet avantage qu'elle fit disparaître du tillac les traces de notre sanglant combat.

Quand le jour vint, la tourmente cessa, mais le ciel resta sombre et menaçant, et l'horizon borné par une brume épaisse. Le froid m'avait saisi; j'étais abîmé de fatigue; je me sentais défaillir et n'avais plus ni la force ni le courage qu'exigeait ma triste situation. Je me laissai encore longtemps courir au nord avant de trouver la résolution d'orienter mes voiles pour tâcher de gagner la côte de France, qui devait être à tribord. J'allais commencer ma manœuvre quand le découvris, dans les eaux de la goëlette, un cutter de guerre qui me suivait et qui, pendant ma somnolence, s'était avancé à une portée de canon. Je m'attendis à voir bientôt tomber un boulet à bord ou tout au moins dans mes voiles pour m'ordonner de l'attendre; mais il n'en fit rien, soit par une courtoisie qui n'était guère d'usage, soit que la supériorité de sa marche dût le faire me joindre infailliblement. En effet, il ne tarda pas à m'atteindre; et alors, à mon grand étonnement, il vint sans me rien dire, se placer à côté de la goëlette, faisant la même route qu'elle, et marchant ainsi de conserve, comme l'aurait pu faire un ami.

Je ne pus toutefois me flatter d'avoir fait une aussi heureuse rencontre, car les deux bâtiments étant très-proches j'entendais mes voisins parler anglais ; et je ne pouvais douter le moindrement que cette fois je ne fusse prisonnier de guerre, moi qui avais échappé de l'être si souvent et avec tant de bonheur.

Après un assez long temps, qui me sembla une éternité, il parut enfin, s'accoudant sur la lisse de tribord, un jeune homme d'une figure distinguée et agréable, portant l'uniforme de midshipman de la marine royale britannique ; il me salua avec la plus grande politesse, et me dit en français : Monsieur, vous allez à Nore. Ce propos était-il une intimation ou une demande ? Je ne jugeai pas nécessaire d'en réclamer l'explication, et je répondis par un geste équivoque au lieu de répliquer, comme j'en avais envie : Parbleu ! vous le savez mieux que moi !

On conçoit aisément que j'étais fort peu rassuré sur ma situation. J'étais capturé sans pavillon, sans papiers, sans uniforme, sur un navire qu'on pouvait croire volé, et dont le capitaine et l'équipage étaient escamotés. Il était fort inutile que, pour ma défense, je m'avisasse de dire vrai, car tous les témoins avaient disparu, et toutes les apparences me condamnaient. Je ne vis rien de mieux à faire que de laisser à autrui le soin d'expliquer chaque circonstance ; et je pris la résolution de louvoyer. Ce système, tout à faire contraire à mon caractère, me réussit au delà de mes espérances. « Vous avez là une charmante goëlette, me dit mon interlocuteur. Vraie Bermudienne ! elle doit naviguer sous l'eau. — J'en sais quelque chose, répliquai-je. — Ah ! reprit en riant mon midshipman, vous étiez dehors la nuit dernière ; c'est elle qui vous a jeté au large, car seul comme vous êtes, vous étiez mal préparé aux dangers de la mer du Nord. Il est vrai

que de votre ville de Dunkerque on juge difficilement, s'il m'en souvient, de l'approche d'un coup de vent du sud. J'ai été si heureux quand j'étais prisonnier en France, que j'aurais grand plaisir à vous renvoyer de suite ; mais je suis obligé de montrer beaucoup de zèle à mon amiral, qui me soupçonne d'être du parti de nos matelots. Au reste, n'ayez aucune inquiétude, j'arrangerai votre affaire ; je déclarerai que je vous ai pris à l'ancre, afin de savoir des nouvelles et d'apprendre s'il est vrai que des délégués de la République vont être expédiés pour se mettre à la tête de nos marins insurgés. »

J'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour cacher la surprise que me causèrent ces révélations. Quoi ! la tempête m'avait poussé si rudement qu'elle m'avait fait parcourir presque tout la Manche dans la nuit, et qu'elle m'avait jeté au delà du Pas-de-Calais, loin dès ports de France, dont je croyais être voisin. Bien plus ! lorsque l'insurrection s'éteignait à Portsmouth, elle menaçait de s'allumer, avec non moins de violence et plus d'opiniâtreté, dans la flotte anglaise de Nore, à l'embouchure de la Tamise et à vingt lieues de Londres, siége du gouvernement britannique.

L'urbanité de mon gracieux ennemi m'étonnait presque autant que sa confiance ; mais je cherchais vainement quel intérêt il pouvait avoir à dissimuler. D'ailleurs, sa gaieté parlait en faveur de sa franchise ; et je fus obligé de reconnaître que son séjour en France, développant sans doute ses qualités naturelles, avait fait de lui un véritable Français. Il m'invita, avec une parfaite courtoisie, à déjeuner avec lui, et je fus reçu sur son bâtiment d'une manière si solennelle qu'il ne tint qu'à moi de me croire un personnage important. La conversation fut vive et sans réserve pendant notre repas, qui se prolongea comme le doit faire l'action

la plus essentielle de la journée d'un marin. En se rappelant que j'avais passé une nuit affreuse, mon jeune hôte m'engagea à faire la sieste sur son divan, et il s'en fut à son service. Je m'endormis en me demandant si ce rejeton de l'aristocratie britannique n'était pas plus démocrate que moi, et s'il n'aurait pas mieux aimé conduire à Nore un délégué de la République plutôt que d'y amener un prisonnier de guerre. Je n'imaginais guère qu'il avait pris son désir pour une réalité, et qu'une simple allusion au mot de passe des insurgés, qui m'avait été donné par les papiers contenus dans le portefeuille du commissaire, avait suffi pour le persuader que j'étais chargé d'une mission auprès d'eux.

Le piétinement des matelots, qui exécutaient quelque manœuvre de force, me réveilla en sursaut et m'amena sur le pont. Je fus ébloui du spectacle brillant qui s'offrit à mes yeux. Le soleil du 1er prairial avait chassé les nuages de la tempête et éclairait la plus belle vue de marine qu'on puisse admirer. Nous voguions à pleines voiles dans l'immense bassin circulaire qui sert d'avant-scène à la Tamise. On voyait arriver de toute part, vers l'embouchure du fleuve, des myriades d'embarcations, chargées des tributs dont s'alimentent le riche commerce et la population colossale de Londres. Mais le trait principal de ce tableau magnifique, c'était la rade de Nore, ouverte dans le rivage méridional de la baie, vis-à-vis la ville pittoresque de Sherness. Elle était couverte de bâtiments de guerre, et renfermait dans le même mouillage vingt vaisseaux de ligne et autant de frégates. Toute cette flotte venait de hisser à tête de mât la flamme rouge, signal de l'insurrection.

Aussitôt que le jeune commandant m'eut vu, il accourut vers moi et me prit la main avec toute la gravité officielle.

« J'espère, monsieur le délégué, me dit-il, que vous allez être content de l'exactitude de nos marins. A l'instant même de votre arrivée, les voilà qui manifestent leur résolution de rajeunir la vieille Angleterre. Le pavillon de l'amiral Buckner, qui commandait la flotte, vient d'être amené ; ainsi les équipages ont révoqué son autorité et se sont sans doute choisi des chefs parmi les plus dignes. Voyez, ajouta-t-il en me donnant sa longue-vue, des embarcations pavoisées se détachent de chaque vaisseau et se dirigent vers *le Sandwich* qui se couvre de monde. C'est là que les députés vont se réunir et se concerter ; il faut y aller sur-le-champ. »

Plus nous approchions du mouillage et plus s'augmentait la foule des chaloupes qui s'y rendaient de tous côtés. Une animation extraordinaire se montrait dans chaque personne ; on voyait bien qu'il s'agissait d'intérêts populaires véritables, et non de fictions politiques. Une circonstance remarquable, c'est que cette révolution s'effectuait joyeusement et que l'Amirauté n'avait pas un seul partisan. Le canot fut mis à la mer, afin de nous porter à bord du *Sandwich ;* mais il n'était pas facile d'en approcher, environné, comme l'était ce vaisseau, d'une multitude d'embarcations de toutes sortes. Pendant que nous attendions qu'il nous fût possible de nous frayer un passage, nous vîmes descendre un homme qu'on menait si rudement que je crus qu'on allait en faire justice ; mais je fus rassuré par son aspect grotesque. Les matelots l'avaient goudronné de la tête aux pieds et l'avaient roulé dans des plumes qui le revêtaient complétement. Ils allaient conduire à Sherness cet oiseau, qui n'était autre que le chirurgien du vaisseau, atteint et convaincu d'espionnage. Le capitaine d'un sloop n'en fut pas quitte pour si peu ; ses matelots ayant damné

l'amiral Duncan pour sa dureté, il les fit fustiger cruellement ; conduit à bord du *Sandwich*, il y fut jugé régulièrement et condamné à être pendu. Je le vis pendant sa détention, et je contribuai à son évasion. Cet homme, qui était inexorable pour ses matelots, était fort sensible à son propre malheur et ne faisait que se lamenter.

Enfin, nous parvînmes au pied de l'échelle de commandement, et nous montâmes sur le pont du vaisseau ; il était comble de spectateurs silencieux et attentifs. Les douze délégués choisis par les équipages de la flotte étaient rangés au pied de la dunette et recevaient les députations des bâtiments insurgés, qui leur apportaient une énergique adhésion à tout ce qu'ils résoudraient pour la cause commune, et qui leur exprimaient dans un langage simple, mais pittoresque et puissant comme une harangue des personnages de Shakespeare, leur ferme volonté de poursuivre à outrance le redressement de leurs griefs. Je fus intéressé et touché par ces allocutions pleines de l'éloquence animée d'un peuple qui veut se délivrer de l'oppression.

A la tête des délégués était leur chef, Samuel Parker. C'était un grand jeune homme, d'une figure douce et mélancolique, âgé de trente ans environ, et qui, quoique Écossais, avait le teint brun et les cheveux noirs. Il était simple matelot à bord du *Sandwich ;* mais, comme ses compatriotes, il avait reçu une bonne éducation, et il était estimé pour ses connaissances, sa conduite et son caractère. Devenu, en fait grand-amiral d'Angleterre, il avait conservé ses manières et son costume de gros drap bleu. Mon introducteur saisit l'intervalle entre deux députations, et s'approchant de lui, il m'annonça par quelques paroles qui firent impression sur Parker, car il s'avança vers moi, me prit la main et me présenta de suite à ses collègues. Il me dit en très-

bon français que j'étais le bienvenu et que je devais me considérer comme l'un des hôtes du vaisseau. Mon jeune midshipman me voyant installé prit congé de moi en me promettant de revenir me voir le lendemain. Le soir, il m'envoya une malle de linge et d'effets qu'il avait fait prendre à bord de la goëlette, et qu'il croyait m'appartenir ; il y joignit une large provision d'eau-de-vie de Cognac, provenant de la même source, et dont la bonté prouvait le goût exercé des contrebandiers de la côte de Newhaven. Cette eau-de-vie témoigna hautement en faveur de la République et de son prétendu délégué, car ce titre, dont j'avais été investi si bizarrement par le commandant du cutter, venait de m'être décerné officiellement près de l'amirauté des insurgés, et il était fort difficile de m'en défendre et très-scabreux de m'en défaire.

Je dînai avec l'état-major, et quoiqu'il fût sobre et sérieux, je demandai de prendre mes repas dans ma chambre, ce qui me fut accordé. J'eus dans la nuit une longue conférence avec Parker. Je lui dis que le véritable délégué avait été tué, et que je n'étais que son héritier, mais que les instructions du gouvernement de la République, qui étaient entre mes mains, et que je suivrais de point en point, étaient telles que les insurgés pouvaient le désirer, et que l'on apprendrait en France leur entreprise avec le plus vif intérêt, et un sincère désir de la seconder, s'il était nécessaire et possible. Je trouvai dans le chef de l'insurrection un excellent homme, rempli d'un dévouement sans réserve pour la cause qu'il soutenait, mais peut-être moins persuadé de la certitude de son succès qu'il n'était essentiel pour en convaincre les autres. Il ne se faisait point illusion sur la puissance de ceux qu'il devait combattre et sur les moyens qu'ils emploieraient pour le vaincre. Il me parut persuadé que,

quelle que pût être la réussite de ses projets, il n'en verrait pas l'achèvement, attendu que trop d'ennemis dangereux conspiraient sa perte.

Attristé par ces idées, j'allai me promener sur le pont pour en dissiper l'impression. La nuit était belle et calme, et je pouvais, à travers son voile, distinguer une partie de la flotte reposant à l'ancre dans un profond silence, comme si elle n'était pas en pleine rébellion. L'ordre régnait sur chaque vaisseau, et le service de guerre s'y faisait aussi exactement que si toute la hiérarchie des pouvoirs n'avait pas été renversée. C'est l'une des merveilles de la civilisation d'imprimer aux rouages de la société une action qui continue avec la même régularité, lorsque le ressort du gouvernement est brisé. Les lumières étaient éteintes à bord de chaque bâtiment, comme l'exige l'ordonnance; le grand quart se faisait avec la même rigidité que si l'équipage avait été surveillé par ses officiers. Les chaloupes de ronde parcouraient la rade, comme la sûreté publique le demandait, et l'on n'entendait sortir aucun bruit de cette grande multitude d'hommes agités par tant de passions tumultueuses; la présence de l'espèce humaine n'était manifestée que par le cri sonore de *all is well* — Tout est bien ! — qui correspond au bon quart de nos matelots et à l'appel nocturne des gardes de nos remparts : Sentinelle ! prenez-garde à vous.

Le lendemain, une longue suite de chaloupes parties du rivage se dirigèrent vers l'escadre; elles faisaient flotter à leurs mâts le grand pavillon carré de l'Amirauté qui annonçait le pouvoir maritime suprême; elles portaient en effet trois membres de cette redoutable autorité qui se rendaient à bord du *Sandwich* pour tenter une négociation. Déjà l'amiral Buckner avait transmis un message qui n'avait eu d'autre résultat que d'augmenter l'irritation des équi-

pages, par l'injonction qui leur était faite d'abandonner leurs réclamations et de solliciter un pardon du roi. Les lords de l'Amirauté jugèrent mieux la gravité des événements quand ils furent à Nore, et ils se montrèrent d'abord plus conciliants ou plus politiques dans leur entrevue avec Parker. L'un d'eux, l'amiral Young, me sembla bien intentionné; mais un autre à figure rogue et hautaine, lord Arden, je crois, humilié ne n'avoir aucun avantage dans une discussion avec un simple matelot qui lui opposait une logique invincible, voulut essayer d'employer l'intimidation. Ce fut une tentative malheureuse; Parker, qui jusqu'alors avait paru d'une grande déférence et d'une extrême placidité, se dressa inopinément devant cette agression inattendue; il interrompit le commissaire de l'Amirauté, et d'une voix forte et vibrante, qu'entendirent distinctement trois mille marins pressés sur le tillac ou appendus aux agrès, il lui dit : « Eh quoi! Milord, lorsque nous vous accueillons comme la colombe apportant à l'arche le rameau de la pacification et de l'alliance, vous avez la menace à la bouche, et dans le cœur les sentiments d'une odieuse vengeance! Vous qui avez le devoir d'être le père des marins, vous appelez sur eux les châtiments, et vous êtes prêt à ordonner leur supplice; il vous faut du sang pour vous laver de vos iniquités. Eh bien! vous en aurez. Mais qu'il retombe sur vos têtes le sang de l'innocent que vous aurez versé! qu'il devienne un stigmate ineffaçable pour vos derniers descendants, et qu'en vous voyant chacun s'écrie : Voilà le bourreau de la flotte de Nore : qu'il soit maudit! Adieu, Milords, vous persistez dans l'injustice et l'oppression; nous persistons à tout tenter pour nous en affranchir. Dieu jugera entre nous! »

L'effet de ces paroles ne saurait être décrit. Aussitôt s'éleva un cri de la multitude qui leur donnait sa sanction et

se dévouait à les soutenir. Au moment où la négociation fut ainsi rompue, un brick qui était en tête de rade se couvrit de signaux, et tout son équipage parut sur ses vergues avec des manifestations d'allégresse ; il voyait au large quatre vaisseaux de ligne se dirigeant sur le mouillage de Nore; leur pavillon rouge annonçait qu'ils se joignaient à la flotte insurgée. C'étaient *l'Agamemnon*, *le Léopard*, *l'Ardent* et *l'Isis*, qui appartenaient à l'escadre de l'amiral Duncan, en croisière sur la côte de Hollande, et qui venaient se rallier à leurs frères de la Tamise.

Les commissaires de l'Amirauté furent consternés de cette apparition ; ils se hâtèrent de quitter *le Sandwich*, où j'étais d'avis qu'on les retînt en otage. « Ils le méritent bien, me dit Parker, mais je ne veux pas donner l'exemple de la violence. » Deux heures après nous apprîmes qu'en débarquant à Sherness, les lords commissaires avaient mis hors la loi les chefs de l'insurrection et promis une récompense à ceux qui les trahiraient; ils avaient appelé les milices à prendre les armes, et investi le général sir Charles Grey du commandement d'une armée de quinze à vingt mille hommes, qui fut rassemblée pour la défense de la côte. Les bouées qui indiquent aux navires la direction qu'ils doivent suivre pour entrer dans la Tamise, en évitant les hauts fonds, furent enlevées par leurs ordres. Des chaînes furent tendues dans les passes du fleuve, et l'on se mit en devoir d'élever des batteries avec des fourneaux à boulets rouge.

Avant de répondre par des représailles, le conseil des délégués des vaisseaux insurgés résolut d'en appeler de l'Amirauté au roi. Le capitaine du Montaigu, lord Northesk, avait été gardé prisonnier à son bord par son équipage. On lui proposa de le mettre en liberté, à la condition d'engager son honneur qu'il rendrait au roi un compte fidèle

des doléances des marins de la flotte, et qu'il lui exposerait tout ce qu'ils avaient souffert avant de se révolter. Plusieurs jours furent perdus à attendre la réponse ; il fallut bien à la fin se résoudre à reconnaître, comme je l'avais prédit, qu'il n'en serait fait aucune. Alors, le conseil prescrivit des dispositions offensives, qui, dès le premier moment, auraient dû être exécutées. Le blocus de Londres fut déclaré ; et toute communication, par mer, de cette capitale avec les provinces et l'étranger, fut coupée au moyen de quatre vaisseaux qui furent amarrés en travers de la Tamise. Les navires chargés d'approvisionner la ville furent capturés, et l'on ne put douter que la persistance de ces mesures, en infligeant la disette aux habitants de cette populeuse cité, ne produisît un soulèvement général.

Pour montrer aux lords commissaires combien ils étaient peu intimidés par leurs mesures agressives, les insurgés armèrent, un matin, une flottille de chaloupes, et vinrent en un ordre admirable débarquer dix mille hommes à Sherness. Les habitants s'enfuirent épouvantés jusqu'à Chatam. Il ne fut pas commis le moindre désordre dans la ville. Les équipages se bornèrent à la parcourir processionnellement, ayant en tête leurs délégués et le terrible drapeau rouge de l'insurrection. Je blâmai cette vaine parade, dans l'un de mes entretiens nocturnes avec Parker, qui me dit qu'il partageait mon opinion, mais qu'il était fort difficile de gouverner le conseil et d'éviter constamment de céder aux passions populaires. Je n'avais pas attendu jusqu'à ce moment pour reconnaître combien sa position était, parfois, critique et dangereuse, et quels obstacles il rencontrait à faire adopter les résolutions les plus urgentes. La moitié des délégués qui formaient le conseil, étaient

turbulents comme des Français. C'était la jeune Angleterre avec les marins irlandais. L'autre moitié, composée des vieux marins, me rappelait les Puritains de Cromwell; ils en avaient l'opiniâtreté, le phlegme et la sournoisie. Ce furent ceux-ci qui, par leur esprit de contradiction, firent échouer les meilleures mesures, en retardant leur exécution; mais ce furent les premiers qui ouvrirent l'oreille à des suggestions perfides et la main à l'or de la corruption. Les équipages conçurent des soupçons, et changèrent une partie de leurs représentants, sans pouvoir en changer l'esprit.

Pour soutenir l'insurrection, il fallait, selon moi, que chaque jour un nouveau progrès vînt accroître sa puissance, et je considérais l'attente et l'inaction comme devant lui être mortelles. Parker ne différait pas d'opinion; mais quand il était nécessaire d'agir, il se laissait surprendre par des ajournements, des questions préjudicielles et des fins de non-recevoir. Ces expressions judiciaires rendent parfaitement les formes par lesquelles les Normands du conseil ruinaient les projets d'entreprises militaires. Il fallait évidemment, pour première mesure, rallier à la flotte de Nore toutes les forces navales de la Grande-Bretagne. Parker proposa donc de faire voile pour Portsmouth, afin d'opérer une jonction avec l'escadre de Saint-Hélène qui se repentait d'être retournée au joug de l'obéissance, ce qu'elle avait fait par respect pour son vieil amiral, lord Howe. Maîtresse de quarante vaisseaux de ligne, l'insurrection eût attiré facilement à elle toute l'escadre du blocus de Hollande, commandée par lord Duncan; elle aurait alors disposé de toute la puissance maritime de l'Angleterre, et les conditions qu'elle aurait imposées auraient été des lois. Cette marche, que j'avais osé tracer, fut adop-

tée; mais, au lieu de cingler de suite pour Portsmouth, on y envoya des délégués dont on n'a jamais plus entendu parler. En attendant leur retour, il était possible d'appeler à grossir les équipages vingt à trente mille matelots appartenant aux navires de la Tamise ; on s'en serait servi pour armer les vaisseaux de Portsmouth et de Plymouth qui étaient capables de prendre la mer. Une attaque sur Londres aurait rempli cet objet. Ce projet, qui avait été approuvé avec enthousiasme, se réduisit en une reconnaissance par surprise, faite avec des embarcations armées, munies du mot d'ordre qu'on s'était procuré à prix d'argent. Les marins du commerce firent des promesses qu'ils ne tinrent pas, et l'autorité, instruite de cette tentative d'expédition, prit des dispositions pour en empêcher une seconde, du moins avec quelques chances de succès.

Tous ces échecs, et surtout le défaut d'énergie et d'union des membres du conseil, me firent demander à Parker s'il ne songerait pas, avant d'en être à l'extrémité, à s'assurer un asile dans un port français, et si l'escadre ne prendrait pas le parti d'entrer à Brest en l'assurant de toutes les garanties qu'elle jugerait nécessaire. Je lui rappelai que j'avais écrit dans ce sens au ministre de la marine par une lettre qu'il avait lui-même expédiée à Dunkerque, au moyen des pêcheurs de la côte, et j'ajoutai qu'il était très-probable que des ordres avaient été donnés de Paris pour prévenir le commandant de l'escadre française à Brest de cette importante éventualité. Il me répondit que lorsqu'il avait levé l'étendard de l'insurrection contre les oppresseurs, il avait fait le sacrifice de sa vie, car il savait qu'il avait à lutter contre un pouvoir qui n'avait jamais pardonné. Il lui répugnait de fuir pour se mettre à couvert d'un péril qu'il avait bravé ; il redoutait de prendre une résolution qui

pouvait priver son pays de sa principale défense et qui aurait l'apparence ou même les effets d'une trahison, et il se résignait à subir sa destinée en restant à son poste jusqu'à la fin de toute espérance.

En voyant sa fatale résolution, j'eus recours à son collègue Davis, qui était l'autre délégué du *Sandwich*, et qui apprécia les motifs pressants de mettre la flotte à la mer pour se rendre en rade de Brest, si le cas échéait. La proposition en fut faite au conseil et adoptée par la majorité ; il fut convenu que l'exécution en aurait lieu le lendemain au soir. Mais, dans la nuit, l'Amirauté, informée sans doute de ce dessein, redoubla d'efforts auprès des équipages dont les chefs avaient été achetés, et, au point du jour, nous vîmes que quatre vaisseaux avaient coupé leurs câbles, quitté précipitamment et à bas bruit la flotte de Nore, et étaient entrés dans la Tamise ; ils avaient déjà dépassé Gravesend, et, pour échapper à la vengeance de ceux qu'ils abandonnaient, ils remontaient jusqu'à Woolwich, où de nombreuses batteries devaient assurer le succès de leur défection.

Dès ce moment la trahison éclata partout. Parker faillit être empoisonné, et poussa la clémence jusqu'à épargner l'assassin, qu'il fit mettre à terre à Sherness. Plusieurs combats furent livrés à bord des vaisseaux entre les partis qui divisaient les équipages, et, quoique les insurgés restassent les plus forts, il fut facile de prévoir leur ruine prochaine. Parker lui-même en jugea ainsi ; le soir il m'envoya chercher, et me dit qu'étant près de succomber, il ne voulait pas avoir à se reprocher de m'avoir entraîné dans sa perte en me gardant avec lui. Il avait tout préparé pour mon départ, que, malgré mes instances, il ne voulut pas reculer d'un jour. Nous nous fîmes de tendres et tristes adieux,

et il me guida lui-même à l'échelle de corde qui descendait de la galerie du vaisseau jusqu'au niveau de la mer. Il y avait là un batelet, au fond duquel je me jetai, et qui gagna en silence un point du rivage au delà de la ville de Sherness. L'obscurité ne laissait rien distinguer, et c'était fort heureux, car un corps de miliciens furibonds occupait la place et devait en éclairer les approches par des sentinelles. Un léger bruit se fit entendre ; le batelier donna un signal qui fut répété ; je sautai à terre et fus reçu par une grande jeune fille qui me prit le bras et m'entraîna en riant, comme si nous avions été à des noces. Je n'étais guère disposé à la gaieté ; mais il fallut bien me laisser faire. J'appris alors, en poursuivant notre chemin, que mon joyeux compagnon était miss Kitty, une pauvre enfant recueillie par Mme Parker, élevée par ses soins et qui possédait toute sa confiance. C'était une excellente fille, laborieuse, sage, remplie de dévouement pour ses maîtres, et qui mettait à leur service une rare intelligence, une bonne humeur inaltérable et le courage d'un homme de guerre. Elle avait enivré le poste des miliciens qui aurait dû m'arrêter au débarquement, et elle avait tracé savamment l'itinéraire qui, par une enfilade de ruelles, de cours, de jardins, me fit arriver sain et sauf chez mistress Parker, après avoir traversé dix fois les lignes des postes ennemis. Elle avait compris parfaitement que si une sentinelle nous arrêtait, il fallait, sans pitié et sans bruit, l'étrangler à l'instant ; jamais je n'eus de compagnon d'aventure qui, par sa force et sa résolution, pût mieux affronter les dangers et les partager.

Mistress Parker me reçut avec la plus grande bonté ; son mari lui avait fait connaître nos rapports intimes, et m'avait recommandé comme un ami éprouvé... Elle me dit que

jusqu'alors sa maison avait été à l'abri des persécutions, attendu que les habitants de la ville lui conservaient autant d'affection qu'autrefois, mais que depuis que les milices avaient pris possession de Sherness, elle ne pouvait garder la même sécurité; et que, dans la crainte de quelque visite domiciliaire, elle était obligée de ne pas me garder auprès elle, en attendant qu'elle pût trouver l'occasion qui me permettrait de passer en France. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il vous sera encore moins pénible de demeurer dans la solitude que de rester près d'une malheureuse femme qui passe sa vie à gémir. En effet, elle ne cessait de pleurer et de prier; et déjà elle s'était revêtue d'habits de deuil. Le respect qu'avait pour elle toute la ville, était un hommage à la sainteté de sa vie, et le juste prix de la charité qu'elle avait toujours montrée pour les malheureux.

Je fus installé par la bonne Kitty dans la chambre la plus haute d'une maison isolée, dévastée, située au milieu d'une multitude de petits jardins dont les propriétaires s'étaient enfuis dans la crainte d'une collision entre les équipages et les miliciens. A mon réveil, je courus à la fenêtre, d'où l'on découvrait toute la rade de Nore, et je vis, avec un serrement de cœur inexprimable, que la plupart de vaisseaux avaient amené leur pavillon rouge. J'en comptai cinq seulement qui le conservaient : *le Montaigu*, *le Dictateur*, *le Belliqueux*, *l'Inflexible* et un autre. Je vis avec effroi que *le Sandwich* lui-même avait capitulé. La veille, le général, sir Charles Grey, avait reçu une communication de la partie réactionnaire de l'équipage, qui offrait non-seulement sa soumission, mais encore proposait d'arrêter et livrer Parker et Davis, les deux délégués du vaisseau, au conseil d'insurrection. Cette odieuse action fut effectuée, le lendemain, et reçut une récompense de douze mille cinq

cents francs, qui avait été promise par un document officiel. Quelques heures plus tard, j'eusse été pris pareillement, avec la perspective du même sort.

Le 22 juin — 1er Messidor — le malheureux Parker fut amené devant la cour martiale convoquée à bord du vaisseau *le Neptune*, à Greenwich, et composée de onze officiers. Le vice-amiral Thomas Paisley en était le président. La victoire de l'Amirauté, achetée par le secours du trésor de l'Echiquier, était encore tellement incertaine qu'au lieu d'assembler la cour en rade de Nore, sur le théâtre de l'insurrection, on la tint, pour plus de sûreté, à vingt lieues de là, derrière les batteries d'artillerie de Woolwich, qui défendaient l'accès de la Tamise. L'audience dura de dix heures du matin jusqu'à quatre heures, et fut remplie par les dépositions des témoins à charge, l'interrogatoire de l'accusé, et ses observations sur les allégations produites contre lui. Le lendemain cinq personnes qu'il avait indiquées, furent entendues. La sentence de mort fut prononcée le troisième jour, et l'exécution ordonnée aussitôt, malgré le recours en grâce adressé au roi directement par mistress Parker, qui était partie de suite pour Windsor. Au milieu de ces terribles épreuves, et jusqu'au moment de son supplice, le condamné garda son calme imperturbable et sa fermeté héroïque. Il répondit aux juges avec la plus grande présence d'esprit, et maintint la justice de la cause qu'il avait défendue.

Pendant ces déplorables événements, j'étais menacé à chaque minute d'être traqué dans mon asile par d'impitoyables ennemis, et traîné par eux à l'échafaud, quoique ma volonté n'eût été pour rien dans la part que j'avais prise à l'insurrection et dans le rôle qu'on m'y avait donné. Je passai là quinze jours, les plus pénibles de ma vie,

dans une séquestration complète. Je voulus en vain distraire mes tristes pensées par la lecture; mes yeux et mon esprit se voilaient dès les premières lignes; je ne discernais plus rien. J'avais sans cesse la vue fixée sur la rade dont le panorama se développait en une immense perspective; je suivais tous les mouvements à bord des vaisseaux, et je vis les derniers d'entre eux se rendre successivement à l'Amirauté, recevoir des garnisons de soldats de marine, et chaque jour offrir le spectacle de ces barbares fustigations qui rappellent celle du Christ, et qui déshonorent un peuple civilisé et chrétien.

Sachant fort bien que les télescopes des bâtiments de guerre pouvaient me déceler, j'avais changé de place un miroir afin que l'image de la rade s'y reproduisît, et que je pusse l'observer sans m'exposer à être vu des vaisseaux. Kitty veillait avec un soin fraternel à tous mes besoins. Cette fille si intrépide était un ange de patience et de douceur. Quand elle venait me voir, il lui fallait souvent attendre pendant une heure ou deux, dans quelque cachette, jusqu'à ce que le passage fût devenu libre par l'éloignement des fâcheux. Elle croyait, avec les habitants de la ville, qu'on ne pouvait envoyer à la mort un homme qui, comme son maître, s'était montré en toute occasion ennemi de la violence, et qui s'était refusé constamment à verser du sang. Vous savez bien, me disait-elle, que s'il eût fait un signe, les Lords de l'Amirauté auraient été jetés à la mer, et s'il avait fait un signal, la flotte anglaise serait aujourd'hui dans vos ports de France. Il a dépendu de lui de faire remonter la Tamise jusqu'au pont de Londres à vingt mille matelots qui auraient tout saccagé, et chacun répète qu'il ne serait pas tombé entre les mains de ses ennemis s'il avait usé du pouvoir qu'il avait de rendre le mal pour le mal.

Le peuple, qui est privé des tristes lumières de l'histoire, croit volontiers à la justice, à la modération, à la clémence des plus forts. Aussi, disait-on partout qu'un répit avait été accordé au condamné, et que les prières touchantes de sa vertueuse femme lui avaient obtenu une commutation de peine. Je ne pus me le persuader, et mon esprit, voyant sous un tout autre jour le dénoûment de ce drame, je conçus une si vive douleur que des accès réitérés d'une fièvre brûlante faillirent m'emporter et donner à Kitty un embarras imprévu : celui de m'enterrer de ses propres mains, la nuit, dans quelque coin infréquenté du jardin. J'eus beaucoup de peine à l'empêcher d'aller chercher un ministre et un médecin, dont l'intervention pouvait m'attirer celle de l'Amirauté et m'empêcher de mourir de mort naturelle.

Enfin, après avoir été désappointé plusieurs fois dans des projets d'évasion qui redoublaient mon impatience et augmentaient l'altération de ma santé, je fus prévenu par Kitty de me tenir prêt pour la nuit suivante. Déguisé complétement en pêcheur avec une face brunie, un filet sur mon épaule et des armes cachées dans mes vêtements, je sortis de la ville sur les pas de mon guide et à travers mille dangers qu'elle sut conjurer par une présence d'esprit admirable. Au bout d'une longue course, nous arrivâmes dans une anse écartée où une barque spacieuse, enlevée sur la côte, venait d'être amenée par quatre marins vigoureux et déterminés. Tous avaient figuré dans l'insurrection ; et ils m'avaient admis à la demande de mistress Parker, qui était vénérée par eux comme une sainte. Kitty me recommanda en son propre nom comme un frère, et le dévouement qu'elle avait montré aux insurgés dans de périlleuses occasions lui avait acquis l'estime et l'affection de tous les marins de Nore. Oubliant en cet instant sa ré-

serve puritaine, elle me sauta au cou et me fit en pleurant de tendres adieux. Aussitôt nous poussâmes au large et nous nous efforçâmes de gagner l'embouchure de la Tamise et de l'atteindre avant le jour. Mais la marée et le temps nous manquèrent, et nous n'étions pas encore à mi-chemin quand nous découvrîmes un brick de guerre qui nous observait et qui ne tarda pas à nous donner chasse. Notre position était désespérée, car nous n'avions point de chance d'échapper à un bâtiment d'une marche aussi supérieure; bien convaincus du sort qui nous attendait si nous étions capturés, nous avions résolu d'un commun accord de l'éviter par la mort. Chacun de nous avait pris ses mesures en conséquence, suivant ses prédilections. L'un s'était armé d'un poignard acéré qu'il dégaîna et mit dans sa manche pour être prêt à se l'enfoncer dans le cœur. Un autre, voulant périr de la mort des marins, se lesta d'un saumon de plomb qui, lorsqu'il se lancerait à la mer, l'empêcherait de surnager. Deux s'étaient arrêtés à l'idée de s'empoisonner, et ils avaient sous la main une touque de grès qui contenait une mixtion suffisante pour exterminer tout un équipage. Quant à moi, j'avais gardé pour cet objet un pistolet caché entre les gilets superposés que portaient alors, au nombre de trois ou quatre, tous les matelots de la Manche.

C'est une étrange chose que le courage des hommes. Chacun de nous avait certainement bravé la mort dans dix actions sanglantes et n'aurait pas sourcillé en voyant s'ouvrir les sabords d'un vaisseau ennemi prêt à vomir la mitraille et les boulets; mais nous étions épouvantés de la perspective d'un gibet, et nos traits bouleversés n'annonçaient que trop notre consternation. Cette influence fut si grande que nous eûmes grand'peine à dissuader deux des nôtres de s'empoisonner par précaution, quand le brick qui

devait nous arrêter, était encore à la distance d'une grande lieue.

Nous virâmes de bord pour fuir ce redoutable bâtiment, et nous espérâmes qu'en nous voyant nous rapprocher du mouillage de Nore, il cesserait la poursuite. En marchant dans cette direction, nous rencontrâmes bientôt une foule d'embarcations de toute espèce qui allaient vers Blackstake, comme s'il devait s'y tenir une foire ou s'y faire une régate. Les pêcheurs, les charbonniers, et une multitude de campagnards ou même d'honnêtes bourgeois s'y rendaient avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous jetâmes au milieu de cette flottille, qui augmentait de nombre à chaque instant, et nous nous flattâmes de l'espoir d'être confondus parmi toutes ces voiles dont beaucoup ressemblaient à la nôtre. En effet, le brick, soit qu'il nous eût perdus de vue ou qu'il fût demeuré persuadé par notre manœuvre que nous étions là pour notre agrément, se dispensa de pousser plus loin sa course. La satisfaction que nous en éprouvâmes, fut fort diminuée par la considération du danger nouveau auquel nous étions exposés en nous approchant du mouillage où nous allions trouver soixante bâtiments ennemis au lieu d'un. Mais il ne dépendait plus de nous de quitter la flottille qui nous avait donné un refuge, car, en nous séparant d'elle, nous eussions attiré sur notre barque une attention dont les suites eussent été funestes. Bientôt il fallut nous résigner à suivre l'impulsion qui entraînait tout ce monde, car les embarcations étaient serrées bord à bord, et il eût été impossible de se frayer un chemin pour s'éloigner d'elles. Au reste, ceux qui les montaient étaient de bonnes gens qui auraient été probablement plus portés à nous servir qu'à nous être nuisibles, mais l'épreuve de nous confier à autrui était trop dangereuse pour être tentée. Ce voisinage nous

causa un embarras fort sérieux : celui de répondre aux questions qui nous étaient faites, et de soutenir les entretiens qu'on entamait avec nous, d'un bateau à l'autre, à propos de la marée et du beau temps qui sont, pour les marins, d'inépuisables sujets de conversation. Mes compagnons possédaient cette matière à fond, et répondirent admirablement. Une femme, remarquant mon silence et mes traits altérés, demanda si j'étais malade. L'un des nôtres répliqua qu'en effet j'étais tourmenté par la fièvre du Lincoln, contrée d'Angleterre dont les marécages empestent l'air comme les marais Pontins. A l'origine près, c'était la vérité. Un nouvel accès de la fièvre dont j'avais été atteint l'avant-veille m'était survenu ; et un violent frisson surmontant la résistance de ma volonté faisait claquer mes dents les unes contre les autres, et imprimait à tout mon corps des tressaillements brusques et douloureux. Je me jetai ou plutôt je tombai sur le filet de pêche qui était au fond de la barque ; et je restai là dans une angoisse qui me privait de mes sens. Longtemps après, sans doute, je fus rappelé à moi-même par la voix de l'un de mes camarades d'infortune qui me disait à l'oreille de faire effort pour vaincre mon mal et de me relever pour empêcher les soupçons qu'élevait ma vue, attendu qu'on me croyait mort. En reprenant connaissance, mes yeux furent frappés du plus triste spectacle qu'on puisse imaginer. Il y avait, en avant de l'innombrable quantité de barques parmi lesquelles était la nôtre, une flottille de chaloupes et de canots contenant la plus grande partie des équipages de l'escadre de Nore. On les avait rangés en demi-cercle sur plusieurs lignes rapprochées, devant un vaisseau qui avait arboré le pavillon jaune. C'était *le Sandwich*. Une plate-forme, au niveau du pont, s'avançait en dehors du bâtiment et n'était soutenue que par deux étais.

Au-dessus pendait une longue corde rattachée à la vergue. Un homme fut amené sur cette plate-forme ; je reconnus en lui le malheureux Parker qui conservait, jusque dans cet instant terrible, son courage et sa sérénité ; il chargea de ses dernières volontés le ministre qui l'accompagnait, et, venant d'un pas ferme au bord de l'échafaud, il parla du haut de cette effrayante tribune aux marins pressés au-dessous dans leurs embarcations, et l'écoutant, tête nue et dans un silence religieux. Au signal d'un coup de canon, la plate-forme s'abattit tout à coup sous ses pieds. Je ne vis rien de plus ; mes yeux se fermèrent involontairement à l'aspect de cette scène d'horreur. Seulement, lorsque la mort le saisissait déjà, Parker ayant prononcé des vœux pour son ingrate patrie et souhaité que son supplice fût le dernier, j'entendis un cri universel, celui d'*Amen*, formule biblique qu'emploient les peuples protestants dans leur recours à Dieu contre les iniquités des grands de la terre.

Le soir, à une heure avancée, l'autorité fit porter le corps de Parker au cimetière de Sherness, et le fit inhumer en secret ; mais le peuple de la ville découvrit l'endroit où l'on avait enfoui la bière qui le renfermait ; et une foule immense s'étant rassemblée, malgré la présence des Lords de l'Amirauté, vint déterrer le malheureux supplicié, et le transporta à la Taverne du Fer-à-Cheval. Là, des funérailles lui furent préparées, et il fut porté solennellement, suivi de toute la population, jusqu'à la Chapelle-Blanche. Des prières ferventes furent faites en commun par vingt mille personnes, qui ne se séparèrent qu'après l'avoir vu descendre et déposer sous la voûte du caveau de l'Eglise.

Peuple bizarre ! qui laisse périr misérablement ses tribuns, comme les Romains laissèrent périr les Gracques, et

qui, comme eux, honore leur mémoire et sanctifie leur sépulture !

Lorsque cette barbare exécution eut été faite, et que les myriades d'embarcations rassemblées pour y assister durent quitter le lieu du supplice, toutes se hâtèrent si précipitamment de s'en éloigner, qu'elles s'abordèrent avec violence les unes et les autres, et qu'il s'éleva dans cette flottille un grand tumulte. Mes compagnons en profitèrent pour gagner le large, d'abord avec leurs avirons et bientôt avec toutes leurs voiles. Ils rallièrent un groupe de barques qui se dirigeaient vers Margate, petit port situé à la dernière limite de la vaste embouchure de la Tamise, dans la mer du Nord. Cette compagnie leur servit d'escorte, et les fit passer sans encombre devant les gardes-côtes. La nuit, qui était survenue, favorisa leur audace; sous son couvert, ils doublèrent les Dunes, et enfin, quittant les rivages de l'Angleterre, ils traversèrent en deux heures le canal du Pas-de-Calais, qui les sépare de la France. Au point du jour, un cutter anglais poursuivit la barque, mais il ne put en approcher, et il assista seulement à son entrée dans le port de Calais. Je demeurai étranger à toutes ces circonstances, dans lesquelles mes compagnons déployèrent autant de courage que d'habileté. J'avais perdu connaissance ; et je ne repris pas même mes sens quand ces braves gens me débarquèrent et me portèrent sur leurs bras dans une sorte d'hôtellerie tenue par une vieille femme, connue sous le nom de la Mère aux matelots. Dès le lendemain un capitaine américain enrôla mes camarades d'infortune pour son navire, et partit sur-le-champ avec eux. Je ne doute point que, braves et intelligents comme ils étaient, ils n'aient fait honneur à la marine des Etats-Unis; et j'ai souvent pensé que quelqu'un d'eux était parmi ces intrépides com-

modores dont on aime à retrouver le nom parmi les hardis navigateurs de l'Amérique du Nord.

Avant leur départ, ils avaient trouvé à vendre la barque, qui nous avait sauvés; et, avec un esprit de justice et de libéralité qui prouve l'élévation de leur caractère, ils avaient fait cinq parts du produit de la vente. Ils portèrent celle qu'ils me destinaient à ma vieille hôtesse, et la lui remirent pour servir au traitement de ma maladie ou à mes funérailles si la mort disposait de moi. Au moment de faire voile, ils vinrent me voir, me serrer la main et me donner le *farewell*, qui est à la fois un adieu d'affection et un vœu plein d'espoir.

Je revins lentement à la vie et je me rétablis, soit par l'effet des forces vivaces de la jeunesse, soit par celui des remèdes de vieilles femmes, qui souvent luttent avec avantage contre toute la science des docteurs. Quand je commençai à marcher, un capitaine de navire qui me prit en amitié, m'assura que la mer hâterait ma convalescence, et m'offrit un passage à son bord pour me rendre à Morlaix. Ce voyage se fit heureusement, malgré les croiseurs anglais; et j'avais repris presque toute ma santé lorsque je partis de Morlaix pour rentrer à Brest, à ma demi-brigade.

J'étais resté quarante jours en Angleterre, depuis le 22 mai, époque à laquelle les matelots de l'escadre de Nore prirent possession de leurs vingt vaisseaux de ligne, jusqu'au 30 juin, jour de l'exécution de l'infortuné Parker. Au milieu de la tourmente de ma vie, il ne m'est point arrivé d'être aussi malheureux ni de courir un danger aussi terrible que celui dont je fus poursuivi pendant cette fatale expédition.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PRODROME. 1788 à 1792.

Pages.

I. — Collége de Rennes. 3

II. — Une garde aux Tuileries. 28 février 1791. 15

III. — Une messe royale. 1791. 36

IV. — Journée du Champ de Mars. 17 juillet 1791. . . . 48

V. — Une bataille à Paris. 10 août 1792. 55

AVENTURES DE GUERRE

AU TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT.

CHAPITRE Ier. — Levée en masse de 1792. — Guerre civile du Morbihan. 115

II. — Camp de Saint-Renan. Conspiration contre Brest. 1793. 128

III. — Toulon. 1793. 146

IV. — Grande bataille navale. 13 prairial an III. . 172

V. — Quiberon. Juillet 1795. 203

VI. — Outre-mer. — Ile Saint-Vincent. — Les Caraïbes. Août 1795. 232

Pages.

CHAPITRE VII. — L'Ouragan des Antilles. Septembre 1795. . 255

VIII. — Port d'Espagne. Trinitad. Septembre 1795. 282

IX. — Première campagne de Saint-Vincent. — Attaque de Kingstown. — Une caverne. — Décembre 1795. 312

X. — Une captivité. — Deuxième campagne de Saint-Vincent. — Destruction des Caraïbes. — Juin 1796. 336

XI. — Bantry. Décembre 1796. 371

XII. — Une croisière. 1797. 407

XIII. — Insurrection de la flotte anglaise. — Nore. — Mai 1797. 424

FIN DE LA TABLE.

Saint-Denis. — Typ. de Drouard.

DC151
.M83
V.1